UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00594383 2

COLLECTION G.M.A.

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

An Anonymous Donor

LES OEUVRES DE M. BOILEAU DESPREAUX,

AVEC

DES ECLAIRCISSEMENS HISTORIQUES.

NOUVELLE EDITION REVUE & corrigée.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BARTHELEMY ALIX, Libraire, rue S. Jacques, au Griffon.

M. DCC. XXXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PQ
1719
A1
1735
t.1
699698
18.4.59

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

ON ſait combien M. l'Abbé Renaudot & M. de Valincour, tous deux de l'Académie Françoiſe, étoient intimément liés avec M. Deſpréaux. Quand les Remarques ſur ſes Oeuvres imprimées à Genéve en 1716. parurent, ils s'enfermérent quelques matinées pour les lire. Le zéle dont ils étoient animés pour la gloire de leur illuſtre Ami, leur fit craïonner impitoïablement tout ce qui parut la bleſſer dans ce vaſte Commentaire. Ils corrigerent tout ce qui n'étoit pas d'une exacte verité dans pluſieurs Remarques; ils en abregérent un grand nombre, & ſupprimérent entiérement toutes celles qui n'étoient d'aucune utilité pour l'intelligence de l'Auteur.

Une Dame de leur connoiſſance emprunta d'eux l'Exemplaire ſur lequel ils avoient fait leurs corrections ; & ce même Exemplaire m'étant tombé dans les mains, des connoiſſeurs à qui je l'ai communiqué m'ont aſſuré que je ne pouvois mieux faire que de m'y conformer. Car, m'ont-ils dit, il n'en eſt pas de la Poëſie comme des Ouvrages hiſtoriques ou dogmatiques. A l'égard de ceux-ci, les notes d'un Commentateur peuvent être utiles ſans jamais pouvoir nuire. Mais la Poëſie, qui veut être luë de ſuite, ne ſouffre de notes, que celles qui ſont abſolument néceſſaires pour l'entendre. Les notes ſuperfluës, quoi que ſavantes d'ailleurs & bien écrites, partagent trop l'attention du Lecteur, & ne font qu'éteindre mal à propos ſon feu.

Je me ſuis donc déterminé ſans peine, à ſuivre ici l'Exemplaire des deux célébres Académiciens, en ce qui concerne les Remarques.

Pour les imitations, je les ai

conſervées avec reſpect, ſurtout celles qui ſont tirées d'Horace & de Juvénal. M. Deſpréaux lui-même ſe faiſoit honneur de s'être enrichi des dépoüilles de ces deux anciens Poëtes, & bien loin de rougir de ces ingénieux larcins, il oſoit en propoſer le défi à ceux de ſes Adverſaires qui les lui reprochoient. Ces imitations en effet ne ſont point des imitations ſerviles, dont on doive ſe défendre. Les Genies médiocres traduiſent les bons Auteurs plûtôt qu'ils ne les imitent: n'aïant pas aſſez de feu pour fondre la matiére, ils ſont réduits à la ſouder groſſiérement. M. Deſpréaux au contraire ſavoit s'approprier les penſées qu'il empruntoit des autres : il les créoit en quelque ſorte, & ne manquoit jamais de les embellir en les emploïant. Ses imitations ſont donc des modéles, que je me ſerois fait un ſcrupule de refuſer aux jeunes Poëtes, & même aux autres Ecrivains en tout genre.

Quant aux changemens, je les ai

ſuprimés en entier pour me conformer aux intentions de l'Auteur même. Je me ſuis fait une loi de le rendre tel qu'il a deſiré de paroître aux yeux du Public, & je n'ai point héſité de proſcrire après ſa mort, ce qu'il a jugé digne de changement durant ſa vie, dans la derniére édition qu'il a fait faire de ſes Ouvrages. Ainſi j'eſpere, que le Savant & l'Homme du monde, ſeront également contens de la mienne. Elle eſt, je l'oſe dire, la plus correcte qu'on ait donnée juſqu'à préſent des Oeuvres de ce célébre Poëte.

ABREGÉ
DE LA VIE
DE M. DESPRÉAUX.

Nicolas Boileau, Sieur Despréaux, nâquit à Paris le premier jour de Novembre 1636. & fut l'onziéme des enfans de Gilles Boileau, Greffier de la Grand'Chambre du Parlement de Paris, homme célébre par sa probité & par son expérience dans les affaires. Il fit ses premiéres études au College de Harcourt, & il y achevoit sa quatriéme lorsqu'il fut attaqué de la pierre. Il fallut le tailler, & l'opération quoique faite en apparence avec beaucoup de succès, lui laissa cependant pour tout le reste de sa vie, une tres-grande incommodité. Dès qu'il fut en état de reprendre ses exercices, il alla en troisiéme

au College de Beauvais, sous M. Sevin, habile homme, qui régentoit cette Classe depuis près de cinquante ans, & qui passoit pour l'homme du monde, qui jugeoit le mieux de l'esprit des jeunes gens. Il fut le premier qui reconnut dans son nouveau Disciple, un talent extraordinaire pour les Vers, & qui crut pouvoir assurer sans restriction, qu'il se feroit un nom fameux en ce genre d'écrire. La lecture continuelle des Poëtes & des Romans, décela son goût pour la Poësie. On le surprenoit quelquefois au milieu de la nuit sur ces livres favoris, & l'on étoit souvent obligé de l'avertir aux heures du repas. Mais cette lecture que lui-même appelloit une fureur, loin de lui gâter l'esprit, comme il arrive ordinairement, par un amas confus d'idées bizarres, & souvent fausses, ne servit qu'à lui inspirer une critique plus éxacte, & des traits plus vifs contre le ridicule en général, & contre celui des Auteurs en particulier. Aussi les Ouvrages qu'il lisoit avec le plus de goût & de plaisir, étoient-ils ceux où il trouvoit une Satire fine & judicieuse.

Quand il eut fini son cours de Philosophie, il étudia en Droit, & se fit recevoir Avocat. Nul état ne paroissoit mieux lui convenir : il avoit une mémoire heureuse,

beaucoup de vivacité & de pénétration, un jugement sûr, une élocution facile. Mais l'inclination, le premier de tous les talens lui manquoit. Les détours de la chicane ne convenoient point à sa candeur naturelle. Il ne put s'accommoder d'une science, où l'on se trouve souvent obligé de revestir le mensonge des caractéres de la vérité. Il résolut donc de prendre un autre parti, & se détermina à la Théologie. Il en commença un cours ; mais il ne put soutenir longtems les leçons d'une scholastique épineuse, & s'imaginant que pour le suivre plus adroitement, la chicane n'avoit fait que changer d'habit, il renonça pour toujours à la Sorbonne, & se livra à son génie Poëtique que la mort de son pere, lui laissoit dailleurs toute liberté de suivre.

Il y avoit alors en France un grand nombre de Poëtes qui, quoique très-médiocres, ne laissoient pas que de faire du bruit ; il s'en trouvoit même quelques-uns de ce rang, que l'on osoit vanter comme des modéles. M. Despréaux ne put souffrir que ce mauvais goût triomphât, & qu'on se laissât tromper par des Auteurs sans génie, & qui sembloient écrire en dépit du bon sens & de la Poësie. Il crut devoir venger l'un & l'autre ; & ce noble dessein lui arra-

cha quelques Satires, qui, en lui acquérant une grande réputation, lui attirérent en même tems la haine & le reſſentiment de tous ceux qu'il attaquoit, ou qu'il laiſſoit au deſſous de lui. Son attachement pour la vertu, l'engagea auſſi à ne pas épargner le vice dans ſes Satires, ce qui ne fit que multiplier ſes approbateurs & ſes ennemis.

Il ſe contentoit au commencement de lire ſes piéces à ſes amis, & quelque applaudiſſement qu'il en reçût, on ne pouvoit l'obliger à les rendre publiques. Il ſouffrit même aſſez long-tems les mauvaiſes copies que l'on en repandoit dans le monde; mais ſa conſtance l'abandonna enfin, à la vuë d'une édition pleine de fautes, & dans laquelle on avoit de plus mis ſous ſon nom quelques piéces ſuppoſées & indignes de ſa plume. Ces enfans défigurés reveillerent la tendreſſe de leur pere, & l'obligérent à donner lui-même ſes Satires, d'abord ſéparément, & enſuite dans un recueil qui en comprenoit huit. Cette édition parut en 1666. Elle excita de grands mouvemens ſur le Parnaſſe François. Les Auteurs qu'on attaquoit dans cet Ouvrage, irrités de ſe voir tournés en ridicule, après avoir joüi d'une reputation qu'ils croïoient mériter, s'en vengérent par des critiques

& des libelles ſans nombre. Les Ecrivains d'un ordre ſupérieur que M. Deſpréaux eſtimoit, ne laiſſérent pas de redouter ſa plume : & ſi dans le fond ils penſoient comme lui, ſa maniere d'écrire & la liberté qu'il ſe donnoit de nommer les perſonnes, leur parurent une eſpece de crime, qu'ils condamnérent avec vivacité. M. Deſpréaux tranquille au milieu de ces attaques, crut cependant être obligé de ſe défendre, il le fit, mais avec ſa modération ordinaire. Il allégua en ſa faveur l'exemple de Lucilius, celui d'Horace, de Perſe, de Juvénal, & du ſage Virgile. Ce fut dans la même vuë qu'il compoſa ſa neuviéme Satire, où ſous l'ingénieuſe apparence d'une réprimande ſévére à ſon Eſprit, il prouve de cent manieres que ſans bleſſer l'Etat ni ſa conſcience, on peut trouver de méchans Vers méchans, & s'ennuïer à la lecture de certains Livres, & divulguer même les raiſons de ſon ennui & de ſon dégoût.

Après cette juſtification qui fut bien reçuë de tous ceux que la prévention ne dominoit point, il n'oppoſa plus à ceux qu'il n'avoit pu perſuader que le mépris qu'ils méritoient. Il s'aviſa ſeulement d'un moïen aſſez ſingulier pour les rendre ridicules : ce fut de réveiller les piéces qu'ils publioient contre lui, & de les envoïer à ſes amis,

qui las enfin de ces rapſodies, l'accuſérent preſque d'en avoir fait lui-même une partie pour rendre l'autre plus mépriſable, à l'exemple de l'Abbé Cotin & de quelques autres, qui croïoient avoir trouvé le ſecret de décrier entiérement ſes Satires, en lui attribuant les leurs.

La réputation naiſſante de M. Deſpréaux ne fut pas la ſeule choſe qui le dédommagea de la haine de quelques Auteurs. Ces Satires même, ſource de tant de plaintes, lui firent des amis, & des amis illuſtres. Il compta parmi eux les plus beaux génies de ſon tems, les Coſſart, les Rapin, les Commire, les Bourdaloüe, les Fléchier, & quantité d'autres dont le mérite eſt univerſellement connu, & qu'il ſeroit trop long de nommer ici. MM. Arnauld & Nicole, ces vaſtes génies, ces profonds Théologiens, dont le nom ſeul fait l'éloge, avoient avec lui une liaiſon étroite. M. le premier Préſident de Lamoignon, l'honora d'une eſtime particuliere. Ce ſage & ſavant Magiſtrat, dont l'amitié étoit la meilleure de toutes les Apologies, loin d'être effraïé du nom de Satire que portoient les Ouvrages de M. Deſpréaux, & où en effet il n'y avoit gueres que des Vers & des Livres attaqués, fut charmé d'y trouver ce ſel, ce goût précieux des Anciens, plus

charmé encore de voir comment il avoit ſoumis aux loix d'une pudeur ſcrupuleuſe, un genre de Poëſie dont la licence avoit juſqu'alors fait le principal caractere. Il admira ſa retenue dans les matieres les plus délicates, & n'eſtima pas moins ſon attention à diſtinguer toujours dans la même perſonne l'honnête homme d'avec le Poëte inſipide, & le bon Citoïen d'avec le mauvais Auteur.

Nous n'entrerons point dans le détail des Satires de M. Deſpréaux. Que pourrions-nous en dire qui ne fût très-connu? Elles furent à peine renduës publiques, qu'elles firent les délices de toutes les perſonnes judicieuſes & de bon goût; & ceux qui étoient intéreſſés à les décrier, étoient forcés d'y admirer, au moins en ſecret, cette juſteſſe d'eſprit, cette élégance & cette facilité de verſification, ce naturel, & cette force d'expreſſions, que le tems ne leur ôtera point, & qui ont fait de chacune un Ouvrage immortel. Devenües l'appui ou la reſſource de la plûpart des converſations, combien de Maximes, de Proverbes ou de bons mots ont elles fait naître dans notre Langue, & de la nôtre, combien en ont-elles fait paſſer dans celle des Etrangers.

L'Art Poëtique ſucceda aux neuf Satires.

Il étoit juſte qu'après avoir fait ſentir le ridicule ou le faux de tant d'Ouvrages, M. Deſpréaux donnât des régles & des préceptes pour éviter l'un & l'autre ; qu'il s'occupât à perfectionner la Poëſie, & qu'il montrât la voïe qu'il falloit ſuivre, pour tenir ſur le Parnaſſe cette place diſtinguée, qui merite ſeule de faire conſiderer ceux qui ont aſſez d'induſtrie, de talens, de génie & de goût pour y arriver. Plus ce rang étoit dû à peu de Poëtes, plus il étoit difficile de monter à ce ſommet au deſſous duquel on ne fait preſque que ramper ; plus il y avoit de difficulté à entreprendre d'être ce guide ſûr, ce guide éclairé qui pouvoit y conduire. Il eſt ſouvent plus facile de découvrir les fautes des autres, que de les ſurpaſſer ſoi-même. Tel qui juge excellement des Ouvrages d'autrui, n'en fait lui-même que de médiocres, quand il entreprend de courir la même carriere, & les Critiques les plus judicieux, ne ſont pas ſouvent les mêmes dans leurs propres Ouvrages. Il ſemble qu'il étoit réſervé à M. Deſpréaux de réunir en lui ces divers talens, d'être un Critique judicieux, & un Auteur excellent, de faire connoître toutes les qualités qui ſont néceſſaires à un grand Poëte, & d'être lui-même un Poete d'un rang ſupérieur. Horace avoit réuni ces qua-

lités ; rien de plus parfait que sa Poësie, rien de mieux dicté, & de plus sensé que sa Poëtique. Mais il ne suffisoit pas de répéter sous un tour nouveau & dans une autre Langue les préceptes qu'il a donnés : notre Poësie beaucoup plus variée que celle des Latins, a pris differentes formes qui leur étoient inconnuës : il falloit les bien connoître toutes, pour en parler avec justesse, & tout le monde sçait comb en M. Despréaux y a réussi. Son Art Poëtique, amas aussi prodigieux que bien choisi, de régles & d'exemples, est lui-même un Poëme excellent, un Poëme agréable & si intéressant, que quoiqu'il renferme une infinité de choses qui sont particuliéres à la Langue, à la Nation & à la Poësie Françoise, il a trouvé des admirateurs dans toutes les Nations où il s'est trouvé de justes estimateurs d'un Ouvrage excellent.

L'Art Poëtique parut pour la premiére fois, dans la nouvelle édition que M. Despréaux donna de ses Ouvrages en 1674. il y joignit le Traité *du Sublime ou du merveilleux dans le Discours*, qu'il avoit traduit du Grec de Longin : cette Traduction est accompagnée d'une Préface, où le Traducteur élegant & correct, donne d'abord un abregé de la Vie de Longin. Il fait ensuite l'éloge du Sublime, qui est le seul de plu-

ſieurs Ouvrages, que cet habile Rhéteur avoit compoſés, qui ſoit paſſé juſqu'à nous. Après avoir parlé de quelques-unes des Traductions Latines qui en avoient été faites, il marque la Méthode qu'il a ſuivie dans la ſienne, & les difficultés qu'il a rencontrées, & il fit ſuivre cet Ouvrage de quelques remarques, où il explique le texte de Longin, & rend un compte plus particulier de ſa Traduction. On trouve dans cette édition une choſe trop ſinguliere & trop glorieuſe à M. Deſpréaux pour ne la pas rapporter ici. Loüis XIV. qui a toujours été attentif à faire fleurir les Sciences & les Belles Lettres dans ſon Roïaume, s'étoit fait lire les Ouvrages de notre Auteur à meſure qu'il les compoſoit. Mais peu content de l'approbation qu'il leur donnoit en particulier, il voulut rendre public ce témoignage de ſon bon goût & de ſon eſtime. Il ordonna que l'on feroit connoître dans le Privilége que M. Deſpréaux demandoit pour faire réimprimer ſes premieres piéces & en publier de nouvelles, le plaiſir qu'il avoit pris à la lecture de ces Ouvrages : diſtinction glorieuſe, très-loüable dans celui qui la donnoit, & infiniment honorable à celui qui la recevoit. L'Art Poëtique avoit déja porté la réputation de ſon Auteur, dans les païs les

plus éloignés, lorſque M. le Préſident de Lamoignon engagea M. Deſpréaux dans un Ouvrage d'une autre eſpéce. Un *Pupitre* placé & déplacé avoit extrémement broüillé le Chantre & le Tréſorier de la Sainte-Chapelle, ſituée au Palais à Paris, & cette bagatelle commençoit à devenir la matiére d'un Procés fort ſérieux, lorſque M. de Lamoignon, qui ſentoit mieux que tout autre le ridicule de cette affaire, demanda à M. Deſpréaux, s'il pourroit bien faire un Poëme ſur ce ſujet. Tout eſt facile aux grands génies. La ſeule propoſition du Magiſtrat fit naître au Poëte une foule d'idées ingénieuſes, qu'il ne lui fut pas plus difficile d'arranger, qu'il ne lui avoit été de les concevoir. Il dreſſa un Plan, il y ajouta un début de 30. à 40. Vers, comme un gage plus certain de la facilité de l'éxécution. M. de Lamoignon ſurpris, feignit de n'être pas convaincu; & c'eſt à cette feinte obſtination que l'on eſt redevable des ſix Chants qui compoſent le Poëme intitulé *le Lutrin*. De tous les Ouvrages de M. Deſpréaux, il n'y en a point où il ait mieux fait voir la beauté & la fécondité de ſon génie. C'eſt là qu'il a rempli d'une maniere particuliere, la véritable idée de Poëte, & il ſeroit étonnant, ſi la ſupériorité de ſon eſprit n'étoit pas auſſi con-

nuë que ſes Ouvrages, qu'il ait ſçu faire naître une ſi grande variété d'incidens, d'un ſujet auſſi ſtérile, & les orner de belles Epiſodes. Les traits de Critique & de Satire, qui y ſont répandus, montrent en même tems qu'il n'a pas moins eu en vuë d'inſtruire que de divertir ſes Lecteurs.

La rapidité des Conquêtes de Loüis XIV. les glorieuſes actions de ce Grand Prince, ont auſſi pluſieurs fois été chantées par M. Deſpréaux, ſoit dans ſes Epîtres, ſoit dans quelques Odes particuliéres; & dans toutes ſes piéces, on ne trouve pas ſeulement le grand Poëte, mais auſſi l'Hiſtorien fidéle, le zélé Citoïen, & l'Ami de la Patrie. Loüis XIV. en étoit ſi convaincu, qu'il ne ſe contenta pas ſeulement de donner à l'Auteur des éloges ſtériles, quoique toujours flateurs: il lui donna une penſion conſidérable, & voulut qu'il s'appliquât à écrire l'Hiſtoire de ſon Régne, & les Académies Françoiſe & des Belles Lettres attachées à la gloire de ce Prince, ſe firent un honneur d'admettre dans leur ſein un homme, qui avec tous les talens dignes de ces deux ſocietés, avoit la faveur & la bienveillance de ſon Roy.

On ne s'étonnera pas, ſi nous paſſons ſi légérement ſur les différens Ouvrages de M. Deſpréaux; nous ne pourrions être engagés à

en parler que pour les faire connoître, & il n'y a rien de plus connu, ni qui doive moins appréhender de ne pas l'être toujours.

M. Desprèaux avoit toujours eu une santé fort délicate, mais au commencement de 1706. l'altération s'en fit sentir d'une maniere à faire douter que le siécle en dût joüir encore long-tems. Une surdité se joignit à cet affoiblissement : il sentit sa situation, & le reste de sa vie ne fut plus, à proprement parler, qu'une retraite, dont la Ville & la Campagne ont partagé le loisir. Peu répandu dans le grand monde, qu'il n'avoit jamais trop aimé, & content d'un certain nombre d'amis dont il faisoit toujours ses délices, il a attendu tranquillement la mort que lui annonçoient chaque jour des douleurs aiguës, des évanoüissemens, & une fiévre presque habituelle. Elle l'emporta le 13. de Mars 1711. âgé de 74. ans & quelques mois. Tout ce qui a caractérisé la mort des justes, a accompagné celle de M. Despréaux. Une piété sincére, une foi vive, & une charité si grande, qu'elle ne lui a presque fait reconnoître d'autres héritiers que les pauvres. Une fin exemplaire a été dans lui, comme il arrive ordinairement, la suite presque naturelle, quoique toujours gratuite de la part de Dieu, d'une vie toujours sage & toujours Chrétienne.

Jamais homme ne fut plus pénétré que lui de cette crainte salutaire, que l'on ne connoît presque plus que sous le nom de délicatesse de conscience. En voici une preuve que M. de Boze rapporte dans le bel & sincére éloge qu'il a fait de M. Despréaux, & qui se trouve dans le Tome troisiéme de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres. Dans le tems que l'aversion du Palais, tourna M. Despréaux du côté de la Sorbone, on lui conféra un Bénéfice ; il en joüit pendant huit à neuf ans. Au bout de ce tems-là, comme il se sentoit tous les jours moins de disposition à l'état Ecclesiastique, il quitta le Bénéfice, qui étoit un Prieuré simple, & poussant le desintéressement au point de ne pas même vouloir s'en faire un ami dans le monde, il le remit entre les mains du Collateur, qui étoit un Saint Prélat. Il fit plus ; il supputa à quoi se montoit tout ce qu'il en avoit reçu, & l'emploïa en différentes œuvres de piété, & principalement des pauvres du lieu. A l'égard de son respect pour la Religion, tout le monde convient, c'est-à-dire, tout le monde qui l'a connu, que ce respect étoit en lui fort grand. Loin que les devoirs du Christianisme, passassent dans son esprit pour des œuvres de surérogation, ou dont il falloit renvoïer

la pratique dans les Cloîtres, il y étoit éxact, il les aimoit, & sa fidélité à les remplir étoit un exemple qu'il donnoit continuellement à ses Amis, à son Domestique, & au public. Les liaisons étroites qu'il a eües avec M. Arnauld, & avec la plûpart des Solitaires de Port-Roïal, en sont une nouvelle preuve; & l'on voit briller par tout son zele & son amour pour la saine Doctrine de l'Eglise, & la pureté de sa morale, dans sa belle Epître sur l'Amour de Dieu, & dans sa Satire contre l'Equivoque. Ces deux piéces suffiroient pour immortaliser un Poëte Chrétien, quand elles seroient seules. On trouve surtout dans la premiére, l'onction de la piété jointe avec les expressions les plus éxactes, par rapport à un dogme qui fait le caractére distinctif de la Réligion qu'il professoit, & dont l'observance a toujours fait & fera toujours, la consolation la plus solide d'un vrai Fidéle. Il a porté ce respect pour Dieu & pour la Réligion, jusques dans ses Satires même. Il est aisé d'y remarquer avec quelle attention, & quelle avidité il saisit l'occasion d'attaquer le froid & ridicule badinage des impies, les jeux impies de l'Athéïsme, & le langage insensé des libertins, lors même qu'il semble n'avoir à faire qu'à ses ennemis ordinaires, c'est-à-dire, au galimathias, à l'enflure ou

à la baſſeſſe du ſtile Poëtique. Ses ennemis l'ont repréſenté comme un médiſant, un envieux, un calomniateur, un homme qui ne ſongeoit qu'à établir ſa réputation ſur la ruine de celle des autres; mais jamais homme ne fut plus exemt que lui de ces défauts, & ne fut attaché plus fortement à toutes les vertus opoſées. C'eſt par là principalement qu'il a mérité l'eſtime de tant de perſonnes, non moins diſtinguées par leur rang que par leur mérite. Son équité, ſa droiture & ſa bonne foi, étoient ſi bien établies, qu'il n'y a que l'envie de calomnier, & la démangeaiſon de décrier ce que l'on n'a pas la force d'imiter, qui aïent pû l'attaquer de ce côté là. On peut dire même, que c'eſt ſa probité & ſon innocence, qui lui ont en quelque ſorte acquis le droit de compoſer des Satires. Un Auteur, comme le remarque judicieuſement M. Deſmaiſaux, dans la vie de M. Deſpréaux, un Auteur qui reprendroit dans les autres des défauts dont il ſeroit lui-même coupable, s'expoſeroit à la riſée publique, & ne ſeroit écouté de perſonne. Il faut qu'un Poëte Satirique joigne à un grand fond d'équité & de droiture, un entier éloignement des vices qu'il attaque dans ſes Ecrits. C'eſt par là qu'il gagne la bienveillance des honnêtes gens, & qu'il

ſe met à couvert de la malice de ſes ennemis. On ſe repréſente ordinairement un Auteur Satirique, comme un homme né malin, envieux, chagrin & miſanthrope; mais rien de plus mal fondé que ce préjugé, & ce portrait au moins ne convenoit nullement a M. Deſpréaux. Ce n'étoit ni la malignité, ni l'envie, ni une humeur bizarre & farouche, qui le portoient à écrire : il n'étoit animé que du déſir de faire connoître les défauts, pour en montrer le ridicule, afin qu'ils fiſſent moins d'impreſſion, & même que l'on s'en corrigeât. Son eſpéce d'aigreur ne venoit que du déplaiſir qu'il avoit de voir triompher le vice, l'erreur & le ridicule.

Tel a été M. Deſpréaux, au jugement de tous ceux qui l'ont le mieux connu; & tel on l'apperçoit quand on lit ſes Ouvrages ſans prévention, & ſans cet amour propre intéreſſé, qui ne voit jamais le bien où il eſt, & qui croit toujours voir le mal où il n'eſt pas. Simple & naturel dans ſes manieres, plein de ſentimens d'humanités, de douceur & de droiture, il a fortement cenſuré le vice, il a vivement attaqué le mauvais goût, ſans y être porté par aucun mouvement d'envie, ni par aucun eſprit de médiſance. Mais, dit M. de Valincourt, dans ſa réponſe au diſcours que fit M. l'Ab-

bé d'Eſtrées, ſucceſſeur de M. Deſpréaux dans l'Académie Françoiſe, tout ce qui choquoit le bon ſens ou la vérité, excitoit en lui un chagrin dont il n'étoit pas le maître, & auquel peut-être ſommes-nous redevables de ſes plus ingénieuſes compoſitions : mais en attaquant ce défaut des Ecrivains, il a toujours épargné leurs perſonnes ; & l'on ne ſauroit nier que le public n'ait confirmé le jugement qu'il a porté ſur tous ces Auteurs : ce qui montre en même-tems, & la juſteſſe de ſa critique, & ſon parfait éloignement de toute ſorte d'envie & de médiſance. Il aimoit ceux dont il attaquoit les défauts & dont il cenſuroit les Ecrits, juſqu'à leur rendre toutes ſortes de ſervices. La vuë d'un homme de Lettres dans le beſoin lui faiſoit tant de peine, qu'il ne pouvoit s'empêcher de prêter de l'argent à Liniere même, qui ſouvent alloit du même pas au Cabaret faire une chanſon contre ſon créancier. Ce n'eſt pas le ſeul exemple de généroſité que M. Deſpréaux ait donné : il emploïoit plus volontiers pour autrui que pour lui-même, le crédit que ſon mérite lui avoit acquis. Il ne pardonnoit pas ſeulement les injures qu'il avoit reçuës, il ſe reconcilioit encore de bonne grace, pourvû qu'on le recherchât, comme on ſçait qu'il a fait avec M.

Perrault, après toute la vivacité de leur dispute sur la préférence des Anciens & des Modernes.

Sans l'avoir vû on devenoit son ami par l'estime publique, ou par de bons Ouvrages ; & il y avoit autant de fonds à faire sur cette amitié, que sur celle que d'autres liaisons avoient formée. La maniere dont il agit avec M. Patru, en est un exemple entre plusieurs autres. Ce grand homme, Avocat au Parlement de Paris, un des plus beaux esprits de son siécle, s'étant entiérement livré à la passion qu'il avoit pour les Belles Lettres, & aïant préferé ses Livres & son Cabinet, aux occupations du Barreau, tomba enfin dans l'indigence, sort trop ordinaire aux gens de Lettres. Il lui restoit ses Livres, la plus agréable & presque la seule chose dont il se vit encore possesseur. M. Despréaux apprit qu'il se trouvoit obligé de les vendre, & qu'il étoit sur le point de les donner pour une somme assez modique. Il alla aussi-tôt lui offrir près d'un tiers davantage ; mais l'argent compté, il mit dans son marché une condition qui étonna fort M. Patru, ce fut qu'il garderoit ses Livres comme auparavant, & que sa Bibliothéque ne seroit qu'en survivance à M. Despréaux. Il ne fut pas moins généreux en-

vers M. Caſſandre, Auteur d'une excellente traduction de la *Rhétorique d'Ariſtote*, & ſa bourſe fut ouverte à beaucoup d'autres. Bourſault rapporte dans une de ſes Lettres, qu'aïant appris à Fontainebleau, que l'on venoit de retrancher la penſion que le Roy donnoit au grand Corneille, courut avec précipitation chez Madame de Monteſpan, & lui dit que le Roy, tout équitable qu'il étoit, ne pouvoit ſans quelque apparence d'injuſtice, donner penſion à un homme comme lui, qui ne commençoit qu'à monter ſur le Parnaſſe, & l'ôter à M. Corneille qui depuis ſi long-tems étoit arrivé au ſommet. Qu'il la ſupplioit, pour la gloire de Sa Majeſté, de lui faire plûtôt retrancher la ſienne, qu'à un homme qui la méritoit incomparablement mieux que lui, & qu'il ſe conſoleroit plus facilement de n'en avoir point, que de voir un homme tel que Corneille ceſſer de l'avoir. Il lui parla enſuite ſi avantageuſement de celui pour qui il ſollicitoit, & Madame de Monteſpan trouva ſa généroſité ſi grande & ſi peu commune, & ſa maniere d'agir ſi honnête, qu'elle lui promit de faire rétablir la penſion de M. Corneille, & lui tint parole. Quoique rien, ajoute M. Bourſault, ne ſoit ſi beau que les Poëſies de M. Deſpréaux, je trouve cette action encore plus belle.

On

On ne finiroit pas ſi l'on vouloit ainſi s'arrêter ſur tout ce qui marquoit dans M. Deſpréaux, l'homme de bien inſéparable de l'homme d'eſprit, & le Sage toujours uni avec le Poëte, il faut cependant dire encore un mot de tout ce qui caractériſe ſon eſprit. Ses Ouvrages en ſont un Portrait fidéle. Il n'avoit pas cette fougue d'imagination que l'on remarque en d'autres Poëtes. Il paroît au contraire un peu ſec, & il lui eſt arrivé quelquefois de répéter la même penſée. Mais ce qu'il perdoit du côté de l'imagination, il le regagnoit avec uſure par l'ordre & la juſteſſe des penſées; par la pureté du ſtile; par la beauté du tour, & par la netteté de l'expreſſion: qualités bien plus eſtimables que la premiére, & qui ne l'accompagnent que rarement. On voit néanmoins par le Poëme du *Lutrin*, & par pluſieurs autres de ſes piéces, qu'il avoit l'imagination belle, vive & féconde. Cela paroît encore de ce qu'il compoſoit preſque toujours de mémoire, & ne mettoit ſouvent ſes productions ſur le papier que lorſqu'il les vouloit donner au Public.

Il travailloit beaucoup ſes ouvrages comme il l'a ſouvent inſinué lui-même, & comme il ne faiſoit pas difficulté de l'avoüer à ſes amis. Quelque facilité que l'on remarque dans ſes vers, on ne laiſſe pas de ſentir qu'ils

lui ont coûté beaucoup, & que ce n'eſt qu'à force de les retoucher qu'il leur a donné cet air libre & naturel qui fait une partie des grandes beautés que l'on y trouve, & qui y ſont de plus d'une ſorte. Les piéces qu'il a publiées depuis *l'Ode ſur Namur*, ne ſont ni ſi vives, ni même ſi exactes que celles dont il avoit fait préſent au public avant ce tems-là. Cependant on trouvera dans tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, un goût exquis, un ſens droit, & une politeſſe infinie. Lorſqu'il a emprunté quelque choſe des Anciens, il s'en eſt ſervi en Maître, & ſe l'eſt rendu propre par le nouveau tour qu'il y a donné. Ceux qui ont prétendu que ſon Art Poëtique n'étoit qu'une traduction d'Horace, à laquelle il avoit ajouté quelques Réflexions tirées de Jerôme Vida, qui a écrit ſur le même ſujet, ſe ſont aſſurément trompés. Dans l'Ouvrage de M. Deſpréaux qui eſt d'onze cens Vers, il y en a au plus 50. ou 60. qui ſoient imités d'Horace : Pour Vida il ne l'avoit jamais lû, il l'a aſſuré plus d'une fois, & on doit d'autant plus l'en croire, que ceux qui compareront l'Ouvrage du Poëte Italien avec celui de M. Deſpréaux, ne trouveront rien dans le dernier qui ſoit ſeulement imité du premier. Mais une critique fauſſe n'y regarde pas de ſi près, &

dans l'envie de décrier ceux que l'on n'aime pas ou dont la reputation fait ombrage, on trouve que tout eſt bon, pourvû qu'on ſatisfaſſe la démangeaiſon de calomnier. On en impoſe toujours à quelques Lecteurs ſuperficiels, qui n'approfondiſſent rien, & qui ſouvent ne ſont point capables de rien approfondir, & l'on ſe fait un mérite de ce qui eſt un vrai ſujet de honte. M. de la Bruyére, Critique judicieux, en jugeoit bien autrement. M. Deſpréaux, dit-il, dans ſon Diſcours à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, paſſe Juvénal, atteint Horace, ſemble créer les penſées d'autrui, & ſe rend propre tout ce qu'il manie. Il a dans ce qu'il emprunte des autres, toutes les graces de la nouveauté & tout le mérite de l'invention. Ses Vers forts & harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits & de Poëſie, ſeront lus encore quand la Langue aura vieillie, & en ſeront les derniers débris. On y remarque une Critique ſure, judicieuſe & innocente, s'il eſt permis du moins de dire de ce qui eſt mauvais, qu'il eſt mauvais.

Mais ce ne ſont pas ſeulement les François qui ont loüé M. Deſpréaux. Son éloge a été fait par tous les habiles gens qui ont pu lire ſes Ouvrages, de quelque Na-

tion qu'ils fussent. M. Bayle dans sa République des Lettres, & M. le Baron de Spenheim dans sa Préface sur la Satire des Césars de l'Empereur Julien, ont donné mille éloges à la beauté du génie, & à la circonspection de notre Auteur, & n'ont pas hésité de dire, que par lui la France l'emporte pour la Satire sur toutes les Nations, & qu'elle en dispute même la gloire à l'ancienne Rome. Il n'y a pas jusqu'au Dialogue des Morts, où M. Despréaux s'attachoit à montrer le ridicule de quelques piéces de Théatre & de quelques Romans qui avoient alors beaucoup de cours, qui ne mérite des éloges. Quoique nous n'aïons cet Ecrit qu'imparfaitement, il ne laisse pas, tel qu'on l'a, d'avoir encore de fort beaux endroits.

Le Poëme *de la Pucelle* de Chapelain n'y étoit pas épargné : mais le fort de la critique tomboit sur le Roman du *Grand Cyrus*, & celui de la Clélie de Mademoiselle de Scudéri. L'estime que M. Despréaux avoit pour cette Demoiselle, & son respect pour quelques personnes distinguées, que cette piéce auroit pû intéresser, l'ont empêché de la donner au Public. Il ne la mit même par écrit que peu de tems avant sa mort. Mais comme il la récitoit à ses amis; elle fut écrite sur ce que l'on put en rete-

nir, & on l'a trouve ainſi imprimée dans quelques Recueils.

Pour ce qui eſt de l'Hiſtoire de Loüis XIV. à laquelle il a travaillé pendant quelque tems, elle méritoit d'être confiée à la ſincérité & à la candeur de M. Deſpréaux. Mais cet Ouvrage auquel pluſieurs Auteurs ont mis la main, n'a jamais été achevé, & il n'y a pas d'apparence que ce qui en eſt fait, s'il éxiſte encore, voïe jamais le jour. M. Deſpréaux ſentoit mieux que perſonne la difficulté de tels Ouvrages, & il avoüoit quelquefois ingenuëment, qu'il ne ſavoit pas trop bien quelles raiſons il pourroit alléguer pour juſtifier de certaines entrepriſes de ce grand Monarque. C'étoit une marque bien ſenſible de ſa bonne foi, & il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui entreprennent d'écrire l'Hiſtoire de quelque Prince que ce ſoit, euſſent un caractére ſi eſtimable: Mais cette ſincérité même eſt ſouvent ce qui oblige à recourir à des plumes étrangéres, ou à ne publier jamais de telles Hiſtoires, que long-tems après la mort de ceux qui en ſont les objets. C'étoit encore une réflexion de M. Deſpréaux, & c'eſt celle que font tous ceux qui penſent ſenſément ſur ces matiéres délicates.

ÉLOGE
DE
M. DESPRÉAUX.

Tiré du Discours que Monsieur DE VALINCOUR, Secretaire du Cabinet du Roi, Chancelier de l'Académie, prononça à la reception de Monsieur l'Abbé D'ESTRE'ES, à présent Archevêque de Cambray, &c.

JE ne crains point ici, MESSIEURS, que l'amitié me rende suspect sur le sujet de M. Despréaux. Elle me fourniroit plûtôt des larmes hors de saison, que des loüanges exagerées. Ami dès mon enfance, & Ami intime de deux des plus grands Personnages, qui jamais aïent été parmi vous, je les ai perdus tous deux * dans un petit nombre d'années. Vos suffrages m'ont élevé à la place du premier, que j'aurois voulu ne voir jamais vacante. Par quelle fatalité faut-il que je sois encore destiné à recevoir aujourd'hui en votre nom l'Homme illustre qui va remplir la place

* *M. Racine, mort en 1699. M. Despréaux mort en 1711.*

de l'autre ; & que dans deux occasions, où ma douleur ne demandoit que le silence & la solitude, pour pleurer des Amis d'un si rare mérite, je me sois trouvé engagé a paroître devant vous pour faire leur éloge !

Mais quel éloge puis-je faire ici de M. Despréaux, que vous n'aïez déja prévenu ? J'ose attester, MESSIEURS, le jugement que tant de fois vous en avez porté vous-mêmes. J'atteste celui de tous les Peuples de l'Europe, qui font de ses Vers l'objet de leur admiration. Ils les savent par cœur ; ils les traduisent en leur Langue ; ils apprennent la nôtre pour les mieux goûter, & pour en mieux sentir toutes les beautés. Approbation universelle, qui est le plus grand éloge que les hommes puissent donner à un Ecrivain ; & en même tems la marque la plus certaine de la perfection d'un Ouvrage.

Par quel heureux secret peut-on acquerir cette approbation si généralement recherchée, & si rarement obtenuë ? M. Despréaux nous l'a appris lui-même ; c'est par l'amour du Vrai.

En effet, ce n'est que dans le Vrai seulement que tous les hommes se réunissent. Differens d'ailleurs dans leurs mœurs, dans leurs préjugés, dans leurs maniéres de penser, d'écrire, & de juger de ceux qui écrivent, dès que le Vrai paroît clairement à leurs yeux, il enléve toujours leur consentement & leur admiration.

Comme il ne se trouve que dans la Nature, ou pour mieux dire, comme il n'est autre chose que la Nature même, M. Despréaux en avoit fait sa principale étude. Il avoit puisé dans son sein ces graces qu'elle seule peut donner, que l'Art emploïe toujours avec succès, & que jamais il ne sauroit contrefaire. Il y avoit contemplé à loisir ces grands modéles de beauté & de perfection, qu'on

ne peut voir qu'en elle ; mais qu'elle ne laisse voir qu'à ses Favoris. Il l'admiroit sur tout dans les Ouvrages d'Homére, où elle s'est conservée avec toute la simplicité, & pour ainsi dire, avec toute l'innocence des premiers tems ; & où elle est d'autant plus belle, qu'elle affecte moins de le paroître.

Il ne s'agit point ici de renouveller la fameuse guerre des Anciens & des Modernes, où M. Despréaux combattit avec tant de succès en faveur de ce grand Poëte.

Il faut esperer que ceux qui se sont fait une fausse gloire de résister aux traits du défenseur d'Homére, se feront honneur de ceder aux graces d'une nouvelle Traduction * qui le faisant connoître à ceux-mêmes à qui sa Langue est inconnuë, fait mieux son éloge que tout ce qu'on pourroit écrire pour sa défense. Chef d'œuvre véritablement digne d'être loüé dans le Sanctuaire des Muses, & honnoré de l'approbation de ceux qui y sont assis.

Mais c'est en vain qu'un Auteur choisit le Vrai pour modéle. Il est sujet à s'égarer, s'il ne prend aussi la raison pour guide.

M. Despréaux ne la perdit jamais de vûë : & lorsque pour la venger de tant de mauvais Livres, où elle étoit cruellement maltraitée, il entreprit de faire des Satires, elle lui apprit à éviter les excès de ceux qui en avoient fait avant lui.

Juvénal, & quelquefois Horace même, (avoüons-le de bonne foi) avoient attaqué les vices de leur tems avec des armes qui faisoient rougir la vertu.

Régnier, peut-être en cela seul, fidéle disciple de ces dangereux Maîtres, devoit à cette honteuse licence une partie de sa reputation ; & il sembloit

* *Traduction de Madame Dacier.*

alors que l'obſcénité fût un ſel abſolument néceſſaire à la Satire ; comme on s'eſt imaginé depuis, que l'amour devoit être le fondement, & pour ainſi dire, l'ame de toutes les Piéces de Théatre.

M. Despréaux ſut mépriſer de ſi mauvais exemples dans les mêmes Ouvrages qu'il admiroit d'ailleurs. Il oſa le premier faire voir aux hommes une Satire ſage & modeſte. Il ne l'orna que de ces graces auſtéres, qui ſont celles de la Vertu même ; & travaillant ſans ceſſe à rendre ſa vie encore plus pure que ſes Ecrits, il fit voir que l'amour du Vrai conduit par la raiſon, ne fait pas moins l'homme de bien que l'excellent Poëte.

Incapable de déguiſement dans ſes mœurs, comme d'affectation dans ſes Ouvrages, il s'eſt toûjours nommé tel qu'il étoit ; aimant mieux, diſoit-il, laiſſer voir de véritables défauts, que de les couvrir par de fauſſes vertus.

Tout ce qui choquoit la Raiſon ou la Vérité, excitoit en lui un chagrin, dont il n'étoit pas maître, & auquel peut-être ſommes-nous redevables de ſes plus ingénieuſes compoſitions. Mais en attaquant les défauts des Ecrivains, il a toujours épargné leurs perſonnes.

Il croïoit qu'il eſt permis à tout homme, qui ſait parler ou écrire, de cenſurer publiquement un mauvais Livre, que ſon Auteur n'a pas craint de rendre public ; mais il ne regardoit qu'avec horreur ces dangereux ennemis du Genre humain, qui ſans reſpect ni pour l'amitié, ni pour la Vérité même, déchirent indifféremment tout ce qui s'offre à l'imagination de ces ſortes de gens, & qui du fond des tenebres, qui les derobent à la rigueur des Loix, ſe font un jeu cruel de publier les fautes les plus cachées, & de noircir les actions les plus innocentes.

Ces ſentimens de probité & d'humanité n'étoient

pas dans M. Deſpréaux des vertus purement civiles. ils avoient leur principe dans un amour ſincére pour la Religion, qui paroiſſoit dans toutes ſes actions, & dans toutes ſes paroles; mais qui prenoit encore de nouvelles forces, comme il arrive à tous les hommes, dans les occaſions où ils ſe trouvoient conformes à ſon humeur & à ſon genie.

C'eſt ce qui l'animoit ſi vivement contre un certain Genre de Poëſie, où la Religion lui paroiſſoit particuliérement offenſée.

Quoi, diſoit-il à ſes Amis, des maximes qui feroient horreur dans le langage ordinaire, ſe produiſent impunément dès qu'elles ſont miſes en Vers! Elles montent ſur le Théatre à la faveur de la Muſique, & y parlent plus haut que nos Loix. C'eſt peu d'y étaler ces Exemples qui inſtruiſent à pecher, & qui ont été déteſtez par les Payens même. On en fait aujourd'hui des conſeils, & même des préceptes; & loin de ſonger à rendre utiles les divertiſſemens publics, on affecte de les rendre criminels. Voilà de quoi il étoit continuellement occupé, & dont il eût voulu pouvoir faire l'unique objet de toutes ſes Satires.

Heureux d'avoir pû d'une même main imprimer un opprobre éternel à des Ouvrages ſi contraires aux bonnes mœurs; & donner à la Vertu, en la perſonne de notre auguſte Monarque, des loüanges qui ne périront jamais.

TABLE

Des Piéces contenuës en ce Premier Tome.

Avertiſſement du Libraire Page j
Abregé de la Vie de M. Boileau. v
Eloge de M. Deſpréaux, tiré du Diſcours que M. de Valincour, Secretaire du Cabinet du Roy, Chancelier de l'Académie, prononça à la réception de M. l'Abbé d'Eſtrées, à préſent Archevêque de Cambray xxx

SATIRES.

Diſcours au Roi. 1
Satire I. 8
Satire II. 18
Satire III. 22
Satire IV. 34
Satire V. 41
Satire VI. 48
Satire VII. 52
Satire VIII. 59
Satire IX. 74
Avertiſſement ſur la Satire X. 88
Satire X. 90
Satire XI. 122
Diſcours ſur la Satire ſuivante. 133
Satire XII. 138

EPITRES.

Epître I. *au Roi.* 152
Epître II. *à M. l'Abbé Des Roches.* 163
Epître III. *à M. Arnauld.* 166
Epître IV. *au Roi.* 172
Epître V. *à M. de Guilleragues.* 182
Epître VI. *à M. de Lamoignon.* 189
Epître VII. *à M. Racine.* 198
Epître VIII. *au Roi.* 204
Epître IX. *a M. de Seignelai.* 209
Préface ſur les trois Epîtres ſuivantes. 217

Epître X. *à ses Vers.* 221
Epître XI. *à son Jardinier.* 229
Epître XII. *sur l'Amour de Dieu.* 235

ART POËTIQUE.

Averissement sur l'Art Poëtique. 247
Chant I. 249
Chant II. 262
Chant III. 273
Chant IV. 294

LUTRIN.

Avis au Lecteur. 309
Chant I. 313
Chant II. 326
Chant III. 333
Chant IV. 341
Chant V. 352
Chant VI. 364

ODES.

Discours sur l'Ode. 373
Ode sur la prise de Namur. 377
Ode contre les Anglois. 385
Stances à M. Moliere. 387

SONNETS.

Sonnet, sur la mort d'une Parente. 388
Autre Sonnet sur le même sujet. 389

EPIGRAMMES.

I. *A un Médecin.* 390
II. *A M. Racine.* ibid.
III. *Contre Saint-Sorlin.* 391
IV. *A Mrs. Pradon & Bonnecorse.* 392
V. *Contre l'Abbé Cotin.* ibid.
VI. *Contre le même.* 393
VII. *Contre un Athée.* ibid.
VIII. *Vers en stile de Chapelain.* 394
IX. *Epitaphe.* ibid.
X. *A Climéne.* ibid.
XI. 395
XII. *Imitation de Martial.* ibid.
XIII. *Sur la Harangue d'un Magistrat.* ibid.
XIV. *Sur l'Agésilas de M. Corneille.* 396
XV. *Sur l'Attila du même Auteur.* ibid.
XVI. *Sur le Poëte Sauteuil.* ibid.
XVII. *A la Fontaine de Bourbon.* 397
XVIII. *L'Amateur d'Horlages.* 398
XIX. *Sur des Vers contre Homére.* ibid.

XX. *Sur le même sujet.* 399
XXI. *Sur le même sujet.* ibid.
XXII. *A M. Perrault, sur le même sujet* 400
XXIII. *Sur le même sujet.* ibid.
XXIV. *Au même.* 401
XXV. *Au même,* ibid.
XXVI. *Parodie burlesque.* 402
XXVII. *Sur la réconciliation de l'Auteur avec M. Perrault.* 403
XXVIII. *Aux Journalistes de Trévoux.* ibid.
XXIX. *Aux mêmes.* 404
XXX. *Sur le Livre des Flagellans.* 405
XXXI. *Fable d'Esope.* 406
XXXII. *Le Débiteur reconnoissant.* ibid.
XXXIII. *Enigme.* 407
XXXIV. *Vers pour un Roman allégorique.* ibid.
XXXV. *Sur un Portrait de Rocinante.* ibid.
XXXVI. *Vers à mettre en chant.* 408
XXXVII. *Chanson à boire.* ibid.
XXXVIII. *Chanson faite à Bâville.* 409
XXXIX. *Vers sur Homére.* 410
XL. *Pour le Buste du Roi.* 411
XLI. *Pour le Portrait de M. le Duc du Maine.* ibid.
XLII. *Pour Mademoiselle de Lamoignon.* 412
XLIII. *Sur le Portrait du P. Bourdaloüe.* ibid.
XLIV. *Pour le Portrait de Tavernier.* 413
XLV. *Pour le Portrait du Pere de l'Auteur.* 414
XLVI. *Epitaphe de la Mere de l'Auteur.* ibid.
XLVII. *Sur son Frere aîné.* 415
XLVIII. *Pour le Portrait de M. De la Bruïére.* ibid.
XLIX. *Epitaphe de M. Arnauld.* ibid.
L. *Pour le Portrait de M. Hamon.* 416
LI. *Pour le Portrait de M. Racine.* 417
LII. *Pour le Portrait de l'Auteur.* ibid.
LIII. *Réponse aux Vers du Portrait.* ibid.
LIV. *Pour un autre Portrait du même.* 418
LV. *Sur une méchante gravûre.* ibid.
LVI. *Sur le Buste de l'Auteur.* ibid.
Avertissement sur le Prologue suivant. 419
Prologue d'Opera. 423

POËSIES LATINES.

Epigramma, in novum Cauſidicum. 426

Alterum, in Marullum *ibid.*

Satira. 427

POËSIES,

Auſquelles l'Auteur a eu part.

Parodie du Cid, contre Chapelain. 428

Métamorphoſe de la Perruque de Chapelain en Cométe. 443

DISCOURS AU ROI.

Quoique cette Piece soit placée avant toutes les autres, elle n'a pourtant pas été faite la premiere. L'Auteur la composa au commencement de l'année 1665. & il avoit déja fait cinq Satires. La même année ce Discours fut inseré dans un Recueil de Poësies, avant que l'Auteur eût eu le tems de le corriger. Il le fit imprimer lui-même l'année suivante, 1666. avec les sept premieres Satires.

EUNE & vaillant Heros, dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans Ministre, à l'exemple des Dieux,
Soutiens tout par Toi-même, & vois tout par tes yeux,
GRAND ROI; si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour Toi dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur vainement suspendu
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû.

Vers 3. *Et qui seul, sans Ministre*, &c.] Après la mort du Cardinal Mazarin, arrivée en 1661. le Roi, âgé seulement de vingt-deux ans & demi, ne voulut plus avoir de Premier Ministre, & commença à gouverner par lui-même.

Vers 4. *Soutiens tout par Toi-même*, &c.] Horace, L. 2. Ep. 1.
Cum tot sustineas & tanta negotia solus.

Mais je ſçai peu loüer, & ma Muſe tremblante
Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante,
Et dans ce haut éclat où Tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers, craindroit de les flétrir.
Ainſi, ſans m'aveugler d'une vaine manie,
Je meſure mon vol à mon foible génie:
Plus ſage en mon reſpect, que ces hardis Mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes autels;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les ameine,
Oſent chanter ton nom ſans force & ſans haleine;
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du récit de tes propres exploits.
L'un en ſtile pompeux habillant une Eglogue,
De ſes rares vertus Te fait un long prologue,
Et mêle, en ſe vantant ſoi-même à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.
L'autre envain ſe laſſant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un eſprit ſans pareil!
Dans la fin d'un Sonnet Te compare au Soleil.
Sur le haut Hélicon leur veine mépriſée,
Fut toujours des neuf Sœurs la fable & la riſée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégaſe pour eux refuſe de voler.

Vers 21. *L'un en ſtile pompeux habillant une Eglogue.*] Charpentier avoit publié en 1663. un Dialogue en vers fort pompeux, intitulé *Louis, Eglogue Royale.* Cette Piece étoit un compoſé ridicule des louanges du Roi, & de celles de l'Auteur.

Vers 25. *L'Autre en vain ſe laſſant.*] C'eſt Chapelain, qui avoit fait un Sonnet, à la fin duquel il comparoit le Roi au Soleil.

Cependant à les voir enflez de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
On diroit, qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré Vallon.
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire :
Et ton nom, du Midi jusqu'à l'Ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plutôt sans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un lustre éclatant à leur veine grossiere,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourrir dans la poussiere à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile ;
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile,
Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.
Ce n'est pas que ma plume injuste & téméraire,
Veüille blâmer en eux le dessein de te plaire :
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer,
Apollon en connoit qui te peuvent loüer.
Oui, je sçai qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.
Mais je ne puis souffrir, qu'un Esprit de travers,
Qui pour rimer des mots pense faire des vers,
Se donne en te loüant une gêne inutile.
Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile.
Et j'approuve les soins du Monarque guerrier,

Vers 54. *Parmi les Pelletiers.*] Pierre *Du Pelletier*, Parisien, étoit un miserable Rimeur, dont la principale occupation

Qui ne pouvoit souffrir qu'un Artisan grossier
Entreprît de tracer, d'une main criminelle,
Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle.
Moi donc, qui connois peu Phébus & ses douceurs,
Qui suis nouveau levré sur le mont des neuf Sœurs:
Attendant que pour Toi l'âge ait meûri ma Muse,
Sur de moindres sujets je l'exerce & l'amuse:
Et tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans par la peur des supplices:
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices;
Et gardant pour moi-même une juste rigueur,
Je confie au papier les secrets de mon cœur.
Ainsi, dès qu'une fois ma verve se réveille,
Comme on voit au printems la diligente abeille,

étoit de composer des Sonnets à la louange de toutes sortes de gens. —— *On compte des Corneilles.*] Pierre *Corneille*, un de nos plus grands Poëtes, est mis en opposition avec *Pelletier*. Quoique le grand Corneille doive principalement sa réputation aux excellentes Tragédies qu'il a faites, il est connu aussi par de très-beaux Poëmes qu'il a composés à la louange du Roi; c'est à quoi on fait allusion en cet endroit.

Vers 59. *Et j'approuve les soins du Monarque guerrier.*] Alexandre le Grand n'avoit permis qu'à *Apelle* de le peindre, à *Lysippe* de faire son image en bronze, & à *Pyrgotèle* de le graver sur des pierres précieuses: il étoit défendu à tout autre de faire le portrait ou l'effigie d'Alexandre. *Plin. 37. nat. hist. 1.*

Vers 60. *Qui ne pouvoit souffrir*, &c.] Horace 2. Ep. 1. v. 239.

Edicto vetuit, ne quis se, præter Appellem,
Pingeret, &c.

Vers 72. *Je confie au papier*, &c.] Horace, parlant du Poëte Lucilius:

Ille, velut fidis arcana fidelibus, olim
Credebat libris. L. 2. Sat. 1. v. 30.

Qui du butin des fleurs va compoſer ſon miel,
Des ſottiſes du tems je compoſe mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et, ſans gêner ma plume en ce libre métier,
Je la laiſſe au hazard courir ſur le papier.
Le mal eſt, qu'en rimant, ma Muſe un peu légere,
Nomme tout par ſon nom, & ne ſçauroit rien taire.
C'eſt là ce qui fait peur aux Eſprits de ce tems,
Qui tout blancs au dehors, ſont tout noirs au dedans.
Ils tremblent qu'un Cenſeur, que ſa verve encourage,
Ne vienne en ſes écrits démaſquer leur viſage,
Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la Vérité.
Tous ces gens éperdus au ſeul nom de Satire,
Font d'abord le procès à quiconque oſe rire.
Ce ſont eux que l'on voit, d'un diſcours inſenſé,
Publier dans Paris que tout eſt renverſé,
Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace
De joüer des Bigots la trompeuſe grimace.
Pour eux un tel ouravge eſt un monſtre odieux;
C'eſt offenſer les loix, c'eſt s'attaquer aux Cieux.
Mais bien que d'un faux zele ils maſquent leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la verité les bleſſe.

Vers 88. *N'aille du fond du Puits tirer la Verité.*] Démocrite diſoit que la Verité étoit au fond d'un Puits, & que perſonne ne l'en avoit encore pû tirer.

Vers 93. —— *Qu'un Auteur les menace*, &c.] En 1664. Moliere compoſa ſon Tartuffe; mais la Cabale des faux Dévots porta le Roi à défendre la repréſentation de cette Comédie: & cette défenſe ſubſiſta juſqu'en l'année 1669.

Envain d'un lâche orgueil leur esprit revétu
Se couvre du manteau d'une austere vertu:
Leur cœur qui se connoit, & qui fuit la lumiere,
S'il se mocque de Dieu, craint Tartufe & Moliere.
Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter?
GRAND ROI, c'est mon défaut, je ne sçaurois flater.
Je ne sçai point au Ciel placer un Ridicule,
D'un Nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule,
Et sans cesse en esclave à la suite des Grands,
A des Dieux sans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Même pour Te loüer, déguiser ma pensée:
Et quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.
Mais lorque je Te voi, d'une si noble ardeur,
T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui sont accablez du faix de leur Couronne.
Quand je voi ta sagesse, en ses justes projets,
D'une heureuse abondance enrichir tes sujets;
Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre;
Nous faire de la mer une campagne libre;

Vers 121. *Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre.*] Le Roi se fit faire satisfaction des deux insultes faites à ses Ambassadeurs : à Londres, par l'Ambassadeur d'Espagne, en 1661. & à Rome, par les Corses de la Garde du Pape, en 1662.

Vers 122. *Nous faire de la mer une campagne libre.*] La mer fut purgée des Pirates par la victoire remportée en 1665. sur les Corsaires de Thunis & d'Alger, aux côtes d'Afrique.

Et tes braves Guerriers secondant ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu sa premiere vigueur:
La France sous tes loix maîtriser la Fortune;
Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en se levant.
Alors, sans consulter si Phébus l'en avoue,
Ma Muse tout en feu me prévient & Te loue.
Mais bien-tôt la Raison arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours,
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.
Aussi-tôt je m'effraye, & mon esprit troublé
Laisse là le fardeau dont il est accablé:
Et sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paroît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, & j'aborde où je puis.

Vers 124. *Rendre à l'Aigle éperdu*, &c.] En 1664. les Troupes que le Roi envoya au secours de l'Empereur, défirent les Turcs sur les bords du Raab.

Vers 128. *Aux lieux où le Soleil le forme en se levant.*] En l'année 1665. le Roi établit la Compagnie des Indes Orientales, à laquelle Sa Majesté accorda de grands privileges, fournit des sommes considerables, & prêta des vaisseaux pour le premier embarquement.

SATIRE I.

Cette Satire est une imitation de la troisiéme Satire de Juvenal, dans laquelle est aussi décrite la retraite d'un Philosophe qui abandonne le séjour de Rome, à cause des vices affreux qui y regnoient. Juvenal y décrit encore les embarras de la même ville; & à son exemple, M. Despreaux, dans cette premiere Satire, avoit fait la description des embarras de Paris; mais il s'aperçut que cette description étoit comme hors d'œuvre, & qu'elle faisoit un double sujet. C'est ce qui l'obligea à l'en détacher, & il en fit une Satire particuliere, qui est la sixiéme.

DAMON ce grand Auteur, dont la Muse fertile
Amusa si long-tems & la Cour & la Ville:
Mais qui n'étant vétu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge, & l'hiver sans manteau:
Et de qui le corps sec, & la mine affamée,
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée:
Las de perdre en rimant & sa peine & son bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misere;

Vers 1. *Damon, ce grand Auteur*, &c.] *Damon*: François Cassandre, Auteur celèbre de ce tems-là. Il étoit savant en Grec & en Latin, & faisoit assez bien des vers François, mais son humeur bourruë & farouche, qui le rendoit incapable de toute societé, lui fit perdre tous les avantages que la fortune put lui présenter: de sorte qu'il vécut d'une maniere très-obscure, & très-miserable. Il a traduit en François les derniers volumes de l'Histoire de M. de Thou, & la *Rhétorique d'Aristote*. Cette derniere traduction est fort estimée; & M. Despreaux en parle très-avantageusement à la fin de sa Préface sur le Sublime de Longin.

Vers 4. *Passe l'été sans linge, & l'hiver sans manteau.*] Quoique Cassandre, sous le nom de *Damon*, soit le heros de cette Satire, l'Auteur n'a pas laissé

Et bien loin des Sergens, des Clercs, & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais:
Sans attendre qu'ici la Justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie;
Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême
Que n'est un Pénitent sur la fin du Carême,
La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il distila sa rage en ces tristes adieux.

de charger ce caractere de plusieurs traits qu'il a empruntez d'autres Originaux. Ainsi c'est Tristan-l'Hermite, qu'il avoit en vûë dans ce vers, & non pas Cassandre; car celui-ci portoit un manteau en tout tems, & l'autre n'en avoit point du tout: témoin cette Epigramme de M. de Montmort, Maître des Requêtes.

Elie, ainsi qu'il est écrit,
De son Manteau comme de son Esprit
Récompensa son Serviteur fidèle.
Tristan eût suivi ce modèle;
Mais Tristan, qu'on mit au tombeau
Plus pauvre que n'est un Prophète,
En laissant à Quinaut son esprit de Poëte,
Ne put lui laisser un Manteau.

Vers 15. *Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront.*] Ce vers exprime figurément la *Cession de biens*; c'est-à-dire, l'abandonnement que fait un débiteur, de tous ses biens à ses créanciers, pour éviter la prison, ou pour en sortir. On s'avisa en quelques endroits d'Italie d'obliger tout Cessionnaire de biens de porter un bonnet ou chapeau orengé; & à Rome, un bonnet vert: pour marquer, dit Pasquier, (*Recherches, liv. 4. c. 10.*) que celui qui fait cession de biens est devenu pauvre par sa folie. Cette peine ne s'est introduite en France que depuis la fin du seiziéme Siécle.

Puisqu'en ce lieu, jadis aux Muses si commode,
Le merite & l'esprit ne sont plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la Vertu n'a plus ni feu ni lieu;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche,
D'où jamais ni l'Huissier, ni le Sergent n'aproche,
Et sans lasser le Ciel par des vœux impuissans,
Mettons-nous à l'abri des injures du tems;
Tandis que libre encor, malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années:
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.
C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
Que George vive ici, puisque George y sait vivre,
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De Clerc, jadis Laquais, a fait Comte & Marquis.
Que Jacquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre & la peste,

Vers 34. *Que George vive ici*, &c.] Vers 37. *Que Jacquin*, &c.] Sous ces noms-là l'Auteur désigne les Partisans en general.

Vers 21. *Puisqu'en ce lieu jadis aux Muses si commode.*] C'est ici particulierement que commence l'imitation de Juvénal, Sat. 3. v. 21.

——— *quando artibus, inquit, honestis*
Nullus in Urbe locus, nulla emolumenta laborum; &c.

Vers 29. *Tandis que libre encor*, &c.] Juvénal au même endroit:

Dum nova canities, &c.

Vers 34. *Que George vive ici.*] Juvénal au même endroit:

——— *Vivat Arturius iste.*
Et Catulus, &c.

Qui de ſes revenus écrits par alphabet,
Peut fournir aiſément un Calepin complet.
Qu'il regne dans ces lieux; il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris: Eh, qu'y voudrois-je faire?
Je ne ſai ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourrois, je n'y puis conſentir.
Je ne ſai point en lâche eſſuïer les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ſes gages;
De mes Sonnets flateurs laſſer tout l'Univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un ſi bas emploi ma Muſe eſt trop altiére.
Je ſuis ruſtique & fier, & j'ai l'ame groſſiére.
Je ne puis rien nommer, ſi ce n'eſt par ſon nom.
J'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
De ſervir un Amant? je n'en ai pas l'adreſſe.
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtreſſe,
Et je ſuis à Paris, triſte, pauvre & reclus,
Ainſi qu'un corps ſans ame, ou devenu perclus.
Mais, pourquoi, dira-t-on, cette vertu ſauvage,
Qui court à l'hôpital, & n'eſt plus en uſage?
La Richeſſe permet une juſte fierté.
Mais il faut être ſouple avec la Pauvreté.

Vers 52. ——— *Et Rolet un fripon.*] Charles Rolet, Procureur au Parlement, étoit fort décrié, & on l'appelloit communément au Palais, *l'ame damnée.* M. le Premier Preſident de Lamoignon emploïoit le nom de *Rolet*, pour ſignifier un Fripon inſigne: *C'eſt un Rolet*, diſoit-il ordinairement.

Vers 42. *Mais moi, vivre à Paris,* &c.] Juvénal, là-même, v. 41. *Quid Romæ faciam? mentiri neſcio.*

Vers 45. *Je ne ſai point en lâche*, &c.] Terence dans l'Eunuque:

At ego infelix, neque ridiculus eſſe, neque plagas pati, Poſſum. Act. 2. Sc. 3. v. 14.

C'eſt par là qu'un Auteur que preſſe l'indigence,
Peut des aſtres malins corriger l'influence,
Et que le ſort burleſque, en ce ſiecle de fer,
D'un Pédant, quand il veut, ſait faire un Duc & Pair.
Ainſi de la Vertu la fortune ſe jouë.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de ſa rouë,
Qu'on verroit, de couleurs bizarrement orné,
Conduire le caroſſe où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du Roi ſa funeſte ſçience
Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
Je ſai qu'un juſte effroi l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelques mois diſparoître à nos yeux:
Mais en vain pour un tems une taxe l'éxile:
On le verra bien-tôt pompeux en cette Ville,

Vers 64. *D'un Pédant, ... ſait faire un Duc & Pair.*] En 1655. L'Abbé de la Riviere, Louïs Barbier, fut fait Evêque de Langres, Duc & Pair de France. Il avoit été Régent au Collége du Pleſſis, & enſuite Aumônier de M. Habert, Evêque de Cahors, Premier Aumônier de Gaſton Duc d'Orleans, qui le mit auprès de ce Prince. L'Abbé de la Riviere entra ſi habilement dans toutes les inclinations de ſon Maître, qu'il devint lui-même le maître abſolu de ſon cœur & de ſon eſprit; mais il ne ſe ſervit de la confiance du Prince, que pour le trahir, en découvrant tous ſes ſecrets au Cardinal Mazarin. Pour récompenſe il obtint ſucceſſivement pluſieurs Abbaïes, & enfin l'Evêché de Langres. Il mourut à Paris, en 1670. Il avoit été nommé au Cardinalat.

Vers 56. *Ainſi qu'un corps ſans ame, ou devenu perclus.*] Juvénal, dans la même Satire troiſiéme.

Tanquam Manens, & extincta corpus non utile dextræ.

Vers 63. *Et que le ſort burleſque,* &c.] Juvénal Sat. 3. v. 137.

Si fortuna volet, fies de Rhetore Conſul:
Si volet hæc eadem, fies de Conſule Rhetor.

Marcher encore chargé des dépoüilles d'autrui,
Et jouïr du Ciel même irrité contre lui.
Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine:
Sçavant en ce métier si cher aux beaux Esprits,
Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Il est vrai que du Roi la bonté secourable
Jette enfin sur la Muse un regard favorable,
Et réparant du Sort l'aveuglement fatal,
Va tirer desormais Phébus de l'hôpital.
On doit tout esperer d'un Monarque si juste.
Mais sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste?
Et fait comme je suis, au siécle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abbaisser à me servir d'Appui?

Vers 80. *Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.*] *Monmaur*, étoit un Professeur en Grec, fameux Parasite, qui, après avoir bien bû, & bien mangé, se mettoit à médire des Savans, tant vivans que morts. Tous les beaux Esprits de son tems se déchainérent contre lui, & l'on peut dire qu'il fut accablé des traits de leurs Satires.

Il logoit au Collége des Cholets, sur la Montagne de Sainte Genevieve. Il étoit né dans la Province de la Marche, & avoit été Avocat: Ensuite il eut une Chaire de Professeur Roïal en Langue Grecque au Collége de Cambrai; C'est pourquoi on le surnommoit *Monmaur le Grec.*

Vers 81. —— *Du Roi la bonté secourable.*] En ce tems-là le Roi, à la sollicitation de M. Colbert, donna plusieurs pensions aux Gens de Lettres dans le Roïaume, & dans les Païs étrangers. Ces gratifications commencérent en 1663. M. Colbert chargea Chapelain, de faire la liste de ceux que leur merite rendoit dignes des bienfaits de Sa Majesté. Cette commission fit beaucoup d'honneur à Chapelain, & lui attira les respects interessez d'une infinité d'Auteurs de toute espece.

Vers 76. *Et jouir du Ciel même irrité contre lui.*] Juvénal, Sat. 1. v. 47.

—— *Damnatus inani*
Judicio, &c.

Et puis, comment percer cette foule effroïable
De rimeurs affamez dont le nombre l'accable,
Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et raviſſent un bien qu'on devoit aux derniers?
Comme on voit les Frêlons, troupe lâche & ſtérile,
Aller piller le miel que l'Abeille diſtile.
Ceſſons donc d'aſpirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amand n'eut du Ciel que ſa veine en partage:
L'habit, qu'il eut ſur lui, fut ſon ſeul heritage:
Un lit & deux placets compoſoient tout ſon bien;
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amant n'avoit rien.
Mais quoi, las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune,
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain eſpoir, il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de ſa Muſe abuſée?
Il en revint couvert de honte & de riſée;
Et la Fiévre au retour terminant ſon deſtin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la Faim.
Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode:
Mais des Fous aujourd'hui c'eſt le plus incommode:

Vers 97. *Saint-Amand n'eut du Ciel*, &c.] Marc-Antoine Gérard de Saint-Amand, né à Rouen, fils d'un Gentilhomme Verrier. Il étoit de l'Académie Françoiſe, & mourut en 1660. ou 1661.

Vers 97. *Saint-Amand n'eut du Ciel.*] Juvénal, Sat. 3. v. 208.

Nil habuit Codrus, quis enim negat? & tamen illud
Perdidit infelix totum nihil.

Et l'Esprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.
Faut-il donc desormais joüer un nouveau rôle ?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
Et feüilletant Loüet allongé par Brodeau,
D'une robbe à longs plis balayer le Barreau ?
Mais à ce seul penser je sens que je m'égare.
Moi ? que j'aille crier dans ce païs barbare,
Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un Dédale de Lois,
Et dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes ;
Où Patru gagne moins qu'Huot & le Mazier,

Vers 112. *N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.*] L'Angeli étoit un fou, qui avoit suivi en Flandres M. le Prince de Condé, en qualité devalet d'écurie. Ce Prince l'ayant ramené en France, le donna au Roi. L'Angeli, quoique fou, avoit de l'esprit. Il trouva le secret de plaire aux uns, & de se faire craindre des autres, & tous lui donnoient de l'argent ; de sorte qu'il amassa environ vingt-cinq mille écus. Mais ses railleries piquantes le firent enfin chasser de la Cour.

Vers 114. *Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole ?*] C'est-à-dire, dois-je quitter la Poësie pour la Jurisprudence ? Bartole étoit un celèbre Jurisconsulte d'Italie, qui a fait d'amples Commentaires sur le Droit.

Vers 115. *Et feüilletant Loüet allongé par Brodeau.*] George Loüet, Conseiller au Parlement de Paris, a fait un recueil d'Arrêts, qui est fort estimé ; & Julien Brodeau, Avocat au même Parlement, y a ajouté un savant Commentaire.

Vers 123. *Où Patru gagne moins qu'Huot, & le Mazier.*] Olivier Patru, Avocat au Parlement, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise. *Huot & le Mazier :* deux Avocats d'un mérite fort médiocre.

Vers 122. *Ce qui fut blanc au fond, rendu noir par les formes.*] C'est une maniere de proverbe.

Candida de nigris, & de Candentibus atra. Ovid. Metam. 11. v. 136, & Juvénal, Sat. 3. en ces mots que notre Auteur a eus en vûë :

Manent qui nigrum in candida vertunt.

Et dont les Cicerons se font chez Pé-Fournier ?
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,
Arnauld à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin Janséniste, & Sain-Pavin bigot.
Quittons donc pour jamais une Ville importune,
Où l'Honneur a toujours guerre avec la Fortune:
Où le Vice orgueilleux s'érige en Souverain,
Et va la mitre en tête & la crosse à la main:
Où la Science triste, affreuse, délaissée,
Est par tout des bons lieux comme infame chassée;
Où le seul art en vogue est l'art de bien voler:
Où tout me choque: enfin, où... Je n'ose parler.
Et quel homme si froid ne seroit plein de bile
A l'aspect odieux des mœurs de cette Ville?
Qui pourroit les souffrir? & qui, pour les blâmer?
Malgré Muse & Phébus n'apprendroit à rimer?
Non, non; sur ce sujet pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse,

Vers 124. *Et dont les Cicerons se font chez Pé-Fournier ?*] Pierre Fournier, Procureur au Parlement, signoit *P. Fournier*, pour se distinguer de quelques-uns de ses confrères qui portoient aussi le nom de *Fournier*. Dans la Comédie Italienne d'*Arlequin Procureur*, Arlequin, pour imiter ce vers, se nommoit *Pé-Arlequin*.

Vers 127. *Arnauld à Charenton devenir Huguenot.*] Messire Antoine Arnauld Docteur de Sorbonne. Les Ouvrages que ce savant Docteur a publiez contre les Calvinistes, prouvent assez combien il étoit éloigné d'embrasser leurs sentimens.

Vers 128. *Saint Sorlin Janséniste.*] Jean Desmarêts de Saint Sorlin de l'Académie Françoise, après avoir cessé d'écrire pour le théatre, publia un écrit en 1665. contre les Religieuses de Port-Roial, qui étoient accusées de Jansénisme.

Vers 128. ——— *Et Saint Pavin bigot.*] Sanguin de Saint Pavin, étoit un fameux Libertin, disciple de Théophile, aussi bien que des Barreaux, Bardouville, & quelques autres.

Et sans aller rêver dans le double Vallon,
La colére suffit, & vaut un Apollon.
Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots? Doucement, je vous prie:
Ou bien montez en Chaire, & là, comme un Docteur,
Allez de vos sermons endormir l'Auditeur.
C'est-là que bien ou mal on a droit de tout dire.
Ainsi parle un Esprit qu'irrite la Satire,
Qui contre ses défauts croit être en sureté,
En raillant d'un Censeur la triste austerité:
Qui fait l'homme intrépide, & tremblant de foiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le presse;
Et toujours dans l'orage au Ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé, rit des foibles Humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le Monde,
Et regle les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au delà du trépas,
C'est-là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoûra pas.
Pour moi qu'en santé même un autre Monde étonne,
Qui crois l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tonne:
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce Lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.

Vers 154. *Attend pour croire en Dieu, que la fiévre le presse.*] Ce vers désigne particuliérement le fameux *Des-Barreaux*, qui, selon le langage de Boursault dans ses Lettres, *ne croioit en Dieu que quand il étoit malade.*

Vers 144. *La colere suffit, & vaut un Apollon.*] Juvénal, en ce vers celèbre, Sat. 1. v. 79.

Si natura negat, facit indignatio versum.

SATIRE II.

A M. DE MOLIERE.

Le sujet de cette Satire est, la difficulté de trouver la Rime, & de la faire accorder avec la Raison. *Mais l'Auteur s'est appliqué à les concilier toutes deux, en n'employant dans cette Piéce que des Rimes extrémement exactes.*

Cette Satire n'a été composée qu'après la septiéme : ainsi elle est la quatriéme dans l'ordre du tems. Elle fut faite en 1664.

RARE & fameux Esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine ;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers ;
Dans les combats d'esprit savant Maître d'escrime,
Enseigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher.
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
Et sans qu'un long détour t'arrête, ou t'embaraſſe,
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizare humeur,
Pour mes péchez, je croi, fit devenir Rimeur :
Dans ce rude métier, où mon esprit se tuë,
En vain, pour la trouver, je travaille & je suë.
Souvent j'ai beau réver du matin jusqu'au soir :
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir*.
Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure :

Vers 17. *Si je veux d'un Galant*, &c.] Michel de Pure Auteur d'une mauvaise traduction de Quintilien, étoit de Lion, où son Pere avoit été Prevôt des Marchands en 1634.

Si je penſe exprimer un Auteur ſans défaut,
La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Enfin quoique je faſſe, ou que je veüille faire,
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois, ne pouvant la trouver,
Triſte, las, & confus, je ceſſe d'y réver :
Et maudiſſant vingt fois le Démon qui m'inſpire,
Je fais mille ſermens de ne jamais écrire.
Mais quand j'ai bien maudit & Muſes & Phébus,
Je la voi qui paroît, quand je n'y penſe plus.
Auſſi-tôt, malgré moi, tout mon feu ſe rallume :
Je reprens ſur le champ le papier & la plume,
Et de mes vains ſermens perdant le ſouvenir,
J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor ſi pour rimer, dans ſa verve indiſcrete,
Ma Muſe au moins ſouffroit une froide épithete :
Je ferois comme un autre, & ſans chercher ſi loin,
J'aurois toujours des mots pour les coudre au beſoin.
Si je loüois Philis, *En miracles feconde ;*
Je trouverois bien-tôt, *A nulle autre ſeconde.*
Si je voulois vanter un objet *Nompareil ;*
Je mettrois à l'inſtant, *Plus beau que le Soleil.*
Enfin parlant toujours d'*Aſtres* & de *Merveilles*,
De *chef-d'œuvres des Cieux*, de *Beautez ſans pareilles ;*
Avec tous ces beaux mots ſouvent mis au hazard,
Je pourrois aiſément, ſans génie & ſans art,

Vers 20. *La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut.*] Philippe Quinaut, Auteur de pluſieurs Tragédies, imprimées en deux volumes, mais qui ſont abſolument tombées dans l'oubli. Il a depuis compoſé des Opéra. Il fut reçû à l'Académie Françoiſe, en l'année 1670. & mourut en 1688.

Et transposant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pieces Malherbe.
Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne sauroit souffrir, qu'une phrase insipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainsi recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit soit le premier, dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
Et donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la Rime enchaîner la Raison.
Sans ce métier, fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie,
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
Et comme un gras Chanoine, à mon aise, & content,
Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur éxemt de soins, libre de passion,
Sçait donner une borne à son ambition;
Et fuïant des grandeurs la présence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
Et je serois heureux, si; pour me consumer,
Un destin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette frénésie
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,
Et qu'un Démon, jaloux de mon contentement,
M'inspira le dessein d'écrire poliment:
Tous les jours malgré moi, cloué sur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,

Enfin passant ma vie en ce triste métier,
J'envie en écrivant le sort de Pelletier.
Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art & languissans,
Semblent être formez en dépit du bon sens :
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.
Et quand la Rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers ?
Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux regles de l'art asservir son génie!
Un Sot en écrivant fait tout avec plaisir :
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir,
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement en soi-même il s'admire.
Mais un Esprit sublime envain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver :
Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, & ne sauroit se plaire.
Et Tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.
Toi donc, qui vois les maux où ma Muse s'abîme,
De grace, enseigne-moi l'art de trouver la Rime :
Où, puisqu'enfin tes soins y seroient superflus,
Moliere, enseigne-moi l'art de ne rimer plus.

Vers 77. *Bienheureux Scuderi*, &c.] George de Scuderi de l'Academie Françoise.

SATIRE III.

Cette Satire a été faite en l'année 1667. Elle contient le récit d'un Festin, donné par un Homme d'un goût faux & extravagant, qui se pique néanmoins de raffiner sur la bonne chere. Horace dans la Satire VIII. du Livre 2. fait pareillement le récit d'un repas ridicule : & Regnier, dans sa dixiéme Satire, l'a aussi imité.

A. QUEL sujet inconnu vous trouble & vous altère ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre & sevére,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un Rentier,
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier ?
Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls, & de bisques nourrie.
Où la joie en son lustre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts ?
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque Edit réformé la cuisine ?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons ?
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
P. Ah ! de grace, un moment, souffrez que je respire.
Je sors de chez un Fat, qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.

Vers 1. *A.*] Cette lettre, qui est au commencement du premier vers, signifie l'Auditeur, ou celui qui interroge ; & la lettre P. qui est devant le quatorziéme vers dénote le Poëte.

Vers 4. *A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier ?*] En 1664. le Roi suprima un quartier des rentes constituées sur l'Hôtel de Ville.

Je l'avois bien prévû. Depuis près d'une année,
J'éludois tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, & me serrant la main :
Ah ! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux...Boucingo n'en a point de pareilles :
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandri priseroit sa séve, & sa verdeur.
Moliere avec Tartuffe y doit jouer son rôle :
Et Lambert, qui plus est, ma donné sa parole.
C'est tout dire en un mot, & vous le connoissez.
Quoi Lambert ? Oui, Lambert. A demain. C'est assez.
Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la Messe.
A peine étois-je entré, que ravi de me voir,
Mon Homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir,
En montrant à mes yeux une allegresse entiere,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere :

Vers 22. ——— *Boucingo n'en a point de pareilles.*] Boucingo, fameux marchand de vin.

Vers 23. ——— *Chez le Commandeur.*] Jacques de Souvré, Commandeur de S. Jean de Latran, & ensuite Grand Prieur de France. Il étoit fils du Maréchal de Souvré, Gouverneur de Louis XIIII. & Oncle de Madame de Louvois.

Vers 24. *Villandri priseroit.*] Mr. de Villandri étoit fils de Baltazar le Breton, Seigneur de Villandri, Conseiller d'Etat, Gentilhomme de la Chambre du Roi.

Vers 25. *Moliere avec Tartuffe.*] La Comédie du Tartuffe avoit été défenduë en ce tems-là, & tout le monde vouloit avoir Moliere pour la lui entendre reciter.

Vers 26. *Et Lambert, qui plus est,*] Michel Lambert, fameux Musicien, que l'on regardoit comme l'inventeur du beau chant. Il mourut à Paris, au mois de Juin 1696. âgé de 87. ans. Son corps a été mis dans le tombeau de Jean-Baptiste Lulli son Gendre.

Mais puiſque je vous voi, je me tiens trop content.
Vous êtes un brave homme : Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute,
Je le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
Où malgré les volets le Soleil irrité
Formoit un poëſle ardent au milieu de l'Eté.
Le couvert étoit mis dans ce Lieu de plaiſance ;
Où j'ai trouvé d'abord pour toute connoiſſance,
Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cirus dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroiſſoit en pompeux équipage,
Qui changeant ſur ce plat & d'état & de nom,
par tous les Conviez s'eſt appellé chapon.
Deux aſſiettes ſuivoient, dont l'une étoit ornée
D'une langue en ragoût de perſil couronnée :
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondoit tous les bords.
On s'aſſied : mais d'abord, notre Troupe ſerrée
Tenoit à peine au tour d'une table quarrée :
Où chacun malgré ſoi, l'un ſur l'autre porté,
Faiſoit un tour à gauche, & mangeoit de côté.
Jugez en cet état ſi je pouvois me plaire,
Moi qui ne compte rien ni le vin, ni la chére,
Si l'on n'eſt plus au large aſſis en un feſtin,
Qu'aux Sermons de Caſſagne, ou de l'Abbé Cotin.

Vers 60. *Qu'aux Sermons de Caſſagne, ou de l'Abbé Cotin.*] Jacques Caſſagne, de la Ville de Nîmes, fut reçu à l'Académie Françoiſe en l'année 1661. & mourut au mois de

Notre

Notre Hôte, cependant, s'adressant à la Troupe :
Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe ?
Sentez-vous le citron, dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs mêlez dans du verjus !
Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il apprête !
Les cheveux cependant me dressoient à la tête :
Car Mignot, c'est tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoisonneur ne fut mieux son métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût reparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc ; j'en demande. Et d'abord ;
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord

Mai 1679. Charles Cotin, Parisien, étoit aussi de l'Academie Françoise dès l'année 1656. & mourut au mois de Janvier 1682.

Vers 65. *Ma foi, vive Mignot*, &c.] Jacques Mignot, Patissier-Traiteur, demeuroit dans la rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Percée. Il avoit la Charge de Maître Queux de la Maison du Roi, & celle d'Ecuïer de la bouche de la Reine : ainsi il crut qu'il étoit de son honneur de ne pas souffrir qu'on traitât d'Empoisonneur, un Officier comme lui. Il donna sa plainte à M. Deffita, Lieutenant Criminel, contre l'Auteur des Satires ; mais ni ce Magistrat, ni M. de Riants, Procureur du Roi, ne voulurent recevoir la plainte de *Mignot* : ils le renvoierent, en disant que l'injure dont il se plaignoit, n'étoit qu'une plaisanterie dont il devoit rire tout le premier. Cette raison, bien loin de l'appaiser, ne fit qu'irriter sa colere : & voiant qu'il ne pouvoit esperer de satisfaction par la voie de la Justice, il résolut de se faire justice lui-même. Pour cet effet, il s'avisa d'un expedient tout nouveau. Mignot avoit la réputation de faire d'excellens Biscuits, & tout Paris en envoioit querir chez lui. Il sut que l'Abbé Cotin avoit fait une Satire contre M. Despréaux leur Ennemi commun. Mignot la fit imprimer à ses dépens ; & quand on venoit acheter des biscuits, il les envelopoit dans la feuille qui contenoit la Satire imprimée, afin de la répandre dans le Public : associant ainsi ses talens à ceux de l'Abbé Cotin.

D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage;
Et qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
N'avoit rien qu'un goût plat, & qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlez j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,
J'esperois adoucir la force du poison.
Mais qui l'auroit pensé? pour comble de disgrace,
Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'Eté!
Au mois de Juin! Pour moi, j'étois si transporté,
Que donnant de fureur tout le festin au Diable,
Je me suis vû vingt fois prêt à quitter la table;
Et dût-on m'appeller & fatasque & bouru,
J'allois sortir enfin, quand le rôt a paru.
Sur un liévre flanqué de six poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui dès leur tendre enfance élevez dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées,
Regnoit un long cordon d'aloüetes pressées,

Vers 73. *D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage.*] *L'Auvernat* ou *Auvernas*, & *le Lignage*, vins peu estimés qui croissent aux environs d'Orleans.

Vers 74. *Se vendoit chez Crenet.*] Fameux Marchand de vin, qui tenoit le Cabaret de la Pomme de Pin, vis-à-vis l'Eglise de la Magdelaine, près du pont Notre-Dame.

Vers 74. —— *Pour vin de l'Hermitage.*] Il croît sur un côteau situé dans le Dauphiné, proche la ville de Thain, sur le rivage du Rhône, vis-à-vis de Tournon. Sur ce côteau il y a un Hermitage qui a donné son nom au terroir, & au vin qui y vient.

Et sur les bords du plat, six pigeons étalez
Présentoient pour renfort leurs squelétes brûlez.
A côté de ce plat paroissoient deux salades,
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades;
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes Sots à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance:
Tandis que mon Faquin, qui se voïoit priser,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
Et qui s'est dit Profès dans l'ordre des Côteaux,
A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.

Vers 107. *Dans l'ordre des Côteaux.*] *Les Côteaux :* ce nom fut donné à trois grands Seigneurs tenant table, qui étoient partagez sur l'estime qu'on devoit faire des vins des Côteaux qui sont aux environs de Rheims. Ils avoient chacun leurs partisans : *Je ne puis m'ôter de l'esprit* [dit le P. Bouhours] *qu'on n'entendra pas un jour l'Auteur des Satires, dans la description de son Festin.*

Sur tout certain Hableur, &c.

„ Je me suis même mis en tê-
„ te [continue le P. Bouhours]
„ que les Commentateurs se
„ tourmenteront fort pour ex-
„ pliquer ce *Profès dans l'ordre*
„ *des Côteaux*, & qu'on pour-
„ ra bien le corriger en lisant,
„ *Profès dans l'Ordre de Cis-*
„ *teaux ;* par la raison que
„ *l'Ordre des Côteaux* ne se
„ trouvera point dans l'Hi-
„ stoire Ecclesiastique, & que
„ les gens de ce tems-là ne sau-
„ ront pas que cet Ordre n'é-
„ toit qu'une Societé de fins
„ Débauchez, qui vouloient
„ que le vin qu'ils bûvoient,
„ fût d'un certain côteau ; &
„ qu'on les appelloit pour ce-
„ la, *les Côteaux.*

Vers 96. *Leurs squelétes brûlez.*] Horace, dans son récit d'un festin ridicule, applique aux Merles, ce que notre Auteur dit ici des Pigeons :

——— *Tum pectore adusto*
Vidimus & Merulas poni. L. 2. *Sat.* 8.

Je riois de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois en superbes ramiers;
Et pour flater notre Hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste & son langage.
Quand notre Hôte charmé, m'avisant sur ce point,
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiette,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade? On en a mis par tout.
Ah! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût.
Ces pigeons sont dodus, mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
Ma foi, tout est passable, il le faut confesser;
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine.
Pour moi j'aime sur tout que le poivre y domine.
J'en suis fourni, Dieu sait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux discours, j'étois comme une pierre,
Ou comme la Statuë est au festin de Pierre;

Vers 111. *En lapins de Garenne ériger nos clapiers.*] On appelle ordinairement *Clapiers*, les Lapins domestiques.

Vers 112. *Et nos pigeons Cauchois en superbes Ramiers.*] *Pigeons Cauchois* sont de gros Pigeons: & ce mot de Cauchois, est venu de Normandie, à cause que les Pigeons de Caux sont plus gros que les autres.

Ramier: Sorte de Pigeon sauvage qui perche sur les branches des arbres: ce que les Pigeons domestiques ne font pas.

Vers 130. *Ou comme la Statuë est au festin de Pierre.*] *Le festin de Pierre* est une Piéce de Théatre dont le sujet nous a été apporté en France par les Comédiens Italiens, qui l'ont

Et sans dire un seul mot, j'avalois au hazard
Quelque aîle de poulet dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la santé de notre Hôte:
Qui tous deux pleins de joie, en jettant un grand cri,
Avec un rouge-bord acceptent son deffi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais, dans la crasse trassez,
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des conviez d'un ton mélancolique,
Lamantant tristement une chanson bachique;
Tous mes Sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute étoit rare & charmante:
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre l'appuiant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
Sur ce point un jambon, d'assez maigre appa-
rence,
Arrive sous le nom de jambon de Maience.
Un Valet le portoit, marchant à pas comptez,
Comme un Recteur suivi des quatre Facultez.
Deux Marmitons crasseux, revétus de serviettes,

imitée des Espagnols. Corneille le Jeune a tourné en vers la Piéce de Moliere, en y faisant quelques legers changemens dans la disposition. Elle commença à paroître au mois de Janvier 1677, & c'est cette derniere qu'on joue présentement en France.

Vers 152. *Comme un Recteur*, &c.] Aux Processions de l'Université de Paris, à la tête desquelles marche le Recteur, précedé de ses Bedeaux, & suivi des quatre Facultez.

Lui servoient de Massiers, & portoient deux assiettes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verds, qui se noïoient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les Conviez la joie est redoublée:
Et la troupe à l'instant cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus müet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Reglé les interêts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & réformé l'Etat;
Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de Vers.
Là tous mes Sots, enflez d'une nouvelle audace,
Ont jugé des Auteurs en maîtres du Parnasse.
Mais notre Hôte sur tout, pour la justesse & l'art,
Elevoit jusqu'au ciel Théophile & Ronsard.

Vers 154. *Lui servoient de Massiers.*] Quand le Recteur va en procession, il est toujours accompagné de deux *Massiers;* c'est-à-dire, deux Bedeaux qui portent devant lui des Masses, ou Bâtons à tête garnis d'argent, tels qu'on en porte par honneur devant le Roi, & devant Mr. le Chancelier.

Vers 166. *A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.*] L'Angleterre & la Hollande étoient alors en guerre. Les Hollandois perdirent en 1665. une grande bataille sur mer contre les Anglois. Le Roi se déclara ensuite contre l'Angleterre, en faveur des Hollandois; & cette guerre fut terminée par le Traité de Bréda, au mois de Janvier 1667.

Vers 161. *Le vin au plus muet fournissant des paroles.*] Horace, L. 1. Ep. 5.

Fœcundi calices quem non fecere disertum?

Vers 170. *Ont jugé des Auteurs*, &c.] Perse, Satire I. 30.

Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ Saturi quid dia poëmata narrent.

Quand un des Campagnards relevant sa mousstache,
Et son feutre à grans poils ombragé d'un panache,
Impose à tous silence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu! dit-il, la Serre est un charmant Auteur!
Ses vers sont d'un beau stile, & sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sai pourquoi je bâille en la lisant.
Le Païs, sans mentir, est un bouffon plaisant:
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En verité pour moi, j'aime le beau François.
Je ne sai pas pourquoi l'on vante l'Alexandre.
Ce n'est qu'un glorieux, qui ne dit rien de tendre.
Les Heros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire,
Qu'un jeune Homme .... Ah! je sai ce que vous voulez dire,
A répondu notre Hôte, *Un Auteur sans défaut*,
La raison dit Virgile, & la Rime Quinaut.

Vers 176. — *La Serre est un charmant Auteur.*] Paget de la Serre, miserable Ecrivain, qui a publié quantité d'Ouvrages en prose & en vers.

Vers 178. *La Pucelle est encore une Oeuvre bien galante.*] La Pucelle, ou la France délivrée, Poëme héroïque de Jean Chapelain de l'Académie Françoise.

Vers 180. *Le Païs, sans mentir, est un bouffon plaisant:*] René Le Païs, étoit de la ville de Nantes en Bretagne.

Vers 185. *Je ne sai pas pourquoi l'on vante l'Alexandre.*] Alexandre le Grand, Tragédie de Mr. Racine, qui la donna au public en 1665.

Vers 189. *On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire.*] Dans la Satire précedente, adressée à Moliere.

Juſtement. A mon gré, la piéce eſt aſſez plate.
Et puis blâmer Quinaut.... Avez-vous vû l'Aſtrate?
C'eſt là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur tout l'*Anneau Roïal* me ſemble bien trouvé.
Son ſujet eſt conduit d'une belle manière,
Et chaque acte en ſa piéce eſt une piéce entiere:
Je ne puis plus ſouffrir ce que les autres font.
Il eſt vrai que Quinaut eſt un eſprit profond,
A repris certain Fat, qu'à ſa mine diſcrete
Et ſon maintien jaloux j'ai reconnu Poëte:
Mais il en eſt pourtant qui le pourroient valoir.
Ma foi, ce n'eſt pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout boüillant de vin & de colere.
Peut-être, a dit l'Auteur pâliſſant de courroux:
Mais vous, pour en parler, vous y connoiſſez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous? mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'Auteur ſur le champ aigrement reparti.
Je ſuis donc un Sot? Moi? vous en avez menti:
Reprend le Campagnard, & ſans plus de langage,
Lui jette, pour deffi, ſon aſſiette au viſage,
L'autre eſquive le coup, & l'aſſiette volant
S'en va frapper le mur & revient en roulant.

Vers 194. ——— *Avez-vous vû l'Aſtrate?*

Vers 196. *Sur tout l'Anneau Roïal*, &c.] Aſtrate, Roi de Tyr, Tragédie de Quinaut, fut repréſentée au commencement de l'année 1665. *L'Anneau Roïal* fait le ſujet de la Scene 3. & 4. de l'Acte troiſiéme.

A cet affront, l'Auteur se levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroïable :
Et chacun vainement se ruant entre-deux,
Nos Braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
Aussi-tôt sous leurs piez les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
Envain à lever tout les Valets sont fort promts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare ;
Et leur premiere ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment, que si pour l'avenir,
En pareille cohuë on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie :
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'Août l'on mange des pois verts.

SATIRE IV.

A MONSIEUR L'ABBÉ LE VAYER.

La Satire IV. a été faite en l'année 1664. immédiatement après la seconde Satire, & avant le Discours au Roi. M. Despreaux en conçut l'idée dans une conversation qu'il eut avec l'Abbé le Vayer & Moliere, dans laquelle on prouva par divers exemples que tous les hommes sont fous, & que chacun croit néanmoins être sage tout seul. *Cette proposition fait le sujet de cette Satire.*

D'Où vient, cher LE VAYER, que l'Homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage:
Et qu'il n'est point de Fou, qui par belles raisons
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons?
Un Pédant enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassez, n'a souvent fait qu'un Sot,
Croit qu'un Livre fait tout, & que sans Aristote
La raison ne voit goute, & le bon sens radote.
D'autre part, un Galant, de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer tout le monde,

Vers 1. *D'où vient, cher le Vayer.*] M. l'Abbé le Vayer étoit fils unique de M. de la Mothe le Vayer, Conseiller d'Etat, Précepteur de Monsieur Philippe de France, Frere unique du Roi.

Vers 4. —— *Aux Petites-Maisons.*] Hôpital de Paris, où l'on enferme les Fous.

Condamne la science, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit:
Que c'est des gens de Cour le plus beau privilége,
Et renvoye un Savant dans le fond d'un College.
Un Bigot orgueilleux, qui dans sa vanité
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les Humains de sa pleine puissance.
Un Libertin d'ailleurs, qui sans ame & sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,
Tient que ces vieux propos de Démons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes;
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout Dévot a le cerveau perclus.
En un mot, qui voudroit épuiser ces matières,
Peignant de tant d'esprits les diverses manières,
Il compteroit plutôt combien dans un Printems,
Guenaud & l'antimoine ont fait mourir de gens,
Et combien la Neveu devant son mariage,
A de fois au public vendu son pucelage.

Vers 32. *Guenaud & l'antimoine.*] Dans le tems que cette Satire fut composée, la dispute des Medecins au sujet de *l'antimoine* étoit dans sa plus vive chaleur. *Guenaud* Medecin de la Reine, étoit à la tête de ceux qui en approuvoient l'usage : & le celèbre Gui Patin étoit un des plus grands ennemis de ce mineral. *Voiez le 23 Journal des Savans 1666.*

Vers 33. *Et combien la Neveu devant son mariage.*] La *Neveu* fameuse Courtisane, morte avant la composition de cette Satire.

Vers 31. *Il compteroit plutôt*, &c.] Ces deux vers sont imitès de Juvénal, Satire 10. vers 220.

Promptius expediam, quot amaverit Hippia mœchos,
Quot Themison ægros autumno occiderit uno.

Mais, sans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots;
N'en déplaise à ces Fous nommez Sages de Grece;
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse:
Tous les hommes sont fous, & malgré tous leurs soins,
Ne different entre eux que du plus & du moins.
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes séparent,
Les voïageurs sans guide assez souvent s'égarent,
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La même erreur les fait errer diversement:
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le jouë & le promène;
Et tel y fait l'habile & nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
Mais quoique sur ce point la Satire publie,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie,
Et se laissant regler à son esprit tortu,
De ses propres défauts se fait une vertu.
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connoître,
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être;
Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en sévere Censeur,
Rend à tous ses défauts une éxacte justice,
Et fait sans se flatter le procès à son vice.
Mais chacun pour soi-même est toûjours indulgent.

Vers 41. *Comme on voit qu'en un bois*, &c.] Horace, Sat. 3. liv. 2.

——— *Velut Sylvis, ubi passim*
Palantes error, &c.

Un Avare idolâtre & fou de son argent,
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
Appelle sa folie une rare prudence,
Et met toute sa gloire, & son souverain bien,
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
Plus il le voit accrû, moins il en sait l'usage.
Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
Dira cet autre Fou, non moins privé de sens,
Qui jette, furieux, son bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiette, à soi-même importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux en effet est le plus aveuglé?
L'un & l'autre à mon sens ont le cerveau troublé,

Vers 64. *A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.*] Après ce vers il y en avoit treize autres que l'Auteur a retranchez dans les dernieres éditions.

Dites-moi, pauvre esprit, ame basse & vénale.
Ne vous souvient-il point du tourment de Tantale,
Qui dans le triste état où le Ciel l'a réduit,
Meurt de soif au milieu d'un fleuve qui le fuit?
Vous riez: savez-vous que c'est votre peinture,
Et que c'est vous par là que la fable figure?
Chargé d'or & d'argent, loin de vous en servir,
Vous brulez d'une soif qu'on ne peut assouvir.
Vous nagez dans les biens, mais votre ame altérée
Se fait de sa richesse une chose sacrée;
Et tous ces vains trésors que vous allez cacher,
Sont pour vous un dépôt que vous n'osez toucher.
Quoi donc? de votre argent ignorez-vous l'usage?

Ces vers sont la traduction de ceux-ci d'Horace, Sat. 1. l. 1. *Tantalus à labris*, &c.

Vers 60. *Un Avare idolâtre.*] Les six vers qui expriment ici le caractère de l'Avare, sont imitez d'Horace.

——— *qui discrepat istis,*
Qui nummos aurumque recondit, &c.

Répondra chez Fredoc, ce Marquis sage & prude,
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin d'un quatorze & d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance:
Vous le verrez bien-tôt les cheveux herissez
Et les yeux vers le Ciel de fureur élancez,
Ainsi qu'un Possedé que le Prêtre éxorcise,
Fêter dans ses fermens tous les Saints de l'Eglise.
Qu'on le lie; ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les Cieux.

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice.
Sa folie, aussi-bien lui tient lieu de supplice.
Il est d'autres erreurs, dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux enivre la raison:
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.

Chapelain veut rimer, & c'est là sa folie.
Mais bien que ses durs vers, d'épithétes enflez.
Soient des moindres Grimauds chez Ménage siflez:
Lui-même il s'applaudit, & d'un esprit tranquile,
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.

Vers 73. *Répondra chez Fredoc.*] *Fredoc* tenoit une Académie de jeu très-fréquentée en ce tems-là.

Vers 91. *Mais bien que ses durs vers.*] Notre Auteur donne l'exemple avec le précepte: car il a affecté d'exprimer dans cet hémistiche qui est fort rude, la dureté qu'on trouve dans les vers de Chapelain.

Vers 92. *Soient des moindres Grimauds chez Ménage siflez.*] Tous les mercredis, l'Abbé Ménage tenoit chez lui une assemblée, où alloient beaucoup de petits esprits. *Voiez* son Dictionnaire Etimologique, au mot *Grimaud*.

Que feroit-il, helas! si quelque Audacieux
Alloit pour son malheur lui dessiler les yeux,
Lui faisant voir ses vers, & sans force & sans graces,
Montez sur deux grands mots, comme sur deux échasses;
Ses termes sans raison l'un de l'autre écartez,
Et ses froids ornemens à la ligne plantez?
Qu'il maudiroit le jour, où son ame insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée!
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé:
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des esprits bien-heureux entendre l'harmonie.
Enfin un Medecin fort expert en son art,
Le guérit par adresse, ou plutôt par hazard.
Mais voulant de ses soins éxiger le salaire,
Moi? vous païer? lui dit le Bigot en colere,

Vers 98. *Montez sur deux grands mots, comme sur deux échasses.*] Dans le Poëme de Chapelain on trouve plusieurs vers composez de deux grands mots, dont chacun remplit la moitié du vers. Notre Auteur pour se moquer de ces mots gigantesques, citoit ordinairement ce vers de Chapelain:

De ce sourcilleux Roc l'inébranlable cime.

Roc
De ce sourcilleux
l'inébranlable cime

Et il disposoit ce vers, comme il est ici à côté. Dans cette disposition il semble que le mot *Roc* soit monté sur deux échasses, qui sont *sourcilleux*, & *inébranlable*.

Il y a dans ce Poëme plusieurs autres vers pareils.

D'insaportables maux une suite enchaînée. l. 1.
Des sourcilleuses tours sapper le fondement. l. 2. &c.

Vers 103. *Jadis certain Bigot.*] Horace décrit la folie d'un Citoïen d'Argos, lequel étant seul assis sur le théatre, où il ne paroissoit ni Acteurs ni Spectateurs, s'imaginoit entendre les plus belles Tragédies du monde.

Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,
En me tirant d'erreur, m'ôte du Paradis?
J'approuve son courroux. Car, puisqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la Raison est le pire.
C'est Elle qui farouche, au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient brider nos desirs.
La Fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles;
C'est un Pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toujours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd son tems à prêcher.
En vain certains Rêveurs nous l'habillent en Reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
Et s'en formant en terre une Divinité,
Pensent aller par Elle à la Félicité.
C'est Elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre:
Je les estime fort: mais je trouve en effet,
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

Vers 120. *Souvent, comme Joli.*] Prédicateur fameux, qui étoit extrêmement touchant & pathétique. Il étoit alors Curé de S. Nicolas des Champs. Il fut ensuite nommé à l'Evêché de S. Pol de Léon en Bretagne, & peu de tems après il obtint l'Evêché d'Agen. Il étoit né en 1610. à Buzi sur l'Orne, dans le Diocese de Verdun en Lorraine, & il mourut en 1678.

SATIRE V.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU.

Cette Satire a été faite en l'année 1665. L'Auteur fait voir que la veritable Nobleſſe conſiſte dans la Vertu, indépendamment de la Naiſſance. Juvénal a traité la même matiere dans ſa Satire VIII.

LA Nobleſſe, DANGEAU, n'eſt pas une chimere,
Quand ſous l'étroite loi d'une vertu ſevere,
Un homme iſſu d'un ſang fécond en Demi-Dieux,
Suit, comme toi la trace où marchoient ſes aieux.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un Fat, dont la molleſſe
N'a rien pour s'appuïer qu'une vaine Nobleſſe,
Se pare inſolemment du merite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de Lui.
Je veux que la valeur de ſes Aieux antiques,
Ait fourni de matiere aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets pour honorer leur nom,

Vers 11. *Et que l'un des Capets .....*
Ait de trois fleurs de lis. &c.] L'Illuſtre Maiſon D'Eſtaing porte les armes de France, par conceſſion du Roi Philippe-Auguſte, qui étoit un des Deſcendans de *Hugues Capet*, Chef de la troiſiéme Race de nos Rois. Philippe-Auguſte aiant été renverſé de deſſus ſon cheval à la Bataille de Bovines, *Deodat*, ou *Dieu-donné* D'Eſtaing, l'un des vingt-quatre Chevaliers commis à la garde de la Perſonne Roïale, aida à tirer ce Prince du peril où il étoit, & ſauva auſſi l'Ecu du Roi, ſur lequel étoient peintes ſes Armes. En récompenſe d'un ſervice ſi important, le Roi lui permit de porter les Armes de France, avec un Chef d'or pour briſure.

Ait de trois fleurs de lis doté leur écuſſon.
Que ſert ce vain amas d'une inutile gloire?
Si de tant de Heros celebres dans l'Hiſtoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargnez les vers:
Si tout ſorti qu'il eſt d'une ſource divine,
Son cœur dément en lui ſa ſuperbe origine,
Et n'ayant rien de grand qu'une ſotte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oiſiveté?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de ſa haute naiſſance,
On diroit que le Ciel eſt ſoumis à ſa loi,
Et que Dieu l'a paîtri d'autre limon que moi.
Enivré de lui-même, il croit dans ſa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
Aujourd'hui toutefois, ſans trop le ménager,
Sur ce ton un peut haut je vais l'interroger.
Dites-moi, grand Heros, Eſprit rare & ſublime,
Entre tant d'Animaux, qui ſont ceux qu'on eſtime?
On fait cas d'un Courſier, qui fier & plein de cœur
Fait paroître en courant ſa boüillante vigueur:
Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carriere
S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſiere:

Vers 29. *Dites-moi, grand Heros*, &c.] Ce vers & les neuf ſuivans, ſont une imitation de ceux-ci de Juvénal, Satire VIII.

Dic mihi, Tucrorum proles, &c.

Mais la posterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est venduë au hazard,
Sans respect des aieux dont elle est descenduë,
Et va porter la malle, ou tirer la charruë.
Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?
On ne m'éblouït point d'une apparence vaine.
La Vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces Heros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les loix? Fuïez-vous l'injustice?
Sçavez-vous pour la gloire oublier le repos?
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?
Je vous connois pour Noble à ces illustres marques.
Alors soïez issu des plus fameux Monarques;
Venez de mille Aieux; & si ce n'est assez,
Feüilletez à loisir tous les siecles passez;
Voiez de quel Guerrier il vous plaît de descendre;
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre.
Envain un faux Censeur voudroit vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,

Vers 35. *Mais la posterité d'Alfane & de Bayard.*] *Alfane & Bayard*, suivant notre Auteur, sont les noms de deux Chevaux très-renommés dans nos vieux Romanciers.

Vers 42. *La Vertu d'un cœur noble est la marque certaine.*] Ce vers explique le sujet de cette Satire. Juvénal a dit:

Nobilitas, sola est atque unica Virtus. Sat. 8.

Vers 50. *Alors soïez issu des plus fameux Monarques*, &c.] Juvénal dans la même Satire VIII.

Tunc licet à Pico numeres genus, &c.

Si vous ne faites voir qu'une baſſeſſe indigne,
Ce long amas d'Aieux, que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne ſert plus que de jour à votre ignominie.
En vain tout fier d'un ſang que vous deshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms reverez.
En vain vous vous couvrez des vertus de vos Peres:
Ce ne ſont à mes yeux que de vaines chimeres,
Je ne voi rien en vous qu'un lâche, un impoſteur,
Un traître, un ſcelerat, un perfide, un menteur,
Un Fou, dont les accès vont juſqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illuſtre une branche pourrie.
Je m'emporte peut-être, & ma Muſe en fureur
Verſe dans ſes diſcours trop de fiel & d'aigreur.
Il faut avec les Grands un peu de retenuë.
Hé bien, je m'adoucis. Votre race eſt connuë.
Depuis quand? Répondez. Depuis mille ans entier;
Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup. Mais enfin les preuves en ſont claires;
Tous les livres ſont pleins des titres de vos Peres:

Vers 76. *Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.*] Les preuves de Nobleſſe ſe comptent par quartiers, en progreſſion geométrique, quatre, huit, ſeize, trente-deux quartiers, &c. La plus haute preuve eſt ordinairement de 32 quartiers.

Vers 60. *Sont autant de témoins*, &c.] Juvénal au même endroit.

Incipit ipſorum contra te ſtare parentum
Nobilitas, claramque facem præferre pudendis.

Vers 75. ——— *Depuis mille ans entiers.*] Perſe, Sat. 3. v. 28.
Stemmate quod Tuſco ramum millefſime ducis.

Leurs noms ſont échappez du naufrage des tems.
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux Epoux vos Aieules fideles,
Aux douceurs des Galans furent toujours rebelles ?
Et comment ſavez-vous, ſi quelque Audacieux
N'a point interrompu le cours de vos Aieux ;
Et ſi leur ſang tout pur, ainſi que leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?
Que maudit ſoit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mœurs ſoüiller la pureté !
Dans les tems bienheureux du monde en ſon enfance,
Chacun mettoit ſa gloire en ſa ſeule innocence.
Chacun vivoit content, & ſous d'égales loix.
Le Mérite y faiſoit la Nobleſſe & les Rois ;
Et ſans chercher l'appui d'une naiſſance illuſtre,
Un Heros de ſoi-même empruntoit tout ſon luſtre.
Mais enfin par le tems le Mérite avili
Vit l'Honneur en roture, & le Vice annobli ;
Et l'Orgueil, d'un faux titre appuïant ſa foibleſſe,
Maîtriſa les Humains ſous le nom de Nobleſſe.
De là vinrent en foule & Marquis & Barons.
Chacun pour ſes vertus n'offrit plus que des noms.
Auſſi-tôt maint Eſprit, fécond en réveries,
Inventa le blaſon avec les armoiries ;
De ſes termes obſcurs fit un langage à part,
Compoſa tous ces mots de *Cimier*, & d'*Ecart*,
De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel*, & de *Face*,

Et tout ce que Segoing dans son Mercure entasse.
Une vaine folie enivrant la raison,
L'Honneur triste & honteux ne fut plus de saison.
Alors, pour soutenir son rang & sa naissance,
Il fallut étaler le luxe & la dépense;
Il fallut habiter un superbe palais,
Faire par les couleurs distinguer ses valets:
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc & le Marquis se reconnut aux Pages.
Bien-tôt pour subsister, la Noblesse sans bien,
Trouva l'art d'emprunter, & de ne rendre rien;
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laissa le Créancier se morfondre à sa porte.
Mais pour comble à la fin, le Marquis en prison
Sous le faix des procès vit tomber sa maison.
Alors le Noble altier, pressé de l'indigence,
Humblement du Faquin rechercha l'alliance;
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ses Aieux,
Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.
Car si l'éclat de l'or ne releve le sang,
Envain l'on fait briller la splendeur de son rang;
L'amour de vos Aieux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un homme est riche il vaut toujours son prix:

Vers 106. *Et tout ce que Segoing.*] Charles Segoing, Avocat, Auteur du *Trésor Héraldique*, ou *Mercure Armorial*, imprimé en 1657. à Paris.

Et l'eut-on vû porter la mandille à Paris,
N'eut-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier lui trouvera cent Aieux dans l'histoire.
Toi donc, qui de mérite, & d'honneur revétu,
Des écueils de la Cour as sauvé ta vertu,
DANGEAU, qui dans le rang où notre Roi t'appelle,
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis;
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune;
A ses sages conseils asservir la Fortune;
Et de tout son honneur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'Univers ce que c'est qu'être Roi:
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Va par mille beaux faits mériter son estime:
Sers un si noble Maître; & fais voir qu'aujourd'hui
Ton Prince a des Sujets qui sont dignes de lui.

Vers 1 2. ——— *La mandille à Paris.*] Mandille, est une espece de casaque ou de manteau que les Laquais portoient autrefois, & même encore dans le tems que cette Satire fut composée. La Mandille étoit particuliere aux Laquais, & les faisoit distinguer des autres Valets. Elle étoit composée de trois piéces, dont l'une leur pendoit sur le dos, & les deux autres sur les épaules. *Furetiere.*

Vers 134. *D'Hozier lui trouvera*, &c.] *Pierre D'Hozier* Généalogiste de la Maison du Roi, Juge général des Armes & Blazons de France.

SATIRE VI.

Cette Satire contient la description des embarras de Paris. Elle a été composée dans le même tems que la Satire première dont elle faisoit partie. C'est une imitation de la Satire III. de Juvénal.

QUI frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux Démon, durant les nuits entieres,
Rassemble ici les chats de toutes les goutieres?
J'ai beau sauter du lit plein de trouble & d'effroi;
Je pense qu'avec eux tout l'Enfer est chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie.
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encore. Les souris & les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats;
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour ne fut l'Abbé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos:
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage:
Qu'un affreux Serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bien-tôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va rompre la tête.

Vers 2. *Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris.*] Juvénal 3.

Plurimus hic æger moritur vigilando.

Vers 15. *Car à peine les coqs*, &c.] Martial, L. 9. Ep. 69.

Nondum cristati rumpere silentia galli, &c.

J'entens

J'entens déja par tout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir:
Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
D'un funebre concert font retentir les nuës,
Et se mêlant au bruit de la grêle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.
Encore je benirois la bonté souveraine,
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine.
Mais si seul en mon lit je peste avec raison
C'est encore pis vingt fois en quittant la maison.
En quelque endroit que j'aille il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé.
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funebre ordonnance
D'un pas lugubre & lent vers l'Eglise s'avance:
Et plus loin des Laquais l'un l'autre s'agaçans,
Font aboïer les chiens, & jurer les passans.
Des Paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix de funeste présage:

Vers 40. —— *Une croix de funeste présage.*] C'est une de ces croix, composées de deux lattes attachées au bout d'une corde, que les Maçons & les Couvreurs sont obligez de suspendre devant les maisons sur lesquelles ils travaillent; afin d'avertir les passans de n'en pas approcher.

Vers 31. *En quelque endroit que j'aille*, &c.] Ce vers & les trois suivans sont imitez de Juvénal, 3. 243.

Nobis properantibus obstat
Unda prior, &c.

Vers 35. *Là d'un enterrement*, &c.] Horace, L. 2. Ep. 2. v. 78.

Tristia robustis luctantur funera plaustris.

Et des Couvreurs, grimpez au toit d'une maison ;
En font pleuvoir l'ardoise & la tuile à foison.
Là sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
Six chevaux, attelez à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carosse en tournant il accroche une roue ;
Et du choc le renverse dans un grand tas de boue :
Quand un autre à l'instant, s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carosses bien-tôt arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :
Et pour surcroit de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun prétend passer : l'un mugit, l'autre jure.
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussi-tôt cent chevaux dans la foule appellez,
De l'embarras qui croît ferment les défilez,
Et par tout des passans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris poussez confusément.
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.

Vers 60. *Font voir les barricades.*] L'Auteur désigne ici celles qui se firent à Paris, au mois d'Août 1648. pendant la guerre de la Fronde.

Vers 34. *Là sur une charrette*, &c.] Juvénal, Sat. 3. v. 254.

Modo longa coruscat
Sarraco veniente, abies, &c.

Et Horace, parlant des mêmes embarras, L. 2. Ep. 2.

Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum, &c.

Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baissant, & qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel Saint me voüer,
Je me mets au hazard de me faire roüer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse:
Guenaud sur son cheval en passant m'éclabousse.
Et n'osant plus paroître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie.
On diroit que le Ciel, qui se fond tout en eau,
Veüille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la ruë, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavez forme un étroit passage.
Le plus hardi Laquais n'y marche qu'en tremblant.
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant,
Et les nombreux torrens qui tombent des gouttieres,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivieres.
J'y passe en trébuchant; mais malgré l'embarras,
La fraïeur de la nuit précipite mes pas.
Car si-tôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez lui, le paisible Marchand,
Va revoir ses billets, & compter son argent;

Vers 68. *Guenaud sur son cheval*, &c.] *Guenaud*, fameux Medecin, dont il a été parlé dans la Satire IV. vers 32.

Vers 83. *Car si-tôt que du soir les ombres pacifiques*, &c.] Juvénal, Satire III. vers 302.

——— *Nam qui spoliet te*
Non deerit, &c.

Que dans le Marché-neuf tout eſt calme & tranquille,
Les Voleurs à l'inſtant s'emparent de la Ville.
Le bois le plus funeſte, & le moins fréquenté,
Eſt, au prix de Paris, un lieu de ſûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévûe
Engage un peu trop tard au détour d'une ruë.
Bien-tôt quatre Bandits lui ſerrant les côtez:
La bourſe: il faut ſe rendre; ou bien non, réſiſtez;
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des maſſacres fameux aille groſſir l'Hiſtoire.
Pour moi, fermant ma porte, & cedant au ſommeil,
Tous les jours je me couche avec le Soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumiere;
Qu'il ne m'eſt plus permis de fermer la paupiere.
Des Filoux effrontez, d'un coup de piſtolet,
Ebranlent ma fenêtre & percent mon volet.
J'entens crier par tout, au meurtre, on m'aſſaſſine;
Ou, le feu vient de prendre à la maiſon voiſine.
Tremblant, & demi mort, je me leve à ce bruit,
Et ſouvent ſans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes ſe déploie,
Fait de notre quartier une ſeconde Troie;
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troïen.

Vers 87. *Que dans le Marché-neuf*, &c.] Place de Paris deſtinée à tenir le Marché, entre le Pont S. Michel, & le petit pont de l'Hôtel-Dieu.

Vers 88. *Les Voleurs à l'inſtant s'emparent de la Ville.*] Les dangers étoient alors d'autant plus grands, qu'il n'y avoit point encore de Lanternes dans les rues, & que la Garde de nuit étoit moins forte qu'à preſent.

Enfin ſous mille crocs la maiſon abîmée
Entraîne auſſi le feu qui ſe perd en fumée.
Je me retire donc, encore pâle d'effroi :
Mais le jour eſt venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour repoſer un effort inutile :
Ce n'eſt qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.
Il faudroit, dans l'enclos d'un vaſte logemẽnt
Avoir loin de la ruë un autre apartement.
Paris eſt pour un Riche un païs de Cocagne.
Sans ſortir de la Ville, il trouve la campagne.
Il peut dans ſon jardin, tout peuplé d'arbres verds,
Receler le printems au milieu des hivers,
Et foulant le parfum de ſes plantes fleuries ;
Aller entretenir ſes douces rêveries.
Mais moi, grace au deſtin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaît à Dieu.

Vers 119. —— *Un Païs de Cocagne.*] Païs imaginaire, où les habitans vivent dans une heureuſe abondance, ſans rien faire.

Vers 116. *Ce n'eſt qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.*] Juvénal, Satire III. vers 235.

—— *Magnis opibus dormitur in Urbe.*

SATIRE VII.

Cette Satire a été faite immédiatement après la Satire premiere & la sixième, à la fin de l'année 1663. L'Auteur délibere avec sa Muse, s'il doit continuer à composer des Satires; mais comme son génie l'entraîne de ce côté-là, il se détermine enfin à suivre son inclination. Horace lui a fourni cette idée, dans la Satire I. du Livre 2.

MUSE, changeons de stile, & quittons la Satire.
C'est un méchant métier que celui de médire.
A l'Auteur qui l'embrasse il est toujours fatal.
Le mal, qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
Maint Poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie;
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A couté bien souvent des larmes à l'Auteur.
Un éloge ennuïeux, un froid panégirique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique;
Ne craint point du Public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, & pourtant qu'on veut lire,
Dans ses plaisans accès qui se croit tout permis,
De ses propres Rieurs se fait des ennemis.
Un discours trop sincere aisément nous outrage.
Chacun dans ce miroir pense voir son visage;
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame & vous craint & vous hait.

Muſe, c'eſt donc en vain que la main vous demange.
S'il faut rimer ici, rimons quelque louange,
Et cherchons un Heros, parmi cet univers,
Digne de notre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
Je ne puis pour louer rencontrer une rime.
Dès que j'y veux réver, ma veine eſt aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts ;
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle.
Je penſe être à la gêne, & pour un tel deſſein,
La plume & le papier réſiſtent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ai ce que je ſouhaite.
Alors, certes alors je me connois Poëte :
Phébus, dès que je parle, eſt prêt à m'exaucer :
Mes mots viennent ſans peine, & courent ſe placer.
Faut-il peindre un fripon, fameux dans cette Ville ?
Ma main, ſans que j'y rêve, écrira Raumaville.
Faut-il d'un Sot parfait montrer l'original ?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
Je ſens que mon eſprit travaille de génie.
Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers, comme un torrent, coulent ſur le papier,
Je rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,

Vers 40. ——— *D'abord trouve Sofal*] *Sofal* nom en l'air, auſſi bien que *Raumaville*.

Vers 44. *Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier.*] L'Abbé *Perrin* avoit été Introducteur des Ambaſſadeurs de Gaſton de France, Duc d'Orleans. Il a traduit en vers François l'Enéide de Virgile, & il a fait pluſieurs autres Poëſies qui furent imprimées en 1661. Cet Abbé fut le premier qui obtint

Bonnecorſe, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Auſſi-tôt je triomphe, & ma Muſe en ſecret
S'eſtime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'eſt en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.
En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un:
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun;
Et ſi-tôt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi paſſe par l'étamine.
Le Mérite pourtant m'eſt toujours précieux:
Mais un Fat me déplait, & me bleſſe les yeux;
Je le pourſuis par tout, comme un chien fait ſa proie,
Et ne le ſens jamais, qu'auſſi-tôt je n'aboie.
Enfin, ſans perdre tems en de ſi vains propos,
Je ſai coudre une rime au bout de quelques mots,
Souvent j'habille en vers une maligne proſe.
C'eſt par là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.
Ainſi, ſoit que bien-tôt, par une dure loi,

en 1669 le privilége d'établir en France des Opera à l'imitation de Veniſe; mais en 1672, il fut obligé de le ceder au célebre Lulli. Pierre Perrin étoit né à Lion.

Vers 45. *Bonnecorſe, Pradon, Colletet, Titreville.*] On parlera de *Pradon*, ſur le dernier vers de l'Epitre VII. & de *Bonnecorſe*, ſur le vers 64 de l'Epitre IX.

Colletet: Guillaume Colletet, de l'Académie Françoiſe, mort en 1659.

Titreville: Poëte très-obſcur, dont il y a quelques vers dans les Recueils de Poëſies.

Vers 60. *Je ſai coudre une rime*, &c.] Horace L. I. Sat. 4.

Neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis, &c.

Vers 63. *Ainſi, ſoit que bien-tôt, par une dure Loi*, &c.] Ce vers, & les dix-ſept ſuivans ſont imitez d'Horace, Sat. I. Liv. 2.

Ne longum faciam, &c.

La Mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi :
Soit que le Ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la Ville,
Dût ma Muse par là choquer tout l'Univers,
Riche, gueux, triste, ou gai, je veux faire des vers.
Pauvre Esprit, dira-t-on, que je plains ta folie !
Modere ces boüillons de ta mélancolie ;
Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer,
N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.
He quoi ? lors qu'autrefois Horace, après Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,
Et vengeant la Vertu par des traits éclatans,
Alloit ôter le masque aux vices de son tems :
Ou bien quand Juvénal, de sa mordante plume
Faisant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?
Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine ?
Personne ne connoît ni mon nom ni ma veine.
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,

Vers 83. —— *A l'envi de Montreuil.*] Mathieu de Montreüil, fils d'un Avocat de Paris, nâquit en 1620. Il a toujours porté l'habit Ecclesiastique sans être lié aux Ordres. Il avoit de l'esprit, & ses Poësies lui donnérent de la réputation, mais il affecta un peu trop de faire mettre ses vers dans les Recueils de Poësies choisies, que les Libraires faisoient imprimer. Il mourut à Valence, au mois de Juillet 1692.

Vers 73. *Hé, quoi ? lors qu'autrefois Horace après Lucile*, &c.] Horace au même endroit :

—— *Quid, cùm est Lucilius ausus*
Primus in hunc operis componere carmina morem ?
Detrahere & pellem, &c.

Grossir impunément les feüillets d'un recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque Ami, que charme la Satire,
Qui me flatte peut-être, & d'un air imposteur,
Rit tout haut de l'Ouvrage, & tout bas de l'Auteur.
Enfin c'est mon plaisir : je me veux satisfaire;
Je ne puis bien parler, & ne saurois me taire;
Et dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit:
Je ne resiste point au torrent qui m'entraîne.
Mais c'est assez parlé. Prenons un peu d'haleine.
Ma main, pour cette fois commence à se lasser.
Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.

Vers 83. *On ne voit point mes vers*, &c.] Horace, Satire 4. du Liv. 1.

Nulla taberna meos habeat, neque pila libellos,
Queis manus insudet vulgi, Hermogenisque Tigelli.

Vers 85. *A peine quelquefois je me force à les lire*, &c.] Horace au même endroit:

Non recito cuiquam, nisi amicis, idque coactus:
Non ubivis, coràmve quibuslibet.

SATIRE VIII.

A MONSIEUR MOREL

DOCTEUR DE SORBONNE.

Cette Satire, que l'Auteur nommoit la Satire de l'Homme, fut composée en 1667. Elle est tout à fait dans le goût de Perse, & marque un Philosophe chagrin qui ne peut souffrir les vices des Hommes. Elle est adressée à Mr. Morel, Docteur de Sorbonne, qui étoit de Châlons en Champagne d'une bonne famille de Robe. Il mourut à Paris le 20 d'Avril 1679, étant Doïen de la Faculté de Théologie, & Chanoine Theologal de Paris.

De tous les Animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'Homme,
Quoi? dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'Homme? Oüi sans doute.
Ce discours te surprend, Docteur, je l'apperçoi.
L'Homme de la nature est le chef & le Roi.
Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui-seul a, dis-tu, la Raison en partage.
Il est vrai, de tout tems la raison fut son lot:
Mais de là je conclus que l'Homme est le plus sot.

Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satire ;
Pour égaïer d'abord un Lecteur qui veut rire :
Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
Répons-moi donc, Docteur, & mets-toi sur les bancs.
Qu'est-ce que la Sagesse ? Une égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflame ;
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurez,
Qu'un Doïen au Palais ne monte les degrez.
Or cette égalité, dont se forme le Sage,
Qui jamais moins que l'Homme en a connu l'usage ?
La Fourmi tous les ans traversant les guérets,
Grossit ses magasins des trésors de Cérès,
Et dès que l'Aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ses noires frimats attrister la Nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité,
Joüit l'hiver des biens conquis durant l'été.
Mais on ne la voit point d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printems, en hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oisive au retour du Bélier.
Mais l'Homme sans arrêt dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée :

Vers 34. —— *Au retour du Bélier.*] C'est-à-dire, au retour du Printems, car le Printems commence quand le Soleil entre dans le signe du Bélier.

Vers 25. *La Fourmi tous les ans traversant les guérets*, &c.] Hor. Sat. 1. l. 1.

Parvula (nam exemplo est) magni Formica laboris, &c.

Vers 35. *Mais l'Homme sans arrêt*, &c.] Horace, Epître 1. liv. 1.

—— *Quid mea cùm pugnat sententia secum ?*
Quod petiit, spernit : repetit, quod nuper omisit.
Æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto.

Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
Moi ? j'irois épouser une Femme coquette ?
J'irois, par ma constance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des Saints qu'à célébrez Bussi ?
Assez de Sots sans moi feront parler la Ville,
Disoit le mois passé ce Marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piege arrêté,
Entre les bons Maris pour exemple cité,
Croit que Dieu tout exprès d'une côte nouvelle
A tiré pour lui seul une Femme fidelle.
Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ses sentimens du soir.
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous momens d'esprit comme de mode :
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc :
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.
Cependant à le voir plein de vapeurs legeres,
Soi-même se bercer de ses propres chimeres,
Lui seul de la Nature est la baze & l'appui,
Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.

Vers 42. —— *Des Saints qu'a célébrez Bussi.*] Le Comte de Bussi-Rabutin avoit fait un petit Livre, relié proprement en maniére d'Heures, où, au lieu des Images que l'on met dans les Livres de priéres, étoient les portraits en miniature de quelques Hommes de la Cour, dont les Femmes étoient soupçonées de galanterie. Et, ce que dans la suite il a lui-même condamné tout le premier ; il avoit mis au bas de chaque portrait, un petit discours en forme d'Oraison ou de Priére, accommodée au sujet.

De tous les Animaux il eſt, dit-il, le maître,
Qui pourroit le nier ? pourſuis-tu. Moi peut-être.
Mais ſans examiner, ſi vers les antres ſourds
L'Ours a peur du Paſſant, ou le Paſſant de l'Ours :
Et ſi, ſur un Edit des Paſtres de Nubie,
Les Lions de Barca vuideroient la Libye :
Ce Maître prétendu, qui leur donne des lois,
Ce Roi des animaux, combien a-t-il de Rois ?
L'Ambition, l'Amour, l'Avarice, la Haine,
Tiennent comme un forçat ſon eſprit à la chaîne.
Le ſommeil ſur ſes yeux commence à s'épancher.
Debout, dit l'Avarice, il eſt tems de marcher.
Hé laiſſez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques ?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi. Pourquoi faire après tout ?
Pour courir l'Ocean de l'un à l'autre bout,
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en paſſer.
On n'en peut trop avoir ; & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure :
Il faut ſouffrir la faim, & coucher ſur la dure :

Vers 63. *Et ſi ſur un édit des Paſtres de Nubie*, &c.] La Nubie eſt un grand Païs de l'Affrique, ſitué au Midi du Roïaume de Barca.

Vers 76. *Rapporter de Goa*,] Capitale des Etats que les Portugais poſſedent dans les Indes Orientales.

Vers 69. *Le ſommeil ſur ſes yeux commence*, &c.] Perſe, Satire 5. vers 132.

Mane piger ſtertis : ſurge, inquit Avaritia, &c.

Eût-on plus de tréſors que n'en perdit Galet,
N'avoir en ſa maiſon ni meubles ni valet:
Parmi les tas de blé vivre de ſeigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, ſouffrir qu'on vous égorge.
Et pourquoi cette épargne enfin? L'ignores-tu?
Afin qu'un Héritier bien nourri, bien vétu,
Profitant d'un tréſor en tes mains inutile,
De ſon train quelque jour embarraſſe la Ville.
Que faire? il faut partir. Les matelots ſont prêts.
Ou, ſi pour l'enfermer l'argent manque d'attraits,
Bien-tôt l'Ambition & toute ſon eſcorte,
Dans le ſein du repos, vient le prendre à main forte,
L'envoie en furieux au milieu des hazards;
Se faire eſtropier ſur les pas des Céſars,
Et cherchant ſur la bréche une mort indiſcrette,
De ſa folle valeur embellir la Gazette.
Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos;
Ce vice fut toujours la vertu des Heros.
Quoi donc? à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre?
Qui? cet écervelé, qui mit l'Aſie en cendre?
Ce fougueux l'Angeli, qui de ſang alteré,

Vers 81. *Eût-on plus de tréſors que n'en perdit Galet.*] Fameux Joüeur qui avoit gagné au jeu des ſommes immenſes, qu'il reperdit dans la ſuite. Il avoit fait bâtir à Paris l'Hôtel de Sulli, dans la ruë St. Antoine; mais il le joüa en un coup de dez. Après avoir perdu tout ſon bien, il alloit encore joüer, dit-on, avec les Laquais dans les ruës, & même ſur les degrez de la maiſon qui lui avoit appartenu.

Vers 101. *Ce fougueux l'Angéli.*] Voïez le vers 112 de la Satire I. & la Remarque ſur ce même vers, où il eſt parlé de l'*Angéli*.

Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré?
L'Enragé qu'il étoit, né Roi d'une province,
Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage Prince,
S'en alla follement, & pensant être Dieu,
Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu;
Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la Terre.
Heureux! si de son tems, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des Petites-Maisons,
Et qu'un sage Tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de Parens, enfermé de bonne heure.
Mais sans nous égarer dans ces digressions;
Traiter, comme Senaut, toutes les passions;
Et les distribuant par classes & par titres,
Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres:
Laissons-en discourir la Chambre, & Coëffeteau:
Et voïons l'Homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des Villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,

Vers 114. *Traiter, comme Senaut, toutes les passions.*] Le P. Jean-François Senaut, Général de la Congrégation de l'Oratoire, a fait un traité *de l'usage des Passions.*

Vers 117. *Laissons en discourir la Chambre, & Coëffeteau.*] Marin Cureau *de la Chambre*, Médecin ordinaire du Roi, a fait *le Caractère des Passions*, outre plusieurs autres Ouvrages. Il étoit de l'Académie Françoise, & mourut à Paris au mois de Novembre 1669, âgé de 76 ans. Nicolas *Coëffeteau*, Religieux de l'Ordre de St. Dominique, nommé à l'Evêché de Marseille, a composé le *Tableau des Passions humaines, leurs causes & leurs effets.*

Vers 102. *Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré.*] Juvénal, Sat. 10. vers 168.

Unus Pellæo Juveni non sufficit Orbis:
Æstuat infelix angusto limine mundi.

Se fait des Gouverneurs, des Magiſtrats, des Rois,
Obſerve une police, obéit à des loix.
Il eſt vrai. Mais pourtant, ſans lois & ſans police,
Sans craindre Archers, Prevôt, ni ſuppôt de Juſtice,
Voit-on les Loups brigans, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les Loups courir les grands chemins?
Jamais pour s'agrandir, vit-on dans ſa manie
Un Tigre en factions partager l'Hyrcanie?
L'Ours a-t-il dans les bois la guerre avec les Ours?
Le Vautour dans les airs fond-il ſur les Vautours?
A-t-on vû quelquefois dans les plaines d'Afrique?
Déchirant à l'envi leur propre République,
Lions contre Lions, Parens contre Parens,
Combattre follement pour le choix des Tirans?
L'animal le plus fier qu'enfante la Nature,
Dans un autre animal reſpecte ſa figure;
De ſa rage avec lui modére les accès,
Vit ſans bruit, ſans débats, ſans noiſe, ſans procès.
Un Aigle, ſur un champ prétendant droit d'Aubaine,
Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine.
Jamais contre un Renard chicanant un poulet,

Vers 128. —— *Partager l'Hyrcanie?*] Province de la Perſe au Midi de la Mer Caſpienne.

Vers 139. *Un Aigle ſur un champ prétendant droit d'Aubaine.*] Le droit d'*Aubaine* eſt le droit de prendre la ſucceſſion d'un Etranger qui meurt en France. Ce Droit appartient au Roi ſeul, dans ſon Roïaume.

Vers 125. *Voit-on les Loups brigans*, &c.] Horace, Epode 7.

Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus
Unquam, niſi in dispar, feris.

Un Renard de son sac n'alla charger Rolet.
Jamais la Biche en rut n'a pour fait d'impuissance
Traîné du fond des bois un Cerf à l'Audiance,
Et jamais Juge, entr'eux ordonnant le congrès,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.
On ne connoît chez eux ni Placets, ni Requêtes,
Ni haut ni bas Conseil, ni Chambre des Enquêtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté
Vit sous les pures lois de la simple Equité.
L'Homme seul, l'Homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
C'étoit peu que sa main, conduite par l'Enfer,
Eût paîtri le salpêtre, eût aiguisé le fer.

Vers 142. *Un Renard de son sac n'alla charger Rolet*] Procureur au Parlement, dont il a été parlé dans la Satire I. vers 52.

Vers 145. *Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrès*, &c.] Le Congrès est une preuve honteuse qui se faisoit en présence de Chirurgiens & de Marrones, par ordonnance des Juges Ecclésiastiques, quand une femme demandoit la dissolution du mariage à cause de l'impuissance du mari. Ces deux vers qui frappérent Mr. le Premier Président de Lamoignon, ne contribuérent pas peu à faire abolir l'usage du *Congrès*. En effet, depuis la publication de cette Satire, toutes les fois qu'il se présenta au Parlement quelque contestation au sujet du *Congrès*, ce sage Magistrat se déclara contre cette épreuve. Mr. de Lamoignon son fils, Avocat Général, portant la parole en 1674, dans une cause de cette espéce, témoigna la juste horreur que l'on devoit avoir de cet usage odieux, qui offense, dit-il, les bonnes mœurs, la Religion, la Justice, & la Nature même. Enfin, en 1677, Mr. le P. Président de Lamoignon prononça un Arrêt en forme de Réglement, qui abolit pour toujours la preuve inutile & infame du Congrès. *Journal du Palais, Tom. 3. p. 466. & Tom. 5. p. 1.*

Vers 153. *C'étoit peu que sa main*, &c.] Juvénal au même endroit.

Ast homini ferrum lethale incude nefandâ
Produxisse parum est.

Il falloit que sa rage, à l'Univers funeste,
Allât encor de lois embroüiller un Digeste ;
Cherchât pour l'obscurcir des gloses, des Docteurs,
Accablât l'Equité sous des monceaux d'Auteurs,
Et pour comble de maux apportât dans la France
Des harangueurs du tems l'ennuïeuse éloquence.
Doucement, diras-tu. Que sert de s'emporter ?
L'Homme a ses passions ; on n'en sauroit douter ;
Il a comme la mer ses flots & ses caprices.
Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
N'est-ce pas l'Homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a mesuré les Cieux ?
Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
A foüillé la Nature, en a percé les causes ?
Les Animaux ont-ils des Universitez ?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez ?
Y voit-on des Savans en Droit, en Médecine,
Endosser l'écarlate, & se fourrer d'hermine ?
Non sans doute, & jamais chez eux un Médecin
N'empoisonna les bois de son art assassin.
Jamais Docteur, armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux sur les bancs d'une Ecole.
Mais sans chercher au fond, si notre esprit deçû
Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien sû,

Vers 166. *Dans le tour d'un compas a mesuré les Cieux.*]Virgile, Eglog. 3. v. 41.

Descripsit radio totum qui Gentibus Orbem.

Et Horace, Ode 28. Liv. I.

Aërias tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse polum.

Toi-même, répons-moi. Dans le siécle où nous sommes,
Est-ce au pié du savoir qu'on mesure les hommes?
Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir?
Dit un Pere à son Fils, dont le poil va fleurir;
Prens-moi le bon parti. Laisse-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils? Vingt livres.
C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir.
Exerce-toi, mon Fils dans ces hautes sciences;
Prens, au lieu d'un Platon, le Guidon des Finances:
Sache quelle Province enrichit les Traitans:
Combien le sel au Roi peut fournir tous les ans.
Endurci-toi le cœur. Sois Arabe, Corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire,
Ne va point sottement faire le génereux.
Engraisse-toi, mon Fils, du suc des malheureux;
Et trompant de Colbert la prudence importune,

Vers 184. *Cent francs au denier cinq, combien font-ils? vingt Livres.*] C'est un Usurier qui parle, & qui, au lieu d'interroger son fils sur le pié du denier vingt, qui est l'interêt légitime, l'interroge sur le pié du denier cinq, qui est son interêt ordinaire.

Vers 188. —— *Le Guidon des Finances.*] Livre qui traite des droits & revenus du Roi, & de tout ce qui concerne les Finances.

Vers 195. *Et trompant de Colbert,*] Ministre & Secretaire d'Etat, Contrôleur Général des Finances, &c.

Vers 181. *Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir?*] Horace, Art poëtique, vers 325.

Romani pueri longis rationibus assem
Discunt in partes centum diducere, &c.

Va par tes cruautez meriter la fortune.
Auſſi-tôt tu verras Poëtes, Orateurs,
Rhéteurs, Grammairiens, Aſtronomes, Docteurs,
Dégrader les Héros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,
Te prouver à toi-même en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu ſais de leur art & le fort & le fin.
Quiconque eſt riche eſt tout. Sans ſageſſe il eſt ſage,
Il a, ſans rien ſçavoir, la ſcience en partage.
Il a l'eſprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le ſang.
Il eſt aimé des Grands, il eſt cheri des Belles:
Jamais Sur-intendant ne trouva de Cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté:
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'eſt ainſi qu'à ſon fils un Uſurier habile
Trace vers la Richeſſe une route facile:
Et ſouvent tel y vient, qui ſait pour tout ſecret,
Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, reſte ſept.
Après cela, Docteur, va pâlir ſur la Bible;
Va marquer les écueils de cette mer terrible:
Perce la ſainte horreur de ce Livre divin:
Confons dans un ouvrage & Luther & Calvin:
Débroüille des vieux tems les querelles célébres;
Eclairci des Rabins les ſçavantes ténébres:
Afin qu'en ta vieilleſſe, un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,

Vers 203. *Quiconque eſt Riche eſt tout*, &c.] Horace, L. 1. Ep. 6. v. 36.
Scilicet uxorem cum dote, &c.

Qui, pour digne loïer de la Bible éclaircie,
Te païe en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,
Quitte-là le bonnet, la Sorbone & les bancs;
Et prenant desormais un emploi salutaire,
Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire:
Laisse-là saint Thomas s'accorder avec Scot:
Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'est qu'un sot.
Un Docteur, diras-tu? Parlez de vous, Poëte.
C'est pousser un peu loin votre Muse indiscrete.
Mais sans perdre en discours le tems hors de saison,
L'Homme, venez au fait, n'a-t-il pas la Raison?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidéle?
Oüi: Mais dequoi lui sert que sa voix le rappelle,
Si sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Et que sert à Cotin la raison qui lui crie,
N'écri plus, guéri-toi d'une vaine furie,
Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui Voisins, Parens, Amis en fuite.

Vers 229. *Laisse-là Saint Thomas s'accorder avec Scot.*] Les Disputes des Thomistes & des Scotistes sont fameuses dans les Ecoles. Jean Duns vulgairement appellé *Scot*, parce qu'il étoit Ecossois, fut surnommé le Docteur Subtil, ses opinions sont souvent opposées à celles de St. Thomas.

Vers 244. *Il met chez lui Voisins, Parens, Amis en fuite.*] Horace, Art poëtique, vers 474.

Inductum, doctumque fugat recitator acerbus.

Car lors que son Démon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa Servante, est prêt à déserter.
Un Ane, pour le moins instruit par la Nature,
A l'instinct qui le guide obéït sans murmure :
Ne va point follement de sa bizare voix
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.
Sans avoir la Raison, il marche sur sa route.
L'Homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute ;
Reglé par ses avis, fait tout à contre-tems,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison ni sens.
Tout lui plaît & déplaît, tout le choque & l'oblige.
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige.
Son esprit au hazard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, éleve, détruit.
Et voit-on, comme lui, les Ours ni les Panthéres,
S'effraïer sottement de leurs propres chimères,
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair
Ou croire qu'un Corbeau les menace dans l'air ?
Jamais l'Homme, dis-moi, vit-il la Bête folle
Sacrifier à l'Homme, adorer son idole,
Lui venir, comme au Dieu des saisons & des vents,
Demander à genoux la pluie, ou le beau tems!
Non. Mais cent fois la Bête a vû l'Homme hypocondre
Adorer le métal que lui-même il fit fondre :
A vû dans un païs les timides Mortels

Vers 258. *Défait, refait, augmente*, &c.] Horace, 1. Epitre 12 vers 100.

Dirnit, ædificat, mutat quadrata rotundis, &c.

Trembler aux piés d'un Singe assis sur leurs Autels;
Et sur les bords du Nil les peuples imbécilles,
L'encensoir à la main, chercher les Crocodiles.
Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut servir ici l'Egypte & ses faux Dieux?
Quoi? me prouverez-vous par ce discours profane,
Que l'Homme, qu'un Docteur est au dessous d'un Ane.
Un Ane, le joüet de tous les animaux,
Un stupide animal, sujet à mille maux;
Dont le nom seul en soi comprend une satire?
Oüi d'un Ane: & qu'a-t-il qu'il nous excite à rire?
Nous nous mocquons de lui; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour:
Si, pour nous réformer, le Ciel prudent & sage
De la parole enfin lui permettoit l'usage:
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il se dit tout bas,
Ah! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas?
Et que peut-il penser, lorsque dans une ruë
Au milieu de Paris il promene sa vûë:
Qu'il voit de toutes parts les Hommes bigarrez,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse,
Courir chez un Malade un Assassin en housse:
Qu'il trouve de Pédans un escadron fouré,

Vers 270. *Trembler aux piés d'un Singe*, &c.] Juvénal commence ainsi sa 15 Satire.

Quis Nescit, Volusi Bithynice, qualia demens
Ægyptus portenta colat? &c.

Suivi

Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré :
Ou qu'il voit la Justice, en grosse compagnie,
Mener tuer un homme avec cérémonie ?
Que pense-t-il de nous, lors que sur le Midi
Un hazard au Palais le conduit un Jeudi ;
Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La Chicane en fureur mugir dans la Grand' Sale ?
Que dit-il quand il voit les Juges, les Huissiers,
Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers ?
O ! que si l'Ane alors, à bon droit misanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au tems d'Esope !
De tous côtés, Docteurs, voïant les Hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur sans en être jaloux,
Content de ses chardons, & secouant la tête ;
Ma foi, non plus que nous, l'Homme n'est qu'une bête !

Vers 294. *Suivi par un Recteur*, &c.] L'Université de Paris fait ses Processions quatre fois l'année. Le Recteur y assiste avec ses Supôts. Les quatre Facultés, de Théologie, de Droit, de Médecine, & des Arts, marchent aussi à leur rang, & avec les habits qui leur sont propres.

SATIRE IX.

Cette Satire est entierement dans le goût d'Horace ; M. Despreaux, sous prétexte de censurer ses propres défauts, y tourne adroitement en ridicule une foule d'Auteurs qui s'étoient servi des expressions les plus grossieres, en critiquant la liberté qu'il s'étoit donnée de nommer dans ses premieres Satires des Auteurs encore vivans. Il la composa en 1667, mais il ne la fit imprimer que l'année suivante.

C'Est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler,
Vous avez des défauts que je ne puis celer,
Assez & trop long-tems ma lâche complaisance,
De vos jeux criminels a nourri l'insolence.
Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir, dans vos libres caprices,
Discourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du mérite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'étant seul à couvert aux traits de la Satire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts;
Je ris, quand je vous vois, si foible & si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la Ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre, & plus mordant,
Qu'une Femme en furie, ou Gautier en plaidant.

Vers 18, —— *Ou Gautier en plaidant.*] Claude *Gautier*, Avocat fameux, & très-mordant, qui mourut le 16 de Septembre 1666, âgé de 76 ans.

Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte ?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports,
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?
Qui vous a pû souffler une si folle audace ?
Phébus a-t-il pour vous, applani le Parnasse ?
Et ne savez-vous pas, que sur ce Mont sacré,
Qui ne vôle au sommet tombe au plus bas degré :
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure ?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin, qui vous force à rimer ;
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles ;
Osez chanter du Roi les augustes merveilles ;
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
Et par l'espoir du gain votre Muse animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout Chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la Discorde étouffée.*
Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts,*
Et le Belge effraïé fuïant sur ses ramparts.

Vers 42. *Et le Belge effraïé*, &c.] Cette Satire a été faite dans le tems que le Roi prit l'Isle, au mois d'Août 1667.

Vers 26. *Qui ne vôle au sommet tombe au plus bas degré.* Horace, Art poëtique.

Si paulum à summo discessit, vergit ad imum.

Vers 30. *Cet ascendant malin*, &c.] Horace, Sat. I. Liv. 2.

Aut si tantus amor scribendi te rapit, &c.

Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter sur le ton d'un Homere,
Mais pour Cotin & moi, qui rimons au hazard,
Que l'amour de blâmer fit Poëte par art;
Quoi qu'un tas de Grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
Un Poëme insipide & sottement flatteur,
Deshonore à la fois le Heros & l'Auteur.
Enfin de tels projets passent notre foiblesse.
Ainsi parle un Esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais dûssiez-vous en l'air voir vos aîles fonduës,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues;
Que d'aller sans raison, d'un stile peu Chrêtien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire,
A vos propres perils enrichir le Libraire?
Vous vous flattez peut-être en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'Immortalité:
Et déja vous croïez dans vos rimes obscures,
Aux Saumaizes futurs préparer des tortures.

Vers 44. *Racan pourroit chanter*, &c.] Honorat de Bueil, Marquis de Racan, Poëte estimé. Il étoit de l'Académie Françoise, & mourut en 1670.

Vers 64. *Aux Saumaizes futurs préparer des tortures.*] Claude Saumaize savant Critique & Commentateur, a éclairci une infinité d'endroits obscurs & difficiles, des Auteurs anciens. Il mourut en 1653.

Vers 45. *Mais pour Cotin & moi*, &c.] Juvénal, Sat. 1.

Si natura negat, facit indignatio versum,
Qualemcumque potest, quales ego, vel Cluvienus.

Mais combien d'Ecrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement deçus?
Combien, pour quelques mois, ont vû fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre?
Vous pourrez voir un tems vos écrits estimez,
Courir de main en main par la Ville semez:
Puis de là tout poudreux, ignorez sur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre:
Ou de trente feüillets réduits peut-être à neuf,
Parer demi-rongez les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voïant vos Ouvrages
Occuper le loisir des Laquais & des Pages,
Et souvent dans un coin renvoïez à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoïard!
Mais je veux que le Sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos Ecrits prosperer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers Neveux.
Que vous sert-il qu'un jour l'Avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du Public, & la haine des Sots?

Vers 73. *Louis de Neuf-Germain*, étoit un Poëte ridicule & extravagant, qui vivoit sous le Regne de Louis XIII. On a parlé de *La Serre*, sur le vers 176, de la Satire III.

Vers 74. —— *Les rebords du Pont-neuf.*] Où d'ordinaire on étale les livres de rebut.

Vers 78. *Servir de second tome aux airs du Savoïard.*] Fameux Chantre du Pont-neuf, dont on vante encore les Chansons. Elles sont imprimées en un petit volume, sous ce titre: *Recueil nouveau des Chansons du Savoïard, par lui seul chantées à Paris.*

Quel Démon vous irrite, & vous porte à médire?
Un livre vous déplaît. Qui vous force à le lire?
Laissez mourir un Fat dans son obscurité.
Un Auteur ne peut-il pourrir en sureté?
Le Jonas inconnu seche dans la poussiere.
Le David imprimé n'a point vû la lumiere.
Le Moïse commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il? Ceux qui sont morts sont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur cendre?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour!
Ils ont bien ennuïé le Roi, toute la Cour;
Sans que le moindre Edit ait, pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou supprimé la rime.
Ecrive qui voudra. Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.

Vers 91. *Le Jonas inconnu*, &c. *Le David imprimé*, &c. *Le Moïse*, &c.] Poëmes heroïques, qui n'ont pas réussi.

Vers 97. *Que vous ont fait Perrin*, &c.] Ce vers & le suivant font allusion aux 44. & 45. de la Satire VII. où la plûpart des mêmes noms sont placez. *Hénaut*, Poëte de ce tems-là, connu par le fameux Sonnet de l'Avorton, dont il étoit l'Auteur; & par quelques autres Pièces tant en vers qu'en Prose, qui furent imprimées à Paris en 1670, mourut en l'année 1682.

Un Roman, sans blesser les loix ni la coûtume,
Peut conduire un Heros au dixiéme volume.
De là vient que Paris voit chez lui de tout tems
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans:
Et n'a point de portail, où jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppez d'affiches.
Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir, & sans nom,
Viendrez regler les droits & l'Etat d'Apollon!
Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres?
Il n'est rien en ce tems à couvert de vos coups.
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous?
Gardez-vous, dira l'Un, de cet Esprit critique.
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune Fou, qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt Amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le Monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le Barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au Sermon?
Mais lui, qui fait ici le Régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.
Avant lui Juvénal avoit dit en Latin,
Qu'on est assis à l'aise aux Sermons de Cotin.
L'un & l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime.
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.

Vers 119. *Gardez-vous..... de cet Esprit critique.*] Horace, Liv. I. Sat. 4. v. 34.

Omnes hi metuunt versus, &c.

J'ai peu lû ces Auteurs : mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces Médisans l'Engeance toute entiere
Iroit la tête en bas rimer dans la riviere.
Voilà comme on vous traite : & le Monde effraïé
Vous regarde déja comme un homme noïé.
Envain quelque Rieur, prenant votre défense,
Veut faire au moins de grace adoucir la sentence.
Rien n'appaise un Lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t-il sans cesse essuïer des querelles ?
N'entendrai-je qu'Auteurs se plaindre & murmurer ?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
Répondez, mon Esprit ce n'est plus raillerie :
Dites.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie :
Quoi ? pour un maigre Auteur que je gloze en passant,
Est-ce un crime, après tout, & si noir & si grand ?
Et qui voïant un Fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite Raison trebuche à chaque page,
Ne s'écrie aussi-tôt : *L'impertinent Auteur !*
L'ennuïeux Ecrivain ! le maudit Traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces Riens enfermez dans de grandes paroles ?

vers 136. *Iroit la tête en bas rimer dans la rivière.*] L'austére vertu dont Mr. le Duc de Montausier faisoit profession, lui fit regarder les précedentes Satires de l'Auteur, comme des médisances affreuses qu'on ne devoit pas autoriser. De sorte qu'un jour il dit dans un mouvement de colére, qu'il faudroit envoïer Boileau & tous les Satiriques rimer dans la riviére. Cependant on sait que ce Duc qui s'étoit mêlé de Poesie dans sa Jeunesse, avoit lui-même composé des Satires, qui passoient pour vives & piquantes.

Est-ce donc là médire, ou parler franchement ?
Non, non, la Médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher, pour quel secret mystere
Alidor à ses frais bâtit un Monastere :
Alidor, dit un Fourbe, *il est de mes Amis.*
Je l'ai connu Laquais avant qu'il fût Commis.
C'est un Homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà joüer d'adresse, & médire avec art ;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un Esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la Médisance.
Mais de blâmer des vers ou durs, ou languissans ;
De choquer un Auteur, qui choque le bon sens :
De railler un Plaisant, qui ne sait pas nous plaire ;
C'est ce que tout Lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours à la Cour un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préferer Théophile,
Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze sous, sans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Attila ;
Et si le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les vers de Corneille.

Vers 176. *Et le clinquant du Tasse.*] Poëte Italien très-célebre qui a vécu dans le XVI. siécle. Plusieurs Auteurs, & particulierement les Italiens, n'ont point fait de difficulté de mettre *le Tasse* en parallele avec *Virgile*.

Vers 159. *Si l'on vient à chercher pour quel secret mistere &c.*] Horace, Liv. 1. Sat. 4.

Mentio si qua
De Capitolini furtis, &c.

Il n'eſt Valet d'Auteur, ni Copiſte à Paris;
Qui, la balance en main, ne peſe les Ecrits.
Dès que l'impreſſion fait éclore un Poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achete:
Il ſe ſoumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tous ſeuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux dans une humble Préface,
Au Lecteur, qu'il ennuïe, a beau demander grace;
Il ne gagnera rien ſur ce Juge irrité,
Qui lui fait ſon procès de pleine autorité.
Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire?
Et qu'ont produit mes vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître;
Et ſouvent, ſans ces vers qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui ſauroit ſans moi que Cotin a prêché?
La Satire ne ſert qu'à rendre un Fat illuſtre.
C'eſt une ombre au tableau, qui lui donne du luſtre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi,
Et tel, qui m'en reprend, en penſe autant que moi.
Il a tort, dira l'un, *Pourquoi faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain! ah! c'eſt un ſi bon Homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de vers.

Vers 198. *Et qui ſauroit ſans moi que Cotin a prêché?*] Alluſion à ce vers de la Satire III. *Qu'aux Sermons de Caſſagne, ou de l'Abbé Cotin.*

Vers 205. *Balzac en fait l'Eloge.*] Voïez les Lettres de Balzac à Chapelain: il y en a ſix Livres entiers, depuis le 17. juſqu'au 22. incluſivement.

Il se tuë à rimer. Que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses Ecrits, ai-je d'un stile affreux
Distilé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma Muse en l'attaquant, charitable & discrete,
Sait de l'Homme d'honneur distinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur & sa civilité :
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere :
On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ses Ecrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits :
Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'Empire ;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire :
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier ;
J'irai creuser la terre, & comme ce Barbier,

Vers 218. *Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits.*] Le Roi donnoit une pension de mille écus à Chapelain. Mr. le Duc de Longueville lui en donnoit une de 4000 francs.

Vers 222. *J'irai creuser la terre, & comme ce Barbier*, &c.] Midas, Roi de Phrigie, possédoit de grands trésors : ce qui avoit donné lieu aux Poëtes de feindre que ce Prince changeoit en or, tout ce qu'il touchoit. Mais il avoit très-peu d'esprit. Apollon & Pan s'étant défiés à chanter, prirent Midas pour juge. Celui-ci ajugea la préference à Pan ; & Apollon, pour s'en venger, donna à Midas des oreilles d'Ane. Ce Prince cachoit sa disgrace avec soin ; mais comme il ne put empêcher que son Barbier ne s'en aperçût, il lui défendit sur peine de la vie d'en parler. Le Barbier ne pouvant se taire, fit dans la terre un creux, où il dit tout bas : *Midas a des oreilles d'Ane.* Il crut avoir enterré son secret ; mais la terre produisit des Roseaux qui étant agités par le vent, redisoient tout haut : *Midas a des oreilles d'Ane.*

Vers 222. *J'irai creuser la terre*, &c.] Perse, Satire I. v. 119.
P. *Men' mutire nefas, nec clam, nec cum scrobe*, &c.
P. *Hic tamen infodiam*, &c.

Faire dire aux roſeaux par un nouvel organe,
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'Ane.
Quel tort lui fais-je enfin ? ai-je par un écrit
Pétrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit ?
Quand un Livre au Palais ſe vend & ſe débite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon mérite :
Que Billaine l'étale au deuxiéme Pilier :
Le dégoût d'un Cenſeur peut-il le décrier ?
En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue,
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le cenſurer :
Le Public revolté s'obſtine à l'admirer.
Mais lorſque Chapelin met une œuvre en lumiere,
Chaque Lecteur d'abord lui devient un Liniere,
En vain il a reçû l'encens de mille Auteurs :
Son Livre en paroiſſant dément tous ſes Flateurs.
Ainſi, ſans m'accuſer, quand tout Paris le jouë,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que Phébus déſavouë.
Qu'il s'en prenne à ſa Muſe Allemande en François.
Mais laiſſons Chapelain pour la derniere fois.
La Satire, dit-on, eſt un métier funeſte,
Qui plaît à quelques gens, & choque tout le reſte.
La ſuite en eſt à craindre. En ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.

Vers 229. *Que Billaine l'étale.*] Louis *Billaine*, fameux Libraire du Palais.

Vers 231. *En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue.*] Quelque ſuccès qu'eut cette Piece, le Cardinal de Richelieu obligea l'Académie Françoiſe d'en faire la critique. *Voyez*, Hiſt. de l'Académie, Part. 3.

Vers 236. —— *Lui devient un Linière.*] Auteur qui a écrit contre le Poëme de la Pucelle de Chapelain.

Vers 246. *La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.*] *Et*

Quittez ces vains plaisirs, dont l'appas vous abuse;
A de plus doux emplois occupez votre Muse:
Et laissez à Feüillet réformer l'Univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une Ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe:
Délivrer de Sion le peuple gémissant:
Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croissant:
Et passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal-à-propos, *les palmes Idumées?*
Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux Echos des sottises champêtres?
Faudra-t-il de sang froid, & sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore?
Je laisse aux Doucereux ce langage affeté,
Où s'endort un esprit de mollesse hébeté.
La Satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le Plaisant & l'Utile,
Et d'un vers, qu'elle épure aux raïons du bon sens,
Détromper les Esprits des erreurs de leurs tems.

moi aussi, disoit quelquefois l'Auteur. Mathurin Regnier, Poëte Satirique, né à Chartres, le 21 de Décembre 1573, mort à Roüen le 22 d'Octobre 1613.

Vers 249. *Et laissez à Feüillet réformer l'Univers.*] Nicolas Feüillet, Chanoine de St. Cloud, Prédicateur célébre de ce tems. Il mourut à Paris le 7 Septembre 1693.

Vers 256. ——— *Les Palmes Idumées.*] L'Idumée est une Province voisine de la Judée, abondantes en Palmiers.

Elle seule, bravant l'orgueil & l'injustice ;
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice ;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la Raison des attentats d'un Sot.
C'est ainsi que Lucile, appuïé de Lélie,
Fit justice en son tems des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jettant le sel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'est elle, qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot Livre,
Et sur ce Mont fameux, où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas, & m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire :
Et pour calmer enfin tous ces flots d'Ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de stile.
Je le déclare donc. Quinaut est un Virgile.
Pradon comme un Soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.

Vers 275. *C'est ainsi que Lucile appuié de Lélie*, &c.] Lucilius, Poëte Satirique de Rome, fort aimé de Scipion & de *Lélius*.

Vers 288. ——— *Quinaut est un Virgile*.] Allusion au vers 20. de la Satire II. *La Raison dit Virgile, & la Rime Quinaut*.

Vers 290. *Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru*.] *Pelletier* : voïez le vers 54. du Discours au Roi. *Ablancourt* : Nicolas Perrot d'Ablancourt, célebre par les traductions qu'il a données. Il étoit de l'Académie Françoise, & mourut en 1664. *Patru* : Olivier Patru, de l'Académie Françoise, est un des plus célebres Avocats du Parlement de Paris.

Vers 275. *C'est ainsi que Lucile*, &c.] Perse, Sat. I. vers 114.

——— *Secuit Lucilius Urbem*,
Te Lupe, te Muti, &c.

Cotin, à ſes Sermons traînant toute la Terre,
Fend les flots d'Auditeurs pour aller à ſa chaire.
Saufal eſt le Phénix des Eſprits relevez.
Perrin... Bon, mon Eſprit, courage, pourſuivez.
Mais ne voïez-vous pas, que leur troupe en furie
Va prendre encore ces vers pour une raillerie?
Et Dieu ſait, auſſi-tôt, que d'Auteurs en courroux,
Que de Rimeurs bleſſés s'en vont fondre ſur vous!
Vous les verrez bien-tôt féconds en impoſtures,
Amaſſer contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom ſacré ſanctifier vos pages.
Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roï,
Et n'a ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi? répondrez-vous: Cotin nous peut-il nuire?
Et par ſes cris enfin que ſauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux penſions, où je ne prétens pas?
Non, pour louer un Roi que tout l'Univers louë,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénouë;
Et ſans eſperer rien de mes foibles Ecrits,
L'honneur de le louer m'eſt un trop digne prix.
On me verra toujours, ſage dans mes caprices,
De ce même pinceau, dont j'ai noirci les vices,

Vers 302. *Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat,*] M. le Duc de *Montauſier* avoit voulu faire un crime d'Etat à notre Satirique, de ce qu'il avoit traité ce Siécle, de *Siécle de fer*, dans la Satire L.

Et peint, du nom d'Auteur tant de Sots revêtus,
Lui marquer mon respect, & tracer ses vertus.
Je vous croi, mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous les braves du Parnasse.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en courroux,
Qui peut ... Quoi ? Je m'entens. Mais encore ? Taisez-vous.

AU LECTEUR.

VOICI enfin la Satire qu'on me demande depuis si long-tems. Si j'ai tant tardé à la mettre au jour, c'est que j'ai été bien aise qu'elle ne parût qu'avec la nouvelle édition qu'on faisoit de mon Livre en 1694, où je voulois qu'elle fût inserée. Plusieurs de mes Amis, à qui je l'ai lûë, en ont parlé dans le monde avec de grands éloges, & ont publié que c'étoit la meilleure de mes Satires. Ils ne m'ont pas en cela fait plaisir. Je connois le Public. Je sai que naturellement il se révolte contre ces loüanges outrées, qu'on donne aux Ouvrages avant qu'ils ayent paru ; & que la plûpart des Lecteurs ne lisent ce qu'on leur a élevé si haut, qu'avec un dessein formé de le rabaisser.

Je déclare donc que je ne veux point profiter de ce discours avantageux : & non seulement je laisse au Public son jugement libre, mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon Ode sur Namur, d'exercer aussi contre ma Satire toute la rigueur de leur critique. J'espère qu'ils le feront avec le même succès : & je puis les assurer que tous leurs discours ne m'obligeront point à rompre l'es-

pèce de vœu que j'ai fait de ne jamais défendre mes Ouvrages, quand on n'en attaquera que les mots & les syllabes. Je saurai fort bien soûtenir contre ces Censeurs, Homère, Horace, Virgile, & tous ces autres grands Personnages dont j'admire les Ecrits : mais pour mes Ecrits que je n'admire point, c'est à ceux qui les approuveront à trouver des raisons pour les défendre. C'est tout l'avis que j'ai à donner ici au Lecteur.

La bienséance neanmoins voudroit, ce me semble, que je fisse quelque excuse au Beau Sexe, de la liberté que je me suis donnée de peindre ses vices. Mais au fond, toutes les peintures que je fais dans ma Satire sont si générales, que bien loin d'appréhender que les Femmes s'en offensent, c'est sur leur approbation & sur leur curiosité que je fonde la plus grande esperance du succès de mon Ouvrage. Une chose au moins, dont je suis certain qu'elles me loüeront, c'est d'avoir trouvé moïen, dans une matiére aussi delicate qu'est celle que j'y traite, de ne pas laisser échaper un seul mot qui pût le moins du monde blesser la pudeur. J'espére donc que j'obtiendrai aisément ma grace, & qu'Elles ne seront pas plus choquées des prédications que je fais contre leurs défauts dans cette Satire, que des Satires que les Prédicateurs font tous les jours en chaire contre ces mêmes défauts.

SATIRE X.

L'Auteur entreprend de peindre ici au naturel les défauts que l'on reproche le plus communément aux Femmes. La délicatesse du Pinceau est aussi remarquable que la varieté des Portraits. Le Poëte conduit son Lecteur de l'un à l'autre par des transitions ménagées avec tout l'art possible ; c'est ainsi qu'il caractérise successivement la Coquette, la Joueuse, l'Avare, la Bizarre, la Sçavante, la Précieuse, la Bourgeoise de Qualité, la Fausse Dévote, la Pédante, la Plaideuse. Cette Satire fut achevée en 1693, mais elle ne fut publiée que l'année suivante.

ENFIN bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déja d'accord.
Ton Beau-pere futur vuide son coffre fort :
Et déja le Notaire a, d'un stile énergique,
Griffonné de ton joug l'Instrument authentique.
C'est bien fait. Il est tems de fixer tes desirs.
Ainsi que ses chagrins l'Himen a ses plaisirs.
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême !
De se voir caressé d'une Epouse qu'on aime :
De s'entendre appeller *petit Cœur*, ou *mon Bon* ;
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles loix d'une agréable Mere,
De petits Citoïens dont on croit être Pere !
Quel charme, au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussi-tôt accourir, s'empresser,

Vers 6. *L'Instrument autentique.*] *Instrument*, en stile de Pratique, signifie un Contract, un Acte public.

S'effraïer d'un péril qui n'a point d'apparence,
Et souvent de douleur se pâmer par avance.
Car tu ne seras point de ces Jaloux affreux,
Habiles à se rendre inquiets, malheureux,
Qui tandis qu'une Epouse à leurs yeux se désole,
Pensent toujours qu'un autre en secret la console.
Mais quoi, je voi déja que ce discours t'aigrit.
Charmé de Juvénal, & plein de son esprit
Venez-vous, diras-tu, dans une piéce outrée,
Comme lui nous chanter: *Que dès le tems de Rhée,*
La Chasteté déja, la rougeur sur le front,
Avoit chez les Humains reçû plus d'un affront:
Qu'on vit avec le fer naître les Injustices,
L'Impieté, l'Orgueil, & tous les autres Vices;
Mais que la Bonne foi dans l'amour conjugal
N'alla point jusqu'au tems du troisiéme Métal?
Ces mots ont dans sa bouche une emphase admirable:
Mais je vous dirai, moi, sans alléguer la fable,
Que si sous Adam même, & loin avant Noé,
Le Vice audacieux, des Hommes avoué,
A la triste Innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur sur la Terre:
Qu'aux tems les plus féconds en Phrynés, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora son païs;

Vers 24. *Charmé de Juvénal*, &c.] Juvénal a fait une Satire contre les femmes, qui est son plus bel Ouvrage.

Vers 39. *En Phrynés, en Laïs.*] étoient deux fameuses Courtisanes de la Gréce.

Vers 26. ——— *Que dès le tems de Rhée*, &c.] *Paroles du commencement de la Satire de Juvénal.*

Credo Pudicitiam Saturno rege moratam
In terris, visamque diu.

Et que même aujourd'hui sur ce fameux modéle,
On peut trouver encor quelque Femme fidéle.
Sans doute; & dans Paris, si je sai bien compter,
Il en est jusqu'à Trois, que je pourrois citer.
Ton Epouse dans peu sera la quatriéme.
Je le veux croire ainsi. Mais la Chasteté même,
Sous ce beau nom d'Epouse, entrât-elle chez toi;
De retour d'un voïage en arrivant, croi-moi,
Fais toujours du logis avertir la Maîtresse.
Tel partit tout baigné des pleurs de sa Lucrece;
Qui faute d'avoir pris ce soin judicieux,
Trouva. Tu sais... Je sais que d'un conte odieux
Vous avez comme moi sali votre mémoire.
Mais laissons-là, dis-tu, Joconde & son Histoire.
Du projet d'un Himen déja fort avancé,
Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,
Et mis sur la sellette aux pieds de la Critique,
Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.
Jeune autrefois par vous dans le monde conduit,
J'ai trop bien profité, pour n'être pas instruit
A quels discours malins le Mariage expose.
Je sai, que c'est un texte où chacun fait sa glose:
Que de Maris trompés tout rit dans l'Univers,
Epigrammes, Chansons, Rondeaux, Fables en vers,

Vers 52. *Trouva. Tu sais...*] Tout le monde sait l'Histoire de *Joconde* mise en vers par le célebre la Fontaine.

Vers 59. *Jeune autrefois par vous*, &c.] Ce vers & le suivant n'étoient pas ainsi. Mr. le Prince de Conti, à qui l'Auteur récita cette Satire, n'approuvoit pas que l'un des deux Interlocuteurs de ce Dialogue, tutoïât l'autre. Cette objection obligea notre Poëte de faire dire à celui qui se va marier, *qu'il a été autrefois sous la conduite de l'autre*: ce qui autorise ce dernier à le traiter familiérement.

Satire, Comédie : & sur cette matiere,
J'ai vû tout ce qu'ont fait La Fontaine & Moliere.
J'ai lû tout ce qu'ont dit Villon & Saint Gelais,
Arioſte, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves,
Des malices du Sexe immortelles archives.
Mais tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu,
Que de ces contes vains le Monde entretenu
N'en a pas de l'Himen moins vû fleurir l'uſage;
Que ſous ce joug moqué, Tout à la fin s'engage:
Qu'à ce commun filet les Railleurs mêmes pris,
Ont été très-ſouvent de commodes Maris;
Et que pour être heureux ſous ce joug ſalutaire,
Tout dépend, en un mot, du bon choix qu'on ſait faire.
Enfin, il faut ici parler de bonne foi,
Je vieillis, & ne puis regarder ſans effroi,
Ces Neveux affamés, dont l'importun viſage
De mon bien à mes yeux fait déja le partage.
Je croi déja les voir au moment annoncé
Qu'à la fin, ſans retour, leur cher Oncle eſt paſſé,
Sur quelques pleurs forcés, qu'ils auront ſoin qu'on voie,
Se faire conſoler du ſujet de leur joie.
Je me fais un plaiſir, à ne vous rien celer,
De pouvoir, moi vivant, dans peu les déſoler;
Et trompant un eſpoir pour eux ſi plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de veritables larmes.
Vous dirai-je encor plus? Soit foibleſſe ou raiſon,
Je ſuis las de me voir le ſoir en ma maiſon

Seul avec des Valets, ſouvent voleurs & traîtres,
Et toujours, à coup ſûr, ennemis de leurs Maîtres.
Je ne me couche point, qu'auſſi-tôt dans mon lit
Un ſouvenir fâcheux n'apporte à mon eſprit
Ces Hiſtoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut groſſir ſes Chroniques.
Dépoüillons-nous ici d'une vaine fierté.
Nous naiſſons, nous vivons pour la ſocieté.
A nous-mêmes livrés dans une ſolitude,
Notre bonheur bien-tôt fait notre inquiétude;
Et, ſi durant un jour, notre premier Aieul
Plus riche d'une côte avoit vécu tout ſeul,
Je doute, en ſa demeure alors ſi fortunée,
S'il n'eût point prié Dieu d'abréger la journée.
N'allons donc point ici réformer l'Univers,
Ni par de vains diſcours, & de frivoles vers,
Etalant au Public notre miſanthropie,
Cenſurer le lien le plus doux de la vie.
Laiſſons-là, croïez-moi, le monde tel qu'il eſt.
L'Himenée eſt un joug, & c'eſt ce qui m'en plaît.
L'Homme en ſes paſſions toujours errant ſans guide,
A beſoin qu'on lui mette & le mords & la bride.
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le gêner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

Vers 97. *Ces Hiſtoires de morts.* &c.] Blandin & De Roſſet ont compoſé *les Hiſtoires tragiques de notre tems, où ſont contenuës les morts funeſtes & lamentables de pluſieurs perſonnes*, &c.

Vers 116. *Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.*] Horace I. Epiſt. 2. v. 62.

Animum rege, qui niſi paret,
Imperat; hunc frenis hunc tu compesce catenâ.

C'eſt ainſi que ſouvent la main de Dieu l'aſſiſte.
Ha bon ! voilà parler en docte Janſéniſte,
Alcippe, & ſur ce point ſi ſavamment touché,
Deſmâres, dans S. Roch, n'auroit pas mieux prêché.
Mais c'eſt trop t'inſulter, quittons la raillerie,
Parlons ſans hyperbole & ſans plaiſanterie.
Tu viens de mettre ici l'Himen en ſon beau jour.
Entens donc : & permets que je prêche à mon tour.
L'Epouſe que tu prens, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Roïal inſtruite,
Aux loix de ſon devoir regle tous ſes deſirs.
Mais qui peut t'aſſurer, qu'invincible aux plaiſirs,
Chez toi, dans une vie ouverte à la Licence,
Elle conſervera ſa premiere innocence ?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opéra,
De quel air penſes-tu que ta Sainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces danſes, ces Heros à voix luxurieuſe ;
Entendra ces diſcours ſur l'Amour ſeul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces inſenſés Rolands ;

Vers 120. *Desmâres, dans Saint Roch,*] Le Pere Touſſaint *Desmâres*, Prêtre de l'Oratoire, fameux Prédicateur.

Vers 126. *Dans Port-Royal inſtruite.*] Port-Royal Monaſtere de Religieuſes, près Verſailles, nommé l'*Abbaye de S. Cyr.* Voyez la note ſur le vers 364.

Vers 134. *Ces Héros à voix Luxurieuſe.*] Le mot de *Luxurieux* emploié dans ce vers, auſſi bien que celui de *Lubrique* dans le vers 141. dont le Poëte ſe ſert pour déſigner la Morale de l'Opera, occaſionnerent une Lettre de M. Perault, dans laquelle il reprocha à l'Auteur de s'être ſervi de termes qui bleſſoient la pudeur. M. Arnaud prit la défenſe de ce dernier dans une Lettre qu'il écrivit ſur ce ſujet à M. Perault. Il y juſtifie pleinement M. Deſpreaux. On l'a conſervée dans le ſecond Volume.

Saura d'eux qu'à l'Amour, comme au seul Dieu suprême,
On doit immoler tout, jusqu'à la Vertu même.
Qu'on ne sauroit trop tôt se laisser enflamer:
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous ces lieux communs de Morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa Musique?
Mais de quels mouvemens, dans son cœur excités,
Sentira-t-elle alors tous ses sens agités?
Je ne te répons pas, qu'au retour, moins timide,
Digne Ecoliere enfin d'Angélique & d'Armide,
Elle n'aille à l'instant, pleine de ces doux sons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.
Supposons toutefois, qu'encor fidele & pure,
Sa vertu de ce choc revienne sans blessure.
Bien-tôt dans ce grand Monde, où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toujours ferme au bord du précipice,
Elle pourra marcher sans que le pié lui glisse?
Que toujours insensible aux discours enchanteurs
D'un idolatre amas de jeunes Séducteurs,
Sa sagesse jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,
Recevant ses Amans sous le doux nom d'Amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis:

Vers 142. *Que Lulli réchauffa*, &c.] Jean-Baptiste de Lulli, célébre Musicien, qui a fait nos plus beaux Opera.

Vers 146. —— *d'Angélique & d'Armide.*] Voïez les Opera de Quinaut, intitulez, *Roland* & *Armide*.

Puis,

Puis, bien-tôt en grande eau sur le fleuve de Tendre,
Naviger à souhait, tout dire, & tout entendre.
Et ne présume pas que Vénus, ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
Dans le crime il suffit qu'une fois on débute :
Une chûte toujours attire une autre chûte.
L'honneur est comme une Isle escarpée & sans bords.
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.
Peut-être avant deux ans ardente à te déplaire,
Epriſe d'un Cadet, ivre d'un Mousquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans ;
Donner chez la Cornu rendez-vous aux Galans ;
De Phedre dédaignant la pudeur enfantine,

Vers 161. —— *Sur le fleuve de Tendre*, &c.] Dans la premiére partie du Roman de Clélie, on a figuré la Carte du Païs de *Tendre*, dont le dessein est allégorique, pour marquer les divers genres de Tendresse. On peut avoir de la tendresse par trois causes différentes : L'Estime, la Reconnoissance, & l'Inclination ; c'est pourquoi cette Carte représente trois Riviéres qui portent ces trois noms, & sur lesquelles sont situées trois Villes nommées *Tendre* : sçavoir *Tendre* sur Inclination, *Tendre* sur Estime, & *Tendre* sur Reconnoissance. *Petits-soins* est un des Villages représentez sur cette Carte : C'est à quoi fait allusion le vers precedent.

Vers 170, *Epriſe d'un Cadet, ivre d'un Mousquetaire.*] *Cadet*, signifie ici un jeune-Homme, un jeune Officier de guerre. En l'année 1682, le Roi établit en plusieurs places de son Roïaume, des Compagnies de jeunes Gens, à qui l'on donna le nom de *Cadets* : ils étoient instruits dans tous les exercices militaires ; & quand on les trouvoit capables de commander, on les mettoit dans les Troupes.

Mousquetaire. Les Mousquetaires du Roi, sont deux Compagnies de gens à cheval, composées de jeunes Gens de qualité, ou de bonne Maison.

Vers 172. *Donner chez la Cornu*, &c.] Une infame, dont le nom étoit alors connu de tout le monde.

Vers 173. *De Phédre dédaignant la pudeur enfantine.*] Le caractére de Phedre a été heu-

Suivre à front découvert Z... & Meſſaline;
Conter pour grands exploits vingt Hommes ruïnez,
Bleſſez, battus pour Elle, & quatre aſſaſſinez;
Trop heureux! ſi toujours Femme déſordonnée,
Sans meſure & ſans regle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aiſez à ramaſſer,
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chaſſer.
Mais que deviendras-tu? ſi, folle en ſon caprice,
N'aimant que le ſcandale & l'éclat dans le vice,
Bien moins pour ſon plaiſir, que pour t'inquieter,
Au fond peu vicieuſe, elle aime à coqueter?
Entre nous, verras-tu d'un eſprit bien tranquille,
Chez ta Femme aborder & la Cour & la Ville?
Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil.
L'un eſt païé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'eſt que pour toi ſeul qu'elle eſt fiere & chagrine:
Aux autres elle eſt douce, agréable, badine,
C'eſt pour eux qu'elle étale & l'or & le brocard;
Que chez toi ſe prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main ſavante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ſes cheveux le galant édifice.
Dans ſa chambre, croi-moi, n'entre point tout le jour.
Si tu veux poſſeder ta Lucrece à ton tour.

reuſement exprimé par Mr. Racine dans ces Vers:

——Je ne ſuis point de ces femmes hardies,
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont ſû ſe faire un front qui ne rougit jamais.

Vers 174. *Suivre à front découvert Z . . . & Meſſaline.*] Cette lettre initiale Z. n'eſt miſe ici que pour dépaïſer les Lecteurs. *Meſſaline*, Femme de l'Empereur Claude, fameuſe par ſes débordemens.

Atten, discret Mari, que la Belle en cornette
Le soir ait étalé son teint sur la toilette;
Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis,
Envoie au Blanchisseur ses roses & ses lis.
Alors tu peux entrer: mais sage en sa presence,
Ne va pas murmurer de sa folle dépense.
D'abord, l'argent en main, païe & vîte & comptant.
Mais non, fais mine un peu d'en être mécontent,
Pour la voir aussi-tôt, de douleur oppressée,
Déplorer sa vertu si mal récompensée.
Un Mari ne veut pas fournir à ses besoins.
Jamais Femme, après tout, a-t-elle coûté moins?
A cinq cens Louis d'or, tout au plus, chaque année,
Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée?
Que répondre? Je voi, qu'à de si justes cris,
Toi-même convaincu déja tu t'attendris,
Tout prêt à la laisser, pourvû qu'elle s'appaise,
Dans ton coffre à pleins sacs puiser tout à son aise.
A quoi bon en effet t'allarmer de si peu?
Hé que seroit-ce donc, si le Démon du jeu,
Versant dans son esprit sa ruïneuse rage,
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage,
Tu voïois tous tes biens au sort abandonnez
Devenir le butin d'un Pique ou d'un Sonnez!
Le doux charme pour toi! de voir chaque journée,
De nobles Champions ta femme environnée,
Sur une table longue, & façonnée exprès,
D'un Tournoi de Bassette ordonner les apprêts:

Vers 220. —— *D'un Pique ou d'un Sonnez.*] *Pique*, terme du jeu de Piquet. *Sonnez*, terme du jeu de Tric-trac.

Ou, si par un Arrêt la grossiere Police,
D'un jeu si nécessaire interdit l'exercice,
Ouvrir sur cette table un champ au Lansquenet,
Ou promener trois dez chassez de son cornet:
Puis sur une autre table, avec un air plus sombre,
S'en aller méditer une vole au jeu d'Hombre;
S'écrier sur un As mal à propos jetté;
Se plaindre d'un Gâno qu'on n'a point écouté;
Ou, querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde,
A la Bête gémir d'un Roi venu sans garde.
Chez elle en ces emplois l'Aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.
Alors, pour se coucher, les quittant, non sans peine,
Elle plaint le malheur de la Nature humaine,
Qui veut qu'en un sommeil, où tout s'ensevelit,
Tant d'heures, sans joüer, se consument au lit.
Toutefois en partant la Troupe la console,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'est ainsi qu'une femme en doux amusemens
Sait du tems qui s'envole emploïer les momens;
C'est ainsi que souvent par une Forcenée
Une triste Famille à l'hôpital traînée,
Voit ses biens en decret sur tous les murs écrits,
De sa déroute illustre effraïer tout Paris.
Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine;
Que si la famélique & honteuse Lézine,
Venant mal à propos la saisir au collet,
Elle te réduisoit à vivre sans valet,

Vers 232. *Se plaindre d'un Gâno*, &c.] Terme du jeu d'Hombre.

Comme ce Magiſtrat de hideuſe mémoire,
Dont je veux bien ici te craïonner l'hiſtoire.
Dans la Robe on vantoit ſon illuſtre Maiſon.
Il étoit plein d'eſprit, de ſens, & de raiſon.
Seulement pour l'argent un peu trop de foibleſſe
De ſes vertus en lui ravaloit la nobleſſe.
Sa table toutefois, ſans ſuperfluité,
N'avoit rien que d'honnête en ſa frugalité.
Chez lui deux bons Chevaux, de pareille encolure,
Trouvoient dans l'Ecurie une pleine pâture,
Et du foin que leur bouche au ratelier laiſſoit,
De ſurcroît une mule encor ſe nourriſſoit.
Mais cette ſoif de l'or, qui le brûloit dans l'ame,
Le fit enfin ſonger à choiſir une Femme;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers ſon triſte penchant ſon naturel guidé,
Le fit dans une avare & ſordide famille
Chercher un monſtre affreux ſous l'habit d'une fille;
Et ſans trop s'enquerir d'où la Laide venoit,
Il ſut, ce fut aſſez, l'argent qu'on lui donnoit.
Rien ne le rebuta; ni ſa vûë éraillée,
Ni ſa maſſe de chair bizarrement taillée;
Et trois cens mille francs, avec elle obtenus,
La firent à ſes yeux plus belle que Vénus.

Vers 263. *Comme ce Magiſtrat de hideuſe mémoire*, &c.] Jacques Tardieu, Lieutenant Criminel de Paris, & Marie Ferrier ſa femme, auſſi fameux par leur ſordide avarice, que par leur mort funeſte.

Vers 264. *De ſurcroît une mule.*] Le Lieutenant Criminel eſt obligé de ſuivre les criminels condamnez à la mort; & il eſt monté ſur une Mule, qui étoit l'ancienne monture des Magiſtrats, avant l'uſage des Carroſſes.

Il l'épouse ; & bien-tôt son Hôtesse nouvelle,
Le prêchant, lui fit voir qu'il étoit, au prix d'elle,
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
Lui-même le sentit, reconnut son péché,
Se confessa prodigue, & plein de repentance,
Offrit sur ses avis de régler sa dépense.
Aussi-tôt de chez eux tout rôti disparut.
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut.
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolérent.
Deux grands Laquais, à jeun, sur le soir s'en allérent.
De ces Coquins déja l'on se trouvoit lassé,
Et pour n'en plus revoir le reste fut chassé.
Deux servantes déja, largement soufletées,
Avoient à coups de pié descendu les montées,
Et se voïant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la ruë en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux Valet restoit, seul chéri de son Maître ;
Que toujours il servit, & qu'il avoit vû naître,
Et qui de quelque somme, amassée au bon tems,
Vivoit encor chez eux, partie à ses dépens.
Sa vûë embarrassoit ; il falut s'en défaire ;
Il fut de la maison chassé comme un Corsaire.
Voilà nos deux Epoux sans valets, sans enfans,
Tous seuls dans leur logis libres & triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lézine.
On condamna la cave, on ferma la cuisine.
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on sequestra le bois.

L'un & l'autre dès-lors vécut à l'aventure
Des préſens, qu'à l'abri de la Magiſtrature,
Le Mari quelquefois des Plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la Femme aux voiſins excroquoit.
Mais, pour bien mettre ici leur craſſe en tout ſon luſtre,
Il faut voir du Logis ſortir ce Couple illuſtre;
Il faut voir le Mari tout poudreux, tout ſoüillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépoüillé,
Et de ſa robe, en vain de piéces rajeunie,
A pié dans les ruiſſeaux traînant l'ignominie.
Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
De piéces, de lambeaux, de ſales guenillons,
De chiffons ramaſſés dans la plus noire ordure,
Dont la Femme aux bons jours compoſoit ſa parure?
Décrirai-je ſes bas en trente endroits percez,
Ses ſouliers grimaſſans vingt fois rapetaſſez,
Ses coëffes, d'où pendoit au bout d'une ficelle
Un vieux maſque pelé, preſque auſſi hideux qu'Elle?

Vers 308. *Ou de ce que la Femme aux Voiſins excroquoit.*] C'eſt d'elle que Mr. Racine a dit dans ſes Plaideurs, Scéne 4.

Elle eût du Bûvetier emporté les ſerviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

Vers 309. *Mais pour bien mettre ici leur craſſe*, &c.] Mr. Racine obligea l'Auteur de retrancher ces vingt vers, parce qu'ils contiennent un détail qui ne lui plaiſoit pas tout-à-fait. Ils ne parurent point en effet dans la premiere édition de cette Satire; mais l'Auteur voulut les rétablir dans les éditions ſuivantes.

Vers 322. *Un vieux maſque pelé.*] La plûpart des femmes portoient alors un maſque de velours noir, quand elles ſortoient.

Peindrai-je son juppon bigarré de Latin ;
Qu'ensemble composoient trois Théses de satin,
Présent qu'en un procès sur certain privilége
Firent à son Mari les Régens d'un Collége ;
Et qui sur cette juppe à maint Rieur encor
Derriére elle faisoit dire, *Argumentabor.*
Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Déments donc tout Paris, qui prenant la parole,
Sur ce sujet encor de bons témoins pourvû,
Tout prêt à le prouver, te dira : Je l'ai vû.
Vingt ans j'ai vû ce Couple uni d'un même vice,
A tous mes habitans montrer que l'Avarice
Peut faire dans les biens trouver la Pauvreté ;
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui chez eux pleins d'espérance entrérent,
De cette triste vie enfin les délivrérent.
Digne & funeste fruit du nœud le plus affreux ;
Dont l'Hymen ait jamais uni deux Malheureux.
Ce recit passe un peu l'ordinaire mesure.
Mais un exemple enfin, si digne de censure,
Peut-il dans la Satire occuper moins de mots ?
Chacun sait son métier : suivons notre propos.
Nouveau Prédicateur aujourd'hui, je l'avouë,

Vers 337. *Des Voleurs qui chez eux*, &c.] Le Lieutenant Criminel & sa femme furent assassinez dans leur maison sur le Quai des Orfévres, le 24. d'Août 1665. sur les dix heures du matin, par René & François Touchet, Freres, natifs de Niasle près de Cran en Anjou. Ces deux voleurs n'aiant pû ouvrir la porte pour sortir, parce qu'il y avoit un secret à la serrure, furent pris dans la maison même, & trois jours après, condamnez à être rompus vifs sur un échafaut.

Ecolier, ou plutôt singe de Bourdaloüe,
Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
En voilà déja trois, peints d'assez heureux traits,
La Femme sans honneur, la Coquette, & l'Avare.
Il faut y joindre encor la revêche Bizarre,
Qui sans cesse d'un ton par la colére aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un Mari.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t-elle un moment respirer son Epoux?
Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux,
Et sur le ton grondeur, lorsqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la Langue.
Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.
Tu crains peu d'essuïer cette étrange furie:
En trop bon lieu, dis-tu, ton Epouse nourrie
Jamais de tels discours ne te rendra martir.
Mais eût-elle sucé la raison dans Saint Cir,

Vers 345. —— *Singe de Bourdaloue.*] Le Pere Louis Bourdaloüe, Jésuite, le plus grand Prédicateur qui ait paru en France pendant le XVII. Siécle. Il mourut à Paris le 13. de Mai 1704.

Vers 360. —— *Augmenter Richelet.*] Le Dictionnaire François de *Richelet*. Pierre César *Richelet*, Avocat au Parlement de Paris, mourut en 1698. Il étoit Petit-fils de Nicolas Richelet, célébre parmi les Auteurs de son tems, & qui avoit commenté les œuvres de Ronsard.

Vers 364. —— *Dans Saint Cir,*] En l'année 1686. le Roi fit bâtir à St. Cir, près de Versailles une magnifique Maison, à laquelle il a attaché de très-grands revenus pour l'entretien, ou pour l'établissement de deux cent cinquante jeunes Demoiselles, qui n'ont pas un bien proportionné à leur naissance. Elles sont instruites & formées jusqu'à l'âge de vingt ans, aux exercices d'une véritable & solide piété.

Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'Hymen n'ait jamais fait de Femme extravagante ?
Combien n'a-t-on point vû de Belles aux doux yeux,
Avant le mariage, Anges si gracieux,
Tout à coup se changeant en Bourgeoises sauvages,
Vrais Démons, apporter l'Enfer dans leurs ménages,
En découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,
Sous leur fontange altiére asservir leurs Maris ?
Et puis, quelque douceur dont brille ton Epouse,
Pense-tu, si jamais elle devient jalouse,
Que son ame livrée à ses tristes soupçons,
De la raison encor écoute les leçons ?
Alors, Alcippe, alors tu verras de ses œuvres.
Résou-toi, pauvre Epoux, à vivre de couleuvres :
A la voir tous les jours, dans ses fougueux accès,
A ton geste, à ton rire intenter un procès :
Souvent de ta maison gardant les avenuës,
Les cheveux hériſſez, t'attendre au coin des ruës :
Te trouver en des lieux de vingt portes fermez,
Et par tout où tu vas, dans ses yeux enflamez,
T'offrir non pas d'Isis la tranquille Euménide,

Vers 372. *Sous leur Fontange altiére.*] *Fontange*, nœud de ruban que les Dames portent sur le devant de la tête, pour attacher leur coëffure. Ce nom est venu de Madame la Duchesse de Fontange, très-belle Personne, qui porta la premiére un ruban ainsi noüé.

Vers 378. *A vivre de Couleuvres.*] *Avaler des Couleuvres*, est une expression proverbiale, qui signifie, souffrir bien des choses fâcheuses que l'on nous dit, ou que l'on nous fait ; sans que nous en osions témoigner notre déplaisir. Et, *Vivre de Couleuvres*, c'est être exposé tous les jours à ces sortes de chagrins.

Vers 385. —— *D'Isis la tranquille Euménide.*] Furie dans l'Opera d'Isis, qui demeure toujours sans action.

Mais la vraie Alecto peinte dans l'Enéide,
Un tison à la main chez le Roi Latinus,
Souflant sa rage au sein d'Amate & de Turnus.
Mais quoi ? je chausse ici le cothurne Tragique.
Reprenons au plûtôt le brodequin Comique,
Et d'objets moins affreux songeons à te parler.
Dis-moi donc, laissant là cette Folle heurler,
T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui, dans leurs vains chagrins sans mal toujours malades,
Se font des mois entiers sur un lit effronté
Traiter d'une visible & parfaite santé ;
Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs Maris tombent en défaillance ?
Quel sujet, dira l'un, peut donc si fréquemment
Mettre ainsi cette Belle aux bords du monument ?
La Parque, ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille ?
Non : il est question de réduire un Mari
A chasser un Valet dans la maison chéri,
Et qui, parce qu'il plaît, a trop su lui déplaire ;
Ou de rompre un voïage utile & nécessaire.
Mais qui la priveroit huit jours de ses plaisirs,
Et qui loin d'un Galant, objet de ses desirs....
O ! que pour la punir de cette Comédie,
Ne lui voi-je une vraie & triste maladie !

Vers 386. *Mais la vraie Alecto*, &c.] Une des Furies. Voïez le Livre VII. de l'Enéide de Virgile.

Vers 393. —— *De ces douces Ménades.*] Bacchantes : c'étoient des Femmes qui célébroient les Orgies de Bacchus, en courant comme des furies & des insensées.

Mais ne nous fâchons point. Peut-être avant deux jours,
Courtois & Deniau, mandez à son secours,
Digne ouvrage de l'art dont Hippocrate traite,
Lui sauront bien ôter cette santé d'Athléte :
Pour consumer l'humeur qui fait son embonpoint,
Lui donner sagement le mal qu'elle n'a point ;
Et fuïant de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau merité la mettre dans les formes.
Dieu veüille avoir son ame, & nous délivre d'eux.
Pour moi, grand ennemi de leur art hazardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excuse.
Mais à quels vains discours est-ce que je m'amuse ?
Il faut sur des sujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton esprit & tes yeux.
Qui s'offrira d'abord ? Bon, c'est cette Sçavante,
Qu'estime Roberval, & que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le teint si terni ?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,
Un astrolabe en main, elle a dans sa goutiére

Vers 412. *Courtois & Deniau.*] Deux Médecins de la Faculté de Paris.

Vers 417. *Et fuïant de Fagon.*] Gui Crescent *Fagon*, Premier Médecin du Roi.

Vers 426. *Qu'estime Roberval, & que Sauveur fréquente.*] *Roberval* : Gille Personne, Sr. de *Roberval*, Géométre & Professeur Roïal en Mathématiques. *Sauveur* : autre Sçavant Mathématicien, Professeur au Collége Roïal.

Vers 428. *C'est que sur le Calcul..... de Cassini.*] Jean Dominique *Cassini*, célébre Astronome, de l'Académie Roïale des Sciences.

Vers 429. *Un Astrolabe en main.*] L'Astrolabe est un instrument de Mathématique en forme de Planisphére, qui sert à prendre les hauteurs des Astres, & à faire quelques autres observations d'Astronomie.

A suivre Jupiter passé la nuit entiére.
Gardons de la troubler. Sa science, je croi,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi.
D'un nouveau microscope on doit en sa présence
Tantôt chez Dalencé faire l'expérience ;
Puis d'une femme morte avec son embrion,
Il faut chez Du Verney voir la dissection.
Rien n'échape aux regards de notre Curieuse.
Mais qui vient sur ses pas ? C'est une Précieuse,
Reste de ces Esprits jadis si renommez,
Que d'un coup de son Art Moliere a diffamez.
De tous leurs sentimens cette noble héritiére
Maintient encore ici leur secte façonniére.
C'est chez elle toujours que les fades Auteurs
S'en vont se consoler du mépris des Lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, & sa docte demeure
Aux Perrins, aux Coras est ouverte à toute heure,
Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux.
Là tous les Vers sont bons, pourvû qu'ils soient nouveaux.
Au mauvais goût public la Belle y fait la guerre :
Plaint Pradon opprimé des sifflets du Parterre :
Rit des vains amateurs du Grec & du Latin ;

Vers 434. *Tantôt chez Dalencé.*] Curieux qui se ruina à faire des expériences de Physique

Vers 436. *Il faut chez Du Verney.*] Joseph *Du Verney*, Médecin du Roi, & Savant Anatomiste.

Vers 440. *Que d'un coup de son Art Moliere a diffamez.*] Voïez la Comédie des Précieuses ridicules.

Vers 450. *Plaint Pradon opprimé des sifflets du Parterre.*] *Pradon*, mauvais Auteur de Tragédies.

Dans la balance met Aristote & Cotin ;
Puis d'une main encor plus fine & plus habile,
Pése sans passion Chapelain & Virgile ;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretez ;
Mais pourtant confessant qu'il a quelques beautez,
Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la Satire,
Autre défaut, sinon, qu'on ne le sauroit lire ;
Et pour faire goûter son Livre à l'Univers,
Croit qu'il faudroit en prose y mettre tous les Vers.

Vers 452. *Dans la balance met Aristote & Cotin*, &c.] L'Auteur désigne ici M. Perraut dans son *Paralléle des Anciens & des Modernes*, Tome III. où il fait à peu près les mêmes jugemens que l'on lui fait faire ici.

Vers 458. *Autre défaut, sinon, qu'on ne le sauroit lire.*] Dans la premiére édition, après ce vers, il y avoit les quatorze suivans que l'Auteur a retranchez : ils contiennent la suite des paroles de Perraut dans ses mêmes Dialogues, au sujet de Chapelain, Tome III. pag. 255.

Et croit qu'on pourra même enfin le lire un jour,
Quand la Langue vieillie aiant changé de tour,
On ne sentira plus la barbare structure
De ses expressions mises à la torture :
S'étonne cependant d'où vient que chez Coignard,
Le Saint Paulin écrit avec un si grand art,
Et d'une plume douce, aisée & naturelle,
Pourrit, vingt fois encor moins lû que la Pucelle.
Elle en accuse alors notre siécle infecté
Du pédantesque goût qu'ont pour l'Antiquité
Magistrats, Princes, Ducs, & même Fils de France,
Qui lisent sans rougir & Virgile & Terence ;
Et toujours pour Perraut pleins d'un dégoût malin,
Ne savent pas s'il est au monde un saint Paulin.

Mr. Perraut doit la suppression de ces vers à sa réconciliation avec Mr. Despréaux. Au lieu de ces quatorze vers il a mis ces deux-ci.

Et pour faire goûter son livre, &c.

Vers 454. *Pése sans passion Chapelain & Virgile.*] Juvénal, Sat. 6. *Laudat Virgilium*, &c.

A quoi bon m'étaler cette bizarre Ecole,
Du mauvais sens, dis-tu, prêché par une Folle?
De livres & d'écrits bourgeois Admirateur
Vai-je épouser ici quelque aprentive Auteur?
Savez-vous que l'Epouse avec qui je me lie
Compte entre ses parens des Princes d'Italie?
Sort d'Aieux dont les noms... Je t'entens, & je voi
D'où vient que tu t'es fait Secretaire du Roi.
Il falloit de ce titre appuïer ta naissance.
Cependant, t'avourai-je ici mon insolence?
Si quelque objet pareil chez moi, deça les Monts,
Pour m'épouser entroit avec tous ses grands noms,
Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimeres,
Je lui dirois bien-tôt: Je connois tous vos Peres:
Je sai qu'ils ont brillé dans ce fameux combat
Où sous l'un des Valois Enguin sauva l'Etat.
D'Hozier n'en convient pas: mais, quoi qu'il en
puisse être,
Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître.
Ainsi donc au plutôt délogeant de ces lieux,
Allez, Princesse, allez avec tous vos Aïeux,
Sur le pompeux débris des lances Espagnoles,
Coucher, si vous voulez, aux champs de Cerizoles,
Ma maison, ni mon lit ne sont point faits pour vous.
J'admire, poursuis-tu, votre noble courroux,

Vers 475. *Je sai qu'ils ont brillé dans ce fameux combat.*] Le Combat de Cerizoles gagné par le Duc d'Anguien, en Italie, le 14. d'Avril 1544. sous le régne de François I.

Vers 473. *Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimères.*] Juvénal, Satire 6.

Malo Venusinam, &c.

Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre
De l'assistance au sçeau ne tire point son lustre:
Et que né dans Paris de Magistrats connus,
Je ne suis point ici de ces nouveaux venus,
De ces Nobles sans nom, que par plus d'une voie,
La Province souvent en guêtres nous envoie.
Mais eussai-je comme eux des Meûniers pour parens:
Mon Epouse vînt-elle encor d'Aïeux plus grands,
On ne la verroit point, vantant son origine,
A son triste Mari reprocher la farine.
Son cœur toujours nourri dans la dévotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation:
Et pour vous détromper de la pensée étrange,
Que l'Hymen aujourd'hui la corrompe & la change;
Sachez qu'en notre accord elle a, pour premier point
Exigé, qu'un époux ne la contraindroit point
A traîner après elle un pompeux équipage,
Ni sur tout de souffrir, par un profane usage,
Qu'à l'Eglise jamais devant le Dieu jaloux,
Un fastueux carreau soit vû sous ses genoux.
Telle est l'humble vertu qui dans son ame empreinte . . .
Je le vois bien, tu vas épouser une Sainte:
Et dans tout ce grand zele il n'est rien d'affecté.
Sais-tu bien cependant sous cette humilité,
L'orgueil que quelquefois nous cache une Bigotte,
Alcippe, & connois-tu la nation dévote?

Vers 486. *De l'assistance au Sceau*, &c.] Une des principales fonctions des Secretaires du Roi, est d'assister au Sceau, dans les Chancéleries. *Edit de Louis XI. Novembre* 1482.

Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.
A Paris, à la Cour on trouve, je l'avouë,
Des Femmes dont le zele eſt digne qu'on le louë,
Qui s'occupent du bien en tout tems, en tout lieu.
J'en ſais Une, cherie & du monde & de Dieu,
Humble dans les grandeurs, ſage dans la fortune;
Qui gémit, comme Eſther, de ſa gloire importune:
Que le Vice lui-même eſt contraint d'eſtimer,
Et que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.
Mais pour quelques vertus ſi pures, ſi ſinceres,
Combien y trouve-t-on d'impudentes Fauſſaires,
Qui ſous un vain dehors d'auſtere pieté,
De leurs crimes ſecrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu même empraint ſur leur viſage
De leur honteux plaiſirs l'affreux libertinage?
N'atten pas qu'à tes yeux j'aille ici l'étaler.
Il vaut mieux le ſouffrir que de le dévoiler.
De leurs galans exploits les Buſſis, les Brantomes
Pourroient avec plaiſir te compiler des tomes:
Mais pour moi dont le front trop aiſément rougit,
Ma bouche a déja peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monſtrueux caprices,
Une fauſſe Vertu qui s'abandonne aux vices.
De ces Femmes pourtant l'hypocrite noirceur,

Vers 510. *Et que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.*] Madame de Maintenon, Françoiſe D'Aubigné.

Vers 529. —— *Les Buſſis*, *les Brantomes.*] Le Comte de *Buſſi* Rabutin, Auteur de l'Hiſtoire amoureuſe des Gaules. *Brantome* a fait les Vies des Dames Galantes de ſon tems.

Au moins pour un Mari garde quelque douceur.
Je les aime encor mieux qu'une Bigotte altiere,
Qui dans son fol orgueil, aveugle, & sans lumiere,
A peine sur le seüil de la dévotion,
Pense atteindre au sommet de la perfection:
Qui du soin qu'elle prend de me gêner sans cesse,
Va quatre fois par mois se vanter à confesse;
Et les yeux vers le Ciel pour se le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait souffrir.
Sur cent pieux devoirs aux Saints elle est égale.
Elle lit Rodriguez, fait l'oraison mentale,
Va pour les malheureux quêter dans les maisons,
Hante les hôpitaux, visite les prisons,
Tous les jours à l'Eglise entend jusqu'à six Messes.
Mais de combattre en elle, & dompter ses foiblesses,
Sur le fard, sur le jeu vaincre sa passion,
Mettre un frein à son luxe, à son ambition;
Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle:
C'est ce qu'envain le Ciel voudroit éxiger d'elle.
Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'éxiger?
Elle a son Directeur, c'est à lui d'en juger.
Il faut, sans differer, savoir ce qu'il en pense.
Bon! vers nous à propos je le voi qui s'avance.
Qu'il paroît bien nourri! Quel vermillon, quel teint!
Le Printems dans sa fleur sur son visage est peint.
Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine,
Il eut encor hier la fiévre & la migraine:

Vers 545. *Elle lit Rodriguez.*] Le P. Alphonse Rodriguez, Jesuite, a fait un excellent Traité de la Perfection Chrétienne.

Et ſans les promts ſecours qu'on prit ſoin d'apporter,
Il ſeroit ſur ſon lit peut-être à tremblotter.
Mais de tous les Mortels, grace aux dévotes Ames,
Nul n'eſt ſi bien ſoigné qu'un Directeur de Femmes.
Quelque leger dégoût vient-il le travailler?
Une froide vapeur le fait-elle bâiller?
Un Eſcadron coëffé d'abord court à ſon aide.
L'une chauffe un boüillon, l'autre apprête un remede,
Chez lui ſirops exquis, ratafias vantez,
Confitures ſur tout volent de tous côtez:
Car de tous mets ſucrez, ſecs, en pâte, ou liquides,
Les eſtomachs dévots toujours furent avides:
Le premier maſſe-pain pour eux, je croi, ſe fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.
Notre Docteur bien-tôt va lever tous ſes doutes,
Du Paradis pour elle il applanit les routes;
Et loin ſur ſes défauts de la mortifier;
Lui-même prend le ſoin de la juſtifier.
Pourquoi vous allarmer d'une vaine cenſure?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure.
Mais a-t-on, dira-il, ſujet de s'étonner?
Eſt-ce qu'à faire peur on veut vous condamner?
Aux uſages reçus il faut qu'on s'accommode.
Une femme ſur tout doit tribut à la Mode.
L'orgueil brille, dit-on, ſur vos pompeux habits.
L'œil à peine ſoutient l'éclat de vos rubis.
Dieu veut-il qu'on étale un luxe ſi profane?
Oüi, lorſqu'à l'étaler notre rang nous condamne.

Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriſer?
Le jeu fut de tout tems permis pour s'amuſer.
On ne peut pas toujours travailler, prier, lire:
Il vaut mieux s'occuper à joüer qu'à médire.
Le plus grand jeu joüé dans cette intention,
Peut même devenir une bonne action.
Tout eſt ſanctifié par une ame pieuſe.
Vous êtes, pourſuit-on, avide, ambitieuſe,
Sans ceſſe vous brûlez de voir tous vos parens
Engloutir à la Cour Charges, Dignitez, Rangs.
Votre bon naturel en cela pour eux brille.
Dieu ne nous défend point d'aimer notre famille.
D'ailleurs tous vos parens ſont ſages, vertueux.
Il eſt bon d'empêcher ces Emplois faſtueux
D'être donnez peut-être à des Ames mondaines,
Epriſes du néant des vanitez humaines.
Laiſſez-là, croïez-moi, gronder les Indévots,
Et ſur votre ſalut demeurez en repos.
Sur tous ces points douteux c'eſt ainſi qu'il prononce.
Alors croïant d'un Ange entendre la réponſe,
Sa Dévote s'incline, & calmant ſon eſprit,
A cet ordre d'enhaut ſans replique ſouſcrit.
Ainſi pleine d'erreurs, qu'elle croit légitimes,
Sa tranquille vertu conſerve tous ſes crimes,
Dans un cœur tous les jours nourri du Sacrement,
Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement,
Et croit que devant Dieu ſes fréquens ſacrileges
Sont pour entrer au Ciel d'aſſurez privileges.

Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.
Encore est-ce beaucoup, si ce Guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme
Tout à coup l'amenant au vrai Molinozisme
Il ne lui fait bien-tôt, aidé de Lucifer,
Goûter en Paradis les plaisirs de l'Enfer.
Mais dans ce doux état molle, délicieuse,
La hais-tu plus, di-moi, que cette Bilieuse,
Qui follement outrée en sa sévérité,
Batizant son chagrin du nom de piété,
Dans sa charité fausse, où l'amour propre abonde,
Croit que c'est aimer Dieu que haïr tout le monde?
Il n'est rien où d'abord son soupçon attaché
Ne présume du crime, & ne trouve un peché.
Pour une fille honnête & pleine d'innocence,
Croit-elle en ses valets voir quelque complaisance?
Réputez criminels les voilà tous chassez,
Et chez elle à l'instant par d'autres remplacez.
Son Mari, qu'une affaire appelle dans la Ville,
Et qui chez lui, sortant, a tout laissé tranquille,
Se trouve assez surpris, rentrant dans la maison,
De voir que le Portier lui demande son nom;
Et que parmi ses Gens changez en son absence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoissance.

Vers 622. —— *Au vrai Molinozisme.*] Le Quiétisme fut introduit à Rome, par Michel Molinos, Prêtre Espagnol, & celebre Directeur, qui âgé de 60. ans fut déferé à l'Inquisition, & fit abjuration de sa doctrine à Rome, en 1687. L'Inquisition le condamna à une prison perpétuelle, dans laquelle il mourut quelques années après.

Fort bien : Le trait eſt bon. Dans les Femmes, dis-tu,
Enfin vous n'approuvez ni vice, ni vertu.
Voilà le Sexe peint d'une noble maniére !
Et Théophraſte même aidé de la Bruyere,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'eſt aſſez : Il eſt tems de quitter le pinceau.
Vous avez déſormais épuiſé la Satire.
Epuiſé, cher Alcippe ! Ah ! tu me ferois rire !
Sur ce vaſte ſujet ſi j'allois tout tracer,
Tu verrois ſous ma main des tomes s'amaſſer.
Dans le Sexe j'ai peint la pieté cauſtique.
Et que ſeroit-ce donc, ſi Cenſeur plus tragique,
J'allois t'y faire voir l'Athéiſme établi,
Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli ?
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,
Pour ſouveraine loi mettant la Deſtinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux ?

Vers 646. *Et Théophraſte même aidé de la Bruyere.*] Jean de la Bruyere, de l'Académie Françoiſe, a traduit du Grec les Caractéres de Théophraſte ; & a donné dans le même volume, les Caractéres, ou les mœurs de ce Siécle.

Vers 657. *Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée.*] C'eſt à dire, une Athée : car *Capanée* étoit un Capitaine Grec, fameux par ſes impiétez, qui étant allé au ſiége de Thébes avec Polinice, fut foudroïé par Jupiter, parce qu'il mépriſoit les Dieux.

Vers 660. ——*Du ton de Des-Barreaux.*] Jacques de Vallée, Seigneur Des-Barreaux, naquit à Paris en 1602. & fut reçu Conſeiller au Parlement en 1625. mais il ſe défit bien-tôt de ſa Charge, parce que ſon penchant invincible pour les plaiſirs le rendoit incapable des devoirs de la Magiſtrature. Quelques années avant ſa mort qui arriva en 1674. il s'étoit retiré à Châlons ſur Saône, où il mourut d'une maniére plus édifiante qu'il n'avoit vécu.

Mais ſans aller chercher cette Femme infernale,
T'ai-je encore peint, di-moi, la Fantaſque inégale,
Qui m'aimant le matin, ſouvent me hait le ſoir?
T'ai-je peint la Maligne aux yeux faux, au cœur noir?
T'ai-je encore exprimé la Bruſque impertinente?
T'ai-je tracé la Vieille à morgue dominante,
Qui veut vingt ans encore après le Sacrement,
Exiger d'un Mari les reſpects d'un Amant?
T'ai-je fait voir de joïe une Belle animée,
Qui ſouvent d'un repas ſortant toute enfumée,
Fait même à ſes Amans trop foibles d'eſtomac,
Redouter ſes baiſers pleins d'ail & de tabac?
T'ai-je encore décrit la Dame Brelandiére,
Qui des Joüeurs chez ſoi ſe fait Cabaretiére,
Et ſouffre des affronts que ne ſouffriroit pas,
L'Hôteſſe d'une Auberge à dix ſous par repas?
Ai-je offert à tes yeux ces triſtes Tiſiphones,
Ces monſtres pleins d'un fiel, que n'ont point les Lionesſ,
Qui prenant en dégoût les fruits nez de leur flanc,
S'irritent ſans raiſon contre leur propre ſang;
Toujours en des fureurs que les plaintes aigriſſent,
Battent dans leurs enfans l'Epoux qu'elles haïſſent,
Et font de leur maiſon digne de Phalaris,
Un ſéjour de douleurs, de larmes & de cris?
Enfin t'ai-je dépeint la Superſtitieuſe,
La Pédante au ton fier, la Bourgeoiſe ennuïeuſe;
Celle qui de ſon chat fait ſon ſeul entretien,
Celle qui toujours parle, & ne dit jamais rien?

Vers 683. —— *Digne de Phalaris.*] Tiran de Sicile, très-cruel.

Il en eſt des milliers : mais ma bouche enfin laſſe,
Des trois quarts, pour le moins, veut bien te faire grace.
J'entens. C'eſt pouſſer loin la moderation.
Ah ! finiſſez, dis-tu, la déclamation.
Penſez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces diſcours frivoles
Ne ſont qu'un badinage, un ſimple jeu d'eſprit
D'un Cenſeur, dans le fond, qui folâtre & qui rit,
Plein du même projet qui vous vint dans la tête,
Quand vous plaçâtes l'Homme au deſſous de la Bête ?
Mais enfin vous & moi c'eſt aſſez badiner.
Il eſt tems de conclure ; & pour tout terminer,
Je ne dirai qu'un mot. La Fille qui m'enchante,
Noble, ſage, modeſte, humble, honnête, touchante,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
Si par un ſort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La Belle tout à coup renduë inſociable,
D'Ange, ſe ſont vos mots, ſe transformoit en Diable :
Vous me verriez bien-tôt, ſans me déſeſpérer,
Lui dire : Hé bien, Madame, il faut nous ſéparer.
Nous ne ſommes pas faits, je le voi, l'un pour l'autre.
Mon bien ſe monte à tant ; Tenez, voilà le vôtre.
Partez : Délivrons-nous d'un mutuel ſouci.
Alcippe, tu crois donc qu'on ſe ſépare ainſi ?
Pour ſortir de chez toi, ſur cette offre offenſante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y conſente ?

Vers 708. — *Il faut nous ſéparer*, &c.] Ce vers & les ſuivans contiennent la formule du Libelle de Divorce, qui étoit en uſage anciennement. *Res tuas tibi habeto : Tuas res tibi agito*, &c. Loi 2. §. 1. au Digeſte *de divortiis & repudiis.*

Et

Et crois-tu qu'aisément elle puisse quitter
Le savoureux plaisir de t'y persecuter ?
Bien-tôt son Procurer, pour elle usant sa plume,
De ses prétentions va t'offrir un volume.
Car, grace au Droit reçu chez les Parisiens,
Gens de douce nature, & Maris bons Chrêtiens,
Dans ses prétentions une Femme est sans borne.
Alcippe, à ce discours je te trouve un peu morne.
Des Arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
Des Arbitres... Tu crois l'empêcher de plaider ?
Sur ton chagrin déja contente d'elle-même,
Ce n'est point tous ses droits, c'est le procès qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra disputer,
Vaut mieux qu'un Fief entier acquis sans contester.
Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,
Point de procès si vieux qui ne se rajeunisse;
Et sur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
Croi-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque voie :
Ou je ne répons pas dans peu qu'on ne te voie
Sous le fais des procès abbatu, consterné,
Triste, à pié, sans Laquais, maigre, sec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur résolu de te pendre,
Et, pour comble de maux, réduit à la reprendre.

Vers 121. *Dans ses prétensions une femme est sans borne.*] La Coûtume de Paris est extrêmement favorable aux Femmes. „ Parmi nous, dit Patru, „ *Plaid.* 9. les Femmes ont des „ Douaires & des préciputs, „ elles partagent la communauté, où pourtant elles „ n'apportent presque rien que „ le bonheur de leur sexe, & „ la faveur de nos Coûtumes. „ Enfin à bien parler, elles „ sont les principales héritières de leurs Maris.

SATIRE XI.

A MONSIEUR DE VALINCOUR.

Le sujet de cette Satire est le vrai & le faux honneur. L'Auteur, après avoir parlé des mépriſes de la plûpart des hommes au ſujet de ce qu'ils appellent l'Honneur, *établit enfin que le vrai & le ſolide Honneur conſiſte dans la juſtice, ſans laquelle toutes les autres prétenduës bonnes qualités ne ſont que de faux brillants. Cette Satire fut commencée vers le mois de Novembre* 1698.

OUI, l'Honneur, VALINCOUR, eſt chéri dans le Monde :
Chacun pour l'éxalter en paroles abonde ;
A s'en voir revêtu chacun met ſon bonheur ;
Et tout crie ici-bas l'Honneur ! vive l'Honneur !
Entendons diſcourir ſur les bancs des Galéres,
Ce Forçat abhorré même de ſes Confréres ;

Vers 1. *Oui l'Honneur Valincour.*] J. B. Henry du Trouſſet de Valincour, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, Secretaire General de la Marine, & des Commandemens de M. le Comte de Toulouſe, étoit lié d'une étroite amitié avec M. Deſpreaux. Il étoit de l'Académie de la Cruſca, & fut reçû en 1699. à l'Académie Françoiſe à la place de M. Racine. Il mourut le 5 Janvier 1730.

Vers 5. *Entendons diſcourir ſur les bancs des Galéres*, &c.] Alluſion à une action mémorable du Duc d'Oſſonne, Viceroi de Sicile & de Naples. Ce Seigneur étant un jour à Naples, & viſitant les Galéres du Port, eut la curioſité d'interroger les Forçats ; mais ils ſe trouvérent tous innocens, à l'exception d'un ſeul, qui avoüa de bonne foi que ſi on lui avoit fait juſtice, il auroit été pendu. *Qu'on m'ôte d'ici ce coquin-là*, dit le Duc, en lui donnant la liberté ; *il gâteroit tous ces honnêtes gens.*

Il plaint, par un Arrêt injuſtement donné,
L'Honneur en ſa perſonne à ramer condamné.
En un mot, parcourons & la Mer & la Terre:
Interrogeons Marchands, Financiers, Gens de guerre,
Courtiſans, Magiſtrats; chez Eux, ſi je les croi,
L'Interêt ne peut rien, l'Honneur ſeul fait la loi.
Cependant, lorſqu'aux yeux leur portant la lanterne,
J'examine au grand jour l'eſprit qui les gouverne,
Je n'apperçoi par tout que folle Ambition,
Foibleſſe, Iniquité, Fourbe, Corruption;
Que ridicule orgueil de ſoi-même idolâtre.
Le Monde, à mon avis, eſt comme un grand Théâtre,
Où chacun en public l'un par l'autre abuſé,
Souvent à ce qu'il eſt, jouë un rôle oppoſé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux viſage,
Impudemment le Fou repréſenter le Sage;
L'Ignorant s'ériger en Savant faſtueux,
Et le plus vil Faquin trancher du Vertueux.
Mais, quelque fol eſpoir dont leur orgueil les berce,
Bien-tôt on les connoît, & la Verité perce.
On a beau ſe farder aux yeux de l'Univers,
A la fin ſur quelqu'un de nos vices couverts
Le Public malin jette un œil inévitable;
Et bien-tôt la Cenſure, au regard formidable,
Sait, le craïon en main, marquer nos endroits faux;
Et nous développer avec tous nos défauts.

Vers 13. —— *Lors qu'aux yeux leur portant la lanterne.*] Diogéne le Cinique portoit une lanterne en plein jour, & diſoit qu'il cherchoit un Homme.

Du Mensonge toujours le Vrai demeure maître.
Pour paroître honnête Homme, en un mot, il faut l'être :
Et jamais, quoi qu'il fasse, un Mortel ici bas
Ne peut aux yeux du Monde être ce qu'il n'est pas.
En vain ce Misanthrope, aux yeux tristes & sombres,
Veut par un air riant en éclaircir les ombres :
Le Ris sur son visage est en mauvaise humeur ;
L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur ;
Ses mots les plus flateurs paroissent des rudesses,
Et la Vanité brille en toutes ses bassesses.
Le naturel toujours sort, & sait se montrer.
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer,
Il rompt tout, perce tout, & trouve enfin passage.
Mais loin de mon projet je sens que je m'engage.
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'Honneur par tout, disois-je, est du Monde admiré.
Mais l'Honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il, VALINCOUR, pourras-tu me le dire ?
L'Ambitieux le met souvent à tout brûler ;
L'Avare à voir chez lui le Pactole rouler ;
Un faux Brave à vanter sa proüesse frivole ;
Un vrai Fourbe à jamais ne garder sa parole ;

Vers 52. *L'Avare à voir chez lui le Pactole rouler.*] Le *Pactole* est une Riviere fameuse qui roule de l'or parmi son gravier. Elle est dans l'Asie mineure.

Vers 43. *Le naturel toujours sort*, &c.] Horace, I. Ep. 10. V. 24.

Naturam expellas furcâ, &c.

Ce Poëte à noircir d'insipides papiers;
Ce Marquis à savoir frauder ses créanciers;
Un Libertin à rompre & Jeûnes & Carême;
Un Fou perdu d'honneur à braver l'honneur même.
L'un d'Eux a-t-il raison? Qui pourroit le penser?
Qu'est-ce donc que l'Honneur que tout doit embrasser?
Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence;
D'exceller en courage, en adresse, en prudence,
De voir à notre aspect tout trembler sous les Cieux;
De posséder enfin mille dons précieux?
Mais avec tous ces dons de l'esprit & de l'ame
Un Roi même souvent peut n'être qu'un infame,
Qu'un Herode, un Tibere effroïable à nommer.
Où donc est cet honneur qui seul doit nous charmer?
Quoi qu'en ses beaux discours Saint Evremond nous prône,
Aujourd'hui j'en croirai Séneque avant Petrône.

Vers 70. *Aujourd'hui j'en croirai Séneque avant Petrône.*] L'Auteur oppose la morale austere de Séneque à la morale licentieuse de Petrône, pour condamner un sentiment déraisonnable de Saint Evremond, dans son *Jugement sur Séneque, Plutarque & Petrône*, où il débute ainsi: *Je commencerai*, dit-il, *par Séneque, & vous dirai avec la derniere impudence, que j'estime beaucoup plus sa personne que ses Ouvrages. J'estime le Précepteur de Néron, l'Amant d'Agrippine, un Ambitieux qui prétendoit à l'Empire: du Philosophe & de l'Ecrivain, je n'en fais pas grand cas.* Au contraire les louanges que Saint Evremond donne aux sentimens délicats, au luxe poli, & aux voluptez étudiées de Petrône, qu'il appelle *un des plus honnêtes hommes du monde*; font bien juger qu'il a regardé ce fameux Epicurien, comme son Héros en fait de Morale. Voyez ses Réflexions sur la doctrine d'Epicure.

Dans le Monde il n'eſt rien de beau que l'Equité.
Sans elle la Valeur, la Force, la Bonté,
Et toutes les Vertus, dont s'éblouït la Terre,
Ne ſont que faux brillans, & que morceaux de verre.
Un injuſte Guerrier, terreur de l'Univers,
Qui ſans ſujet courant chez cent Peuples divers
S'en va tout ravager juſqu'aux rives du Gange,
N'eſt qu'un plus grand Voleur que Duterte & Saint Ange.
Du premier des Céſars on vante les exploits;
Mais dans quel Tribunal, jugé ſuivant les Loix,
Eut-il pû diſculper ſon injuſte manie?
Qu'on livre ſon pareil en France à la Reynie,
Dans trois jours nous verrons le Phénix des Guerriers
Laiſſer ſur l'échaffaut ſa tête & ſes lauriers.

Vers 78. *N'eſt qu'un plus grand Voleur*, &c.] Ce vers & les trois précedens contiennent le ſens de la réponſe que fit un Pirate au même Alexandre, qui lui reprochoit ſa condition: *Je ſuis un Pirate*, dit-il, *parce que je n'ai qu'un vaiſſeau; ſi j'avois une Armée navale je ſerois un Conquerant.* Apopht. des Anciens.

Ibid. —— *Que du Terte & Saint Ange.*] Deux fameux Voleurs de grand chemin. *Du Terte* étoit un joueur de profeſſion, qui étoit reçu dans la plûpart des maiſons diſtinguées de Paris. Il fit un vol au milieu du Cour-la-Reine: on le prit, & il fut condamné au dernier ſupplice ordonné contre les Voleurs de grand-chemin. *Saint Ange*, autre Voleur, eut la même deſtinée.

Vers 82. —— *A la Reynie.*] Gabriel-Nicolas de la Reynie, Conſeiller d'Etat ordinaire, & Lieutenant General de Police; né à Limoges, en 1625. mort en 1709.

Vers 84. —— *Sa tête & ſes lauriers.*] Jules Céſar étoit chauve, & il cachoit ce défaut autant qu'il pouvoit. C'eſt pourquoi, parmi les honneurs que le Sénat & le Peuple lui déférérent, il reçut & conſerva plus volontiers le privilege de porter toujours une Couronne de lauriers. C'eſt à quoi ce vers fait alluſion.

C'eſt d'un Roi que l'on tient cette maxime auguſte,
Que jamais on n'eſt grand qu'autant que l'on eſt juſte.
Raſſemblez à la fois Mithridate & Sylla.
Joignez-y Tamerlan, Genſeric, Attila;
Tous ces fiers Conquerans, Rois, Princes, Capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce Bourgeois d'Athenes,
Qui ſut pour tous exploits, doux, moderé, frugal,
Toujours vers la Juſtice aller d'un pas égal.
Oüi la Juſtice en nous eſt la Vertu qui brille.
Il faut de ſes couleurs qu'ici bas tout s'habille.
Dans un Mortel chéri, tout injuſte qu'il eſt,
C'eſt quelque air d'équité qui ſéduit & qui plaît.
A cet unique appas l'ame vraiment ſenſible:
Même aux yeux de l'Injuſte, un Injuſte eſt horrible;
Et tel qui n'admet point la Probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'éxige chez autrui.
Diſons plus: Il n'eſt point d'ame livrée au vice,
Où l'on ne trouve encor des traces de juſtice.
Chacun de l'Equité ne fait pas ſon flambeau,
Tout n'eſt pas Caumartin, Bignon, ni Dagueſſeau.

Vers 85. *C'eſt d'un Roi*, &c.] Agéſilas Roi de Sparte, ſelon Plutarque, traduit par Amiot, *avoit toujours accoûtumé de dire en ſes privez devis, que Juſtice étoit la premiere de toutes les Vertus; pour autant, diſoit-il, que la Proueſſe ne vaut rien, ſi elle n'eſt conjointe avec la Juſtice, & que ſi tous les hommes étoient juſtes, alors on n'auroit que faire de la Proueſſe.* Et à ceux qui diſoient: le Grand Roi (*le Roi de Perſe*) le veut ainſi; *Et en quoi, diſoit-il, eſt-il plus grand que moi, s'il n'eſt plus juſte?* Le même Agéſilas étant preſſé de tenir une promeſſe injuſte: *ſi la choſe n'eſt pas juſte*, dit-il, *je ne l'ai pas promiſe.*

Vers 90. —— *Ce Bourgeois d'Athénes.*] Socrate.

Vers 104. *Tout n'eſt pas Caumartin*, &c.] Urbin-Louis le

Mais juſqu'en ces Païs, où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe & le Scythe Elle eſt de quelque uſage;
Et du butin acquis en violant les loix,
C'eſt elle entre eux qui fait le partage & le choix.
Mais allons voir le Vrai juſqu'en ſa ſource même.
Un Dévot aux yeux creux, & d'abſtinence blême,
S'il n'a point le cœur juſte, eſt affreux devant Dieu.
L'Evangile au Chrétien ne dit en aucun lieu,
Sois Dévot: Il nous dit, Sois doux, ſimple, équitable.
Car d'un Dévot ſouvent au Chrétien véritable
La diſtance eſt deux fois plus longue, à mon avis,
Que du Pôle Antarctique au Détroit de Davis.
Encor par ce Dévot ne croi pas que j'entende
Tartuffe, ou Molinos, & ſa miſtique Bande.
J'entens un faux Chrétien mal inſtruit, mal guidé,
Et qui de l'Evangile en vain perſuadé,

Févre de Caumartin, Conſeiller d'Etat, Intendant des Finances.

M. l'Abbé Bignon : Jean-Paul Bignon, Abbé de Saint Quentin, alors Doïen de l'Egliſe Collégiale de S. Germain l'Auxerrois; Conſeiller d'Etat ordinaire, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, & ancien Préſident des deux Académies Roïales des Sciences & des Inſcriptions, aujourd'hui Bibliothecaire du Roi.

M. Dagueſſau : Avocat General au Parlement de Paris, enſuite Procureur General, aujourd'hui Chancelier de France.

Vers 116. *Que du Pôle Antarctique au Détroit de Davis.*] C'eſt-à-dire, d'un Pôle à l'autre, ou d'une extrêmité de la Terre à l'autre; car le Détroit de Davis eſt preſque ſous le Pôle Arctique, près de la nouvelle Zemble, dans cette partie de la Groenlande, qui fut découverte en 1585. par *Jean Davis*, Anglois.

Vers 118. *Tartuffe, ou Molinos, & ſa miſtique Bande.*] Les Hipocrites, déſignez par *Tartuffe*; & les Quiétiſtes, déſignez par *Michel Molinos* leur Chef.

N'en a jamais conçû l'esprit ni la justice;
Un Chrétien qui s'en sert pour disculper le vice;
Qui toujours près des Grands, qu'il prend soin d'abuser,
Sur leurs foibles honteux sait les autoriser,
Et croit pouvoir au Ciel, par ses folles maximes,
Avec le Sacrement faire entrer tous les crimes.
Des faux Dévots pour moi voilà le vrai Heros.
Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,
Concluons qu'ici bas le seul Honneur solide,
C'est de prendre toujours la Verité pour guide;
De regarder en tout la Raison & la Loi;
D'être doux pour tout autre, & rigoureux pour soi:
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire,
Et d'être juste enfin: Ce mot seul veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires Humains
A ce discours pourtant donne aisément les mains;
Et pour t'en dire ici la raison historique,
Souffre que je l'habille en Fable allégorique.
Sous le bon Roi Saturne, ami de la douceur,
L'Honneur, cher VALINCOUR, & l'Equité sa Sœur,
De leurs sages conseils éclairant tout le Monde,
Regnoient, chéris du Ciel, dans une paix profonde.
Tout vivoit en commun sous ce Couple adoré.
Aucun n'avoit d'enclos, ni de champ séparé.
La Vertu n'étoit point sujette à l'Ostracisme,

Vers 145. *La Vertu n'étoit point sujette à l'Ostracisme.*] Loi chez les Athéniens, qui permettoit de bannir les personnes dont la trop grande autorité étoit suspecte au Peu-

Ni ne s'appelloit point alors un Janſéniſme.
L'Honneur beau par ſoi-même, & ſans vains ornemens,
N'étaloit point aux yeux l'or ni les diamans,
Et jamais ne ſortant de ſes devoirs auſtéres,
Maintenoit de ſa Sœur les régles ſalutaires.
Mais une fois au Ciel par les Dieux appellé,
Il demeura long-tems au Séjour étoilé.
Un Fourbe, cependant aſſez haut de corſage,
Et qui lui reſſembloit de geſte & de viſage,
Prend ſon tems, & par tout ce hardi Suborneur
S'en va chez les Humains crier, qu'il eſt l'Honneur:
Qu'il arrive du Ciel, & que voulant lui-même
Seul porter deſormais le faix du Diadême,
De lui ſeul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces diſcours trompeurs le Monde ajoûte foi.
L'innocente Equité honteuſement bannie,
Trouve à peine un deſert où fuir l'ignominie.

ple, & faiſoit craindre qu'elle ne dégénerât en tirannie. Ce banniſſement n'étoit pas infamant, parce qu'il n'étoit pas ordonné pour la punition d'un crime. *L'Oſtraciſme* duroit ordinairement dix ans, & cependant le Banni jouiſſoit de ſes biens.

Vers 146. *Ni ne s'appelloit point alors un Janſeniſme.*] Le ſoupçon de Janſéniſme bien ou mal fondé a rendu parmi nous la Vertu ſujette à une eſpece d'Oſtraciſme.

Vers 147. *L'Honneur beau par ſoi-même*, &c.] Les Romains repréſentoient *l'Honneur* ſous la figure d'un jeune Homme qui portoit d'une main la *Haſte* de la Divinité; & dans l'autre la Corne d'Abondance: Ce qui prouve qu'alors, comme aujourd'hui, l'on faiſoit entrer l'Abondance dans l'idée de l'Honneur, & que les Richeſſes ont toujours attiré le reſpect. On voit des Médailles ſur leſquelles l'Honneur eſt ainſi repréſenté.

Auſſi-tôt ſur un Trône éclatant de rubis,
L'Impoſteur monte orné de ſuperbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent;
Et le Luxe & l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier, il montre alors un front plus ſourcilleux.
Et le Mien & le Tien, deux Freres pointilleux,
Par ſon ordre amenant les Procès & la Guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la Terre;
En tous lieux ſous les noms de Bon Droit & de Tort,
Vont chez elle établir le ſeul droit du plus Fort.
Le nouveau Roi triomphe, & ſur ce droit inique
Bâtit de vaines loix un Code fantaſtique:
Avant tout aux Mortels preſcrit de ſe venger;
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger;
Et dans leur ame en vain de remords combattuë,
Trace en lettres de ſang ces deux mots, *Meurs*, ou *Tuë*.
Alors, ce fut alors, ſous ce vrai Jupiter;
Qu'on vit naître ici-bas le noir Siécle de Fer.
Le Frere au même inſtant s'arma contre le Frere:
Le Fils trempa ſes mains dans le ſang de ſon Pere:
La ſoif de commander enfanta les Tirans,
Du Tanaïs au Nil porta les Conquerans:

Vers 184. *Du Tanaïs au Nil porta les Conquerans.*] Juſtin, liv. 2. c. 3. rapporte que les premiers Conquerans ſortirent de la Scythie, arroſée par le Tanaïs, & chaſſérent Vézoris, ou Séſoſtris, Roi d'Egypte, qui les vouloit ſoumettre à ſa domination.

Vers 180. *Qu'on vit naître ici bas le noir ſiécle de Fer.*] Ovide, Métamorph. Liv. 1. v. 128.

Protinus irrupit venæ pejoris in ævum
Omne nefas, &c.

L'Ambition passa pour la Vertu sublime :
Le crime heureux fut juste, & cessa d'être crime.
On ne vit plus que haine & que division,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.
Le véritable Honneur sur la voute céleste
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans differer, & descendu des Cieux
Va par tout se montrer dans les terrestres lieux :
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode.
On n'y peut plus souffrir ses Vertus hors de mode,
Et lui-même traité de Fourbe & d'Imposteur,
Est contraint de ramper aux piés du Séducteur.
Enfin las d'essuïer outrage sur outrage,
Il livre les Humains à leur triste esclavage ;
S'en va trouver sa Sœur, & dès ce même jour
Avec elle s'envole au céleste Séjour.
Depuis, toujours ici, riche de leur ruine,
Sur les tristes Mortels le faux Honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas Univers,
Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.
Mais en fut-il l'Auteur, je conclus de sa Fable,
Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'Honneur véritable.

DISCOURS DE L'AUTEUR,

Pour servir d'Apologie à la Satire suivante.

QUelque heureux succès qu'aïent eu mes Ouvrages, j'avois résolu depuis leur dernière Edition de ne plus rien donner au Public; & quoi qu'à mes heures perduës, il y a environ cinq ans (1) j'eusse encore fait contre l'Equivoque une Satire que tous ceux à qui je l'ai communiquée, ne jugeoient pas inférieure à mes Ecrits, bien loin de la publier, je la tenois soigneusement cachée, & je ne croïois pas que, moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainsi donc aussi soigneux désormais de me faire oublier, que j'avois été autrefois curieux de faire parler de moi, je jouissois, à mes infirmitez près, d'une assez grande tranquillité, lorsque tout d'un coup j'ai appris qu'on débitoit dans le monde sous mon nom quantité de méchans Ecrits, & entr'autres une Piéce en vers (2) contre les Jésuites, également odieuse & insipide, & où l'on me faisoit en mon propre nom dire à toute leur Societé les injures les plus atroces & les plus grossiéres. J'avouë que cela m'a donné un très-grand chagrin. Car bien que tous les gens sensez aïent connu sans peine que la piéce n'étoit point de moi, & qu'il n'y ait eu que de très-petits esprits qui aïent présumé que j'en pouvois être l'Auteur, la vérité est pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre affront, de me voir soupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un Ouvrage si ridicule.

J'ai donc cherché les moïens les plus propres pour me laver de cette infamie: & tout bien considéré, je

(1) Ce Discours fut composé en 1710.

(2) L'Ouvrage dont il s'agit ici, étoit une Epître d'environ soixante vers.

n'ai point trouvé de meilleur expédient, que de faire imprimer ma Satire contre l'EQUIVOQUE; parce qu'en la lisant les moins éclairez même de ces petits esprits ouvriroient peut-être les yeux, & verroient manifestement le peu de rapport qu'il y a de mon stile, même en l'âge où je suis, au stile bas & rampant de l'Auteur de ce pitoïable Ecrit. Ajoûtez à cela que je pouvois mettre à la tête de ma Satire, en la donnant au Public, un Avertissement en maniére de Préface, où je me justifierois pleinement, & tirerois tout le monde d'erreur. C'est ce que je fais aujourd'hui: & j'espére que le peu que je viens de dire, produira l'effet que je me suis proposé. Il ne me reste donc plus maintenant qu'à parler de la Satire pour laquelle est fait ce Discours.

Je l'ai composée par le caprice du monde le plus bisarre, & par une espéce de dépit & de colére poëtique, s'il faut ainsi dire, qui me saisit à l'occasion de ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon jardin à Auteuil, & rêvois en marchant à un Poëme que je voulois faire contre les mauvais critiques de notre siécle. J'en avois même déja composé quelques vers, dont j'étois assez content. Mais voulant continuer, je m'aperçus qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue; & m'étant sur le champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle maniére, qu'au lieu de m'appliquer davantage à réformer cette équivoque, & de poursuivre mon Poëme contre les faux Critiques, la folle pensée me vint de faire contre l'Equivoque même, une Satire, qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a causez depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontrerois pas de médiocres difficultez à mettre en vers un sujet si sec. Et même il s'en présenta d'abord une qui m'arrêta tout court. Ce fut de savoir duquel des deux genres, masculin ou feminin, je ferois le mot d'Equivoque, beaucoup d'ha-

biles Ecrivains, ainsi que le remarque Vaugelas, le faisant masculin. Je me déterminai pourtant assez vîte au féminin, comme au plus usité des deux. Et bien loin que cela empêchât l'éxécution de mon projet, je crus que ce ne seroit pas une méchante plaisanterie de commencer ma Satire par cette difficulté même. C'est ainsi que je m'engageai dans la composition de cet Ouvrage. Je croïois d'abord faire tout au plus cinquante ou soixante vers ; mais ensuite les pensées me venant en foule, & les choses que j'avois à reprocher à l'Equivoque se multipliant à mes yeux, j'ai poussé ces vers jusqu'à près de trois cent cinquante.

C'est au Public maintenant à voir si j'ai bien ou mal réussi. Je n'emploierai point ici, non plus que dans les Préfaces de mes autres Ecrits, mon adresse & ma rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je puis lui dire, c'est que j'ai travaillé cette piéce avec le même soin que toutes mes autres Poësies. Une chose pourtant dont il est bon que les Jésuites soient avertis, c'est qu'en attaquant l'Equivoque, je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de sa signification grammaticale ; le mot d'Equivoque en ce sens là, ne voulant dire qu'une ambiguité de paroles ; mais que je l'ai pris comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes sortes d'ambiguitez de sens, de pensées, d'expressions, & enfin pour tous ces abus & toutes ces méprises de l'esprit humain qui font qu'il prend souvent une chose pour une autre. Et c'est dans ce sens que j'ai dit, que l'idolatrie avoit pris naissance de l'Equivoque ; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement, que de prendre des pierres, de l'or & du cuivre, pour Dieu. J'ajoûterai à cela, que la Providence divine, ainsi que je l'établis clairement dans ma Satire, n'aïant permis chez eux cet horrible aveuglement, qu'en punition de ce que leur premier Pere avoit prêté l'oreille aux promesses du Démon, j'ai pû conclure infailliblement que

l'idolatrie est un fruit, ou pour mieux dire, un véritable enfant de l'Equivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puisse faire sur cela aucune bonne critique; sur tout ma Satire étant un pur jeu d'esprit, où il seroit ridicule d'exiger une précision géometrique de pensées & de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante & plus considérable, qu'on me fera peut-être au sujet des propositions de Morale relâchée, que j'attaque dans la dernière partie de mon Ouvrage. Car ces Propositions aïant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de Théologiens, même célebres, la moquerie que j'en fais, peut, dira-t-on, diffamer en quelque sorte ces Théologiens, & causer ainsi une espece de scandale dans l'Eglise. A cela je répons premiérement, Qu'il n'y a aucune des propositions que j'attaque, qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'Eglise, & tout recemment encore par deux des plus grands Papes qui aïent depuis long-tems rempli le S. Siége. Je dis en second lieu, qu'à l'exemple de ces célébres Vicaires de JESUS CHRIST, *je n'ai point nommé les Auteurs de ces Propositions, ni aucun de ces Théologiens dont on dit que je puis causer la diffamation, & contre lesquels même j'avouë que je ne puis rien décider, puisque je n'ai point lû, ni ne suis d'humeur à lire leurs Ecrits: ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour prononcer sur les accusations que l'on forme contr'eux, leurs accusateurs pouvant les avoir mal entendus, & s'être trompez dans l'intelligence des passages où ils prétendent que sont ces erreurs dont ils les accusent. Je soutiens en troisiéme lieu, qu'il est contre la droite raison de penser que je puisse exciter quelque scandale dans l'Eglise, en traitant de ridicules des propositions rejettées de toute l'Eglise, & plus dignes encore, par leur absurdité, d'être siflées de tous les fidéles, que réfutées serieusement. C'est ce que je me croi obligé de dire pour me justifier. Que si après cela il*

se trouve encore quelques Théologiens qui se figurent qu'en décriant ces propositions, j'ai eu en vue de les décrier eux-mêmes, je déclare que cette fausse idée qu'ils ont de moi, ne sauroit venir que des mauvais artifices de l'Equivoque, qui pour se venger des injures que je lui dis dans ma Piéce, s'efforce d'intéresser dans sa cause ces Théologiens, en me faisant penser ce que je n'ai pas pensé, & dire ce que je n'ai point dit.

Voilà ce me semble bien des paroles, & peut-être trop de paroles emploïées pour justifier un aussi peu considérable Ouvrage qu'est la Satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir je ne croi pas me pouvoir dispenser d'apprendre aux Lecteurs, qu'en attaquant, comme je fais dans ma Satire ces erreurs, je ne me suis point fié à mes seules lumiéres; mais qu'ainsi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon Epitre de l'Amour de Dieu, j'ai non seulement consulté sur mon Ouvrage tout ce que je connois de plus habiles Docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au Prélat de l'Eglise qui, par l'étenduë de ses connoissances & par l'Eminence de sa dignité, est le plus capable & le plus en droit de me prescrire ce que je dois penser sur ces matiéres. Je veux dire à M. le Cardinal de Noailles, mon Archevêque. J'ajoûterai, que ce pieux & savant Cardinal a eu trois semaines ma Satire entre les mains, & qu'à mes instantes priéres, après l'avoir lûë & relûë plus d'une fois, il me l'a enfin renduë, en me comblant d'éloges, & m'a assuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un seul mot, que j'ai corrigé sur le champ, & sur lequel je lui ai donné une entiére satisfaction. Je me flate donc qu'avec une approbation si authentique, si sûre, & si glorieuse, je puis marcher la tête levée, & dire hardiment des critiques qu'on pourra faire desormais contre la doctrine de mon Ouvrage, que ce ne sauroient être que de vaines subtilitez d'un tas de miserables sophistes formez dans l'Ecole du mensonge, & aussi affidez amis de l'Equivoque, qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du bon sens & de la Vérité.

SATIRE XII.

SUR

L'EQUIVOQUE.

On vient de voir dans le discours précedent ce qui a donné lieu à la composition de cette Satire. L'Equivoque n'est point prise ici dans la rigueur de sa signification grammaticale, mais pour toutes sortes d'ambiguitez de sens, de pensées ou d'expressions qui font souvent prendre une chose pour une autre. Cette Piéce fut composée en 1705.

DU langage François bisarre Hermaphrodite,
De quel genre te faire, Equivoque maudite?
Ou maudit: car sans peine aux Rimeurs hazardeux
L'usage encor, je croi, laisse le choix des deux.
Tu ne me répons rien. Sors d'ici, Fourbe insigne,
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocens les discours imposteurs;
Tourment des Ecrivains, juste effroi des Lecteurs;
Par qui de mots confus sans cesse embaraſſée
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée.
Laisse-moi, va charmer de tes vains agrémens,
Les yeux faux & gâtez de tes louches amans,
Et ne viens point ici de ton ombre grossiere
Enveloper mon stile ami de la lumiere.
Tu sais bien que jamais chez toi, dans mes discours
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours.
Fui donc. Mais non, demeure; un Démon qui m'inspire
Veut qu'encore une utile & derniere Satire,

De ce pas en mon livre exprimant tes noirceurs,
Se vienne, en nombre pair, joindre à ſes Onze Sœurs ;
Et je ſens que ta vûë échauffe mon audace.
Viens, aproche : Voïons, malgré l'âge & ſa glace,
Si ma Muſe aujourd'hui ſortant de ſa langueur,
Pourra trouver encor un reſte de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantaſtique ?
Ne vaudroit-il pas mieux dans mes vers, moins cauſtique,
Répandre de tes jeux le ſel réjoüiſſant,
Que d'aller contre toi ſur ce ton menaçant
Pouſſer juſqu'à l'excès ma critique boutade ?
Je ferois mieux, j'entens, d'imiter Benſerade.
C'eſt par lui qu'autrefois miſe en ſon plus beau jour,
Tu ſus, trompant les yeux du Peuple & de la Cour,
Leur faire à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'eſt plus le tems. Le Public détrompé,
D'un pareil enjoûment ne ſe ſent plus frappé.
Tes bons mots autrefois délices des ruelles,
Approuvez chez les Grands, applaudis chez les Belles,
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,

Vers 30. *Je ferois mieux.... d'imiter Benſerade.*] Furetiere dans ſon ſecond factum contre l'Académie Françoiſe, dit que „ Benſerade s'étoit „ érigé en Galand dans la „ vieille Cour, par des Chan„ ſonnettes, & des vers de „ Ballet, qui lui avoient ac„ quis quelque réputation, „ pendant le regne du mau„ vais goût, *des Equivoques & „ des Pointes* qui ſubſiſte en„ core chez lui. „ Furetiere repete encore la même raillerie dans ſon troiſiéme Factum.

Sont des collets montez & des vertugadins.
Le Lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
C'est à regret qu'on voit cet Auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vantez si justement,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
Présenter au Lecteur sa pensée ambiguë,
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté,
Faire de son discours la piquante beauté.
Mais laissons-là le tort qu'à ses brillans Ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons des maux sans fin que ton sens de travers,
Source de toute erreur, sema dans l'Univers:
Et pour les contempler jusques dans leur naissance,
Dès le tems nouveau-né, quand la Toute-Puissance
D'un mot forma le Ciel, l'air, la terre & les flots;
N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme,
Qu'il alloit en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal?
Il en fit sur le champ la folle experience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle science,
Fut que triste & honteux de voir sa nudité,
Il sut qu'il n'étoit plus, grace à sa vanité,
Qu'un chétif animal pêtri d'un peu de terre,
A qui la faim, la soif, par-tout faisoient la guerre,

Vers 40. *Sont des Collets-montez, & des Vertugadins.*] Les *Collets-montez* & les *Vertugadins* étoient anciennement des piéces de l'habillement des femmes.

Et qui courant toujours de malheur en malheur,
A la mort arrivoit enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots & de ta triste rage
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage.
Et bien que l'homme alors parût si rabaissé,
Par toi contre le Ciel un orgueil insensé,
Armant de ses neveux la giganteſque engeance,
Dieu résolut enfin terrible en sa vengeance,
D'abîmer sous les eaux tous ces audacieux.
Mais avant qu'il lâchât les écluses des Cieux,
Par un fils de Noé fatalement sauvée,
Tu fus, comme serpent, dans l'Arche conservée,
Et d'abord poursuivant tes projets suspendus
Chez les Mortels restans, encor tout éperdus,
De nouveau tu semas tes captieux mensonges,
Et remplis leurs esprits de fables & de songes.
Tes voiles offusquant leurs yeux de toutes parts,
Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.
Alors tout ne fut plus que stupide ignorance,
Qu'impieté sans borne en son extravagance.
Puis de cent dogmes faux la Superstition,
Répandant l'idolâtre & folle illusion,
Sur la terre en tous lieux disposée à les suivre,
L'art se tailla des Dieux d'or, d'argent & de cuivre,
Et l'Artisan lui-même humblement prosterné
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
Lui demanda les biens, la santé, la sagesse:
Le monde fut rempli de Dieux de toute espece.
On vit le peuple fou, qui du Nil boit les eaux,

Adorer les serpens, les poissons, les oiseaux,
Aux chiens, aux chats, aux boues, offrir des sacrifices,
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à ses vœux propices;
Et croire follement maîtres de ses destins
Ces Dieux nez du fumier porté dans ses jardins.
Bien-tôt se signalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui par tout fis parler les Oracles.
C'est par ton double sens, dans leurs discours jetté,
Qu'ils surent en mentant dire la verité.
Et sans crainte rendant leurs réponses Normandes
Des peuples & des Rois engloutir les offrandes.
Ainsi loin du vrai jour, par toi toujours conduit,
L'homme ne sortit plus de son épaisse nuit.
Pour mieux tromper ses yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice:
Et par toi de splendeur faussement revêtu
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toi l'humilité devint une bassesse;
La candeur se nomma grossiéreté, rudesse.
Au contraire l'aveugle & folle ambition
S'appella des grands cœurs la belle passion:
Du nom de fierté noble on orna l'impudence,
Et la fourbe passa pour exquise prudence:
L'audace brilla seule aux yeux de l'Univers;

Vers 105. —— *Leurs réponses Normandes.*] Les Normans sont accusez de peu de sincerité; &, *Répondre en Normand*, est une expression qui est devenuë proverbiale, pour dire, que *l'on répond d'une maniere équivoque. Parler en Normand.* Voïez le vers 120. de l'Epitre 9.

Et pour vraiment heros, chez les hommes pervers,
On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques,
Que tyranniques Rois censez grands Politiques;
Qu'infames scélérats à la gloire aspirans,
Et voleurs revêtus du nom de Conquerans.
Mais à quoi s'attacha ta savante malice?
Ce fut sur-tout à faire ignorer la Justice.
Dans les plus claires loix ton ambiguité
Répandant son adroite & fine obscurité,
Aux yeux embarrassez des Juges les plus sages,
Tout sens devint douteux, tout mot eut deux visages;
Plus on crut pénetrer, moins on fut éclairci;
Le texte fut souvent par la glose obscurci:
Et pour comble de maux, à tes raisons frivoles
L'Eloquence prêtant l'ornement des paroles,
Tous les jours accablé sous leur commun effort,
Le vrai passa pour faux, & le bon droit eut tort.
Voilà comment déchu de sa grandeur premiere,
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumiere,
Et par tes yeux trompeurs se figurant tout voir,
Ne vit, ne fut plus rien, ne put plus rien savoir.
De la Raison pourtant, par le vrai Dieu guidée,
Il resta quelque trace encore dans la Judée.
Chez les hommes ailleurs sous ton joug gémissans,
Vainement on chercha la vertu, le droit sens:
Car qu'est-ce loin de Dieu que l'humaine sagesse?
Et Socrate, l'honneur de la profane Gréce,
Qu'étoit-il en effet, de près examiné,
Qu'un mortel, par lui-même au seul mal entraîné;

Et malgré la vertu dont il faiſoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade ?
Oui, j'oſe hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde idolâtre, aſſervi ſous ta loi,
Par l'humaine raiſon de clarté dépourvûë,
L'humble & vraie Equité fut à peine entrevuë ;
Et par un ſage altier, au ſeul faſte attaché,
Le bien même accompli ſouvent fut un peché.
Pour tirer l'homme enfin de ce deſordre extrême,
Il falut qu'ici-bas Dieu, fait homme lui-même,
Vînt du ſein lumineux de l'éternel ſéjour,
De tes dogmes trompeurs diſſiper le faux jour.
A l'aſpect de ce Dieu les démons diſparurent,
Dans Delphe, dans Délos, tes Oracles ſe tûrent :
Tout marqua, tout ſentit ſa venuë en ces lieux,
L'eſtropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
Mais bien-tôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la Nation même à ſon culte fidéle,
De tous côtez arma tes nombreux ſectateurs,
Prêtres, Phariſiens, Rois, Pontifes, Docteurs,
C'eſt par eux que l'on vit la Vérité ſuprême
De menſonge & d'erreur accuſée elle-même ;
Au tribunal humain le Dieu du Ciel traîné,
Et l'Auteur de la vie à mourir condamné.

Vers 150. *Très-équivoque ami du jeune Alcibiade.*] Les mœurs des Grecs étoient ſi corrompues en ce tems-là, qu'ils ne purent voir l'amitié de Socrate pour Alcibiade, ſans y attacher un ſoupçon de crime. Mais Platon ſon diſciple le juſtifie pleinement dans quelques-uns de ſes Dialogues, ſur tout dans celui qui eſt intitulé *le Banquet*, où Alcibiade lui-même prend les Dieux à témoin que l'amour de Socrate pour lui n'avoit jamais rien eu de criminel.

Ta

Ta fureur toutefois à ce coup fut deçûë,
Et pour toi ton audace eut une triste issuë.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva soudain tout brillant de clarté.
Et par tout sa doctrine en peu de tems portée
Fut du Gange & du Nil & du Tage écoutée,
Des superbes Autels, à leur gloire dressez,
Tes ridicules Dieux tombérent renversez.
On vit en mille endroits leur honteuses statuës
Pour le plus bas usage utilement fonduës,
Et gémir vainement, Mars, Jupiter, Venus,
Urnes, vases, trépiés, vils meubles devenus.
Sans succomber pourtant tu soûtins cet orage;
Et sur l'idolatrie enfin perdant courage,
Pour embaraſſer l'homme en des nœuds plus subtils,
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.
Alors, pour seconder ta triste frénésie,
Arriva de l'enfer ta fille l'Héréſie:
Ce monstre, dès l'enfance à ton école instruit,
De tes leçons bien-tôt te fit goûter le fruit.
Par lui l'Erreur, toûjours finement apprêtée,
Sortant pleine d'attraits de sa bouche empestée,
De son mortel poison tout courut s'abreuver,
Et l'Egliſe elle-même eut peine à s'en sauver.
Elle même deux fois presque toute Arienne,

Vers 178. *Fut du Gange, & du Nil, & du Tage écoutée.*] Ces trois Fleuves sont les plus fameux des trois parties du Monde, l'Asie, l'Afrique, & l'Europe: car l'Amerique n'étoit pas encore connuë alors.

Vers 188. —— *Brouiller de nouveaux fils.*] Expreſſion proverbiale, pour dire; *Cauſer de nouveaux troubles.*

Sentit chez soi trembler la vérité Chrétienne ;
Lors qu'attaquant le Verbe & sa Divinité,
D'une syllabe impie un saint mot augmenté
Remplit tous les esprits d'aigreurs si meurtrieres,
Et fit de sang Chrétien couler tant de rivieres.
Le fidele au milieu de ces troubles confus
Quelque tems égaré, ne se reconnut plus ;
Et dans plus d'un affreux & ténébreux Concile
Le mensonge parut vainqueur de l'Evangile.
Mais à quoi bon ici du profond des enfers,
Nouvel Historien de tant de maux soufferts,
Rappeller Arrius, Valentin & Pélage,
Et tous ces fiers Démons que toûjours d'âge en âge,
Dieu, pour faire éclaircir à fond ces véritez,
A permis qu'aux Chrétiens l'enfer ait suscitez ?
Laissons heurler là-bas tous ces damnez antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques,
Que ton horrible fille ici sut émouvoir,
Quand Luther & Calvin remplis de ton savoir,
Et soi disant choisis pour réformer l'Eglise,
Vinrent du célibat affranchir la Prêtrise;
Et des vœux les plus saints blâmant l'austerité,
Aux Moines las du joug rendre la liberté.

Vers 199. *Lors qu'attaquant le Verbe*, &c.] L'Auteur avoit d'abord fait ces quatre vers de cette maniere :

Lorsque chez ſes ſujets l'un contre l'autre armez,
Et ſur un Dieu fait homme au combat animez,
Tu fis dans une guerre & ſi triſte & ſi longue,
Perir tant de Chrétiens, Martirs d'une diphtongue.

Il s'agissoit du mot ὁμοούσιος, auquel les Ariens substituoient le mot ὁμοιούσιος.

Alors n'admettant plus d'autorité visible,
Chacun fut de la foi censé juge infaillible,
Et sans être aprouvé par le Clergé Romain,
Tout Protestant fut Pape une Bible à la main.
De cette erreur dans peu nâquirent plus de Sectes
Qu'en Automne on ne voit de bourdonnans insectes
Fondre sur les raisins nouvellement meuris;
Ou qu'en toutes saisons sur les murs à Paris,
On ne voit affichez de recueils d'amourettes,
De vers, de contes-bleus, de frivoles sornettes,
Souvent peu recherchez du Public nonchalant,
Mais vantez à coup sûr du Mercure Galant.
Ce ne fut plus par-tout que fous Anabaptistes,
Qu'orgueilleux Puritains, qu'éxécrables Déistes.
Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi,
Et chaque Chrétien fut de differente loi.
La Discorde au milieu de ces sectes altiéres,
En tous lieux cependant déploïa ses banniéres;
Et ta fille, au secours des vains raisonnemens
Appelant le ravage & les embrasemens,
Fit en plus d'un païs, aux Villes désolées,
Sous l'herbe en vain chercher leurs Eglises brûlées.
L'Europe fut un champ de massacre & d'horreur:
Et l'Orthodoxe même aveugle en sa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,
Oublia la douceur aux Chrétiens commandée;
Et crut, pour venger Dieu de ses fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend, légitime & permis.

Au signal tout à coup donné pour le carnage,
Dans les Villes, par-tout, théatres de leur rage,
Cent mille faux zélez le fer en main courans,
Allérent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et, sans distinction, dans tout sein hérétique,
Pleins de joïe, enfoncer un poignard catholique.
Car quel Lion, quel Tigre, égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la Pieté?
Ces fureurs, jusqu'ici du vain peuple admirées,
Etoient pourtant toûjours de l'Eglise abhorrées.
Et dans ton grand crédit pour te bien conserver,
Il falloit que le ciel parût les aprouver.
Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adresse.
Pour y parvenir donc, ton active soupleſſe,
Dans l'Ecole abusant tes grossiers Ecrivains,
Fit croire à leurs esprits ridiculement vains,
Qu'un sentiment impie, injuste, abominable
Par deux ou trois d'entr'eux réputé soutenable,
Prenoit chez eux un sceau de probabilité,
Qui même contre Dieu lui donnoit sûreté;
Et qu'un Chrétien pouvoit rempli de confiance,
Même en le condamnant, le suivre en conscience.
C'est sur ce beau principe, admis si follement,
Qu'aussi-tôt tu posas l'énorme fondement
De la plus dangereuse & terrible Morale,
Que Lucifer assis dans la Chaire infernale,
Vomissant contre Dieu ses monstrueux sermons,
Ait jamais enseigné aux Novices Démons.

Vers 249. *Au signal tout à coup donné pour le carnage.*] Le massacre des Huguenots fait en France, en 1572. le jour de S. Barthelemi.

Soudain, au grand honneur de l'Eglise païenne,
On entendit prêcher dans l'Ecole Chrétienne,
Que sous le joug du vice un pécheur abbatu
Pouvoit sans aimer Dieu ni même la vertu,
Par la seule fraïeur au Sacrement unie,
Admis au ciel joüir de la gloire infinie;
Et que les clefs en main, sur ce seul passeport,
Saint Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.
Ainsi pour éviter l'éternelle misere,
Le vrai zéle Chrétien n'étant plus nécessaire,
Tu sus, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.
Bientôt se parjurer cessa d'être un parjure.
L'argent à tout denier se prêta sans usure.
Sans simonie, on put contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien spirituel.
Du soin d'aider le pauvre on dispensa l'avare;
Et même chez les Rois le superflu fut rare.
C'est alors qu'on trouva pour sortir d'embarras,
L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas.
C'est alors qu'on aprit qu'avec un peu d'adresse,
Sans crime un Prêtre peut vendre trois fois sa Messe;
Pourvû que, laissant là son salut à l'écart,
Lui-même en la disant n'y prenne aucune part.
C'est alors que l'on sut qu'on peut pour une pomme,
Sans blesser la justice, assassiner un homme:
Assassiner! Ah non, je parle improprement;
Mais que prêt à la perdre, on peut innocemment,

Sur-tout ne la pouvant sauver d'une autre sorte,
Massacrer le voleur, qui fuit & qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que sans se corriger,
Tout pécheur .... Mais où vai-je aujourd'hui m'engager?
Veux-je d'un Pape illustre armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la Bulle en rimes;
Exprimer tes détours burlesquement pieux,
Pour disculper l'impur, le gourmand, l'envieux;
Tes subtils faux-fuians, pour sauver la mollesse,
Le larcin, le duel, le luxe, la paresse;
En un mot faire voir à fond dévelopez
Tous ces dogmes affreux d'anathéme frappez,
Que sans peur débitant tes distinctions folles,
L'Erreur encor pourtant maintient dans tes Ecoles.
Mais sur ce seul projet soudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il faut me préparer?
J'entens déja d'ici tes Docteurs frénétiques
Hautement me compter au rang des hérétiques;
M'appeler scélérat, traître, fourbe, imposteur,
Froid plaisant, faux boufon, vrai calomniateur;
De Pascal, de Wendrock, copiste misérable,
Et, pour tout dire enfin, Janséniste éxécrable.
J'aurai beau condamner, en tous sens expliquez,
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriquez;
Blâmer de tes Docteurs la Morale risible:
C'est, selon eux, prêcher un Jansénisme horrible;

Vers 309. *Veux-je d'un Pape illustre*, &c.] Ceci regarde les Propositions condamnées par le Pape Innocent XI.

Vers 328. *Les cinq dogmes fameux par ta main fabriquez.*] C'est-à-dire, les cinq Propositions attribuées à Jansenius.

C'eſt nier qu'ici bas, par l'amour appelé,
Dieu pour tous les humains voulut être immolé.
Prévenons tout ce bruit, trop tard dans le naufrage,
Confus on ſe repent d'avoir bravé l'orage.
Alte-là donc, ma plume. Et toi ſors de ces lieux,
Monſtre, à qui, par un trait des plus capricieux
Aujourd'hui terminant ma courſe ſatirique,
J'ai prêté dans mes vers une ame allégorique.
Fui, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimez,
Dans ce païs par toi rendus ſi renommez,
Où l'Orne épand ſes eaux, & que la Sarthe arroſe
Ou ſi plus ſûrement tu veux gagner ta cauſe,
Porte-la dans Trevoux, à ce beau tribunal,
Où de nouveaux Midas un Sénat monacal,
Tous les mois, apuïé de ta ſœur l'Ignorance,
Pour juger Apollon, tient dit-on, ſa ſéance.

Vers 341. *Où l'Orne épand ſes eaux, & que la Sarthe arroſe.*] *L'Orne* eſt une Riviére de la baſſe Normandie. La *Sarthe* eſt une Riviere du Mans.

Vers 343. *Porte-la dans Trevoux*, &c.] Perſonne n'ignore que ce qui aigrit Mr. Deſpreaux contre les Journaliſtes de Trevoux, ce fut un Extrait peu favorable qu'ils inſérérent dans leurs Mémoires du mois de Septembre 1703, à l'occaſion de l'Edition de ſes Ouvrages qui avoit paru en 1701. Ce démêlé ſe termina par quelques Epigrammes de part & d'autre.

FIN DES SATIRES.

EPÎTRES

EPÎTRE I.

AU ROI.

L'Auteur dépeint dans cette Epître les douceurs & les avantages de la Paix. Cette Pièce fut composée en 1669, pour seconder les intentions de M. Colbert, qui toujours attentif au progrès des Arts & des Sciences, voïoit avec peine que le Roi pensoit à rompre la Paix qui avoit été heureusement conclue à Aix-la-Chapelle l'année précedente.

GRAND ROI, c'est vainement qu'abjurant la Satire,
Pour Toi seul desormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dès que je prens la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arrête, insensé, que fais-tu ?
Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages ?
Cette mer où tu cours est célébre en naufrages.

Vers 3, *Dès que je prens la plume, Apollon éperdu*, &c.] Virgil. Eclog. 10.

Cum canerem reges & prælia, Cynthius aurem
Vellit, & admonuit.

Ce n'eſt pas qu'aiſément, comme un autre, *à Ton char*
Je ne pûſſe attacher *Aléxandre* & *Céſar*;
Qu'aiſément je ne pûſſe en quelque Ode inſipide,
T'éxalter aux dépens & *de Mars* & *d'Alcide*:
Te livrer *le Boſphore*, & d'un vers incivil
Propoſer au *Saltan* de te ceder le *Nil*.
Mais pour Te bien loüer, une raiſon ſévére
Me dit qu'il faut ſortir de la route vulgaire:
Qu'après avoir joüé tant d'Auteurs différens,
Phébus même auroit peur, s'il entroit ſur les rangs:
Que par des vers tout neufs, avoüez du Parnaſſe,
Il faut de mes dégoûts juſtifier l'audace;
Et ſi ma Muſe enfin n'eſt égale à mon Roi,
Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
Eſt-ce là cet Auteur, l'effroi de la Pucelle,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modelle,
Ce Cenſeur, diront-ils, qui nous réformoit tous?
Quoi? ce Critique affreux n'en ſait pas plus que nous.
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Byzance*;
Sur les bords de *l'Euphrate* abbatu *le Turban*,
Et coupé, pour rimer, *les Cédres du Liban?*
De quel front aujourd'hui vient-il ſur nos briſées,
Se revêtir encor de nos phraſes uſées?
Que répondrois-je alors? Honteux & rebuté
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,

Vers 21. —— *l'effroi de la Pucelle.*] Poëme de Chapelain.
Vers 28. *Et coupé, pour rimer, les Cedres du Liban.*] Dans ce vers & les deux précedens, l'Auteur ſe moque des mauvais Imitateurs de Malherbe.

Et de mes triſtes vers admirateur unique,
Plaindre en les reliſant l'ignorance publique.
Quelque orgueil en ſecret dont s'aveugle un Auteur,
Il eſt fâcheux, GRAND ROI, de ſe voir ſans Lecteur;
Et d'aller du récit de Ta gloire immortelle
Habiller chez Francœur le ſucre & la canelle.
Ainſi, craignant toûjours un funeſte accident,
J'imite de Conrart le ſilence prudent:
Je laiſſe aux plus hardis l'honneur de la carriére,
Et regarde le champ, aſſis ſur la barriére.
Malgré moi toutefois, un mouvement ſecret
Vient flater mon eſprit qui ſe taît à regret.
Quoi, dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon Roi ſpectateur inutile,
Faudra-t-il ſur ſa gloire attendre à m'éxercer,
Que ma tremblante voix commence à ſe glacer?
Dans un ſi beau projet, ſi ma Muſe rebelle
N'oſe le ſuivre aux champs de Lille & de Bruxelle,
Sans le chercher aux bords de l'Eſcaut & du Rhin,
La paix l'offre à mes yeux plus calme & plus ſerein.
Oui, GRAND ROI, laiſſons-là les ſiéges, les batailles.
Qu'un autre aille en rimant renverſer des murailles;

Vers 38. *Habiller chez Francœur le ſucre & la Canelle.*] Claude Julienne, dit *Francœur*, fameux Epicier, qui demeuroit dans la rue S. Honoré, devant la Croix du Tiroir.

Vers 40. *J'imite de Conrart le ſilence prudent.*] Valentin *Conrart*, Académicien célébre, qui n'a preſque rien fait imprimer.

Vers 50. —— *De Lille & de Bruxelle.*] La campagne de Flandres, faite par le Roi, en 1667.

Et souvent sur Tes pas marchant sans Ton aveu,
S'aille couvrir de sang, de poussiére & de feu.
A quoi bon d'une Muse au carnage animée,
Echauffer Ta valeur déja trop allumée?
Jouïssons à loisir du fruit de Tes bienfaits,
Et ne nous lassons point des douceurs de la Paix.
Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage?
Disoit au Roi Pirrhus un sage Confident,
Conseiller très-sensé d'un Roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.
Quoi faire? L'assiéger. L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous:
Mais, Rome prise enfin, Seigneur, où courons-nous?
Du reste des Latins la conquête est facile.
Sans doute on les peut vaincre: Est-ce tout. La Sicile
De là nous tend les bras, & bien-tôt sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
Bornez-vous là vos pas? Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, & Carthage est conquise.

Vers 61. *Pourquoi ces Eléphans*, &c.] Ce Dialogue entre Pyrrhus & Cinéas, est tiré de Plutarque, dans la Vie de Pyrrhus.

Vers 64. *Conseiller très-sensé*, &c.] Pyrrhus convenoit, qu'il avoit conquis moins de Villes par ses armes, que par l'éloquence de Cinéas.

Vers 67. *Et digne seulement d'Alexandre ou de vous.*] Le Poëte compare Pyrrhus à Alexandre, parceque Plutarque raporte que ceux qui voïoient l'ardeur de Pyrrhus dans les combats, disoient qu'il faisoit revivre Alexandre; & qu'au-lieu que les autres Rois n'imitoient ce Conquerant que par les habits de pourpre, par les gardes, par le panchement du cou, & par un haut ton de voix; Pyrrhus le représentoit par sa valeur & par ses belles actions. *Vie de Pyrrhus.*

Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?
Je vous entens, Seigneur, nous allons tout dompter.
Nous allons traverser les sables de Libie,
Asservir en passant l'Egypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux païs,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs :
Et ranger sous nos loix tout ce vaste Hémisphére.
Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire ?
Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise, & prendre du bon tems.
Hé, Seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Epire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?
Le conseil étoit sage, & facile à goûter.
Pirrhus vivoit heureux s'il eût pû l'écouter :
Mais à l'ambition d'opposer la Prudence,
C'est aux Prélats de Cour prêcher la résidence.
Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi,
Approuve un Faineant sur le Trône endormi.
Mais quelques vains lauriers que promette la Guerre,
On peut être Héros sans ravager la Terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux Conquerans
L'Erreur parmi les Rois donne les premiers rangs.
Entre les grands Héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siécle est fécond en heureux Téméraires.
Chaque Climat produit des favoris de Mars.
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.
On a vû mille fois des sanges Méotides
Sortir des Conquerans, Goths, Vandales, Gépides.

Vers 101. *On a vû mille fois des sanges Méotides*, &c.] Le *Palus*, ou Marais *Méotide*, nommé maintenant la *Mer de*

Mais un Roi vraiment Roi, qui sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses Sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut pour le trouver, courir toute l'histoire.
La Terre compte peu de ces Rois bien-faisans.
Le Ciel à les former se prépare long-tems.
Tel fut cet Empereur, sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée:
Qui rendit de son joug l'Univers amoureux:
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux:
Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

Mais où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?

GRAND ROI, sans recourir aux Histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,

Zabaeche, est situé entre l'Europe & l'Asie, dans la petite Tartarie, au Nord de la Mer Noire, avec laquelle il communique. C'est des environs de cette contrée que sont sortis autrefois les *Goths* & les *Gépides*. A l'égard des *Vandales*, c'étoient des Peuples plus Septentrionaux, venus du côté de la Mer Baltique, vers l'embouchure de l'Oder. *Cluver. Germ. ant. l.* 3.

Vers 109. *Tel fut cet Empereur*, &c.] Titus surnommé *l'amour & les délices du Genre humain.*

Vers 114. *N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.*] Personne n'ignore la parole mémorable de cet Empereur: *Mes Amis*, dit-il, *j'ai perdu cette journée: Amici, diem perdidi*; se ressouvenant un soir, qu'il n'avoit fait du bien à personne ce jour là.

Vers 115. *Le cours ne fut pas long*, &c.] Il ne dura que deux ans, deux mois, & vingt jours.

Vers 118. *Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques.*] La campagne de 1667. en Flandres, où le Roi se ren-

Quand l'Ennemi vaincu desertant ses remparts ;
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même Te borner au fort de ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juste gloire ?
Ce sont là les exploits que Tu dois avoüer :
Et c'est par là, GRAND ROI, que je Te veux loüer.
Assez d'autres sans moi d'un stile moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide :
Iront de ta valeur effraïer l'Univers,
Et camper devant Dole au milieu des hivers.
Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton Régne paisible.
Je peindrai les plaisirs en foule renaissans :
Les Oppresseurs du peuple à leur tour gémissans.

dit maître de plusieurs Villes. Cette guerre fut bien-tôt terminée par le Traité fait à Aix-la-Chapelle, l'année suivante.

Vers 128. *Et camper devant Dole au milieu des hivers.*] C'est la premiere campagne de la Franche-Comté. En 1668. le Roi partit de St. Germain en Laye, le 2 de Fevrier, & revint le 28. après avoir, en moins de huit jours, conquis toute cette Province.

Vers 130. *Je dirai les exploits de ton Regne paisible.*] Les 25. ou 30. vers suivans rappellent les principales actions du Roi, depuis qu'il commença à regner par lui-même en 1661.

Vers 131. *Je peindrai les plaisirs en foule renaissans.*] Les Fêtes Galantes, le Carrousel de l'an 1662, les Balets, les Courses de Bague, & les Fêtes données par le Roi à Versailles, sous le nom des *Plaisirs de l'Ile enchantée*, au mois de Mai 1664.

Vers 132. *Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissans.*] La Chambre de Justice établie au mois de Decembre 1661, pour reconnoître les malversations commises par les Traitans dans le recouvrement & dans l'administration des deniers publics.

On verra par quels soins ta sage prévoïance
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par ta main réformez ;
La licence & l'orgueil en tous lieux réprimez ;
Du débris des Traitans ton Epargne grossie ;
Des subsides affreux la rigueur adoucie ;
Le Soldat dans la Paix sage & laborieux ;
Nos Artisans grossiers rendus industrieux :
Et nos Voisins frustrez de ces tributs serviles
Que païoit à leur art le luxe de nos Villes.

Vers 134. *Au fort de la famine entretint l'abondance.*] En 1662, le Roïaume, & particulierement la ville de Paris, étoient menacez d'une grande famine, causée par une sterilité de deux années. Le Roi fit venir de Prusse & de Pologne, une grande quantité de Blé. On fit construire des fours dans le Louvre, & le pain fut distribué au peuple à un prix modique.

Vers 135. *On verra les abus par ta main réformez.*] Les duels abolis. Les Edits contre le luxe.

Vers 136. *La licence & l'orgueil en tous lieux réprimez.*] L'établissement des Grands-jours, fait à Clermont en Auvergne, par une Déclaration du Roi en 1665.

Et l'orgueil.] Ce mot désigne les Edits contre le luxe.

Vers 138. *Des subsides affreux la rigueur adoucie.*] Le Roi diminua la Taille, de six millions. On dressa en 1664. & 1667. des Tarifs pour les marchandises ; par ces Tarifs le Roi diminua ses droits ; & il supprima la plûpart de ceux qu'on éxigeoit sur les Rivières du Royaume.

Vers 139. *Le Soldat dans la Paix sage & laborieux.*] La discipline militaire établie & maintenuë parmi les Troupes. Le Roi faisoit des revûës fréquentes, & obligeoit les Officiers de tenir les Soldats dans l'ordre & dans la discipline. Les Soldats furent aussi employez aux travaux publics.

Vers 140. *Nos Artisans grossiers rendus industrieux.*] L'établissement de plusieurs Manufactures, particuliérement des Tapisseries aux Gobelins ; des Points de France en 1665. & des Glaces de miroirs en 1666.

Vers 141. *Et nos Voisins frustrez de ces tributs serviles*, &c.] On verra ci-après dans une lettre de l'Auteur à M. de Maucroix, que La Fontaine faisoit un cas singulier de ce vers & du suivant, dans lesquels l'Auteur louë le Roi d'avoir établi la Manufacture des Points de France, à la place des Points de Venise. Après ces deux vers il y en avoit quatre autres, que l'Auteur a retranchez dans les dernieres éditions :

Tantôt je tracerai tes pompeux Bâtimens ;
Du loisir d'un Heros nobles amusemens.
J'entens déja frémir les deux mers étonnées,
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.
Déja de tous côtez la Chicane aux abois
S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles Lois.
O que ta main par là va sauver de Pupilles !
Que de savans plaideurs desormais inutiles !

O que j'aime à les voir, de ta gloire troublez !
Se priver follement du secours de nos blez !
Tandis que nos vaisseaux par tout maîtres des ondes,
Vont enlever pour nous les trésors des deux Mondes.

Vers 143. —— *Tes pompeux Bâtimens.*] Le Roi faisoit alors bâtir le Louvre, avec cette belle Façade que l'on admire, comme un des plus beaux morceaux d'Architecture qu'il y ait au Monde. Mais le Roi abandonna cette entreprise, pour faire bâtir à Versailles, & en plusieurs autres endroits.

Vers 145. —— —— *Les deux Mers étonnées*, &c.] C'est la communication de la Mer Méditerranée avec l'Océan, par le Canal de Languedoc, commencé en 1665.

Vers 148. *S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois.*] L'Ordonnance civile, publiée en 1667, & l'Ordonnance sur les matieres criminelles, publiée en 1670.

Vers 150. *Que de savans Plaideurs desormais inutiles !*] Après ce vers il y en avoit trente-deux qui faisoient la conclusion de cette Epître, mais que l'Auteur retrancha dans la seconde édition, y substituant ceux que l'on voit ici. Voici les vers qui ont été supprimez :

Muse, appaise ta voix : je veux les consoler,
Et d'un Conte, en passant, il faut les régaler.
Un jour, dit un Auteur, &c.

Les douze vers qui contiennent la Fable de l'Huître, sont à la fin de l'Epitre II. L'Auteur continuë ainsi :

Mais quoi ; j'entens déja quelque austere Critique,
Qui trouve en cet endroit la Fable un peu Comique.
Que veut-il ? C'est ainsi qu'Horace dans ses vers
Souvent délasse Auguste en cent stiles divers ;

Qui ne ſent point l'effet de tes ſoins généreux?
L'Univers ſous ton Régne a-t-il des Malheureux?
Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe,
Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend ſa ſource,
Dont la triſte indigence oſe encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher?
C'eſt par Toi qu'on va voir les Muſes enrichies,
De leur longue diſette à jamais affranchies.
GRAND ROI, pourſui toujours, aſſûre leur repos.
Sans Elles un Heros n'eſt pas long-tems Heros.
Bien-tôt, quoi qu'il ait fait, la Mort d'une ombre noire
Enveloppe avec lui ſon nom & ſon hiſtoire.
En vain pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil.
En vain, malgré les vents, aux bords de l'Heſperie
Enée enfin porta ſes Dieux & ſa Patrie.

Et, ſelon qu'au hazard ſon caprice l'entraîne,
Tantôt perce les Cieux, tantôt raſe la plaine.
Revenons toutefois. Mais par où revenir?
Grand Roi, je m'aperçois qu'il eſt tems de finir.
C'eſt aſſez: il ſuffit que ma plume fidéle
T'ait fait voir en ces vers quelque eſſai de mon zéle.
En vain je prétendrois contenter un Lecteur,
Qui redoute ſur tout le nom d'admirateur;
Et ſouvent pour raiſon, oppoſe à la ſcience,
L'invincible dégoût d'une injuſte ignorance:
Prêt à juger de tout, comme un jeune Marquis;
Qui plein d'un grand ſavoir chez les Dames acquis,
Dédaignant le Public, que lui ſeul il attaque,
Va pleurer au Tartuffe, & rire à l'Andromaque.

L'Auteur expliqua les raiſons de ce changement, dans un *Avertiſſement* qu'il mit à la ſeconde édition de ſon Epître, & qu'on trouvera dans le Volume qui contient ſes ouvrages de Proſe.

Vers 156. *Et qu'en foule tes dons*, &c.] En 1663. le Roi donna des penſions aux Gens de lettres, dans toute l'Europe.

Sans le ſecours des Vers, leurs noms tant publiez
Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.
Non, à quelque hauts faits que ton deſtin t'appelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,
Pours t'immortaliſer tu fais de vains efforts.
Apollon Te la doit : ouvre-lui tes tréſors.
En Poëtes fameux rends nos climats fertiles.
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.
Que d'illuſtres témoins de ta vaſte bonté
Vont pour Toi dépoſer à la Poſterité !
Pour moi, qui ſur ton nom déja brûlant d'écrire,
Sens au bout de ma plume expirer la Satire,
Je n'oſe de mes Vers vanter ici le prix.
Toutefois, ſi quelqu'un de mes foibles Ecrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il ſon uſage.
Et comme tes exploits, étonnant les Lecteurs,
Seront à peine crûs ſur la foi des Auteurs ;
Si quelque Eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croïables ;
Boileau, qui dans ſes Vers pleins de ſincérité,
Jadis à tout ſon ſiécle a dit la vérité ;
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'Hiſtoire.

EPITRE II.

A MONSIEUR L'ABBÉ DES ROCHES*.

La principale raiſon pour laquelle l'Auteur compoſa cette Epitre, fut pour conſerver la fable de l'Huître & des Plaideurs, qu'il avoit retranchée de l'Epître précedente. Il y décrit en peu de mots la ſotiſe de ceux qui ont la fureur de plaider.

A Quoi bon réveiller mes Muſes endormies,
Pour tracer aux Auteurs des Regles ennemies?
Penſes-tu qu'aucun d'eux veuille ſubir mes loix,
Ni ſuivre une raiſon qui parle par ma voix?
O le plaiſant Docteur, qui ſur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnaſſe!
Nos Ecrits ſont mauvais, les ſiens valent-ils mieux?
J'entens déja d'ici Liniere furieux,
Qui m'appelle au combat ſans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier, dit-il; qu'on nous enferme.
Voïons qui de nous deux plus aiſé dans ſes Vers,
Aura plûtôt rempli la page & le revers?

* *Mr. l'Abbé des Roches.*] Jean-François-Armand Fumée, fils de François Fumée, Seigneur des Roches. Il deſcendoit d'Adam Fumée, Premier Medecin de Charles VII.

Vers 1. *A quoi bon réveiller*, &c.] Les ſix premiers vers font connoître que l'Auteur travailloit à ſon Art poëtique.

Vers 8. *J'entens déja d'ici Liniere furieux*, &c.] Horace, L. 1. Sat. 4. v. 14.

Criſpinus minimo me provocat: accipe, ſi vis,
Accipe jam tabulas, &c.

Moi donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime,
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,
Et ſouvent de dépit contre moi s'éxerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.
Mais toi qui ne crains point qu'un rimeur te noirciſſe,
Que fais-tu cependant ſeul en ton Bénéfice?
Attens-tu qu'un Fermier païant, quoi qu'un peu tard,
De ton bien pour le moins daigne te faire part?
Vas-tu, grand défenſeur des droits de ton Egliſe,
De tes Moines mutins réprimer l'entrepriſe?
Croi-moi dût Auzanet t'aſſurer du ſuccès,
Abbé, n'entreprens point même un juſte procès.
N'imite point ces fous dont la ſotte avarice
Va de ſes revenus engraiſſer la Juſtice;
Qui toujours aſſignans, & toujours aſſignez,
Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnez.
Soutenons bien nos droits: Sot eſt celui qui donne.
C'eſt ainſi devers Caën que tout Normand raiſonne.
Ce ſont là les leçons, dont un pere Manceau
Inſtruit ſon fils novice au ſortir du berceau.
Mais pour toi, qui nourri bien en deça de l'Oiſe,
As ſucé la vertu Picarde & Champenoiſe,

Vers 23. —— *Dût Auzanet t'aſſurer du ſuccès.*] Barthélemi Auzanet, célebre Avocat au Parlement de Paris.

Vers 30. *C'eſt ainſi devers Caën que tout Normand raiſonne.*] L'Auteur auroit pû dire: *vers Caën. C'eſt ainſi que vers Caën tout bas Normand raiſonne*; mais il a préferé *Devers Caën*, qui eſt une eſpece de *Normaniſme*.

Vers 33. —— *Bien en deça de l'Oiſe.*] Riviere qui a ſa ſource dans la Picardie, vers les limites du Hainaut & de la Champagne.

Non, non, tu n'iras point, ardent Bénéficier,
Faire enroüer pour toi Corbin ni le Mazier.
Toutefois, si jamais quelque ardeur bilieuse
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse,
Consulte-moi d'abord, & pour la réprimer,
Retien bien la leçon que je te vais rimer.
Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapître,
Deux voïageurs à jeun rencontrérent une huître.
Tous deux la conteſtoient, lorſque dans leur chemin,
La Juſtice paſſa la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la choſe.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cauſe.
La Juſtice, peſant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux;
Et par ce bel Arrêt terminant la bataille:
Tenez; voilà, dit-elle à chacun une écaille.
Des ſottiſes d'autrui nous vivons au Palais:
Meſſieurs, l'huître étoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

Vers 36. *Faire enroüer pour toi Corbin ni le Mazier.*] Deux Avocats criards, qui ſe chargeoient ſouvent de mauvaiſes cauſes.

EPITRE III.

A M. ARNAULD.

Le sujet de cette Epître est la mauvaise honte *qui empêche le retour vers le bien, lorsqu'on s'en est une fois écarté; elle fut composée en 1673.*

OUI, sans peine, au travers des sophismes de Claude,
ARNAULD, des Novateurs tu découvres la fraude,

Vers 1. *Au travers des sophismes de Claude.*] Jean Claude, Ministre de Charenton, l'un des plus savans hommes de la Religion Prétendue Réformée, naquit à la Sauvetat dans l'Agenois en 1619. Son rare mérite le fit recevoir Ministre de sa Religion à l'âge de 26 ans. Quoi qu'il eût un exterieur peu imposant, une voix assez désagréable, & même un stile peu brillant, son éloquence étoit cependant très-séduisante. Le stile de ses écrits, qui est exact & serré, découvre un grand fond d'érudition, une grande justesse d'esprit, & une adresse merveilleuse à mettre en œuvre toutes les finesses de la Logique. Les qualités du cœur répondoient à celles de l'esprit, & il a passé même parmi ses adversaires pour un parfaitement honnête homme. Il étoit l'ame & le chef de son parti en France; & c'est, pour ainsi dire, au nom du corps des Protestans qu'il est entré en lice de vive voix & par écrit avec les plus grands hommes de la Catholicité, tels qu'étoient les Arnaulds, les Bossuets, les Nicoles, &c. A la révocation de l'Edit de Nantes. M. Claude se retira à la Haye, où il mourut le 12 Janvier 1676.

Vers 2. *Arnauld.*] Antoine Arnauld, Docteur de la Maison & Societé de Sorbonne, illustre par ses disgraces & par son érudition, naquit à Paris le 6 Fevrier 1612. Il fut reçu de la Maison de Sorbonne d'une façon assez singuliere. Etant entré en Licence sans avoir fait les démarches nécessaires pour être admis dans cette Société, & ne pouvant plus en être reçu selon les regles ordinaires, la Societé de Sorbonne demanda au Cardinal de Richelieu qu'il fût reçu extraordinairement à cause de son rare mérite. Mais de puissans ennemis aïant desservi M. Arnauld auprès de cette Eminence, cette grace fut re-

Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur désille les yeux,
Si toujours dans leur ame une pudeur rebelle,
Prêts d'embrasser l'Eglise, au Prêche les rappelle?
Non, ne crois pas que Claude habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu sais le frapper:
Mais un Démon l'arrête, & quand ta voix l'attire,
Lui dit: Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire?
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'hérétique douleur;
Et balançant Dieu même en son ame flotante,
Fait mourir dans son cœur la Vérité naissante.
Des superbes Mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'est la honte du bien.

fusée alors, & même un an encore après la mort du Cardinal. Mais enfin le mérite triompha de la cabale, & il fut reçu à la fin d'Octobre 1643. Il avoit pris le bonnet de Docteur des le 15 Decembre 1641. Il ne s'est guére trouvé de genie aussi étendu que celui de ce Docteur: Grammaire, Géométrie, Logique, Physique, Métaphysique, Théologie, &c. en un mot toutes les Sciences entrent de son ressort; & il a déployé tout ce qu'elles ont de plus solide & de plus subtil, dans la multitude innombrable d'écrits qu'il a donné au Public. De si riches talens qui auroient dû ne faire que des admirateurs, lui attirérent des ennemis qui enfin réussirent à le rendre suspect à la Cour. Il crut alors devoir sortir du Royaume. Il se retira dans les Pays-Bas, où il continua de se signaler par de nouvelles productions, qui le rendirent également redoutable aux Protestans, & aux corrupteurs de la Morale. Il mourut à Bruxelles le 8 Août 1694.

Vers 12. *Lui peint de Charenton.*] Village à deux lieües au-dessus de Paris, où les Réformez avoient un Temple pour l'exercice de leur Religion, avant la révocation de l'Edit de Nantes.

Vers 16. ——— *C'est la honte du bien.*] Horace, L. 1, Ep. 16. v. 24.

Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.

Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'Honneur à nos yeux des traits de l'Infamie ;
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un & l'autre esclaves malheureux.
Par elle la Vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce Libertin en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son ame il croit ?
Il iroit embrasser la Verité qu'il voit ;
Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronerie.
C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement ;
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.
Miserables joüets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.
A quoi bon, quand la fiévre en nos artéres brûle,
Faire de notre mal un secret ridicule ?
Le feu sort de vos yeux petillans & troublez ;
Votre pouls inégal marche à pas redoublez ;
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige ?
Qu'avez-vous ? Je n'ai rien. Mais... Je n'ai rien,
vous dis-je,
Répondra ce Malade à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps gangrené ;

Vers 33. *A quoi bon, quand la fiévre en nos artéres brûle,* &c.] Horace, Liv. 1. Ep. 16.

Nec si te populus sanum rectèque valentem
Dicitet, &c.

Vers 38. *Qu'avez-vous ? Je n'ai rien,* &c.] Perse, Satire 3. *Heus, bone, tu pallas. Nihil est, Videas tamen istud Quidquid id est.*

Et la

Et la fiévre demain se rendant la plus forte,
Un Benitier aux piés, va l'étendre à la porte.
Prévenons sagement un si juste malheur.
Le jour fatal est proche & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'instant que de grace il nous donne.
Hâtons-nous; le tems fuit, & nous traîne avec soi.
Le moment où je parle est déja loin de moi.
Mais quoi, toujours la Honte en esclaves nous lie.
Oüi, c'est toi qui nous perds, ridicule folie:
C'est toi qui fis tomber le premier Malheureux,
Le jour que d'un faux bien sottement amoureux,
Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture,
Au Démon par pudeur il vendit la Nature.
Hélas! avant ce jour qui perdit ses Neveux,
Tous les plaisirs couroient au devant de ses vœux.
La faim aux Animaux ne faisoit point la guerre:
Le Blé pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf, pressé de l'éguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.

Vers 42. ——— *Va l'étendre à la porte.*] Perse, Sat. III. *In portam rigidos calces extendit.*

Vers 44. *Le jour fatal est proche & vient comme un voleur.*] Cette comparaison de la mort avec un voleur, est tirée des Livres Saints. *Dies Domini sicut Fur in nocte, ita veniet.* 1. ad Thess. V. 2.

Vers 48. *Le moment où je parle*, &c.] Perse, Sat. III. v. 163. ——— *Fugit hora: hoc quod loquor, inde est.*

Vers 56. *Tous les plaisirs couroient au devant de ses vœux*, &c.]

Molli paulatim flavescet campus arista,
Incultisque, &c. Virgile Eglogue IV. v. 28.

La vigne offroit par tout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.
Mais dès ce jour Adam déchû de son état,
D'un tribut de douleurs païa son attentat.
Il fallut qu'au travail son corps rendu docile,
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hérissa les guérets :
Le serpent venimeux rampa dans les forêts :
La Canicule en feu désola les campagnes :
L'Aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il fallut aux brebis derober leur toison.
La Peste en même tems, la Guerre & la Famine,
Des malheureux Humains jurérent la ruïne :
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs
Que la mauvaise Honte éxerça dans les cœurs.
De ce nid à l'instant sortirent tous les Vices.
L'Avare des premiers en proïe à ses caprices,
Dans un infame gain mettant l'honnêteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.
L'Honneur & la Vertu n'osérent plus paroître.
La Piété chercha les deserts & le Cloître.
Depuis on n'a point vû de cœur si détaché,
Qui par quelque lien ne tînt à ce péché.

Ipsaque tellus
Omnia liberiùs, nullo poscente, ferebat, &c. Georg. I. v. 127.

Mollia securæ peragebant otia gentes.
Ipsa quoque immunis, &c. Ovid. Metam. I. v. 100.
Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis.
Et imputata floret usque vinea, &c. Hor. Epod. XVI. 43.

Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes !
Moi-même, Arnauld, ici, qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des Mortels par la Honte abattu ;
En vain j'arme contre elle une foible vertu.
Ainſi toujours douteux, chancelant & volage,
A peine du limon, où le Vice m'engage,
J'arrache un pié timide, & ſors en m'agitant ;
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'inſtant.
Car ſi, comme aujourd'hui, quelque raïon de zéle
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geſte, d'un regard je me ſens alarmer ;
Et même ſur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

Vers 90. *A peine du limon*, &c.] Horace, Livre II. Sat. 7, vers 27.

Nequicquam cœno cupiens evellere plantam.

EPITRE IV.

AU ROI.

Le sujet de cette Epître est la Campagne de 1672. Parmi les évenemens qui la rendirent si glorieuse au Roi, le Poëte choisit le passage du Rhin par l'Armée de France le 12 Juin 1672, comme le sujet le plus brillant, & par conséquent le plus susceptible des ornemens de la Poësie. Cette Piéce fut imprimée au mois d'Août 1672.

EN vain pour Te loüer, ma Muse toujours prête,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête :
Ce païs, où cent murs n'ont pû Te résister,
GRAND ROI, n'est pas en Vers si facile à dompter.
Des Villes, que Tu prens, les noms durs & barbares
N'offrent de toutes parts que sillabes bizarres ;
Et, l'oreille effraïée, il faut depuis l'Issel,
Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.
Oüi, par tout de son nom chaque Place munie,
Tient bon contre le Vers ; en détruit l'harmonie.
Et qui peut, sans frémir, aborder Woerden ?
Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden ?

Vers 7. *Il faut depuis l'Issel,* &c.] Riviere des Païs-Bas, qui se jette dans le Zuider-zée, ou la Mer de Sud.

Vers 8. —— *Courir jusqu'au Tessel.*] Isle de la Hollande, dans l'Océan Germanique, à l'entrée du Golphe nommé le Zuider-zée.

Vers 11. —— *Aborder Woerden ?*] Ville du côté de Hollande, située sur le Rhin.

Vers 12. —— *Au seul nom de Heusden ?*] Autre Ville de la même Province, près de la Meuse.

Quelle Muſe à rimer en tous lieux diſpoſée,
Oſeroit approcher des bords du Zuider-zée?
Comment en Vers heureux aſſiéger Doësbourg,
Zutphen, Wageninghen, Hardewic, Knotzembourg?
Il n'eſt Fort entre ceux que Tu prens par centaines,
Qui ne puiſſe arrêter un Rimeur ſix ſemaines:
Et par tout ſur le Whal, ainſi que ſur le Leck,
Le Vers eſt en déroute, & le Poëte à ſec.
Encor ſi tes exploits, moins grands & moins rapides,
Laiſſoient prendre courage à nos Muſes timides,
Peut-être avec le tems, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous ſauver.
Mais dès qu'on veut tenter cette vaſte carriére,
Pégaſe s'effarouche & recule en arriére.
Mon Apollon s'étonne; & Nimégue eſt à Toi,

Vers 14. —— *Des bords du Zuider-zée.*] Le *Zuider-zée* eſt un grand Golphe entre les Provinces de Friſe, d'Over-Iſſel, de Gueldre, & de Hollande.

Vers 15. —— *Aſſiéger Doësbourg.*] Ville du Comté de Zutphen, ſituée à l'endroit où les eaux du Rhin ſe joignent à l'Iſſel par le canal de Druſus.

Vers 16. *Zutphen, Wageninghen, Hardewic, Knotzembourg.*] *Zutphen*: Ville Capitale du Comté de Zutphen, priſe par Monſieur, le 26 de Juin. *Wageninghen, Hardewic*: Villes du Duché de Gueldre, qui ſe rendirent au Roi le 22 & le 23 de Juin. *Knotzembourg*, eſt un Fort ſitué ſur le Vahal, vis-à-vis de Nimégue: Il fut aſſiégé le 15 de Juin, & pris le 17. par M. de Turenne.

Vers 19. *Et par tout ſur le Whal, ainſi que ſur le Leck.*] Le Wahal & le Leck, ſont deux branches du Rhin qui ſe mêlent avec la Meuſe.

Vers 27. —— *Et Nimégue eſt à Toi.*] Ville conſiderable des Provinces-Unies, Capitale du Duché de Gueldre. Elle fut priſe le 9 de Juillet 1672. par M. de Turenne, après ſix jours de ſiége.

Que ma Muſe eſt encore au camp devant Orſoi.
Aujourd'hui toutefois mon zéle m'encourage;
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux paſſage.
Un trop juſte devoir veut que nous l'eſſaïons.
Muſes, pour le tracer, cherchez tous vos craïons.
Car, puiſqu'en cet exploit tout paroît incroïable,
Que la Vérité pure y reſſemble à la Fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égaïer.
Venez donc, & ſur tout gardez bien d'ennuïer.
Vous ſavez des grands Vers les diſgraces tragiques,
Et ſouvent on ennuie en termes magnifiques.

Au pié du mont Adulle, entre mille roſeaux,
Le Rhin tranquille & fier du progrès de ſes eaux,
Appuïé d'une main ſur ſon urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de ſon onde naiſſante.
Lors qu'un cris tout à coup ſuivi de mille cris,
Vient d'un calme ſi doux retirer ſes eſprits.
Il ſe trouble, il regarde, & par tout ſur ſes rives
Il voit fuir à grands pas ſes Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide Roi,
Par un récit affreux redoublent ſon effroi.
Il apprend qu'un Héros conduit par la Victoire,
A de ſes bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhimberg & Veſel, terraſſez en deux jours,

Vers 28. *Au camp devant Orſoi.*] Ville & Place forte ſur la rive gauche du Rhin, dans le Duché de Cléves. Au commencement de la campagne, le Roi fit aſſiéger *Orſoi*, le premier de Juin, & le prit en deux jours.

Vers 39. *Au pié du mont Adulle.*] Montagne, d'où le Rhin prend ſa ſource. On l'appelle vulgairement le *mont de S. Godart.*

Vers 51. *Que Rhimberg & Veſel terraſſez en deux jours.*] Ces deux Villes ſont ſituées ſur

D'un joug déja prochain menacent tout ſon cours.
Nous l'avons vû, dit l'Une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournez contre ſa tête.
Il marche vers Tholus, & tes flots en courroux
Au prix de ſa fureur ſont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le viſage;
Et depuis ce Romain, dont l'inſolent paſſage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de ſi grand n'a paru ſur tes bords.
Le Rhin tremble & frémit à ces triſtes nouvelles;
Le feu ſort à travers ſes humides prunelles.
C'eſt donc trop peu, dit-il, que l'Eſcaut en deux mois
Ait appris à couler ſous de nouvelles loix;
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces Fleuves ſans nom ſuivra la deſtinée!
Ah! périſſent mes eaux, ou par d'illuſtres coups
Montrons qui doit céder des Mortels ou de Nous.
A ces mots eſſuïant ſa barbe limoneuſe,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuſe.
Son front cicatricé rend ſon air furieux,

le Rhin : l'une ſur la rive gauche du Fleuve, & l'autre ſur la rive droite. *Veſel* eſt une Ville du Duché de Cléves, qui appartenoit aux Hollandois depuis l'an 1629, & le Prince de Condé la prit le 4 de Juin 1672, après deux jours de ſiége. *Rhimberg* étoit auſſi ſous la domination des Hollandois, & fut pris le 6 du même mois.

Vers 55. *Il marche vers Tholus.*] Village ſur la rive gauche du Rhin au-deſſous du Fort de Skink, à la pointe du Bétaw. C'eſt en cet endroit que les François paſſérent le Rhin à la nage.

Vers 64. *Ait appris à couler ſous de nouvelles loix.*] En l'année 1667. le Roi avoit conquis une partie de la Flandre qui eſt arroſée par l'Eſcaut.

Vers 69. ——— *Eſſuïant ſa barbe limoneuſe.*] C'eſt le *Rheni luteum caput*, d'Horace, Livre I. Satire 10.

Et l'ardeur du combat étincelle en ſes yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nuë,
Du fameux Fort de Skink prend la route connuë.
Là contemplant ſon cours, il voit de toutes parts
Ses pâles Défenſeurs par la fraïeur épars.
Il voit cent bataillons, qui loin de ſe défendre,
Attendent ſur des murs l'Ennemi pour ſe rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant ſa voix :
Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Eſt-ce ainſi que votre ame aux périls aguerrie,
Soûtient ſur ces remparts l'honneur & la patrie ?
Votre Ennemi ſuperbe, en cet inſtant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
Du moins en vous montrant ſur la rive oppoſée,

Vers 74. *Du fameux Fort de Skink.*] Le Fort de *Skink*, ou de *Schenk* eſt ſitué à la pointe de l'Iſle de Bétaw, ou Bétuwe, qui eſt l'endroit où le Rhin ſe diviſe.

Vers 80. *Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Rois.*] Ce vers contient une ironie très-amere. Les Hollandois s'étoient vantez d'avoir obligé le Roi de France à faire la Paix avec l'Eſpagne, par le Traité d'Aix la Chapelle. Ils avoient même fait frapper une Médaille en 1668, dans laquelle ils prenoient les titres faſtueux d'*Arbitres des Rois*, de *Réformateurs de la Religion*, de *Protecteurs des Loix*, & pluſieurs autres. Cette Médaille repréſente d'un côté la Liberté Batavique avec ſes Simboles, & au revers on lit cette Inſcription qui contient tous ces titres ambitieux. ASSERTIS LEGIBUS. EMENDATIS SACRIS. ADJUTIS DEFENSIS. CONCILIATIS REGIBUS. VINDICATA MARIUM LIBERTATE. PACE EGREGIA VIRTUTE ARMORUM PARTA. STABILITA OREIS EUROPÆI QUIETE. —— NUMISMA HOC. S. F. B. C. F. CIↃ. IↃC. LXVIII. Le Roi fut indigné de la fierté de ces Républicains, qui par ces éloges faſtueux vouloient ſe donner la gloire des évenemens de ce tems-là.

Vers 82. —— *L'honneur & la Patrie.*] Il y avoit ſur les Drapeaux des Hollandois, *Pro honore & patriâ.*

N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?
Allez, vils combattans, inutiles Soldats,
Laissez-là ces mousquets trop pesans pour vos bras :
Et la faux à la main parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs, & presser vos laitages ;
Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi de ce pas, venez vaincre ou mourir.

Ce discours d'un Guerrier que la colere enflâme,
Ressuscite l'Honneur déja mort en leur ame :
Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La Honte fait en eux l'effet de la Valeur.
Ils marchent droit au Fleuve, où Louis en personne
Déja prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont le premier dans les flots
S'avance soutenu des regards du Heros.
Son coursier écumant sous un Maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce Chef redouté

Vers 99. *Par son ordre Grammont*, &c.] M. le Comte de Guiche, fils aîné du Maréchal de Grammont, fut le premier qui tenta le passage. Il étoit Lieutenant General de l'Armée de M. le Prince ; & le Roi lui commanda de voir s'il trouveroit un gué dans le Rhin, pour aller aux Ennemis qui paroissoient de l'autre côté. Il vint rapporter au Roi qu'il avoit trouvé un gué facile vers Tolhuys, & promit de passer à la tête de la Cavalerie. La verité étoit pourtant qu'il n'y avoit point de gué : de sorte que l'Armée fut obligée de traverser une bonne partie du Rhin à la nage ; mais le Comte de Guiche qui avoit servi en Pologne, s'y étoit accoûtumé à passer ainsi les plus profondes Rivieres, à l'exemple des Polonois.

Vers 103. *Revel le suit de près.*] Le Marquis de Revel, Colonel des Cuirassiers, frere de M. le Comte de Broglio. Il fut blessé de trois coups d'épée, dans l'action qui suivit le passage du Rhin.

Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indompté.
Mais déja devant eux une chaleur guerriére
Emporte loin du bord le boüillant Leſdiguiére,
Vivonne, Nantoüillet, & Coiſlin, & Salart:
Chacun d'eux au peril veut la premiére part.
Vendôme, que ſoutient l'orgueil de ſa naiſſance,
Au même inſtant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans ſous un ſi noble poids.

Vers 106. *Le boüillant Leſdiguiére.*] M. le Comte de Saux. François-Emanuël de Blanchefort de Bonne de Crequi, Duc de Leſdiguiére, Pair de France, Comte de Saux, Gouverneur de Dauphiné, mort en 1681. Pendant le paſſage du Rhin, il fut bleſſé, mais il ne laiſſa pas d'avancer toujours & ne perdit point ſon rang; de maniere qu'il ſortit de l'eau le premier, & donna le premier coup. Sa valeur ſe fit beaucoup remarquer dans cette action: il montoit un cheval blanc, qui fut tué ſous lui.

Vers 107. *Vivonne, Nantoüillet, & Coiſlin, & Salart.*] *Vivonne:* Louis-Victor de Rochechoüart, Duc de Mortemar & de Vivonne, &c. alors Général des Galeres de France, depuis l'an 1669, & enſuite Maréchal de France, en 1675. Il mourut au mois de Septembre, 1688.

Nantoüillet: le Chevalier de Nantoüillet, ami particulier de notre Auteur, auſſi bien que M. de Vivonne.

Coiſlin: Armand du Cambout, Duc de Coiſlin. Il reçut pluſieurs coups après avoir paſſé le Rhin. Il eſt mort le 16 de Septembre, 1702. âgé de 67. ans.

Vers 109. *Vendôme que ſoutient l'orgueil de ſa naiſſance.*] M. le Chevalier de Vendôme. Quoi qu'il n'eût pas encore 17 ans, il ne laiſſa pas de traverſer le Rhin à cheval; il gagna même un Drapeau & un Etendart qu'il apporta au Roi.

Vers 111. *La Salle, Beringhen, Nogent, Cavois.*] *La Salle:* Le Marquis de la Salle fut des premiers à paſſer le Rhin. Mais les Cuiraſſiers aïant eu ordre de ſe jetter à l'eau, & de paſſer, ils le firent ſi bruſquement qu'aïant rencontré M. de la Salle devant eux, ils le bleſſérent de cinq coups, croïant qu'il étoit Hollandois, quoi qu'il fût habillé à la Françoiſe, & qu'il eût l'écharpe blanche.

Beringhen: Le Marquis de Beringhen, Premier Ecuïer du Roi, & Colonel du Regiment Dauphin. Son cheval ne voulant point paſſer, il ſe jetta

Louis les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa Grandeur, qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux
D'un trenchant aviron déja coupent les eaux.
Cent Guerriers s'y jettant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant;
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;
Et des coups redoublez tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'Onde écume & se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un tems sur les eaux la fortune douteuse.
Mais Louis d'un regard fait bien-tôt la fixer.
Le Destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bien-tôt avec Grammont courent Mars & Bellone.
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne.
Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacez,

dans le Bateau de M. le Prince. Après le passage il se battit vigoureusement, & reçut un coup de mousquet dans la mamelle droite, & plusieurs coups dans ses habits.

Nogent : Armand de Bautru, Comte de Nogent, Capitaine des Gardes de la Porte, Lieutenant Général au Gouvernement d'Auvergne, Maître de la Garde-robe, & Maréchal de Camp des Armées du Roi. Il fut tué au passage du Rhin, d'un coup de mousquet à la tête, & son corps fut inhumé dans l'Eglise de Zevenart, village de Gueldre.

Cavois : Louis d'Oger, Marquis de Cavois, Grand Maréchal des Logis de la Maison du Roi.

Vers 115. ——— *Trente légers vaisseaux.*] Des bateaux de cuivre.

Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passez :
Condé ; dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, & gagne les batailles :
Enguien de son hymen le seul & digne fruit,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'Ennemi renversé fuit & gagne la plaine.
Le Dieu lui-même céde au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à LOUIS la victoire & ses bords.
Du Fleuve ainsi domté la déroute éclatante
A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante :
Wurts l'espoir du païs, & l'appui de ses murs,
Wurts... ah quel nom, GRAND ROI ! quel Hector que ce Wurts !
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux étaller de merveilles !
Bien-tôt on eût vû Skink dans mes Vers emporté,
De ses fameux remparts démentir la fierté.
Bien-tôt..... mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
Finissons, il est tems : aussi-bien si la rime
Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim ;

Vers 132. —— *Qu'Enguien & Condé sont passez,*] *Condé :* M. le Prince de Condé, Louis de Bourbon, l'un des plus grands Capitaines de l'Europe. Il mourut le 11 de Decembre 1686. *Enguien :* M. le Duc D'Enguien son fils.

Vers 142. *A Wurts jusqu'en son camp,* &c.] *Wurts,* Maréchal de Camp des Hollandois, commandoit le Camp destiné à s'opposer au passage du Rhin.

Vers 148. *De ses fameux remparts démentir la fierté.*] Le Fort de Skink fut assiégé par nos troupes le 18 de Juin, & pris le 21.

Vers 151. —— *M'engager dans Arnheim*] Ville considérable des Provinces-Unies, dans le Duché de Gueldre.

Je ne sai pour sortir de porte qu'Hildesheim ;
O ! que le Ciel soigneux de notre Poësie,
GRAND ROI, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie !
Bien-tôt victorieux de cent Peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine en ces lieux si sèche & si stérile,
Qui ne soit en beaux mots par tout riche & fertile.
Là plus d'un Bourg fameux par son antique nom
Vient offrir à l'oreille un agréable son.
Quel plaisir de Te suivre aux rives du Scamandre !
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre :
De juger si les Grecs, qui brisérent ses Tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours !
Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine ?
Est-il dans l'Univers de plage si lointaine,
Où ta valeur, GRAND ROI, ne Te puisse porter,
Et ne m'offre bien-tôt des exploits à chanter ?
Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles ;
Puisqu'ainsi dans deux mois tu prens quarante Villes,
Assuré des bons Vers dont Ton bras me répond ;
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

Elle fut prise par nos troupes sous le commandement de M. de Turenne le 14 de Juin 1672.

Vers 152. —— *De porte qu'Hildesheim.*] Petite Ville de l'Electorat de Tréves.

Vers 154. —— *Plus voisins de l'Asie.*] De la Grece Asiatique dans laquelle étoit située la fameuse Ville de Troie, ou d'Ilion.

EPITRE V.

A MONSIEUR DE GUILLERAGUES.

L'Auteur fait voir dans cette Epître que la véritable felicité consiſte dans la connoiſſance de ſoi-même ; & qu'on ſe trompe quand on cherche ſon bonheur autre part que chez ſoi. Cette Piéce fut compoſée en 1674, & publiée l'année ſuivante.

ESPRIT né pour la Cour, & Maître en l'art de plaire,
GUILLERAGUES, qui ſais & parler & te taire,
Apprens-moi, ſi je dois ou me taire, ou parler.
Faut-il dans la Satire encor me ſignaler,
Et dans ce champ fécond en plaiſantes malices,
Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices ?
Jadis, non ſans tumulte, on m'y vit éclater :
Quand mon eſprit plus jeune, & prompt à s'irriter,
Aſpiroit moins au nom de diſcret & de ſage :
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon viſage.
Maintenant que le tems a meuri mes deſirs,
Que mon âge, amoureux de plus ſages plaiſirs,

Vers 2. *Guilleragues, qui, &c.*] Mr. de Guilleragues, à qui cette Epître eſt adreſſée, étoit de Bourdeaux, où il avoit été Premier Préſident de la Cour des Aides. Il fut enſuite Secretaire de la Chambre & du Cabinet de Sa Majeſté ; & pendant quelque tems il eut la direction de la Gazette. Au mois de Decembre 1677, le Roi le nomma Ambaſſadeur à Conſtantinople, où il alla en 1679, & il mourut d'Apoplexie quelques années après.

Bien-tôt s'en va frapper à ſon neuviéme luſtre ;
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illuſtre.
Que d'une égale ardeur mille Auteurs animez
Aiguiſent contre moi leurs traits envenimez :
Que tout, juſqu'à Pinchêne, & m'inſulte & m'accable ;
Aujourd'hui vieux Lion je ſuis doux & traitable.
Je n'arme point contre eux mes ongles émouſſez.
Ainſi que mes chagrins mes beaux jours ſont paſſez.
Je ne ſens plus l'aigreur de ma bile premiére,
Et laiſſe aux froids Rimeurs une libre carriére.
Ainſi donc Philoſophe à la Raiſon ſoumis,
Mes defauts deſormais ſont mes ſeuls ennemis.
C'eſt l'Erreur que je fuis ; c'eſt la Vertu que j'aime.
Je ſonge à me connoître, & me cherche en moi-même.
C'eſt là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'Aſtrolabe en main un autre aille chercher
Si le Soleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon axe ;
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe :
Que Rohaut vainement ſéche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pû ſe mouvoir :

Vers 13. *Bien-tôt s'en va frapper à ſon neuviéme luſtre.*] Un luſtre eſt l'eſpace de cinq ans : ainſi il approchoit de ſa quarante-uniéme année.

Vers 17. *Que tout juſqu'à Pinchêne*, &c.] Voïez la Remarque ſur le vers 163. du cinquiéme chant du Lutrin, où il eſt parlé de Pinchêne.

Vers 28. *Que l'Aſtrolabe en main*, &c.] Voïez ce qu'on a dit ſur le vers 429. de la Satire X.

Vers 30. *Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe.*] Les Aſtronomes appellent *Parallaxe*, la difference qui eſt entre le *lieu veritable* d'un aſtre, & *ſon lieu apparent* ; c'eſt-à-dire, entre le lieu du Firmament auquel l'aſtre répondroit s'il étoit vû du centre de la Terre ; & le lieu auquel cet aſtre répond, étant vû de la ſurface de la Terre.

Vers 31. *Que Rohaut vainement*, &c.]

Ou que Bernier compose & le sec & l'humide
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
Pour moi sur cette mer, qu'ici-bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons;
A régler mes desirs, à prévenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.
C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous:
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la Terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?
Possedé d'un ennui, qu'il ne sauroit domter,
Il craint d'être à soi-même, & songe à s'éviter.
C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'Aurore,
Où le Perse est brûlé de l'Astre qu'il adore.

Vers 33. *Ou que Bernier compose, &c.*] *Rohaut* dit avec *Descartes*, que tout espace étant Corps, ce qu'on appelle *vuide* seroit espace, & corps par conséquent; & qu'ainsi non-seulement il n'y a point de vuide, mais qu'il n'y en peut même point avoir. *Bernier* au contraire veut, après Gassendi, que tout soit composé d'atomes indivisibles, qui errent dans un espace vuide infini, & que ces atomes ne peuvent se mouvoir sans laisser nécessairement entr'eux de petits espaces vuides.

Jacques *Rohaut*, d'Amiens en Picardie, mourut à Paris en 1675. Il est enterré à Sainte Geneviéve, où l'on voit son Epitaphe à côté de celle du fameux Descartes. François *Bernier*, Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, après avoir fait de longs voïages, & séjourné long-tems dans le Mogol, revint à Paris, où il est mort. Il a fait l'Abregé de Gassendi.

Vers 44. *Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui*) Horace; Ode I. du livre III.

Post equitem sedet atra cura.

De nos propres malheurs auteurs infortunez,
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînez.
A quoi bon ravir l'or au sein du Nouveau Monde?
Le bonheur tant cherché sur la Terre & sur l'Onde,
Est ici, comme aux lieux où meurit le Coco,
Et se trouve à Paris, de même qu'à Cusco :
On ne le tire point des veines du Potose.
Qui vit content de rien, possède toute chose.
Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins,
Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.
O ! que si cet Hiver un rhume salutaire,
Guérissant de tous maux mon avare Beau-pere,
Pouvoit, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir sa maison d'un agréable deüil !
Que mon ame, en ce jour de joïe & d'opulence,
D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense!
Disoit le mois passé, doux, honnête & soumis,
L'héritier affamé de ce riche Commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.

Vers 55. ——— *Comme aux lieux où meurit le Coco*,] Dans les Indes Orientales, & dans l'Affrique.

Vers 56. ——— *De même qu'à Cusco.*] Ville Capitale du Perou dans l'Amérique.

Vers 57. ——— *Des veines du Potose.*] Le *Potose* ou *Potosi*. Montagne où sont les mines d'Argent, dans le Perou.

Vers 54. *Le bonheur tant cherché*, &c.] Horace, Epître II. du Livre I.

——— *Navibus atque.*
Quadrigis petimus benè vivere, &c.

Vers 61. *O ! que si cet Hiver, un rhume salutaire*, &c.] Perse, Sat. 2. v. 9.

——— *O si*
Ebullet patrui præclarum funus ! &c.

La Mort vient de saisir le Vieillard catherreux,
Voilà son Gendre riche. En est-il plus heureux?
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
Déja nouveau Seigneur il vante sa noblesse.
Quoique fils de Meûnier encor blanc du Moulin,
Il est prêt à fournir ses titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare.
Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,
Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuïeux.
Il vivroit plus content, si comme ses aïeux,
Dans un habit conforme à sa vraïe origine,
Sur le Mulet encore il chargeoit la farine.
Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant?
Que le faste éblouit d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on; sans lui tout est stérile.
La Vertu sans l'Argent n'est qu'un meuble inutile.
L'Argent en honnête homme érige un scélérat.
L'Argent seul au Palais peut faire un Magistrat.
Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infame,
Dit ce Fourbe sans foi, sans honneur, & sans ame;
Dans mon coffre tout plein de rares qualitez,
J'ai cent mille vertus en Louis bien comptez.
Est-il quelque talent que l'argent ne me donne?
C'est ainsi qu'en son cœur ce Financier raisonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne sauroit decevoir,
Qui mets au rang des biens l'Esprit & le Savoir,

* Vers 86. *La Vertu sans argent n'est qu'un meuble inutile.*] Horace, Epître I. Liv. I.

O Cives, Cives, quærenda pecunia primum est.
Virtus post nummos.

J'estime autant Patru, même dans l'indigence,
Qu'un Commis engraissé des malheurs de la France.
Non que je sois du goût de ce Sage insensé;
Qui d'un argent commode esclave embarrassé,
Jetta tout dans la mer, pour crier, Je suis libre.
De la droite raison je sens mieux l'équilibre:
Mais je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
La Vertu se contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues?
Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,
Ton Ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.
Mon Pere, soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa pour rouler & pour vivre,
Un revenu léger, & son exemple à suivre.
Mais bien-tôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, cousin, beau-frere de Greffier,

Vers 97. *J'estime autant Patru*, &c.] Olivier Patru, fameux Avocat, & le meilleur Grammairien de notre Siécle. Voïez la Remarque sur le vers 123. de la Satire I.

Vers 99. —— *De ce Sage insensé.*] Cratès, Philosophe Cynique.

Vers 108. *Mon Pere.*] Gilles Boileau, Greffier du Conseil de la Grand' Chambre: également recommandable par sa probité, & par son expérience dans les affaires. Il mourut en 1657. âgé de 73. ans.

Vers 109. *En mourant me laissa*, &c.] Environ douze mille Ecus de Patrimoine, dont notre Auteur mit environ le tiers à fond-perdu sur l'Hôtel de Ville de Lion, qui lui fit une rente de quinze cens livres pendant sa vie. Mais son bien s'augmenta considérablement dans la suite, par des successions, & par des pensions que le Roi lui donna.

Vers 112. —— *Frere, Oncle, Cousin, Beau-frere de Greffier.*] *Frere:* de Jérôme Boileau son aîné, qui a possédé la Charge du Pere. Il mourut au mois de Juillet 1679.

Oncle: de Mr. Dongois, Greffier de l'Audience à la Grand' Chambre; fils d'une Sœur de l'Auteur.

Cousin: du même Mr. Dongois, qui a épousé une cousine

Pouvant charger mon bras d'une utile liasse ;
J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
La Famille en pâlit, & vit en frémissant,
Dans la poudre du Greffe un Poëte naissant.
On vit avec horreur une Muse effrénée
Dormir chez un Greffier la grasse matinée.
Dès-lors à la richesse il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquerir, j'appris à m'en passer ;
Et sur tout redoutant la basse servitude,
La libre Vérité fut toute mon étude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût crû, que pour moi le Sort dût se fléchir ?
Mais du plus grand des Rois la bonté sans limite,
Toujours prête à courir au devant du mérite,
Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
La brigue, ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adversaires,
Ne purent dans leur course arrêter ses bien-faits.
C'en est trop : mon bonheur a passé mes souhaits.
Qu'à son gré desormais la Fortune me jouë ;
On me verra dormir au branle de sa rouë.
Si quelque soin encore agite mon repos,
C'est l'ardeur de louer un si fameux Héros ;

germaine de notre Poëte.

Beau-frere : de Mr. Sirmond qui a eu la même Charge de Greffier du Conseil de la Grand' Chambre.

Vers 118. *La grasse matinée.*] Il étoit un grand dormeur, particuliérement dans sa jeunesse : il se levoit ordinairement fort tard, & dormoit encore l'après-diner.

Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lorsque je dors, en sursaut me réveille ;
Me dit que ces bienfaits dont j'ose me vanter,
Par des Vers immortels ont dû se mériter.
C'est là le seul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais si dans le beau feu du zéle qui m'enflâme,
Par un Ouvrage enfin des Critiques vainqueur,
Je puis sur ce sujet satisfaire mon cœur ;
Guilleragues, plain-toi de mon humeur légére,
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangére,
Ou d'un vil interêt reconnoissant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

EPITRE VI.

A MONSIEUR DE LAMOIGNON.

Cette Epitre a été composée en l'année 1677. L'Auteur y décrit les douceurs dont il jouit à la Campagne, & les chagrins qui l'attendent à la Ville. Horace a fait une Satire sur le même sujet, elle est la sixiéme du Livre 2.

OUI, LAMOIGNON, je fuis les chagrins de la Ville,
Et contre eux la Campagne eſt mon unique azile.

Vers 1. *Oui, Lamoignon*, &c.] Chrestien-François de Lamoignon, né le 26 de Juin, 1644, mourut le 7 d'Août, 1709. après s'être fait admirer successivement dans les Charges d'Avocat Général, & de Président à Mortier.

Du Lieu qui m'y retient veux-tu voir le Tableau ?
C'eſt un petit Village, ou plûtôt un Hameau,
Bâti ſur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine au pié des monts, que ſon flot vient laver,
Voit du ſein de ſes eaux vingt Iſles s'élever,
Qui partageant ſon cours en diverſes maniéres,
D'une Riviére ſeule y forme vingt Riviéres.
Tous ſes bords ſont couverts de Saules non plantez,
Et de Noïers ſouvent du Paſſant inſultez.
Le Village au deſſus forme un amphitéatre.
L'Habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre.
Et dans le roc, qui céde & ſe coupe aiſément,
Chacun ſait de ſa main creuſer ſon logement.
La Maiſon du Seigneur, ſeule un peu plus ornée,
Se préſente au dehors de murs environnée.
Le Soleil en naiſſant la regarde d'abord ;
Et le mont la défend des outrages du Nord.
C'eſt là, cher Lamoignon, que mon eſprit tranquile
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes deſirs,
J'achete à peu de frais de ſolides plaiſirs.
Tantôt, un livre en main errant dans les prairies,
J'occupe ma raiſon d'utiles rêveries.
Tantôt cherchant la fin d'un Vers que je conſtrui,
Je trouve au coin d'un Bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois à l'appât d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant, le poiſſon trop avide ;

Vers 4. *C'eſt un petit Village,* &c.] Hautile, près de la Roche-Guïon, du côté de Mante, à treize lieues de Paris.

Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table, au retour, propre & non magnifique
Nous présente un repas agréable & rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Brousſain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
La maison le fournit, la Fermiére l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour! ô Champs aimez des Cieux!
Que pour jamais foulant vos prez délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier tout le monde!
Mais à peine du sein de vos vallons chéris
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
Un Cousin abusant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & sans me débotter,
Chez vingt Juges pour lui j'aille solliciter.

Vers 35. —— *Aux dogmes du Brousſain.*] René Brulart, Comte du Brousſain, l'un des hommes de France qui se plaisoit & s'entendoit le mieux à la bonne chere.

Vers 38. *Et mieux que Bergerat.*] Fameux Traiteur.

Vers 46. *Un Cousin abusant,* &c.] Ce Cousin se nommoit Baltazar Boileau. Il avoit eu des biens considérables, & entre autres, trois charges de Païeur des Rentes; mais ces Charges aïant été supprimées, il étoit obligé de solliciter le rembourſement de sa finance: & il avoit engagé notre Auteur dans ses sollicitations, sur-tout auprès de M. Colbert.

Vers 39. *O fortuné séjour! ô champs,* &c.] Horace, Sat. 6. livre II.

O rus, quando ego te aspiciam? quandoque licebit
Nunc Veterum libris, nunc somno & inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?

Il faut voir de ce pas les plus considérables.
L'un demeure aux Marais, & l'autre aux Incurables.
Je reçoi vingt avis qui me glacent d'effroi.
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi;
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roi, que dit-il? Le Roi se prit à rire.
Contre vos derniers Vers on est fort en courroux:
Pradon a mis au jour un Livre contre vous,
Et chez le Chapelier du coin de notre Place,
Autour d'un Caudebec j'en ai lû la Préface.
L'Autre jour sur un mot la Cour vous condamna,
Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina.
Un Ecrit scandaleux sous votre nom se donne.
D'un Pasquin, qu'on a fait, au Louvre on vous soupçonne.
Moi? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Roïal.
Douze ans sont écoulez depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les essais de ma plume,
Donna pour mon malheur, un trop heureux volume,
Toujours, depuis ce tems, en proie aux sots discours,
Contre eux la Vérité m'est un foible secours.

Vers 50. *L'un demeure aux Marais, & l'autre aux Incurables.*] Horace, Epitre 2. du livre II.

Cubat hic in Colle Quirini,
Hic extremo in Aventino: visendus uterque.
Intervalla vides humanè commoda.

Vers 64. *Douze ans sont écoulez,* &c.] Horace, Sat. 6. L. II.

Septimus octavo propior jam fugerit annus,
Ex quo Mecœnas me cœpit habere suorum, &c.

Vient-il

Vient-il de la Province une Satire fade,
D'un Plaisant du païs insipide boutade;
Pour la faire courir, on dit qu'elle est de moi:
Et le sot Campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
Non; à d'autres, dit-il; on connoît votre stile.
Combien de tems ces Vers vous ont-ils bien coûté?
Ils ne sont point de moi, Monsieur, en vérité.
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges?
Ah! Monsieur, vos mépris vous servent de loüanges.
Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge, si toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le tems de courtiser les Muses.
Le monde cependant se rit de mes excuses,
Croit que pour m'inspirer sur chaque évenement,
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le Roi va tout réduire en poudre,
Et dans Valencienne est entré comme un foudre;
Que Cambrai, des François l'épouvantable écueil,
A vû tomber enfin ses murs & son orgueil:

Vers 69. *Vient-il de la Province une Satire fade*, &c.] Dans les éditions contrefaites des œuvres de Mr. Despreaux, les Libraires ont inseré quantité de méchantes Satires dont il n'est point l'Auteur, & qui sont indignes de lui. Telles sont les Satires *contre le Mariage*, contre les *maltôtes Ecclésiastiques*; contre les *Directeurs*; contre les *Abbez*: & plusieurs autres Piéces de la même force. Quelque remarquable que soit la difference qu'il y a entre ces Satires & celles de notre Auteur, bien des gens qui n'ont pas le discernement assez juste, ou qui n'en ont point du tout, ne laissent pas de lui attribuer ces miserables Piéces.

Vers 86. *Et dans Valenciene.*] Le Roi aïant fait investir la ville de Valencienne au commencement de Mars 1677. cette Ville, après quelques jours de siége, fut emportée d'assaut en moins d'une demi-heure.

Vers 87. *Que Cambrai, des*

Que devant Saint-Omer, Naſſau, par ſa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complète.
Dieu ſait comme les Vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cageoler,
Et dans ce tems guerrier, & fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les Vers comme l'on prend les Villes.
Mais moi, dont le génie eſt mort en ce moment,
Je ne ſai que répondre à ce vain compliment:
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux eſt le Mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de ſoi-même en un coin retiré!
Que l'amour de ce rien, qu'on nomme Renommée,
N'a jamais enïvré d'une vaine fumée;
Qui de ſa liberté forme tout ſon plaiſir,
Et ne rend qu'à lui ſeul conte de ſon loiſir!
Il n'a point à ſouffrir d'affronts ni d'injuſtices,
Et du peuple inconſtant il brave les caprices.

François l'épouvantable écueil.] Sous les régnes précedens, Cambrai avoit été aſſiégé inutilement par les François; mais après vingt jours de ſiége, le Roi ſe rendit maître de la Ville & de la Citadelle, le 17. d'Avril 1677.

Vers 90. *De Philippe vainqueur*, &c.] Philippe de France, Duc d'Orleans, fit le ſiége de Saint-Omer, pendant que le Roi aſſiégeoit Cambrai. Guillaume de Naſſau, Prince d'Orange, déſeſpérant de ſauver Cambrai, marcha avec trente mille hommes pour ſecourir Saint-Omer, & vint ſe poſter ſur les hauteurs de Caſſel. Au bruit de ſa marche, le Duc d'Orleans laiſſa des Troupes devant la Place; & quoi qu'inférieur en nombre, il alla au devant de lui pour le combattre. Malgré le déſavantage du nombre & du lieu, ce Prince remporta une victoire complette le 11. Avril 1677, & mit en fuite le Prince d'Orange avec ſes troupes. Après la victoire de Caſſel, le Duc d'Orleans rentra dans les Lignes pour continuer le ſiége de Saint-Omer qui capitula le 20. du même mois.

Mais nous autres faiſeurs de Livres & d'Ecrits,
Sur les bords du Permeſſe aux loüanges nourris,
Nous ne ſaurions briſer nos fers & nos entraves ;
Du Lecteur dédaigneux honorables eſclaves.
Du rang où notre eſprit une fois s'eſt fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne ſaurions décheoir.
Le Public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajoûter merveilles ſur merveilles.
Au comble parvenus il veut que nous croiſſions.
Il veut en vieilliſſant que nous rajeuniſſions.
Cependant tout décroît, & moi-même à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le viſage,
Déja moins plein de feu, pour animer ma voix
J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des Bois.
Ma Muſe qui ſe plaît dans leurs routes perduës,
Ne ſauroit plus marcher ſur le pavé des ruës.
Ce n'eſt que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus par quelle humeur ſauvage,
Tout l'Eté loin de toi demeurant au village,
J'y paſſe obſtinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris ſi peu de paſſion.

Vers 116. *Il veut en vieilliſſant, que nous rajeuniſſions.*] C'eſt pour ſe plaindre de cette injuſtice, qu'il a compoſé l'Epitre X. à ſes Vers.

Vers 117. *Et moi-même à qui l'âge*, &c.] Il étoit dans ſa quarante-uniéme année.

Vers 127. *J'y paſſe obſtinément les ardeurs du Lion.*] Le mois de Juillet.

Vers 127. ——— *Les ardeurs du Lion.*] Horace, Ep. 10. livre I.

——— *Ubi gratior aura*
Leniat & rabiem Canis, & momenta Leonis.

C'eſt à toi, Lamoignon, que le rang, la naiſſance,
Le mérite éclatant, & la haute éloquence
Appellent dans Paris aux ſublimes emplois,
Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des Loix.
Tu dois là tous tes ſoins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'Orphelin ne crie;
Que l'Oppreſſeur ne montre un front audacieux;
Et Thémis pour voir clair a beſoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris Citoïen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prez & des forêts.
Laiſſe-moi donc ici, ſous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
Et que Cerès contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ſes nouveaux bienfaits
Le Vendangeur ravi de ploïer ſous le faix,
Auſſi-tôt ton Ami, redoutant moins la Ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville.
Là, dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,
Tu me verras ſouvent à te ſuivre empreſſé,
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Apprentif Cavalier galopper ſur ta trace.
Tantôt ſur l'herbe aſſis au pié de ces côteaux,
Où Policréne épand ſes liberales eaux,

Vers 146. —— *Pour s'enfuïr à Bâville.*] Terre qui appartient à Mr. de Lamoignon. Elle eſt à neuf lieues de Paris, du côté d'Etampes & de Chartres.

Vers 152. *Où Polycréne épand ſes liberales eaux.*] Fontaine à une demi-lieuë de Bâville, ainſi nommée par Mr. le Premier Préſident de Lamoignon.

Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Discourir des Vertus dont tu fais ton étude :
Chercher quels sont les biens véritables ou faux :
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts :
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste Science, ou la Vertu solide.
C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.
Heureux ! si les Fâcheux, promts à nous y chercher,
N'y viennent point semer l'ennuïeuse tristesse.
Car dans ce grand concours d'Hommes de toute espéce,
Que sans cesse à Bâville attire le devoir ;
Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le soir,
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiégent les allées.
Alors sauve qui peut, & quatre fois heureux,
Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

Vers 155. *Chercher quels sont les biens*, &c.] Horace, Sat. 6. Livre II.

Quod magis ad nos
Pertinet, & nescire malum est, agitamus, &c.

EPITRE VII.

A M. RACINE.

Le sujet de cette Epître est l'utilité qu'on peut retirer de la jalousie de ses ennemis, & en particulier des bonnes & des mauvaises critiques. Elle fut composée à l'occasion de la Tragédie de Phédre & Hippolite, que M. Racine fit représenter pour la premiere fois, le premier Janvier 1677.

QUE tu sais bien, RACINE, à l'aide d'un Acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Gréce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.
Ne croi pas toutefois, par tes savans Ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Si-tôt que d'Appollon un Génie inspiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,

Vers 1. *Que tu sçais bien, Racine.*] Jean Racine, l'un des plus célébres Poëtes du XVII. Siécle, nâquit à la Ferté-Milon le 11. Decembre 1639. Il fut élevé à Port-Royal, où il s'appliqua tellement à l'Etude des anciens Auteurs, que leur langue lui étoit devenuë aussi familiere que la sienne propre. Il commença à 21. ans à donner des Piéces de Théatre qui feront à jamais l'honneur de son Siécle. A ces rares talens, il joignit dans les dernieres années de sa vie une piété solide & sincére, qui le fit renoncer aux Muses profanes pour se consacrer à des objets plus dignes de lui; il fut reçu à l'Académie Françoise en 1673. & mourut le 22. Avril 1699.

Vers 6. *En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.*] Célébre Actrice. Mr. Racine qui récitoit admirablement bien, avoit pris soin de la former. Elle mourut au mois de Juillet 1698. à Auteuil, près de Paris, où elle étoit allé prendre l'air.

En cent lieux contre lui les cabales s'amassent.
Ses Rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumiére importunant les yeux,
De ses propres Amis lui fait des Envieux.
La Mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'Injustice & l'Envie;
Faire au poids du bon sens peser tous ses Ecrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par priere,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantez,
Furent des sots Esprits à nos yeux rebutez.
L'Ignorance & l'Erreur à ses naissantes Piéces,
En habits de Marquis, en robes de Comtesses,

Vers 19. *Avant qu'un peu de terre obtenu par priere*, &c.] Moliere étant mort, les Comédiens se disposoient à lui faire un Convoi magnifique; mais Mr. de Harlai, Archevêque, ne voulut pas permettre qu'on l'inhumât. La femme de Moliere alla sur le champ à Versailles se jetter aux piés du Roi pour se plaindre de l'injure que l'on faisoit à la mémoire de son mari, en lui refusant la sépulture. Mais le Roi la renvoïa en lui disant, que cette affaire dépendoit du ministére de Mr. l'Archevêque, & que c'étoit à lui qu'il falloit s'adresser. Cependant Sa Majesté fit dire à ce Prélat, qu'il fit en sorte d'éviter l'éclat & le scandale. Mr. l'Archevêque révoqua donc sa défense, à condition que l'enterrement seroit fait sans pompe & sans bruit. Il fut fait par deux Prêtres qui accompagnérent le Corps, sans chanter; & on l'enterra dans le Cimetiére qui est derriére la Chapelle de St. Joseph, dans la Ruë Montmartre. Tous ses amis y assistérent, aiant chacun un flambeau à la main. La Moliere s'écrioit par tout: *Quoi, l'on refusera la sepulture à un homme qui mérite des Autels!*

Vers 22. *A ses naissantes Piéces.*] *L'Ecole des Femmes*, qui est une des premiéres Comédies de Moliere, fut fort suivie, & encore plus critiquée.

Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la Scéne plus éxacte.
Le Vicomte indigné sortoit au second Acte.
L'un défenseur zélé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au Parterre.
Mais si-tôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut raïé du nombre des Humains,
On reconnut le prix de sa Muse éclipsée.
L'aimable Comédie avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espera revenir,
Et sur ses brodequins ne pût plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du Théatre Comique.
Toi donc, qui t'élevant sur la Scéne Tragique,
Suis les pas de Sophocle, & seul de tant d'Esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris;
Cesse de t'étonner, si l'Envie animée,
Attachant à ton nom sa roüille envenimée,

Vers 27. *Le Commandeur vouloit la Scéne plus éxacte.*] Le Commandeur de Souvré n'approuvoit pas la Comédie de l'Ecole des Femmes.

Vers 28. *Le Vicomte indigné sortoit au second Acte.*] Le Comte de Brouſſin pour faire sa Cour au Commandeur, sortit un jour au second Acte de la Comédie, disant tout haut qu'il ne savoit pas comment on avoit la patience d'écouter une Piéce où l'on violoit ainsi les régles.

Vers 29. —— *Des Bigots mis en jeu.*] Dans la Comédie du Tartuffe.

Vers 31. *L'Autre fougueux Marquis.*] Les *Marquis* ridicules de la Cour, auſquels ont succedé les *Petits-Maîtres*, étoient extrémement irritez contre Moliere, parce qu'il les joüoit, & qu'il mettoit leurs propres mots auſſi-bien que leurs maniéres, dans ses Comédies.

La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit;
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le Mérite en repos s'endort dans la paresse:
Mais par les Envieux un Génie excité
Au comble de son Art est mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît & s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et peut-être ta plume aux Censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles Envieux ne blesse point la vûë;
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis
De bonne heure a pourvu d'utiles Ennemis:

Vers 45. *La calomnie en main quelquefois te poursuit.*] Madame Des-Houlieres avoit fait un Sonnet Satirique contre la Phédre de Mr. Racine. Ce Sonnet fut rempli sur les mêmes rimes contre M. le Duc de Nevers, qui en accusa faussement Mr. Racine.

Vers 53. *Et peut-être ta plume aux Censeurs de Pyrrhus Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.*] Ces deux vers désignent l'*Andromaque*, & *Britannicus*, Tragédies de Racine. Il avoit fait représenter l'*Andromaque* en 1668. Sur cette Piéce l'on jugea que son Auteur qui étoit encore fort jeune, égaleroit un jour, & peut-être surpasseroit le grand Corneille. Néanmoins l'Andromaque trouva des Censeurs. On condamna sur-tout le caractere de Pyrrhus, qu'on trouvoit trop violent, trop emporté, trop farouche. Ce fut le jugement qu'en portérent quelques personnes judicieuses, particuliérement le grand Prince de Condé. On fit alors une Critique de l'Andromaque en forme de Comédie, dans laquelle on accusoit encore Pyrrhus de brutalité, & même d'être un mal-honnête-homme, parce qu'il manquoit de parole à Hermione. Mr. Racine compola ensuite *Britannicus*; & dans cette Piéce il s'attacha à donner dans le personnage de Burrhus, le Caractére d'un parfaitement honnête-homme.

Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë,
Qu'au foible & vain talent dont la France me louë.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe à chaque trait que ma plume hazarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sai sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-tôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sai leur répondre:
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus croissant en vertu je songe à me venger.
Imite mon exemple, & lors qu'une Cabale,
Un flot de vains Auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine, & de leur mauvais sens:
Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes Vers une ignorance vaine?
Le Parnasse François, ennobli par ta veine,
Contre tous ses complots saura te maintenir,
Et soûlever pour toi l'équitable Avenir.
Et qui, voïant un jour la douleur vertueuse
De Phédre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne benira d'abord le siécle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?
Cependant laisse ici gronder quelques Censeurs,
Qu'aigrissent de tes Vers les charmantes douceurs.

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire ?
Que l'Auteur du Jonas s'empresse pour les lire ?
Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,
Ou le sec Traducteur du François d'Amyot :
Pourvû qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du Peuple, des Grands, des Provinces goûtées ;
Pourvû qu'ils puissent plaire au plus puissant des Rois ;
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois :
Qu'Enguien en soit touché, que Colbert & Vivone,
Que la Rochefoucaut, Marsillac & Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer
A leurs traits délicats se laissent pénétrer.

Vers 87. *Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire ?*] Pierre Perrin, mauvais Poëte dont il a été parlé sur le vers 44. de la Satire VII.

Vers 88. *Que l'Auteur du Jonas.*] Voïez la Remarque sur le vers 91. de la Satire IX.

Vers 89. —— *De Senlis le Poëte idiot.*] Liniere avoit la phisionomie d'un idiot. Il ne réussissoit qu'à faire des chansons impies ; c'est pourquoi notre Auteur lui reprocha un jour, qu'il n'avoit de l'esprit que contre Dieu. On l'appelloit *l'Athée de Senlis.*

Vers 90. *Ou le sec Traducteur du François d'Amyot.*] Jacques Amyot, Auteur célébre, qui a traduit en François toutes les œuvres de Plutarque. L'Abbé Tallemant l'aîné entreprit en 1663. d'en faire une nouvelle traduction, dans laquelle on prétend qu'il n'a fait que regrater celle d'Amyot, & la mettre en meilleur langage, sans consulter l'original Grec.

Vers 96. *Que La Rochefoucaut, Marsillac, & Pompone.*] Mr. le Duc de La Rochefoucaut, aussi célébre par la beauté de son esprit, que par la noblesse de sa naissance. C'est l'Auteur du Livre des Maximes morales.

Marsillac : Le Prince de Marsillac, fils de M. le Duc de La Rochefoucaut.

Pompone : Simon Arnaud, Marquis de *Pompone*, Ministre d'Etat.

Vers 87. *Et qu'importe à nos vers*, &c.] Horace, Sat. 10. livre I.

Men' moveat cimex Pantilius ? aut crucier quod
Vellicet absentem Demetrius, &c.

Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauzier voulût lui donner son suffrage!
C'est à de tels Lecteurs que j'offre mes Ecrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles Esprits,
Admirateurs zelez de toute œuvre insipide,
Que non loin de la Place où Brioché préside,
Sans chercher dans les Vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon.

Vers 100. *Que Montauzier voulût lui donner son suffrage*] Le souhait obligeant & flateur qui est exprimé dans ce vers, produisit sur le cœur de Mr. le Duc de Montauzier tout l'effet que l'Auteur s'en étoit promis. Ce Duc passa de l'estime qu'il avoit pour M. Despreaux, à une veritable amitié qui a duré toute sa vie.

Vers 104. *Que non loin de la Place, où Brioché préside.*] *Brioché*, fameux Joüeur de Marionettes, logé près des Comédiens.

Vers 101. *C'est à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.* Horace, au même endroit.

Complures alios, doctos ego quos & amicos
Prudens præterea, &c.

A

EPITRE VIII.

AU ROI.

L'Auteur appelloit ordinairement cette Epître-ci son Remercîment. *En effet, il y marque plus particulierement que dans le reste de ses Ouvrages la reconnoissance qu'il avoit des bienfaits dont Sa Majesté l'avoit gratifié. Elle fut composée en* 1675. *mais il ne la fit paroître que l'année suivante.*

GRAND ROI, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.
Tu sais bien que mon stile est né pour la Satire,
Mais mon Esprit contraint de la désavoüer,
Sous Ton Regne étonnant ne veut plus que loüer.

Tantôt dans les ardeurs de ce zele incommode,
Je ſonge à meſurer les ſillabes d'une Ode,
Tantôt d'une Enéïde Auteur ambitieux,
Je m'en forme déja le plan audacieux.
Ainſi toujours flaté d'une douce manie,
Je ſens de jour en jour dépérir mon génie;
Et mes Vers en ce ſtile ennuïeux, ſans appas,
Deshonorent ma plume; & ne T'honorent pas.
Encor ſi Ta valeur à tout vaincre obſtinée,
Nous laiſſoit, pour le moins, reſpirer une année,
Peut-être mon Eſprit, prompt à reſſuſciter,
Du tems qu'il a perdu ſauroit ſe r'acquiter.
Sur ces nombreux défauts, merveilleux à décrire,
Le Siécle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.
Mais à peine Dinan & Limbourg ſont forcez,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terraſſez.
Ton courage affamé de peril & de gloire,
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
Souvent ce qu'un ſeul jour te voit éxécuter,
Nous laiſſe pour un an d'actions à conter.
Que ſi quelquefois las de forcer des murailles,
Le ſoin de tes Sujets te rappele à Verſailles,
Tu viens m'embarraſſer de mille autres Vertus.
Te voïant de plus près, je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un ſéjour plein de charmes,
Tu n'es pas moins Heros qu'au milieu des alarmes.
De ton Trône agrandi portant ſeul tout le faix,
Tu cultives les Arts: Tu répans les bienfaits;

Tu sais récompenser jusqu'aux Muses critiques.
Ah! croi-moi, c'en est trop. Nous autres Satiriques,
Propres à relever les sottises du tems,
Nous sommes un peu nez pour être mécontens.
Notre Muse, souvent paresseuse & stérile
A besoin, pour marcher, de colere & de bile.
Notre stile languit dans un remercîment:
Mais, GRAND ROI, nous savons nous plaindre élégamment.
O! que si je vivois sous les regnes sinistres
De ces Rois nez valets de leurs propres Ministres,
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leurs tems ne prêtoient que leur nom;
Que, sans les fatiguer d'une loüange vaine,
Aisément les bons mots couleroient de ma veine!
Mais toujours sous Ton Regne il faut se récrier.
Toujours, les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans cesse à t'admirer ma Critique forcée
N'a plus, en écrivant de maligne pensée;
Et mes chagrins sans fiel, & presque évanouïs,
Font grace à tout le siécle en faveur de LOUIS.
En tous lieux cependant la Pharsale approuvée,
Sans crainte de mes Vers, va la tête levée.
La Licence par tout regne dans les Ecrits.
Déja le mauvais Sens reprenant ses esprits,

Vers 42. *De ces Rois nez valets de leurs propres Ministres.*] Les derniers Rois de la premiere Race laissoient toute l'administration des affaires aux Maires du Palais.

Vers 53. —— *La Pharsale approuvée.*] La Pharsale de Brebœuf.

Songe à nous redonner des Poëmes Epiques,
S'empare des Discours, mêmes Académiques.
Perrin a de ses Vers obtenu le pardon;
Et la Scene Françoise est en proie à Pradon.
Et moi, sur ce sujet, loin d'exercer ma plume,
J'amasse de Tes Faits le pénible volume;
Et ma Muse occupée à cet unique emploi,
Ne regarde, n'entend, ne connoît plus que Toi.
Tu le sais bien pourtant, cette ardeur empressée
N'est point en moi l'effet d'une ame intéressée.
Avant que Tes bienfaits courussent me chercher,
Mon zele impatient ne se pouvoit cacher.
Je n'admirois que Toi. Le plaisir de le dire
Vint m'apprendre à loüer au sein de la Satire.
Et depuis que Tes dons sont venus m'accabler,
Loin de sentir mes Vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remords légitime,
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me semble, GRAND ROI, dans mes nouveaux Ecrits,
Que mon encens païé n'est plus du même prix.
J'ai peur que l'Univers, qui sait ma récompense,
N'impute mes transports à ma reconnoissance;
Et que par Tes présens mon Vers décrédité
N'ait moins de poids pour Toi dans la Postérité.
Toutefois je sai vaincre un remords qui Te blesse.
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse,
A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un si juste soin se pourra donc charger?
Ah! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie.
Le zele à mon Esprit tiendra lieu de génie.

Horace tant de fois dans mes Vers imité,
De vapeurs en son tems, comme moi, tourmenté,
Pour amortir le feu de sa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois sut égaïer sa bile.
Mais de la même main qui peignit Tullius,
Qui d'affronts immortels couvrit Figellius,
Il sut fléchir Glycére, il sut vanter Auguste,
Et marquer sur la Lyre une cadence juste.
Suivons les pas fameux d'un si noble Ecrivain.
A ces mots quelquefois prenant la Lyre en main,
Au récit que pour Toi je suis prêt d'entreprendre,
Je croi voir les Rochers accourir pour m'entendre;
Et déja mon Vers coule à flots précipitez;
Quand j'entens le Lecteur, qui me crie, Arrêtez.
Horace eut cent talens: mais la nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre.
Vous passez en audace & Perse & Juvénal:
Mais sur le ton flateur Pinchêne est votre égal.
A ce discours, GRAND ROI, que pourrois-je répondre?
Je me sens sur ce point trop facile à confondre,
Et sans trop relever des reproches si vrais,
Je m'arrête à l'instant, j'admire, & je me tais.

Vers 91. —— *Qui peignit Tullius.*] Sénateur Romain. César l'exclut du Sénat; mais il y rentra après la mort de cet Empereur. Voïez Hor. L. I. Sat. VI.

Vers 92. —— *Couvrit Figellius.*] Fameux Musicien, le plus estimé de son tems, fort chéri d'Auguste. Voïez le commencement de la Sat. 3. L. I. d'Hor.

Vers 93. *Il sut fléchir Glycére-*] Sa Maîtresse. Ode 19. du Liv. I.

Vers 104. *Mais sur le ton flateur Pinchêne est votre égal.*] Etienne Martin, Sr. de Pinchêne, Neveu de Voiture.

EPITRE IX.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE SEIGNELAY, SECRETAIRE D'ETAT.

Cette Epître contient l'Eloge du Vrai. *L'Auteur y fait voir que* Rien n'eſt beau que le Vrai, *& que* le Vrai ſeul eſt aimable. *Le Poëte a fait briller ici tout ſon génie; & il a ſû réunir en cette Piéce, tout le ſublime de la Morale avec toute la douceur de la Poëſie. Elle a été compoſée au commencement de l'année 1675.*

DAngereux Ennemi de tout mauvais Flateur,
Seignelay, c'eſt en vain, qu'un ridicule Auteur,
Prêt à porter ton nom de l'Ebre juſqu'au Gange,
Croit te prendre aux filets d'une ſotte loüange.
Auſſi-tôt ton eſprit, prompt à ſe revolter,
S'échappe, & rompt le piége où l'on veut l'arrêter.
Il n'en eſt pas ainſi de ces Eſprits frivoles,
Que tout Flateur endort au ſon de ſes paroles;
Qui dans un vain Sonnet placez au rang des Dieux,
Se plaiſent à fouler l'Olimpe radieux;
Et fiers du haut étage où La Serre les loge,
Avalent ſans dégoût le plus groſſier éloge.

Vers 2. *Seignelay*, &c.] Jean-Baptiſte Colbert, Marquis de Seignelay, Secretaire d'Etat; fils aîné de Mr. Colbert.

Vers 3. —— *De l'Ebre juſqu'au Gange.*] Expreſſion commune & uſitée parmi les Poëtes médiocres. *L'Ebre*, Riviere d'Eſpagne. *Le Gange*, Riviere des Indes.

Vers 11. *Et fiers du haut étage où la Serre les loge.*] *La Ser-*

Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
Non que tu sois pourtant de ces rudes Esprits
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flate.
Tu souffres la loüange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un Auteur, novice à répandre l'encens,
Souvent à son Heros, dans un bizarre Ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage:
Va loüer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turenne repoussé.
Tout éloge imposteur blesse une Ame sincere.
Si pour faire sa cour à ton illustre Pere,
Seignelay, quelque Auteur d'un faux zele emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,

re, fade Panégyriste, qui se flatoit d'être fort capable de composer des Eloges, suivant l'usage où l'on étoit en ce tems-là de faire des Portraits en vers ou en Prose.

Vers 20. *Donne de l'encensoir au travers du visage.*] Ce vers est devenu Proverbe.

Vers 21. *Va loüer Monterey d'Oudenarde forcé.*] Après la Bataille de Senef gagnée par le Prince de Condé, les Alliez voulurent effacer la honte de leur défaite par la prise de quelqu'une de nos Villes. Le Comte de Monterey, Gouverneur des Païs-Bas pour l'Espagne, & Général de l'Armée Espagnole, assiégea Oudenarde. Mais le Prince de Condé marcha contre lui, & l'obligea de lever le Siége avec beaucoup de précipitation, le 12 de Septembre 1674.

Vers 22. *Ou vante aux Electeurs Turenne repoussé.*] Ce vers aussi-bien que le précédent est une contre-vérité. Celui-ci désigne la bataille de Turkein en Alsace, gagnée par Mr. de Turenne contre les Allemans, le 5 de Janvier 1675.

Vers 15. *Qui regimbent toujours, quelque main qui les flate.*] Horace, Sat. 1. L. II.

Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus.

Vers 24. *Si, pour faire sa cour à ton illustre Pere.*] Ce vers, & les dix suivans sont imitez d'Horace, Epître 16. du Livre I.

Si quis bella tibi terrâ pugnata marique
Dicat, &c.

La ſolide vertu, la vaſte intelligence,
Le zele pour ſon Roi, l'ardeur, la vigilance,
La conſtante équité, l'amour pour les beaux Arts;
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et, pouvant juſtement l'égaler à Mécéne,
Le comparoit au fils de Pélée ou d'Alcméne,
Ses yeux d'un tel diſcours foiblement éblouïs,
Bien-tôt dans ce Tableau reconnoîtroient LOUIS;
Et, glaçant d'un regard la Muſe & le Poëte,
Impoſeroient ſilence à ſa verve indiſcrette.
Un cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualitez d'autrui.
Que me ſert en effet, qu'un Admirateur fade
Vante mon embonpoint, ſi je me ſens malade:
Si dans cet inſtant même un feu ſéditieux
Fait boüillonner mon ſang, & petiller mes yeux?
Rien n'eſt beau que le Vrai. Le Vrai ſeul eſt aimable.
Il doit regner par tout & même dans la Fable:
De toute fiction l'adroite fauſſeté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Vérité.
Sais-tu pourquoi mes vers ſont lûs dans les Provinces;
Sont recherchez du Peuple, & reçûs chez les Princes?
Ce n'eſt pas que leurs ſons agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux:
Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y gêne la meſure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la céſure.

Vers 39. *Que me ſert en effet*, &c.] Horace dans la même Epître 16.

Neu, ſi te populus ſanum, rectèque valentem
Dicſitet, &c.

Mais c'eſt qu'en eux le Vrai, du Menſonge vainqueur,
Par tout ſe montre aux yeux, & va ſaiſir le cœur:
Que le Bien & le Mal y ſont priſez au juſte;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguſte;
Et que mon cœur toujours conduiſant mon eſprit,
Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à ſoi-même il n'ait dit.
Ma penſée au grand jour par tout s'offre & s'expoſe;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque choſe.
C'eſt par là quelquefois que ma Rime ſurprend.
C'eſt-là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles ſornettes,
Montre, Miroir d'Amours, Amitiez, Amourettes,
Dont le titre ſouvent eſt l'unique ſoûtien,
Et qui parlant beaucoup ne diſent jamais rien.
Mais peut-être enivré des vapeurs de ma Muſe,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuſe.
Ceſſons de nous flater. Il n'eſt eſprit ſi droit
Qui ne ſoit impoſteur, & faux par quelque endroit.
Sans ceſſe on prend le maſque, & quittant la Nature,
On craint de ſe montrer ſous ſa propre figure.
Par-là le plus ſincere aſſez ſouvent déplaît.
Rarement un eſprit oſe être ce qu'il eſt.

Vers 62. *C'eſt là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand.*] Poëmes héroïques. Voïez le vers 91. de la Satire IX. & le vers 242. du Chant troiſiéme de l'Art poëtique.

Vers 64. *Montre.*] *La Montre*, petit Ouvrage mêlé de vers & de Proſe, par le Sr. de Bonecorſe, de Marſeille, qui a éxercé la Charge de Conſul de la Nation Françoiſe au Grand-Caire.

Ibid. —— *Miroir d'Amours, Amitiez, Amourettes.*] *Miroir d'Amours:* Ouvrage de Perraut, intitulé: *Le Miroir, à Dorante.*

Amitiez, Amourettes: Les Oeuvres de *René Le Païs* ſont intitulées: *Amitiez, Amours, & Amourettes.*

Vois-tu cet Importun, que tout le monde évite;
Cet homme à toujours fuïr, qui jamais ne vous quitte?
Il n'eſt pas ſans eſprit: mais né triſte & peſant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaiſant:
Il s'eſt fait de ſa joïe une loi néceſſaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La Simplicité plaît ſans étude & ſans art.
Tout charme en un Enfant, dont la langue ſans fard,
A peine du filet encor débarraſſée,
Sait d'un air innocent bégaïer ſa penſée.
Le faux eſt toujours fade, ennuïeux, languiſſant:
Mais la Nature eſt vraïe, & d'abord on la ſent.
C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire, & qu'on aime.
Un eſprit né chagrin plaît par ſon chagrin même.
Chacun pris dans ſon air eſt agréable en ſoi.
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce Marquis étoit né doux, commode, agréable.
On vantoit en tout lieux ſon ignorance aimable.
Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,
Il a pris un faux air, une ſotte hauteur.
Il ne veut plus parler que de rime & de Proſe.
Des Auteurs décriez il prend en main la cauſe.
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'Opera ſeulement pour les Vers.
Voulant ſe redreſſer, ſoi-même on s'eſtropie,
Et d'un original on fait une copie.

Vers 84. *Sait d'un air innocent begaïer ſa penſée.*] Perſe, Satire I.

——————*Tenero ſupplantat verba palato.*

L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Rien n'est beau, je reviens, que par la Vérité.
C'est par elle qu'on plaît, & qu'on peut long-tems plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincere.
En vain, par sa grimace un Bouffon odieux
A table nous fait rire, & divertit nos yeux.
Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre.
Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son Théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un Coquin ténébreux.
Son visage essuïé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
Mais la seule Vertu peut souffrir la clarté.
Le Vice toujours sombre aime l'obscurité.
Pour paroître au grand jour, il faut qu'il se déguise.
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.

Jadis l'Homme vivoit au travail occupé;
Et ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.
On ne connoissoit point la Ruse & l'Imposture.
Le Normand même alors ignoroit le parjure.
Aucun Rhéteur encore arrangeant le discours,
N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
Mais si-tôt qu'aux Humains, faciles à séduire,
L'Abondance eut donné le loisir de se nuire,
La Mollesse amena la fausse Vanité.
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
Pour éblouïr les yeux, la Fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente.

L'Or éclata par tout sur les riches habits.
On polit l'Emeraude, on tailla le Rubis;
Et la laine & la Soïe en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte Beauté monta sur des patins.
La Coquette tendit ses lacs tous les matins;
Et mettant la céruse & le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.
Le Courtisan n'eut plus de sentimens à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.
On vit par tout regner la basse Flaterie.
Le Parnasse sur tout fécond en Imposteurs,
Diffama le papier par ses propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, Odes, Sonnets, Epîtres liminaires,
Où toujours le Heros passe pour sans pareil,
Et, fut-il louche & borgne, est réputé Soleil.
Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille sans raison frustrer tout l'Univers.
La loüange agréable est l'ame des beaux Vers.
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraïe,
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraïe.

Vers 146. *Et fut-il louche & borgne est réputé Soleil.*] M. de Servient, Sur-Intendant des Finances, n'avoit qu'un œil; & on ne laissoit pas de le traiter de *Soleil* dans les Epîtres dédicatoires, & les autres éloges qu'on lui adressoit.

Vers 131. *Et la laine & la soïe*, &c.] Imitation de Virgile, Eclogue 4.

Nec varios discet mentiri lana colores.

Alors, comme j'ai dit, tu la sais écouter,
Et sans crainte à tes yeux l'on pourroit t'éxalter.
Mais sans t'aller chercher des vertus dans les nuës,
Il faudroit peindre en toi des véritez connuës:
Décrire ton Esprit ami de la Raison,
Ton ardeur pour ton Roi puisée en ta Maison;
A servir ses desseins ta vigilance heureuse;
Ta probité sincere, utile, officieuse.
Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
Condé même, Condé, ce Heros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux Flateurs redoutable,
Ne s'offenseroit pas si quelque adroit Pinceau
Traçoit de ses Exploits le fidéle Tableau:
Et dans Senef en feu contemplant sa peinture,
Ne désavoûroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais, malheur au Poëte insipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuïeux.
Il auroit beau crier: *Premier Prince du Monde*,
Courage sans pareil, *Lumiere sans seconde*:
Ses Vers jettez d'abord, sans tourner le feüillet,
Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet.

Vers 167. *Et dans Senef en feu.*] La Bataille de Senef en Flandre gagnée par le Prince de Condé, le 11. d'Août 1674. contre les Allemans, les Espagnols, & les Hollandois, au nombre de plus de soixante mille hommes commandez par le Prince d'Orange.

Vers 171. —— *Premier Prince du monde*, &c.] Commencement du Poëme de Charlemagne, dont l'Auteur est Louis le Laboureur, Trésorier de France, & Bailli du Duché de Montmorenci.

Vers dernier. —— *Amuser Pacolet.*] Valet de pié du Grand Prince de Condé.

PRÉFACE.

JE ne sai si les trois nouvelles Epîtres que je donne ici au Public, auront beaucoup d'Approbateurs: mais je sai bien que mes Censeurs y trouveront abondamment de quoi exercer leur critique. Car tout y est extrémement hazardé. Dans le premier de ces trois ouvrages, sous prétexte de faire le procès à mes derniers Vers, je fais moi-même mon éloge, & n'oublie rien de ce qui peut être dit à mon avantage. Dans le second je m'entretiens avec mon Jardinier de choses très-basses, & très-petites; & dans le troisiéme je décide hautement du plus grand & du plus important point de la Religion, je veux dire de l'Amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces Censeurs, pour attaquer en moi, & le Poëte orgueilleux, & le Villageois grossier, & le Théologien témeraire. Quelques fortes pourtant que soient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme résolution que j'ai prise il y a long-tems, de ne rien répondre, au moins sur le ton sérieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoi bon en effet perdre inutilement du papier? Si mes Epîtres sont mauvaises, tout ce que je dirai ne les fera pas trouver bonnes, & si elles sont bonnes, tout ce qu'ils feront ne les fera pas trouver mauvaises. Le Public n'est pas un Juge qu'on puisse corriger, ni qui se régle par les passions d'autrui. Tout ce bruit, tous ces Ecrits qui se font ordinairement contre des Ouvrages où l'on court, ne servent qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le mérite. Il est de l'essence d'un bon Livre d'avoir des Censeurs; & la plus grande disgrace qui puisse arriver à un Ecrit qu'on met au jour, ce n'est pas que beaucoup de gens en disent du mal, c'est que personne n'en dise rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois Epîtres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je les ai fort travaillées, & principalement celle de l'Amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois, & où j'avouë que j'ai emploïé tout le peu que je puis avoir d'eſprit & de lumiéres. J'avois deſſein d'abord de la donner toute ſeule, les deux autres me paroiſſant trop frivoles, pour être préſentées au grand jour de l'impreſſion avec un Ouvrage ſi ſérieux. Mais des amis très-ſenſez m'ont fait comprendre que ces deux Epîtres, quoique dans le ſtile enjoüé, étoient pourtant des Epîtres morales, où il n'étoit rien enſeigné que de vertueux : qu'ainſi étant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient même faire une diverſité agréable ; & que d'ailleurs beaucoup d'honnêtes gens ſouhaitant de les avoir toutes trois enſemble, je ne pouvois pas avec bienſéance me diſpenſer de leur donner une ſi légere ſatisfaction. Je me ſuis rendu à cè ſentiment, & on les trouvera raſſemblées ici dans un même cahier. Cependant comme il y a des gens de pieté, qui peut-être ne ſe ſoucieront gueres de lire les entretiens que je puis avoir avec mon Jardinier & avec mes Vers, il eſt bon de les avertir qu'il y a ordre de leur diſtribuer à part la derniére, ſavoir celle qui traite de l'Amour de Dieu ; & que non ſeulement je ne trouverai pas étrange qu'ils ne liſent que celle-là ; mais que je me ſens quelquefois moi-même en des diſpoſitions d'eſprit, où je voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie compoſé que ce ſeul Ouvrage, qui vraiſemblablement ſera la derniére piéce de Poëſie qu'on aura de moi : mon génie pour les Vers commençant à s'épuiſer, & mes Emplois hiſtoriques ne me laiſſant gueres le tems de m'appliquer à chercher & à ramaſſer des rimes.

Voilà ce que j'avois à dire aux Lecteurs. Néanmoins, avant que de finir cette Préface, il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, de raſſûrer des perſon-

ces timides, qui n'aïant pas une fort grande idée de ma capacité en matiére de Théologie, douteront peut-être que tout ce que j'avance en mon Epître soit fort infaillible; & appréhendront, qu'en voulant les conduire, je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent sûrement, je leur dirai, vanité à part, que j'ai lû plusieurs fois cette Epître à un fort grand nombre de Docteurs de Sorbonne, de Peres de l'Oratoire & de Jésuites très-célébres, qui tous y ont applaudi, & en ont trouvé la doctrine très-saine & très-pure. Que beaucoup de Prélats illustres, à qui je l'ai recitée, en ont jugé comme eux. Que Monseigneur l'Evêque de Meaux (1), c'est-à-dire, une des plus grandes Lumiéres, qui aïent éclairé l'Eglise dans les derniers Siécles, a eû long-tems mon Ouvrage entre les mains; & qu'après l'avoir lû & relû plusieurs fois, il m'a non seulement donné son approbation, mais a trouvé bon que je publiasse à tout le monde qu'il me la donnoit. Enfin que pour mettre le comble à ma gloire ce saint Archevêque (2), dans le Diocése duquel j'ai le bonheur de me trouver, ce grand Prélat, dis-je, aussi éminent en doctrine & en vertus, qu'en dignité & en naissance, que le plus grand Roi de l'Univers, par un choix visiblement inspiré du Ciel, a donné à la Ville Capitale de son Roïaume, pour assûrer l'Innocence & détruire l'Erreur; Monseigneur l'Archevêque de Paris, en un mot, a bien daigné examiner soigneusement mon Epître, & a eû même la bonté de me donner sur plus d'un endroit des conseils que j'ai suivis; & m'a enfin accordé aussi son approbation, avec des éloges dont je suis également ravis & confus (3).

(1) *Mr. l'Evêque de Meaux.* Jacques Benigne Bossuet.

(2) *Ce saint Archevêque.*] Louïs Antoine de Noailles, Archevêque de Paris, ensuite Cardinal.

(3) *Dont je suis également ravis & confus.*] Dans la premiére édition de cette Préface, qui parut en 1695. l'Auteur la finissoit par ce petit Article, qu'il supprima dans l'édition suivante, & que je raporte ici pour ne rien dérober à la Po-

Au reste (4), *comme il y a des gens qui ont publié, que mon Epître n'étoit qu'une vaine déclamation, qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun Homme eût jamais avancé, je veux bien pour l'interêt de la Vérité, mettre ici la Proposition que j'y combats, dans la Langue & dans les termes qu'on la soûtient en plus d'une Ecole. La voici :* Attritio gehennæ metu sufficit, etiam sine ulla Dei dilectione, & sine ullo ad Deum offensum respectu; quia talis honesta & supernaturalis est. *C'est cette proposition que j'attaque, & que je soûtiens fausse, abominable, & plus contraire à la vraïe Religion, que le Luthéranisme ni le Calvinisme. Cependant je ne croi pas qu'on puisse nier qu'on ne l'ait encore soutenuë depuis peu, & qu'on ne l'ait même inserée dans quelques Catéchismes en des mots fort approchans des termes Latins, que je viens de rapporter.*

stérité de ce que nous avons de lui.

„ Je croïois n'avoir plus „ rien à dire au Lecteur. Mais „ dans le tems même que cette „ Préface étoit sous la presse, „ on m'a apporté une misé„ rable Epître en Vers que „ quelque Impertinent a fait „ imprimer, & qu'on veut fai„ re passer pour mon Ouvra„ ge sur l'Amour de Dieu. Je „ suis donc obligé d'ajouter „ cet article, afin d'avertir „ le Public, que je n'ai fait „ d'Epître sur l'Amour de „ Dieu, que celle qu'on trou„ vera ici : l'autre étant une „ piéce fausse, & incomplète, „ composée de quelques vers „ qu'on m'a dérobez, & de „ plusieurs qu'on m'a ridicu„ lement prêtez, aussi-bien „ que les notes téméraires qui „ y sont.

(4) *Au reste*, &c.] L'Auteur ajouta cet article dans l'édition de 1701.

EPITRE X.

A MES VERS.

L'Auteur avoit une grande prédilection pour cette Piéce, & il l'appellait ordinairement ses Inclinations. *Il la composa en l'année 1695 pour fermer la bouche à une infinité de vils Rimeurs qui avoient osé censurer ses derniers Ouvrages, & particuliérement sa Satire X. contre les Femmes. L'idée en est prise d'une Epitre d'Horace, qui est la XX. du Livre II.*

J'Ai beau vous arrêter, ma remontrance est vaine,
Allez, partez, mes Vers, dernier fruit de ma veine;
C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour.
La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour;
Et déja chez Barbin, ambitieux Libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feüilles criminelles.
Vains & foibles Enfans dans ma vieillesse nez,
Vous croïez sur les pas de vos heureux Aînez,
Voir bien-tôt vos bons mots, passant du Peuple aux Princes,
Charmer également la Ville & les Provinces;
Et par le promt effet d'un sel réjoüissant,
Devenir quelquefois proverbes en naissant.
Mais perdez cette erreur, dont l'appas vous amorce.
Le tems n'est plus, mes Vers, où ma Muse en sa force,

Vers 5. *Et deja chez Barbin*, &c.] Libraire de Paris.

Vers 12. *Devenir quelquefois proverbes en naissant.*] Il

Vers 1. *J'ai beau vous arrêter*, &c.] Horace commence ainsi l'Epître qu'on vient de citer.

Vertumnum, Janumque, Liber, spectare videris:
Scilicet ut, &c,

Du Parnasse François formant les Nourrissons,
De si riches couleurs habilloit ses leçons.
Quand mon esprit pouſſé d'un courroux légitime,
Vint devant la Raison plaider contre la Rime;
A tout le Genre Humain sut faire le procès,
Et s'attaqua soi-même avec tant de succès.
Alors il n'étoit point de Lecteur si sauvage,
Qui ne se déridât en lisant mon Ouvrage;
Et qui pour s'égaïer souvent dans ses discours,
D'un mot pris en mes Vers n'empruntât le secours.
Mais aujourd'hui, qu'enfin la vieillesse venuë,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chénuë,
A jetté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets, surchargez de trois ans;
Cessez de présumer dans vos folles pensées,
Mes Vers, de voir en foule à vos rimes glacées

y a des expressions heureuses qui renferment un grand sens en peu de paroles : elles sont ordinairement adoptées par le Public, & deviennent bientôt proverbes. Tels sont la plûpart des vers de notre Auteur.

J'appelle un Chat un Chat, &c. Sat. I.
La Raison dit Virgile, & la Rime Quinaut. Sat. II.
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais. Ep. II.
Un Fat quelquefois ouvre un avis important. Art Poëtique.
Un Sot trouve toujours un plus Sot qui l'admire.

Vers 16. *De si riches couleurs habilloit ses leçons.*] L'Art Poëtique.

Vers 18. *Vint devant la Raison plaider contre la Rime.*] Satire deuxiéme.

Vers 19. *A tout le Genre Humain sut faire le procès.*] Satire huitiéme.

Vers 20. *Et s'attaqua soi-même*, &c.] Satire neuviéme.

Vers 25. *Mais aujourd'hui qu'enfin*, &c.] Le jugement de l'Auteur sur ce vers & les trois suivans, est contenu dans une lettre qu'il écrivit à Mr. de Maucroix, insérée ci-après dans le II. Volume.

Vers 28. *Onze lustres complets surchargez de trois ans.*] Cinquante-huit ans.

Courir, l'argent en main, les Lecteurs empressez.
Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passez.
Dans peu vous allez voir vos froides réveries
Exciter du Public les justes moqueries;
Et leur Auteur jadis à Regnier préferé,
A Pinchêne, à Liniere, à Perrin comparé.
Vous aurez beau crier : *O Vieillesse ennemie!*
N'a-t-il donc tant vêcu que pour cette infamie ?
Vous n'entendrez par tout qu'injurieux brocards
Et sur vous & sur lui fondre de toutes parts.
Que veut-il, dira-t-on? Quelle fougue indiscrette
Ramene sur les rangs encor ce vain Athléte?
Quels pitoïables Vers! Quel stile languissant!
Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup efflanqué, sans haleine,
Il ne laisse en tombant, son Maître sur l'arene.
Ainsi s'expliqueront nos Censeurs sourcilleux:
Et bien-tôt vous verrez mille Auteurs pointilleux
Piece à piece épluchant vos sons & vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles;
Traiter tout noble mot de terme hazardeux,
Et dans tous vos Discours, comme monstres hideux,
Hüer la Métaphore & la Métonymie;
(Grands mots que Pradon croit des termes de Chymie :)

Vers 44. *Malheureux, laisse en paix*, &c.] C'est la traduction de ces deux vers d'Horace, Ep. I. L. 1.

Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.

Vers 37. ——— *O vieillesse ennemie!* &c.] Vers du Cid. Act. I. Sc. 4.

Vous soutenir qu'un Lit ne peut être effronté;
Que nommer la Luxure est une impureté.
En vain contre ce flot d'aversion publique
Vous tiendrez quelque tems ferme sur la Boutique;
Vous irez à la fin honteusement exclus,
Trouver au Magazin Pirame, & Régulus,
Ou couvrir chez Thierry, d'une feüille encor neuve,
Les Méditations de Buzée & d'Hayneuve;
Puis, en tristes lambeaux semez dans les Marchez,
Souffrir tous les affronts au Jonas reprochez.

Mais quoi, de ces discours bravant la vaine attaque,
Déja comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croïez à grands pas chez la Posterité
Courir, marquez au coin de l'Immortalité.

Vers 56. *Que nommer la Luxure est une impureté.*] Mr. Perraut fit la Critique de la Satire X. dans la Préface qu'il mit à son *Apologie des Femmes*. Cet Ecrivain blâmoit Mr. Despreaux d'avoir parlé des *Heros à voix luxurieuse*, & de la *Morale lubrique* des Operas; & condamnoit ces expressions, comme contraires à la pudeur. Mais notre Auteur fut pleinement justifié de cette accusation par Mr. Arnauld, dans une Lettre que ce célébre Docteur écrivit à Mr. Perraut lui-même, & qui est inserée à la fin des Oeuvres de Mr. Despréaux.

Vers 60. —— *Pirame & Régulus*,] Piéces de Théatre de Pradon.

Vers 62. *Les Méditations de Buzé & d'Hayneuve.*] Notre Auteur étant un jour dans la Boutique de Thierry son Libraire, s'apperçut qu'on avoit emploïé les Tragédies de Pradon à envelopper les Méditations du P. *Julien Hayneuve* Jésuite. Le P. *Buzée*, autre Jésuite, a fait aussi des Méditations autrefois estimées.

Vers 64. —— *Tous les affronts au Jonas reprochez.*] *Jonas*, Poëme héroïque, non vendu. Voïez le vers 91. de la Satire IX.

Vers 66. —— *De Cinna, d'Andromaque.*] *Cinna*, Tragédie de Corneille: *Andromaque*, Tragédie de Racine.

Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enivre.
Montrez-vous, j'y consens : mais du moins, dans mon Livre
Commencez par vous joindre à mes premiers Ecrits.
C'est là qu'à la faveur de vos Freres chéris,
Peut-être enfin soufferts, comme enfans de ma plume,
Vous pourrez vous sauver, épars dans le volume.
Que si même un jour le Lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux ;
Pour m'en récompenser, mes Vers, avec usure
De votre Auteur alors faites-lui la peinture :
Et, sur tout, prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de Peintres faux on flétri mes portraits.
Déposez hardiment : qu'au fond cet Homme horrible,
Ce Censeur qu'ils ont peint si noir & si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'Equité,
Qui cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices ;
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites, que harcelé par les plus vils Rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs :
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez foible de corps, assez doux de visage,

Vers 81. *Déposez hardiment*, &c.] L'Auteur a fait mettre ces vers au bas de son Portrait, en les disposant ainsi :

Tu peux voir dans ces traits, qu'au fond cet Homme horrible,
Ce Censeur qu'on a cru si noir & si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'Equité,
Qui cherchant dans ses vers la seule Vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices :
Et sa candeur fit tous ses vices.

Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Que si quelqu'un, mes Vers, alors vous importune,
Pour savoir mes parens, ma vie & ma fortune,
Contez-lui, qu'allié d'assez hauts Magistrats,
Fils d'un pere Greffier, né d'Aïeux Avocats;
Dès le berceau perdant une fort jeune Mere,
Réduit seize ans après, à pleurer mon vieux Pere;
J'allai d'un pas hardi par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur & de Perse, & d'Horace,
Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse.
Que par un coup du sort au grand jour amené,
Et des bords du Permesse à la Cour entraîné,
Je fûs, prenant l'essor par des routes nouvelles,
Elever assez haut mes poëtiques aîles;
Que ce Roi, dont le nom fait trembler tant de Rois,
Voulut bien que ma main craïonnât ses exploits:

Vers 95. —— *Allié d'assez hauts Magistrats.*] MM. de Bragelonne; Amelot Président à la Cour des Aides; Gilbert Président aux Enquêtes, Gendre de Mr. Dongois; De Lionne, Grand Audiencier de France; & plusieurs autres familles illustres dans la Robe.

Vers 96. —— *Né d'Aieux Avocats.* Il tire son origine de *Jean Boileau*, Notaire & Secretaire du Roi, qui obtint des Lettres de Noblesse pour lui & pour sa postérité, au mois de Septembre 1731. *Jean Boileau* fut un des quatre nommez pour exercer sa charge près du Parlement; & *Henri Boileau* son Petit-fils, fut reçû en 1408. Avocat du Roi en la même Cour. Quelques-uns de leurs Descendans ont été de célébres Avocats.

Vers 97. *Dès le Berceau perdant une fort jeune Mere.*] Il n'avoit qu'onze mois quand *Anne Denielle* sa Mere mourut âgée de 23. ans en 1637.

Vers 98. *Réduit seize ans après à pleurer mon vieux Pere.*] Il mourut en 1657. âgé de 73. ans.

Vers 108. —— *Craïonnât*

Que plus d'un Grand m'aima jusques à la tendresse ;
Que ma vûë à Colbert inspiroit l'allégresse ;
Qu'aujourd'hui même encor de deux sens affoibli,
Retiré de la Cour, & non mis en oubli :
Plus d'un Heros épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.
Mais des heureux regards de mon Astre étonnant
Marquez bien cet effet encor plus surprenant,
Qui dans mon souvenir aura toujours sa place :
Que de tant d'Ecrivains de l'Ecole d'Ignace,
Etant, comme je suis, ami si déclaré,
Ce Docteur toutefois si craint, si reveré,

ses exploits.] Il fut nommé pour écrire l'Histoire du Roi avec Mr. Racine, au mois d'Octobre 1677.

Vers 109. *Que plus d'un Grand*, &c.] Madame la Duchesse d'Orléans, première Femme de Monsieur. Le Grand Prince de Condé, & Mr. le Prince son Fils. Mr. le Prince de Conti. Mr. le Premier Président de Lamoignon ; Mr. le Maréchal de Vivonne ; & Mesdames de Montespan, & de Thiange, ses Sœurs : enfin toute la Cour, excepté Mr. le Duc de Montauzier : *Prater atrocem animum Catonis.* Ce Duc lui donna même son amitié dans la suite.

Vers 111. —— *De deux sens affoibli.*] De la vûë, & de l'ouïe.

Vers 112. *Retiré de la Cour*, &c.] Il n'y alloit plus depuis l'année 1690, & il s'en étoit retiré pour joüir de la liberté & du repos. Après la mort de Mr. Racine, il alla voir le Roi pour lui apprendre cette mort, & recevoir ses ordres, par rapport à son Histoire dont il se trouvoit seul chargé. Sa Majesté le reçut avec bonté, & quand il voulut se retirer, le Roi en lui faisant voir sa montre qu'il tenoit par hazard à la main, lui dit obligeamment : *Souvenez-vous que j'ai toujours à vous donner une heure par semaine, quand vous voudrez venir.*

Vers 113. *Plus d'un Heros*, &c.] Mr. le Marquis de Termes, Mr. de Cavois, Mr. de Pontchartrain, Mr. Dagueſſeau & plusieurs autres ; mais particulierement Mr. le Duc, & Mr. le Prince de Conti, qui l'honoroient souvent de leurs visites à Auteüil.

Qui contre Eux de ſa plume épuiſa l'énergie ;
Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie.
Sur mon tombeau futur, mes Vers, pour l'énoncer ;
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
Allez juſqu'où l'Aurore en naiſſant voit l'Hydaſpe ;
Chercher, pour l'y graver le plus précieux Jaſpe.
Sur-tout, à mes Rivaux ſachez bien l'étaler.
Mais je vous retiens trop. C'eſt aſſez vous parler.
Déja, plein du beau feu qui pour vous le tranſporte,
Barbin impatient chez moi frape à la porte,
Il vient pour vous chercher. C'eſt lui : j'entens ſa voix.
Adieu, mes Vers, adieu pour la derniere fois.

Vers 125. —— *En naiſſant voit l'Hydaſpe.*] Fleuve des Indes.

EPITRE XI.

A MON JARDINIER.

Dans cette Epître l'Auteur s'entretient avec son Jardinier, & par des discours proportionnez aux connoissances d'un Villageois, il lui explique les difficultez de la Poesie, & la peine qu'il y a sur-tout d'exprimer noblement & avec élégance, les choses les plus communes & les plus sèches. De-là il prend occasion de lui démontrer que le Travail est nécessaire à l'Homme pour être heureux. Cette Epître fut composée en 1695. Horace a aussi adressé une Epître à son Fermier : c'est la quatorziéme du premier Livre.

LABORIEUX Valet du plus commode Maître,
Qui pour te rendre heureux ici-bas, pouvoit naître ;
Antoine, Gouverneur de mon Jardin d'Auteüil,
Qui diriges chez moi l'If & le Chevre-feüil,

Vers 3. *Antoine, Gouverneur de mon Jardin d'Auteüil.*] Antoine Riquié, né à Paris. Mr. Despréaux l'avoit trouvé dans cette Maison lors qu'il l'acheta en 1685. & l'a toujours gardé à son service. Voici ce qui donna occasion à l'Epître que son Maître lui adressa. Mr. Despréaux travaillant à son Ode sur la prise de Namur, se promenoit souvent dans les Allées de son Jardin d'Auteüil. Là il tâchoit d'exciter son feu, & s'abandonnoit à l'Enthousiasme. Un jour il s'aperçut que son Jardinier l'écoutoit, & l'observoit au travers des feuillages. Le Jardinier surpris ne savoit à quoi attribuer les transports de son Maître, & peu s'en falut qu'il ne le soupçonnât d'avoir perdu l'esprit. Les postures que le Jardinier faisoit de son côté, & qui marquoient son étonnement, parurent fort plaisantes au Maître : de sorte qu'ils se donnérent quelque tems la Comédie l'un à l'autre, sans s'en appercevoir.

Et sur mes Espaliers, industrieux Génie,
Sais si bien exercer l'Art de la Quintinie;
O! que de mon esprit triste & mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et de défauts sans nombre arracher les racines!
Mais parle: Raisonnons. Quand du matin au soir,
Chez moi poussant la bêche, ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon Jardin à tes loix si docile;
Que dis-tu, de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées,
Effraïer les Oiseaux perchez dans mes allées?
Ne soupçonnes-tu point, qu'agité du Démon,
Ainsi que ce Cousin des quatre Fils-Aimon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
Je rumine, en marchant quelque endroit du Grimoire?
Mais non: Tu te souviens qu'au Village on t'a dit,
Que ton Maître est nommé, pour coucher par écrit,

Vers 6. —— *L'Art de la Quintinie.*] Jean de la Quintinie, Directeur des Jardins fruitiers & potagers du Roi. Il a réduit en Art la culture des Arbres fruitiers.

Vers 20. *Ainsi que ce Cousin des quatre Fils-Aimon.*] Maugis, surnommé l'Enchanteur, vaillant & preux Chevalier, lequel au monde n'avoit son pareil en l'Art de Négromancie. L'Histoire que nous avons des quatre Fils-Aimon, est fort ancienne. Ces sortes de Romans sont fort aimez du peuple grossier; parce qu'ils contiennent des avantures merveilleuses, & des prodiges inouis.

Vers 7. *O! que de mon esprit*, &c.] Horace, Ep. 14 L. I.

Certemus, spinas animone ego fortiùs, &c.

Les faits d'un Roi plus grand en sageſſe, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons & Namur.
Que penſerois-tu donc, ſi l'on t'alloit apprendre,
Que ce grand Chroniqueur des geſtes d'Alexandre,
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, ſe déméne, & s'uſe le cerveau,
Pour te faire à toi-même en rimes inſenſées
Un bizarre portrait de ſes folles penſées?
Mon Maître, dirois-tu, paſſe pour un Docteur;
Et parle quelquefois mieux qu'un Prédicateur.
Sous ces arbres pourtant, de ſi vaines ſornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces Fauvettes,
S'il lui falloit toujours, comme moi, s'éxercer,
Labourer, couper, tondre, applanir, paliſſer,
Et dans l'eau de ces puits ſans relâche tirée,
De ce ſable étancher la ſoif déméſurée.
Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce Jardin, c'eſt toi.
O! que tu changerois d'avis, & de langage!
Si deux jours ſeulement libre du jardinage,
Tout à coup devenu Poëte & bel Eſprit,
Tu t'allois engager à polir un Ecrit,
Qui dît, ſans s'avilir, les plus petites choſes,
Fît, des plus ſecs Chardons, des Oeillets & des Roſes;

Vers 26. *Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.*] Il fait alluſion à un Ouvrage intitulé: *La Conquête de Charlemagne, grand Roi de France & des Eſpagnes; avec les faits & les geſtes des douze Pairs de France.* &c. Voïez les Recherches de Paſquier, L. II. c. 9. & 10.

Et fût même au discours de la Rusticité
Donner de l'élégance & de la dignité ;
Un Ouvrage, en un mot, qui juste en tous ses termes,
Sût plaire à Dagueſſeau, fût satisfaire Termes ;
Sût, dis-je, contenter en paroissant au jour,
Ce qu'ont d'Esprits plus fins & la Ville & la Cour.
Bien-tôt de ce travail revenu sec & pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle :
Tu dirois, reprenant ta pelle & ton râteau ;
J'aime mieux mettre encor cent arpens au Niveau ;
Que d'aller follement, égaré dans les nuës,
Me lasser à chercher des visions cornuës ;
Et pour lier des mots si mal s'entr'accordans,
Prendre dans ce Jardin la Lune avec les dents.
Approche donc, & vien ; qu'un Paresseux t'apprenne,
Antoine, ce que c'est que fatigue, & que peine.
L'Homme ici-bas, toujours inquiet, & gêné,
Est, dans le repos même, au travail condamné.
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux Poëtes
Les neuf trompeuses Sœurs, dans leurs douces retraites,
Promettent du repos sous leurs ombrages frais :
Dans ces tranquilles Bois pour eux plantez exprès,

Vers 54. *Sût plaire à Dagueſſeau*, &c.] Henri-François Dagueſſeau, alors Avocat Général au Parlement de Paris, ensuite Procureur Général, aujourd'hui Chancelier de France.

Ibid. —— *Sût satisfaire Termes.*] Roger de Pardaillan de Gondrin, Marquis de Termes, mort au mois de Mars 1704.

La Cadence auſſi-tôt, la Rime, la Céſure,
La riche Expreſſion, la nombreuſe Meſure,
Sorcieres, dont l'amour ſait d'abord les charmer,
De fatigues ſans fin viennent les conſumer.
Sans ceſſe pourſuivant ces fugitives Fées,
On voit ſous les Lauriers haleter les Orphées.
Leur Eſprit toutefois ſe plaît en ſon tourment,
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement.
Mais je ne trouve point de fatigue ſi rude,
Que l'ennuïeux loiſir d'un Mortel ſans étude,
Qui jamais ne ſortant de ſa ſtupidité,
Soûtient dans les langueurs de ſon oiſiveté,
D'une lâche Indolence eſclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offuſqué de ſes penſers épais,
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de ſa ſombre pareſſe,
Tous les honteux Plaiſirs, Enfans de la Molleſſe,
Uſurpant ſur ſon Ame un abſolu pouvoir,
De monſtrueux déſirs le viennent émouvoir,
Irritent de ſes ſens la fureur endormie,
Et le font le joüet de leur triſte infamie.
Puis ſur leurs pas ſoudain arrivent les Remords :
Et bien-tôt avec eux tous les Fléaux du corps,
La Pierre, la Colique, & les Goutes cruelles.
Guenaud, Rainſſant, Brayer, preſqu'auſſi triſtes qu'Elles,

Vers 98. *Guenaud, Rainſſant, Brayer*, &c.] Trois fameux Médecins de Paris.

Chez l'indigne Mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler,
Sur le duvet d'un Lit, théatre de ses gênes,
Lui font scier des Rocs, lui font fendre des Chênes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnois donc, Antoine, & conclus avec moi,
Que la Pauvreté mâle, active & vigilante,
Est, parmi les travaux, moins lasse & plus contente,
Que la Richesse oisive au sein des Voluptez.
Je te vais sur cela prouver deux véritez.
L'une que le travail aux Hommes nécessaire,
Fait leur félicité, plutôt que leur misere;
Et l'autre qu'il n'est point de Coupable en repos.
C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Sui-moi donc. Mais je voi, sur ce début de prône,
Que ta bouche déja s'ouvre large d'une aune;
Et que les yeux fermez tu baisse le menton.
Ma foi le plus sûr est de finir ce sermon.
Aussi-bien j'apperçoi ces Melons qui t'attendent;
Et ces Fleurs, qui là-bas entre elles se demandent;
S'il est fête au Village; & pour quel Saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si long-tems manquer d'eau.

EPÎTRE XII.

A MONSIEUR L'ABBÉ RENAUDOT.

*Le sujet de cette Epître est l'*AMOUR DE DIEU. *Le dessein de l'Auteur en traitant cette matiere, a été de faire voir que la Poesie, que bien des personnes regardent comme un amusement frivole, peut traiter les sujets les plus relevez. En effet, le Poëte soutient ici les sentimens de la plus saine Théologie sur l'Amour de Dieu, avec une vigueur & une noblesse dignes de son sujet.*

DOCTE Abbé, tu dis vrai, l'Homme au crime attaché,
En vain, sans aimer Dieu, croit sortir du péché.
Toutefois, n'en déplaise aux transports frénétiques
Du fougueux Moine auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'enfer la salutaire Peur
N'est pas toujours l'effet d'une noire vapeur,

Vers 1. *Docte Abbé.*] On ne doutera pas que cette Epithéte ne soit dûë à Messire Eusebe Renaudot, Prieur de Frossay en Bretagne, & de S. Christophe de Châteaufort, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & Membre de celles des Inscriptions & Belles Lettres. Les preuves de sa profonde érudition se voïent dans les deux volumes qu'il a publiés sur la *Perpétuité de la Foi*, pour servir d'addition à l'Ouvrage de M. Arnauld. Prevenu par la mort le 1. Septembre 1720. il n'a pû donner au Public beaucoup d'autres ouvrages sur des matieres également sçavantes. Il a été regardé comme un des premiers hommes de son siécle par la connoissance profonde qu'il avoit des Langues Etrangeres, & surtout des Langues Orientales. Il étoit lié d'une étroite amitié avec M. Despreaux, à la gloire duquel il s'intéressoit particulierement.

Vers 4. *Du fougueux Moine*, &c.] Luther.

Qui de remords ſans fruit agitant le Coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïſſable.
Cette utile fraïeur propre à nous pénétrer,
Vient ſouvent de la Grace en nous prête d'entrer,
Qui veut dans notre cœur ſe rendre la plus forte,
Et, pour ſe faire ouvrir, déja frappe à la porte.
Si le pécheur pouſſé de ce ſaint mouvement,
Reconnoiſſant ſon crime, aſpire au Sacrement,
Souvent Dieu tout à coup d'un vrai zéle l'enflame.
Le Saint Eſprit revient habiter en ſon ame,
Y convertit enfin les ténébres en jour,
Et la crainte ſervile en filial Amour.
C'eſt ainſi que ſouvent la Sageſſe ſuprême,
Pour chaſſer le Démon, ſe ſert du Démon même.
Mais lorſqu'en ſa malice un Pécheur obſtiné,
Des horreurs de l'Enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble Fils, ſon véritable Pere,
Craint & regarde Dieu comme un Tiran ſévére;
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et ſoûhaite en ſon cœur, que ce Dieu ne ſoit pas.
En vain la Peur ſur lui remportant la victoire;
Aux piés d'un Prêtre il court décharger ſa mémoire.
Vil eſclave toujours ſous le joug du péché,
Au Démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'Amour eſſentiel à notre pénitence
Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
Non, quoi que l'Ignorance enſeigne ſur ce point,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la Peur nous diſpoſe & nous aide:
Mais il ne vient jamais, que l'Amour ne ſuccéde.

Ceſſez de m'oppoſer vos diſcours impoſteurs,
Confeſſeurs inſenſez, ignorans Séducteurs,
Qui pleins de vains propos, que l'erreur vous débite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir ſans limite
Juſtifie à coup ſûr tout Pécheur alarmé :
Et que ſans aimer Dieu, l'on peut en être aimé.

Quoi donc, cher Renaudot, un Chrétien effroïable,
Qui jamais, ſervant Dieu, n'eut d'objet que le Diable ;
Pourra, marchant toujours dans des ſentiers maudits,
Par des formalitez gagner le Paradis ;
Et parmi les élus, dans la Gloire éternelle,
Pour quelques Sacremens reçûs ſans aucun zéle,
Dieu fera voir aux yeux des Saints épouvantez
Son ennemi mortel aſſis à ſes côtez ?
Peut-on ſe figurer de ſi folles chiméres ?
On voit pourtant, on voit des Docteurs même auſtéres,
Qui les ſemant par tout, s'en vont pieuſement
De toute pieté ſaper le fondement ;
Qui, le cœur infecté d'erreurs ſi criminelles,
Se diſent hautement les purs, les vrais Fidéles ;
Traitant d'abord d'Impie, & d'Hérétique affreux,
Quiconque oſe pour Dieu ſe déclarer contre eux.
De leur audace en vain les vrais Chrétiens gémiſſent :
Prêts à la repouſſer les plus hardis molliſſent ;
Et voïant contre Dieu le Diable accrédité,
N'oſent qu'en bégaïant prêcher la vérité.
Mollirons-nous auſſi ? Non, ſans peur, ſur ta trace,
Docte Abbé, de ce pas j'irai leur dire en face ;

Ouvrez les yeux enfin, Aveugles dangereux.
Oüi, je vous le soûtiens ; il seroit moins affreux,
De ne point reconnoître un Dieu Maître du Monde,
Et qui regle à son gré, le Ciel, la Terre & l'Onde ;
Qu'en avoüant qu'il est, & qu'il sut tout former,
D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer.
Un si bas, si honteux, si faux Christianisme
Ne vaut pas des Platons l'éclairé Paganisme ;
Et chérir les vrais biens, sans en savoir l'Auteur,
Vaut mieux, que sans l'aimer, connoître un Créateur,
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur si sainte,
Que je veux qu'en un cœur amène enfin la Crainte,
Je n'entens pas ici ce doux saisissement,
Ces transports pleins de joïe & de ravissement,
Qui font des Bienheureux la juste récompense ;
Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'Amour de Dieu fecond en saints desirs,
N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs.
Souvent le cœur qui l'a, ne le sait pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas, qui sincérement aime :
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace & que froideur.
C'est ainsi quelquefois qu'un indolent Mistique,
Au milieu des péchez tranquille Fanatique ;
Du plus parfait Amour pense avoir l'heureux don ;
Et croit posseder Dieu dans les bras du Démon.

Vers 87. —— *Un indolent Mistique.*] Les Quiétistes, dont les erreurs ont été condamnées par les Papes Innocent XI. & Innocent XII.

Voulez-vous donc savoir, si la Foi dans votre ame
Allume les ardeurs d'une sincére flame ?
Consultez-vous vous-même. A ses régles soûmis,
Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis ?
Combatez-vous vos sens ? Domptez-vous vos foiblesses ?
Dieu dans le Pauvre est-il l'objet de vos largesses ?
Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa Loi ?
Oüi, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croïez-moi.
Qui fait éxactement ce que ma Loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, *l'Amour que je demande.*
Faites-le donc ; & sûr, qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous allarmez point pour quelques vains dégoûts,
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte ame éprouve :
Marchez, courez à lui. Qui le cherche le trouve ;
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.
Mais ne soûtenez point cet horrible blasphême,
Qu'un Sacrement reçû, qu'un Prêtre, que Dieu même,
Quoique vos faux Docteurs osent vous avancer,
De l'Amour qu'on lui doit puissent vous dispenser.
Mais s'il faut, qu'avant tout, dans une ame Chrétienne,
Diront ces grands Docteurs, l'Amour de Dieu survienne ;
Puisque ce seul Amour suffit pour nous sauver,
De quoi le Sacrement viendra-t-il nous laver ?

Sa vertu n'eſt donc plus qu'une vertu frivole ?
O le bel argument digne de leur école ?
Quoi, dans l'Amour divin, en nos cœurs allumé,
Le vœu du Sacrement n'eſt-il pas renfermé ?
Un Païen converti, qui croit un Dieu ſuprême,
Peut-il être Chrétien qu'il n'aſpire au Baptême ;
Ni le Chrétien en pleurs être vraiment touché,
Qu'il ne veuille à l'Egliſe avoüer ſon péché ?
Du funeſte eſclavage, où le Démon nous traîne,
C'eſt le Sacrement ſeul qui peut rompre la chaîne.
Auſſi l'Amour d'abord y court avidement :
Mais lui-même il en eſt l'ame & le fondement.
Lors qu'un Pécheur émû d'une humble repentance,
Par les dégrez preſcrits court à la pénitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu ſait les ſuppoſer.
Le ſeul Amour manquant ne peut point s'excuſer.
C'eſt par lui que dans nous la grace fructifie.
C'eſt lui qui nous ranime, & qui nous vivifie.
Pour nous rejoindre à Dieu, lui ſeul eſt le lien ;
Et ſans lui, Foi, Vertus, Sacremens, tout n'eſt rien.
A ces Diſcours preſſans que ſauroit-on répondre ?
Mais approchez ; Je veux encor mieux vous confondre,
Docteurs. Dites-moi donc. Quand nous ſommes abſous,
Le Saint Eſprit eſt-il, ou n'eſt-il pas en nous ?
S'il eſt en nous ; peut-il, n'étant qu'Amour lui-même,
Ne nous échauffer point de ſon amour ſuprême ?
Et s'il n'eſt pas en nous, Satan toujours vainqueur
Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur ?

Avoüez

Avoüez donc qu'il faut qu'en nous l'Amour renaisse,
Et n'allez point, pour fuïr la Raison qui vous presse,
Donner le nom d'Amour au trouble inanimé,
Qu'au cœur d'un Criminel la Peur seule a formé.
L'ardeur qui justifie & que Dieu nous envoïe,
Quoi qu'ici bas souvent inquiéte, & sans joïe,
Est pourtant cette ardeur, ce même feu d'amour,
Dont brûle un Bienheureux en l'éternel Séjour.
Dans le fatal instant qui borne notre vie,
Il faut que de ce feu notre ame soit remplie;
Et Dieu sourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus après notre trépas.
Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogismes;
Et ne prétendez plus par vos confus sophismes,
Pouvoir encore aux yeux du Fidéle éclairé
Cacher l'amour de Dieu dans l'Ecole égaré.
Apprenez que la Gloire, où le Ciel nous appéle,
Un jour des vrais Enfans doit couronner le zéle,
Et non les froids remords d'un Esclave craintif,
Où crut voir Abelli quelque amour négatif.
Mais quoi? J'entens déja plus d'un fier Scolastique,
Qui me voïant ici sur ce ton dogmatique,
En Vers audacieux traiter ces points sacrez,
Curieux me demande, où j'ai pris mes degrez:
Et si, pour m'éclairer sur ces sombres matiéres,
Deux cens Auteurs extraits m'ont prêté leurs lumiéres.

Vers 162. *Où crut voir Abelli quelque amour négatif.*] Louis Abelli Auteur de la *Moëlle Théologique.*

Non. Mais pour décider, que l'Homme, qu'un Chrétien
Eſt obligé d'aimer l'unique Auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,
Qui nous vint par ſa mort donner un ſecond être,
Faut-il avoir reçû le bonnet Doctoral;
Avoir extrait Gamache, Iſambert & Du Val?
Dieu dans ſon livre ſaint, ſans chercher d'autre Ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page?
De vains Docteurs encore, ô prodige honteux!
Oſeront nous en faire un Problême douteux!
Viendront traiter d'erreur, digne de l'anathéme,
L'indiſpenſable Loi d'aimer Dieu pour lui-même;
Et par un Dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du Chrétien raïer la Charité!
Si j'allois conſulter chez eux le moins ſévére,
Et lui diſois: Un fils doit-il aimer ſon pere?
Ah! peut-on en douter, diroit-il bruſquement?
Et quand je leur demande en ce même moment:
L'Homme ouvrage d'un Dieu ſeul bon, & ſeul aimable,
Doit-il aimer ce Dieu ſon Pere véritable?
Leur plus rigide Auteur n'oſe le décider,
Et craint en l'affirmant de ſe trop hazarder.
Je ne m'en puis défendre; il faut que je t'écrive
La Figure bizarre, & pourtant aſſez vive,

Vers 174. —— *Gamache, Iſambert, & Du Val.*] Philippe Gamache, Nicolas Iſambert, & André Du Val, trois célébres Docteurs de Sorbonne, & Profeſſeurs en Théologie, dont les Ouvrages ſont imprimez. Ils vivoient dans le XVII. Siécle.

Que je fûs l'autre jour emploïer dans ſon lieu,
Et qui déconcerta ces ennemis de Dieu.
Au ſujet d'un Ecrit qu'on nous venoit de lire,
Un d'entr'eux m'inſulta, ſur ce que j'oſai dire,
Qu'il faut pour être abſous d'un crime confeſſé,
Avoir pour Dieu du moins un Amour commencé.
Ce Dogme, me dit-il, eſt un pur Calviniſme.
O Ciel! me voilà donc dans l'erreur, dans le ſchiſme,
Et partant réprouvé. Mais, pourſuivis-je alors;
Quand Dieu viendra juger les Vivans & les Morts,
Et des humbles Agneaux, objet de ſa tendreſſe,
Séparera des Boucs la troupe péchereſſe,
A tous il nous dira ſévére, ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou juſtes à ſes yeux.
Selon Vous donc, à Moi réprouvé, bouc infame,
Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
Malheureux, qui ſoûtins que l'Homme dût m'aimer;
Et qui ſur ce ſujet, trop promt à déclamer,
Prétendis, qu'il falloit, pour fléchir ma juſtice,
Que le Pécheur, touché de l'horreur de ſon vice,
De quelque ardeur pour moi ſentît les mouvemens,
Et gardât le premier de mes Commandemens.
Dieu, ſi je vous en croi, me tiendra ce langage.
Mais à Vous, tendre Agneau, ſon plus cher héritage,
Orthodoxe ennemi d'un Dogme ſi blâmé,
Venez, vous dira-t-il, Venez mon Bien-aimé:

Vous, qui dans les détours de vos raisons subtiles
Embarrassant les mots d'un des plus saints Conciles,
Avez délivré l'homme. O l'utile Docteur!
De l'importun fardeau d'aimer son Créateur.
Entrez au Ciel, Venez, comblé de mes loüanges,
Du besoin d'aimer Dieu desabuser les Anges.
A de tels mots, si Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moi je répondrois, je croi, sans l'offenser:
O! que pour vous mon cœur moins dur, & moins farouche,
Seigneur, n'a-t-il, hélas! parlé comme ma bouche?
Ce seroit ma réponse à ce Dieu fulminant.
Mais Vous, de ses douceurs objet fort surprenant,
Je ne sai pas comment, ferme en votre Doctrine,
Des ironiques mots de sa bouche divine
Vous pourriez, sans rougeur, & sans confusion,
Soûtenir l'amertume, & la dérision.
L'audace du Docteur, par ce discours frapée,
Demeura sans replique à ma Prosopopée.
Il sortit tout à coup, & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce,
Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse.

Vers 220. —— *D'un des plus saints Conciles.*] Le Concile de Trente.

Vers 239. *S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce.*] Deux Défenseurs de la fausse Attrition. *Pierre Binsfeld* étoit Suffragant de Tréves, & Docteur en Théologie. *Basile Ponce* étoit de l'Ordre de Saint Augustin.

FIN DES EPITRES.

L'ART POËTIQUE.

L'ART POÉTIQUE

AVERTISSEMENT SUR L'ART POËTIQUE.

C'Est à Mr. Despréaux principalement que la France est redevable de cette justesse ; & de cette solidité qui se font remarquer dans les Ouvrages de nos bons Ecrivains. Ce sont ses premiéres productions qui ont le plus contribué à bannir l'affectation & le mauvais goût. Mais c'étoit peu pour lui d'avoir corrigé les Poëtes par sa critique, s'il ne les avoit encore instruits par ses préceptes. Dans cette vuë il forma le dessein de composer un Art Poëtique.

Le célébre Mr. Patru, à qui il communiqua son dessein, ne crut pas qu'il fut possible de l'exécuter avec succès. Il convenoit qu'on pouvoit bien expliquer les régles générales de la Poësie, à l'exemple d'Horace ; mais pour les régles particuliéres, ce détail ne lui paroissoit pas propre à être mis en Vers François, & il eut assez mauvaise opinion de notre Poësie, pour la croire incapable de se soûtenir dans des matiéres aussi séches que le sont de simples préceptes.

Néanmoins les difficultez que ce judicieux Critique prévoïoit, bien loin d'effraïer notre Poëte, ne servirent qu'à l'animer, & à lui donner une plus grande idée de son entrepriſe. Il commença dès lors à travailler à son Art Poëtique, & quelque tems après il en alla réciter le commencement à son Ami, qui voïant la noble audace avec laquelle notre Auteur entroit en matiére, changea de sentiment, & l'exhorta bien sérieusement à continuer.

L'Art Poëtique passe communément pour le chef-d'œuvre de notre Auteur. Trois choses principalement le rendent considerable : la difficulté de l'entrepriſe, la beauté des vers, & l'utilité de l'Ouvrage.

On peut même lui donner une autre loüange, que ſa modeſtie lui faiſoit rejetter : c'eſt qu'il y a plus d'ordre dans ſa Poëtique que dans celle d'Horace, & qu'il eſt entré bien plus avant que cet Ancien, dans le détail des régles de la Poëſie.

L'ART POËTIQUE.

CHANT PREMIER.

Dans ce premier Chant, l'Auteur donne des régles générales pour la Poëſie ; mais ces régles n'appartiennent point ſi proprement à cet Art, qu'elles ne puiſſent auſſi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écrire. Une courte digreſſion renferme l'hiſtoire de la Poëſie Françoiſe, depuis Villon juſqu'à Malherbe.

CEST en vain qu'au Parnaſſe un téméraire Auteur
Penſe de l'Art des Vers atteindre la hauteur.
S'il ne ſent point du Ciel l'influence ſecrette,
Si ſon Aſtre en naiſſant ne l'a formé Poëte,
Dans ſon génie étroit il eſt toujours captif.
Pour lui Phébus eſt ſourd, & Pégaſe eſt rétif.
O Vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuſe,
Courez du bel eſprit la carriére épineuſe,

Vers 1. *C'eſt en vain qu'au Parnaſſe*, &c.] On ne peut être Poëte ſans génie. M. Deſpréaux plein de cette maxime, en fait dans ſon Art Poëtique le Fondement de toutes ſes régles.

Vers 6. *Pour lui Phébus eſt ſourd*, &c.] Hor. *de Arte poët.* v. 385.

Tu nihil invitâ dices, faciesve Minervâ.

N'allez pas sur des Vers sans fruit vous consumer ;
Ni prendre pour Génie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-tems votre esprit & vos forces.
La Nature fertile en esprits excellens,
Sait entre les Auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme :
L'autre, d'un trait plaisant éguiser l'Epigramme.
Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits ;
Racan chanter Philis, les Bergers & les Bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte, & qui s'aime,
Méconnoit son Génie, & s'ignore soi-même,
Ainsi Tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses Vers les murs d'un Cabaret,
S'en va mal à propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple Hébreu la fuite triomphante ;

Vers 17. *Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits.*] Les Odes de Malherbe.

Vers 18. *Racan chanter Philis, les Bergers, & les Bois.*] Les Bergeries de Racan.

Vers 21. *Ainsi, Tel autrefois*] Saint Amant, Auteur du *Moïse sauvé*.

Même vers —— *Qu'on vit avec Faret.*] Nicolas Faret, de l'Académie Françoise, étoit ami particulier de Saint Amant, qui l'a célébré dans ses vers comme un illustre débauché, quoi qu'il fût assez réglé dans ses mœurs. Mais la commodité de son nom qui rimoit à *Cabaret*, étoit en partie cause de ce *bruit* que Saint Amant lui avoit donné. Ce sont les termes de Mr. Pélisson, dans son Histoire de l'Académie Françoise.

Vers 12. *Et consulte long-tems votre esprit & vos forces.*] Horace, Art Poëtique v. 38.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, aequam
Viribus, &c.

Vers 22. *Charboner de ses vers les murs d'un Cabaret.* Martial, 12. Epigr. 62.

Nigri fornicis ebrium Poëtam,
Qui carbone rudi, &c.

Et poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noïer dans les mers.
Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la Rime.
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La Rime est une esclave, & ne doit qu'obéïr.
Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë;
L'esprit à la trouver aisément s'habituë.
Au joug de la Raison sans peine elle fléchit;
Et loin de la gêner, la sert & l'enrichit.
Mais lors qu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et pour la ratraper, le sens court après elle.
Aimez donc la Raison. Que toujours vos Ecrits
Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.
La plûpart emportez d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
Ils croiroient s'abaisser dans leurs Vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Evitons ces excès. Laissons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au Bon sens: mais pour y parvenir,
Le chemin est glissant & pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, aussi-tôt on se noïe.
La Raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voïe.
Un Auteur, quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.

S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face :
Il me proméne après de terrasse en terrasse.
Ici s'offre un perron ; là régne un corridor.
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds & les ovales.
Ce ne sont que Festons, ce ne sont qu'Astragales.
Je saute vingt feüillets pour en trouver la fin ;
Et je me sauve à peine au travers du Jardin.
Fuïez de ces Auteurs l'abondance stérile ;
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant :
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner, ne fut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

Vers 51. *S'il rencontre un Palais*, &c.] Scudéri, L. 3. de son *Alaric*, emploïe seize grandes pages de trente vers chacune, à la description d'un Palais : commençant par la façade, & finissant par le jardin.

Vers 56. *Ce ne sont que Festons, ce ne sont qu'Astragales.*] Ce vers, à côté duquel on a mis dans toutes les éditions *Vers de Scudéri*, se lit ainsi dans l'*Alaric* :

Ce ne sont que Festons, ce ne sont que Couronnes.

Notre Auteur a changé ce dernier mot, pour faire mieux sentir l'abondance stérile de ces faiseurs de longues descriptions, qui s'amusent à décrire jusqu'aux plus petites circonstances : car l'*Astragale* est une petite moulure ronde qui entoure le haut fust d'une Colonne.

Vers 62. *L'esprit rassasié le rejette à l'instant.*] Horace, Art poetique, v. 335.

Quidquid præcipies, esto brevis, ut citò dicta
Percipiant animi dociles, &c.

Vers 64. *Souvent la peur d'un mal nous jette dans un pire.*] Horace, Art poëtique, v. 31.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

Un Vers étoit trop foible, & vous le rendez dur.
J'évite d'être long, & je deviens obscur.
L'un n'est point trop fardé ; mais sa Muse est trop nuë.
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nuë.
Voulez-vous du public mériter les amours ?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un stile trop égal & toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux ; il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nez pour nous ennuïer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui dans ses vers sait d'une voix légére,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévére !
Son livre aimé du Ciel & chéri des Lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoique vous écriviez, évitez la bassesse.
Le stile le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du Bon sens, le Burlesque éfronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
On ne vit plus en Vers que pointes triviales.
Le Parnasse parla le langage des Hales.

Vers 81. *Au mépris du bon sens, le Burlesque*, &c.] Le stile Burlesque fut extrêmement en vogue depuis le commencement du dernier siécle jusques vers l'an 1660.

Vers 66. *J'évite d'être long & je deviens obscur.*] Horace, Art poëtique, v. 25.

Brevis esse laboro,
Obscurus fio, &c.

Vers 75. *Heureux qui dans ses vers*, &c.] Horace, Art poëtique, v. 342.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci, &c.

La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois passa jusques aux Princes.
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à Dassouci, tout trouva des Lecteurs.
Mais de ce stile enfin la Cour désabusée,
Dédaigna de ces Vers l'extravagance aisée;
Distingua le naïf du plat & du bouffon;
Et laissa la Province admirer le Typhon.

Vers 85. *La licence à rimer alors n'eut plus de frein.*] Elle alla si loin, que l'on s'avisa de mettre la Passion de JESUS-CHRIST en vers Burlesques.

Vers 86. *Apollon travesti.*] Allusion au *Virgile travesti* de Scaron.

Ibid. —— *Devint un Tabarin.*] Bouffon très grossier, valet de Mondor. Ce Mondor étoit un Charlatan, ou Vendeur de baume, qui établissoit son théatre dans la Place Dauphine, vers le commencement du 17 siécle. Il rouloit aussi dans les autres villes du Roïaume, avec *Tabarin*, le Bouffon de sa Troupe. Les plaisanteries de *Tabarin* ont été imprimées plusieurs fois à Paris & à Lion, avec privilége, sous le titre de *Recueil des Questions & Fantaisies Tabariniques.* Elles ne roulent que sur des matiéres d'une grossiéreté insupportable, & qui ne peuvent plaire qu'à la canaille.

Vers 90. *Et, jusqu'à Dassouci, tout trouva des Lecteurs.*] Charles Coypeau, Sieur Dassouci, Poëte fort mépriſable, a mis en vers Burlesques le *Ravissement de Proserpine*, [de Claudien; & une partie des Métamorphoses d'Ovide, sous le titre d'*Ovide en belle humeur. Dassouci* étoit fils d'un Avocat au Parlement, il nâquit à Paris en 1604. & mourut âgé d'environ 75. ans, après avoir eu des avantures très-bizarres, qu'il a publiées lui-même d'un stile presque bouffon. Mr. Bayle a pris soin de les recueillir dans un article de son Dictionnaire Critique.

Vers 94. —— *Admirer le Typhon.*] Typhon, ou la Gigantomachie, Poëme burlesque de Scaron, dans lequel il décrit la guerre des Géans contre les Dieux. Il parut en 1644. Mr. Despréaux convenoit que les premiers Vers de ce Poëme sont d'une plaisanterie assez fine.

Que ce ſtile jamais ne ſoüille votre Ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage ;
Et laiſſons le Burleſque aux Plaiſans du Pont-neuf.
Mais n'allez point auſſi ſur les pas de Bréboeuf,
Même en une Pharſale, entaſſer ſur les rives,
De morts & de mourans, cent montagnes plaintives.
Prenez mieux votre ton. Soïez ſimple avec art ;
Sublime ſans orgueil, agréable ſans fard.
N'offrez rien au Lecteur que ce qui peut lui plaire.
Aïez pour la cadence une oreille ſévére.
Que toujours dans vos Vers, le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hémiſtiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voïelle à courir trop hâtée ;
Ne ſoit d'une voïelle en ſon chemin heurtée.
Il eſt un heureux choix de mots harmonieux.
Fuïez des mauvais ſons le concours odieux.
Le Vers le mieux rempli, la plus noble penſée
Ne peut plaire à l'eſprit, quand l'oreille eſt bleſſée.

Vers 96. *Imitons de Marot l'élégant badinage.*] On en verra une imitation dans l'Epigramme que Mr. Deſpréaux, étant jeune, fit ſur une perſonne fort connuë, on la trouvera parmi les Epigrammes N°. X.

Vers 97. ——— *Aux Plaiſans du Pont-neuf.*] Les Vendeurs de Mitridate, & les joüeurs de Marionnettes ſe placent depuis long-tems ſur le Pont-neuf.

Vers 100. *De morts & de mourans cent montagnes plaintives.*] Vers de Bréboeuf, dans ſa Pharſale, Livre VII.

Vers 106. *Suſpende l'hémiſtiche.*] L'Auteur donne ici l'exemple avec le précepte : en parlant de la Céſure, il l'a extrêmement marquée dans ce vers.

Vers 107. *Gardez qu'une voïelle*, &c.] Le concours vicieux de voïelles appellé *Hiatus*, ou Bâillement.

Durant les premiers ans du Parnaſſe François,
Le caprice tout ſeul faiſoit toutes les loix.
La Rime, au bout des mots aſſemblez ſans meſure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de céſure.
Villon fut le premier, dans ces ſiécles groſſiers,
Débroüiller l'Art confus de nos vieux Romanciers.
Marot bien-tôt après fit fleurir les Ballades,
Tourna des Triolets, rima des Maſcarades;
A des refrains réglez aſſervit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronſard qui le ſuivit, par une autre méthode,
Réglant tout, broüilla tout, fit un art à ſa mode:
Et toutefois long-tems eut un heureux deſtin.
Mais ſa Muſe, en François parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge ſuivant, par un retour groteſque:
Tomber de ſes grands mots le faſte pédanteſque.

Vers 117. *Villon fut le premier.*] François Corbeüil, ſurnommé *Villon*, vivoit dans le quinziéme Siécle, environ ſoixante ans avant Clément Marot.

Vers 118. *Débroüiller l'art confus de nos vieux Romanciers.*] Les Ouvrages de nos vieux Poëtes François, ſont confus, & ſans ordre. On en peut juger par le Roman de la Roze, le plus eſtimé de tous.

Vers 124. *Réglant tout, broüilla tout.*] Ronſard conſeilloit d'emploïer indifféremment *tous les Dialectes*: Préface ſur la Franciade. *Et ne ſe faut ſoucier*, dit-il ailleurs, *ſi les vocables ſont Gaſcons, Poitevins, Normans, Manceaux, Lionnois, ou d'autres pays.* Abregé de l'Art poëtique.

Vers 126. —— *En François parlant Grec & Latin.*] Ronſard a tellement chargé ſes Poëſies d'exemples, d'alluſions, & de mots tirez du Grec & du Latin, qu'il les a renduës preſque inintelligibles, & même ridicules. Mr. Deſpréaux citoit ce vers de Ronſard, qui eſt à la fin du Sonnet 68. L. 1. comme un éxemple de ſon affectation ridicule à parler Grec en François. Il dit à ſa Maîtreſſe

Eſtes-vous pas ma ſeule Entéléchie?

Ce Poëte orgueilleux trébuché de ſi haut,
Rendit plus retenus Deſportes & Bertaut.
Enfin Malherbe vint ; & le premier en France,
Fit ſentir dans les Vers une juſte cadence :
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit la Muſe aux régles du dévoir.
Par ce ſage Ecrivain la Langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber ;
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix ; & ce Guide fidéle
Aux Auteurs de ce tems ſert encore de modéle.
Marchez donc ſur ſes pas ; aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.
Si le ſens de vos Vers tarde à ſe faire entendre,
Mon eſprit auſſi-tôt commence à ſe détendre ;
Et de vos vains diſcours prompt à ſe détacher,
Ne ſuit point un Auteur qu'il faut toujours chercher.
Il eſt certains eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toujours embarraſſées.
Le jour de la Raiſon ne le ſauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penſer.
Selon que notre Idée eſt plus ou moins obſcure,
L'Expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure.

Vers 130. —— *Deſportes & Bertaut.*] Philippe Deſportes, Abbé de Tiron, & Jean Bertaut, Evêque de Seez, Poëtes aſſez eſtimez, vivoient ſous les régnes d'Henri III. & d'Henri IV.

Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.
Sur tout, qu'en vos Ecrits la Langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſacrée.
En vain vous me frappez d'un ſon mélodieux.
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux,
Mon eſprit n'admet point un pompeux Barbariſme,
Ni d'un Vers empoulé l'orgueilleux Soléciſme,
Sans la Langue, en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toujours, quoiqu'il faſſe, un méchant Ecrivain.
Travaillez à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle viteſſe.
Un ſtile ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruiſſeau, qui ſur la molle aréne,
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe proméne,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, ſur un terrein fangeux.
Hâtez vous lentement, & ſans perdre courage,
Vingt fois ſur le métier remettez votre ouvrage.

Vers 171. *Hâtez vous lentement.*] Ce mot renferme un grand ſens. Il étoit familier à l'Empereur Auguſte, à l'Empereur Titus, & à pluſieurs grands Hommes. Σπεῦδε βραδέως : *Feſtina lentè.* Voïez les Adages d'Eraſme.

Vers 153. *Ce que l'on conçoit bien*, &c.] Horace Art poëtique. vers 40. ——— *Cui lecta potenter erit res, Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo,*

Et vers 311. *Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.*

Vers 163. *Travaillez à loiſir.*] Horace Art Poët. v. 388. ——— *Nonumque prematur in annum*, &c.

Vers 172. *Vingt fois ſur le métier remettez votre ouvrage.*] Horace, Art poët. v. 272. ——— *Carmen reprehendite, quod non Multa dies, & multa litura coercuit*, &c.

Polissez-le sans cesse, & le repolissez.
Ajoûtez quelquefois, & souvent effacez.
C'est peu qu'en un Ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semez de tems en tems petillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milïeu;
Que d'un Art délicat les piéces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties:
Que jamais du sujet le discours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos Vers la censure publique?
Soïez-vous à vous-même un sévére Critique.
L'Ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites vous des amis prompts à vous censurer.
Qu'ils soient de vos écrits les Confidens sincéres,
Et de tous vos défauts les zélez adversaires.
Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Auteur,
Mais sachez de l'Ami discerner le Flateur.

Vers 174. *Ajoûtez quelquefois, & souvent effacez.*] Horace, Lib. I. Sat. X. v. 72.

Sæpe stilum vertas, iterum quæ digna legi sint Scripturus.

Vers 178. *Que le début, la fin, répondent au milieu.*] Horace, Art poëtique, vers 152.

Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

Vers 180. *N'y forment qu'un seul tout.*] Horace au même endroit, v. 23.

Denique, sit quodvis simplex duntaxat, & unum.

Vers 185. *L'Ignorance toujours est prête à s'admirer.*] Horace, Liv. 2. Epist. 2. v. 106.

Ridentur mala qui componunt carmina: verùm Gaudent scribentes, &c.

Vers 190. *Mais sachez de l'Ami discerner le Flateur.*] Le même, dans son Art poët. v. 424.

Mirabor, si sciet inter
Noscere mendacem, verumque beatus amicum.

Tel vous semble applaudir, qui vous raille & vous jouë.
Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous louë.
Un Flateur aussi-tôt cherche à se récrier.
Chaque Vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin, aucun mot ne le blesse.
Il trépigne de joïe, il pleure de tendresse :
Il vous comble par tout d'éloges fastueux.
La Vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage Ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits négligez.
Il renvoïe en leur lieu les Vers mal arrangez.
Il réprime des mots l'ambitieuse Emphase.
Ici le Sens le choque ; & plus loin c'est la Phrase.
Votre construction semble un peu s'obscurcir :
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un Ami véritable.
Mais souvent sur ses Vers, un Auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce Vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah! Monsieur, pour ce Vers je vous demande grace,

Vers 193. *Un Flateur aussi-tôt*, &c.] Horace au même endroit.

Clamabit enim : Pulchrè, benè, rectè : Palleſcet super his, &c.

Vers 199. *Un sage Ami*, &c.] Le même, au même endroit, v. 445.

Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes : Culpabit duros, &c.

Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid ;
Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.
Ainsi toujours constant à ne se point dédire ;
Qu'un mot dans son Ouvrage ait paru vous blesser ;
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant à l'entendre, il chérit la Critique.
Vous avez sur ses Vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flater,
N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.
Aussi-tôt il vous quitte & content de sa Muse,
S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuse.
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots Auteurs,
Notre siécle est fertile en sots Admirateurs.
Et sans ceux que fournit la Ville & la Province,
Il en est chez le Duc, il en est chez le Prince.
L'ouvrage le plus plat, a chez les Courtisans,
De tous tems rencontré de zélez Partisans ;
Et pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toujours un plus Sot qui l'admire.

Vers 219. *Cependant, à l'entendre, il chérit la Critique.*] Perse, Satire I. vers 55.

Et verum, inquis, amo : verum mihi dicite de me.

CHANT II.

Dans ce second Chant, & dans le troisiéme, notre Auteur explique le détail de la Poësie Françoise, & donne le caractére & les régles particuliéres de chaque Poëme. Le second Chant est employé à décrire l'Idylle ou l'Eglogue, l'Elégie, l'Ode, le Sonnet, l'Epigramme, le Rondeau, la Ballade, le Madrigal, la Satire, & le Vaudeville. L'Auteur a sû varier ici son stile avec tant d'art & tant d'habileté, qu'en parcourant toutes les différentes espéces de Poësies, il emploie précisément le stile qui convient à chaque espéce en particulier.

TELLE qu'une Bergére, au plus beau jour de Fête,
De superbes Rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des Diamans,
Cueïlle en un champ voisin ses plus beaux ornemens :
Telle, aimable en son air, mais humble dans son stile,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un Vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flate, chatoüille, éveille ;
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce stile un Rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la Flûte & le Hautbois ;
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrette,
Au milieu d'une Eglogue entonne la Trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les Roseaux ;
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire, cet autre abjet en son langage,
Fait parler ses Bergers comme on parle au Village.

Ses Vers plats & grossiers, dépoüillez d'agrément,
Toujours baisent la terre, & rampent tristement.
On diroit que Ronsard, sur ses *Pipeaux rustiques*,
Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques;
Et changer sans respect de l'oreille & du son,
Lycidas en Pierrot & Phylis en Toinon.
Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Graces dictez,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feüilletez.
Seuls, dans leurs doctes Vers ils pourront vous apprendre,
Par quel Art sans bassesse un Auteur peut descendre;
Chanter Flore, les Champs, Pomone, les Vergers;
Au combat de la flûte animer deux Bergers;
Des plaisirs de l'Amour vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un Consul la campagne & les bois.
Telle est de ce Poëme & la force & la grace.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive Elégie, en longs habits de deüil,
Sait les cheveux épars gémir sous un cercueil.

Vers 24. *Lycidas en Pierrot, & Phylis en Toinon.*] Ronsard dans ses Eglogues appelle Henri II. *Henriot*; Charles IX. *Carlin*; Caterine de Médicis, *Catin*, &c.

Vers 36. *Rend dignes d'un Consul la campagne & les bois.*] Virgile, Eglogue 4.

Si canimus silvas, Sylvæ sint Consule dignæ.

Vers 39. *La plaintive Elégie.*] Horace la décrit ainsi dans son Art poetique, vers 75.

Versibus impariter junctis, querimonia primùm:
Post etiam inclusa est, &c.

Elle peint des Amans la joïe, & la triſteſſe;
Flate, menace, irrite, appaiſe une Maîtreſſe.
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'eſt peu d'être Poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains Auteurs, dont la Muſe forcée,
M'entretient de ſes feux, toujours froide & glacée;
Qui s'affligent par art, & fous de ſens raſſis,
S'érigent, pour rimer, en Amoureux tranſis.
Leurs tranſports les plus doux ne ſont que phraſes vaines.
Ils ne ſavent jamais, que ſe charger de chaînes;
Que bénir leur martyre, adorer leur priſon,
Et faire quereller les Sens & la Raiſon.
Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule,
Qu'Amour dictoit les Vers que ſoupiroit Tibulle;
Ou que du tendre Ovide animant les doux ſons,
Il donnoit de ſon Art les charmantes leçons.
Il faut que le Cœur ſeul parle dans l'Elégie.
L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
Elevant juſqu'au Ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes Vers commerce avec les Dieux.
Aux Athlétes dans Piſe elle ouvre la barriére,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carriére;

Vers 50. *Ils ne ſavent jamais que ſe charger de chaînes; Que bénir leur martyre*, &c.] Cette Critique regarde particuliérement Voiture, qui, dans le fameux Sonnet d'Uranie, a dit: *Je bénis mon martyre & content de mourir*, &c.

Vers 54. *Qu'Amour dictoit les vers que ſoupiroit Tibulle.*] Poëte fort tendre qui vivoit ſous Auguſte.

Vers 61. *Aux Athlétes dans Piſe.*] Ville de la Gréce dans

Vers 58. *L'Ode avec plus d'éclat.*] Deſcription de l'Ode dans Horace, Art poëtique, 83.

Muſa dedit fidibus Divos, puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, &c.

Méne

Méne Achille sanglant aux bords du Simoïs ;
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louïs.
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépoüiller le rivage :
Elle peint les festins, les danses, & les Ris ;
Vante un baiser cueïlli sur les lévres d'Iris,
Qui mollement résiste, & par un doux caprice,
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
Son stile impétueux souvent marche au hazard.
Chez elle un beau désordre est un effet de l'Art.
Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique,
Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un Héros les progrès éclatans,
Maigres Historiens, suivront l'ordre des Tems.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vuë.
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit renduë ;
Et que leurs Vers éxact, ainsi que Mezeray,
Ait fait déja tomber les remparts de Courtray.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuses loix ;

l'Elide, où l'on célébroit les Jeux Olympiques.

Vers 78. *Pour prendre Dole, il faut que Lille soit renduë.*] *Lille* & *Courtray* furent pris en 1667, & *Dole* en 1668.

Vers 79. —— *Ainsi que Mezeray.*] Célébre Historien, qui a écrit l'Histoire de France. Il étoit de l'Académie Françoise, & mourut en 168 .

Vers 83. *Voulant pousser à*

Vers 69. *Qui mollement résiste*, &c.] C'est la traduction de ces vers d'Horace, Ode 12. du liv. 2.

Dum fragrantia detorquet ad oscula
Cervicem, &c.

Voulut, qu'en deux quatrains, de mesure pareille,
La Rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille;
Et qu'ensuite, six Vers artistement rangez,
Fussent en deux Tercets par le sens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence:
Lui-même en mesura le nombre & la cadence:
Défendit qu'un Vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.
Un Sonnet sans défauts vaut seul un long Poëme.
Mais en vain mille Auteurs y pensent arriver;
Et cet heureux Phénix est encore à trouver.

bout tous les rimeurs.

Inventa du Sonnet, &c.] C'est-à-dire, que les Poëtes François ont inventé le Sonnet, ou du moins l'ont assujetti à de certaines régles. Bien des gens croïent néanmoins que l'invention du Sonnet nous est venuë des Italiens, & sur-tout de Pétrarque, qui vivoit dans le quatorziéme Siécle; parce que les premiers Sonnets qui aïent paru en notre Langue, ne furent faits que sous le Régne de François I. par les Poëtes qui fleurissoient en ce tems-là. Mais il est certain que Pétrarque, & les autres Italiens, qui avoient fait des Sonnets avant nos Poëtes François, en avoient emprunté l'usage & le nom des anciens Poëtes Provençaux, connus jadis sous les noms de Trouverres, Chanterres, Jongleurs, & autres semblables, qui alloient par les Cours des Princes, pour les réjouir, chantant leurs Fabliaux, Lais, Virelais, Ballades, & *Sonnets*: comme le Président Faucher l'a remarqué dans son Recueil de l'origine de la Poësie Françoise, L. 1. c. 8. Pétrarque qui est regardé comme le Pere du *Sonnet*, a composé presque toutes ses Poësies à Vaucluse près d'Avignon, dans un tems auquel les Poëtes François ou Provençaux étoient en grande réputation, à cause de certaines Assemblées galantes, qu'on appelloit les Cours de Parlement d'Amour, & qui se tenoient dans quelques Villes de Provence. *Voïez la Fresnaye Vauquelin, dans son Art poët. L. 1. Le Traité du Sonnet, par Colletet. Les Notes de Ménage sur Malherbe.*

A peine dans Gombaut, Mainard, & Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reste, aussi peu lû, que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'Epicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos Vers attirées.
Le Vulgaire ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du Public, excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse.
Le Madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.
La Tragédie en fit ses plus cheres délices.
L'Elégie en orna ses douloureux caprices.
Un Héros sur la Scene eut soin de s'en parer;
Et sans Pointe un Amant n'osa plus soûpirer.
On vit tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidéles à la Pointe, encor plus qu'à leurs Belles.
Chaque mot eut toujours deux visages divers.
La Prose la reçût aussi-bien que les Vers.

Vers 97. *A peine dans Gombaut, Mainard, & Malleville.*] Trois Académiciens célébres.

Vers 100. *N'a fait de chez Sercy.*] Charles de Sercy, Libraire, dont la boutique étoit dans la Grand' Salle du Palais.

Vers 104. *N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.*] Telle est cette Epigramme de notre Poëte :

J'ai vû l'Agésilas :
Hélas !

L'Avocat au Palais en hériſſa ſon ſtile,
Et le Docteur en chaire en ſema l'Evangile.
La Raiſon outragée enfin ouvrit les yeux ;
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux,
Et dans tous ces Ecrits, la déclarant infame,
Par grace, lui laiſſa l'entrée en l'Epigramme :
Pourvu que ſa fineſſe, éclatant à propos,
Roulât ſur la penſée, & non pas ſur les mots.
Ainſi de toutes parts les déſordres ceſſérent.
Toutefois à la Cour les Turlupins reſtérent ;
Inſipides Plaiſans, Bouffons infortunez,
D'un jeu de mots groſſier partiſans ſurannez.

Vers 122. *Et le Docteur en Chaire en ſema l'Evangile.*] Au commencement du Siécle dans lequel notre Auteur a écrit, l'Eloquence Françoiſe étoit dans une étrange corruption. Un diſcours public n'étoit alors qu'un tiſſu bizarre de citations Grecques & Latines. A cet abus il en ſuccéda un autre plus contraire à la véritable Eloquence. Les Orateurs épuiſoient leur eſprit en pointes frivoles, en ornemens ſuperflus, en faux brillans. C'eſt ainſi que prêchoit Mr. Maſcaron Evêque de Tulles : il ſe plaiſoit à ces jeux de mots & à ces pointes ; & les Rieurs diſoient de ſes Sermons, que c'étoit un Recueil d'Epigrammes. Le petit Pere André Boulanger, Auguſtin, prêchoit de la même maniére.

Vers 130. *Toutefois à la Cour les Turlupins reſtérent.*] *Turlupin*, eſt le nom d'un Comédien de Paris, qui divertiſſoit le peuple par de méchantes pointes, & par des jeux de mots qu'on a appellez *Turlupinades*. Ses imitateurs ont été nommez *Turlupins*. Il étoit le Plaiſant de la Farce dans la Troupe des Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, du tems que Belleroſe en étoit le Chef. Pendant quelque tems on a vû regner en France le goût des *Turlupinades*, & la Cour même ſembloit être la ſource de cette corruption ; mais Moliere vengea le bon goût & la raiſon par les ſanglantes railleries qu'il fit des *Turlupins* & des *Turlupinades*. Le Marquis de *la Critique de l'Ecole des Femmes*, eſt un de ces Turlupins.

Ce n'eſt pas quelquefois qu'une Muſe un peu fine,
Sur un mot en paſſant ne jouë & ne badine,
Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccès.
Mais fuïez ſur ce point un ridicule excès ;
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiſer par la queuë une Epigramme folle.
Tout Poëme eſt brillant de ſa propre beauté.
Le Rondeau, né Gaulois, a la naïveté.
La Ballade aſſervie à ſes vieilles maximes,
Souvent doit tout ſon luſtre au caprice des rimes.
Le Madrigal plus ſimple, & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe & l'amour.
L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la Vérité du Vers de la Satire.
Lucile le premier oſa la faire voir :
Aux vices des Romains préſenta le miroir :
Vengea l'humble Vertu de la richeſſe altiére,
Et l'honnête Homme à pié, du Faquin en litiére.

Vers 147. *Lucile le premier.*] Caïus Lucilius, Chevalier Romain, fut l'inventeur de la Satire, en tant qu'elle eſt un Poëme dont la fin eſt de reprendre les vices des hommes ; Car, bien que les Grecs aïent compoſé des vers & des Ouvrages Satiriques, c'eſt-à-dire, mordans, il eſt certain qu'ils ne leur ont donné ni le caractére ni le tour de la Satire Latine. C'eſt pourquoi Quintilien a dit : *Satira tota noſtra eſt* ; & Diomède le Grammairien : *Satira eſt Carmen, apud Romanos, non quidem apud Græcos, maledicum.*

Vers 147. *Lucile le premier.*] Horace, Satire I. Livre 2.

——— *Eſt Lucilius auſus*
Primus in hunc operis componere Carmina morem, &c.
Enſe velut ſtricto, quoties Lucilius ardens
Infremuit, &c. Juvenal, Sat. I.

Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni sot impunément :
Et, malheur à tout nom qui propre à la censure,
Put entrer dans un Vers sans rompre la mesure.
Perse en ses Vers obscurs, mais serrez & pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'Ecole,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses véritez,
Etincelent pourtant de sublimes beautez :
Soit que sur un Ecrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statuë adorée :
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs ;
D'un Tiran soupçonneux, pâles adulateurs :
Ou que, poussant à bout la luxure Latine,
Aux Portefaix de Rome il vende Messaline :
Ses Ecrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.
De ces Maîtres savans, disciple ingénieux,
Regnier seul parmi nous formé sur leur modelles,
Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles.
Heureux si ses discours craints du chaste Lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur ;

Vers 162. *Il brise de Séjan la statuë adorée.*] Juvénal, Satire 10. v. 60. & suivans.

Vers 163. *Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs.*] Satire 4. vers 37. jusqu'à la fin.

Vers 164. *D'un Tiran soupçonneux pâles adulateurs.*] Là même, vers 74.

Vers 166. ——— *Il vende Messaline.*] Satire 6. depuis le vers 115. jusqu'au 132.

Vers 171. *Heureux si ses discours craints du chaste Lecteur, Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur.*]

Vers 151. *Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.*] Perse, Sat. I. v. 116.

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, &c.

Et ſi du ſon hardi de ſes rimes Cinïques,
Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.
Le Latin dans les mots, brave l'Honnêteté.
Mais le Lecteur François veut être reſpecté.
Du moindre ſens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satire un eſprit de candeur;
Et ſuis un effronté qui prêche la pudeur.
D'un trait de ce Poëme, en bons mots ſi fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville;
Agréable Indiſcret qui conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche & s'accroît en marchant.
La liberté Françoiſe en ſes Vers ſe déploïe.
Cet enfant de plaiſir veut naître dans la joïe.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'Athéïſme éléve.
Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Gréve.
Il faut même, en chanſons, du bon ſens & de l'art.
Mais pourtant on a vû le vin & le hazard

Ceci dénote pluſieurs endroits des Satires de Regnier, & particuliérement la Satire XI. où ce Poëte décrit un Lieu de débauche. Mr. Deſpréaux avoit mis ici :

Heureux ! ſi, moins hardi, dans ſes vers pleins de ſel,
*Il n'avoit point trainé les Muſes au B***

Mais Mr. Arnauld qu'il conſultoit ſur tous ſes ouvrages, lui fit ſentir qu'il tomboit dans le même défaut que Regnier, & lui fournit ſur le champ les deux vers qui ſont ici. Mr. Deſpréaux les adopta en intention de mettre en marge qu'ils étoient de Mr. Arnauld; ce que ce Docteur ne voulut point ſouffrir.

Vers 190. *Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Gréve.*] Quelques années avant la publication de ce Poëme un jeune

Inſpirer quelquefois une Muſe groſſiére,
Et fournir, ſans génie, un couplet à Liniére.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un ſot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'Auteur altier de quelque chanſonnette,
Au même inſtant prend droit de ſe croire Poëte.
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un Sonnet.
Il met tous les matins ſix Impromptus au net.
Encore eſt-ce un miracle, en ſes vagues furies,
Si bien-tôt imprimant ſes ſottes rêveries,
Il ne ſe fait graver au devant du Recüeil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteüil.

Homme fort bien fait, nommé *Petit*, fut ſurpris faiſant imprimer des Chanſons impies & libertines de ſa façon. On lui fit ſon procès, & il fut condamné à être pendu & brulé, nonobſtant de puiſſantes ſollicitations qu'on fit agir en ſa faveur.

Vers 194. *Et fournir ſans génie un Couplet à Liniére.*] Nous avons parlé de Liniére, ſur le vers 89. de l'Epître VII. où il eſt traité d'*Idiot*; il exerça ſon talent contre Mr. Deſpréaux lui-même, qui lui répondit par ce couplet.

Liniére apporte de Senlis
Tous les mois trois couplets impies:
A quiconque en veut dans Paris
Il en préſente des copies;
Mais ſes couplets tout pleins d'ennui,
Seront brûlez même avant lui.

Vers 204. —— *Par la main de Nanteüil.*] Fameux Graveur de portraits, mort à Paris en 1678.

CHANT III.

Les règles de la Tragédie, de la Comédie, & du Poëme Epique, sont la matiére du troisiéme Chant. Il est le plus beau de tous, soit par la grandeur du sujet, soit par la matiére dont l'Auteur l'a traité.

IL n'est point de Serpent, ni de Monstre odieux;
Qui par l'Art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat, l'artifice agréable,
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.
Ainsi pour nous charmer, la Tragédie en pleurs;
D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs;
D'Oreste parricide exprima les allarmes;
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le Théatre épris,
Venez en Vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la Scéne étaler des Ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages;
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardez,
Soient au bout de vingt ans encor redemandez?

Vers 1. *Il n'est point de Serpent*, &c.] Cette comparaison est empruntée d'Aristote, *ch. 4. de la Poëtique; & ch. 2. Propos. 28. du Liv. I. de la Rhétorique.*

Vers 6. *D'Oedipe tout sanglant.*] Tragédie de Sophocle.

Vers 7. *D'Oreste parricide.*] Tragédie d'Eutipide.

Vers 14. *Soient au bout de vingt ans encor redemandez.*] Horace, Art poëtique v. 190.

Fabula quæ posci vult, & spectata reponi.

Que dans tous vos discours la Passion émuë,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remuë.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur;*
Ou n'excite en notre ame une *Pitié* charmante,
En vain vous étalez une Scéne savante.
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un Spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre Rhétorique,
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire & de toucher.
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
Que dès les premiers Vers l'Action préparée,
Sans peine du sujet applanisse l'entrée.
Je me ris d'un Auteur, qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer;
Et qui, débroüillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dit, je suis Oreste, ou bien Agamemnon:
Que d'aller par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.
Le sujet n'est jamais assez-tôt expliqué.
Que le Lieu de la Scéne y soit fixe & marqué.
Un Rimeur, sans péril, de là les Pirénées,

Vers 39. *Un Rimeur . . . . . de là les Pirenées.*] Lope de Véga, Poëte Espagnol, qui a composé un très-grand nombre de Pieces de Théâtre.

Vers 16. *Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë.*] Horace, L. 2. Epît. I. v. 211.

——— *Meum qui pectus inaniter angit,*
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet.

Sur la Scéne en un jour renferme des années.
Là souvent le Héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
Mais nous, que la Raison à ses régles engage,
Nous voulons qu'avec art l'Action se ménage:
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le Théatre rempli.
Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroïable.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas.
L'esprit n'est point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.
Les yeux en le voïant saisiroient mieux la chose:
Mais il est des objets, que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le trouble, toujours croissant de Scéne en Scéne,
A son comble arrivé, se débroüille sans peine.

bre de Comédies; mais il avoit plus de fécondité que d'exactitude. Dans une de ses Piéces il représente l'histoire de *Valentin* & *Orson*, qui naissent au premier Acte, & sont fort âgez au dernier.

Vers 45. *Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un seul Fait accompli.*] Ce vers est très-remarquable: il comprend les trois Unitez, du Lieu, du Tems, & de l'Action, & le complement de l'Action.

Vers 47. *Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroïable.*] Horace, v. 338. de l'Art poëtique.

Ficta voluptatis causâ, sint proxima veris:
Nec quodcumque volet, poscat sibi fabula credi.

Vers 51. *Ce qu'on ne doit point voir*, &c.] Horace au même endroit, v. 180.

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit Spectator, &c.

L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout à coup la vérité connuë,
Change tout, donne à tout une face imprévuë.
La Tragédie informe & grossiére en naissant,
N'étoit qu'un simple Chœur, où chacun en dansant,
Et du Dieu des Raisins entonnant les loüanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles Vendanges.
Là le Vin & la joïe éveillant les esprits,
Du plus habile Chantre un Bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier, qui barboüillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuse folie;
Et d'Acteurs mal ornez chargeant un tombereau,
Amusa les Passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le Chœur jetta les personnages;
D'un masque plus honnête habilla les visages;
Sur les ais d'un Théatre en public exhaussé,
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chaussé.

Vers 61. *La Tragédie informe*, &c.] Ce qui est dit ici de la naissance & du progrès de la Tragédie, est tiré d'Aristote & d'Horace, dans leurs Poëtiques; & de Diogéne Laërce dans la Vie de Solon.

Vers 68. *Promena par les Bourgs.*] De l'Attique.

Vers 66. *Du plus habile Chantre un Bouc étoit le prix.*] Horace, Art poët. vers 220.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.

Vers 67. *Thespis fut le premier*, &c.] Horace, vers 275.

Ignotum tragicæ genus invenisse Camænæ
Dicitur, & plaustris vexisse poemata Thespis, &c.

Vers 71. *Eschyle dans le Chœur*, &c.] Horace au même endroit.

Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, &c.

Sophocle enfin donnant l'eſſor à ſon génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intereſſa le Chœur dans toute l'Action,
Des Vers trop rabotteux polit l'expreſſion;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foibleſſe Latine.
Chez nos dévots Aïeux, le Théatre abhorré
Fut long-tems dans la France un plaiſir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une Troupe groſſiére
En public à Paris y monta la premiére;
Et ſottement zélée en ſa ſimplicité,
Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.
Le Savoir, à la fin diſſipant l'Ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chaſſa ces Docteurs prêchans ſans miſſion.
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les Acteurs laiſſant le maſque antique,
Le violon tint lieu de Chœur & de Muſique.
Bien-tôt l'Amour, fertile en tendres ſentimens,
S'empara du Théatre, ainſi que des Romans.

Vers 86. *Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.*] Avant que la Comédie fut introduite en France, on repréſentoit les Hiſtoires de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, les Martires des Saints, & autres ſujets de piété. Nous avons encore pluſieurs de ces Piéces imprimées avec Privilége.

Vers 90. *On vit renaître Hector*, &c.] Ce ne fut que ſous le regne de Loüis XIII. que la Tragédie commença à prendre une bonne forme en France. Voïez l'Hiſt. de l'Académie Françoiſe.

Vers 91. —— *Les Acteurs laiſſant le maſque antique,*] Ce maſque repréſentoit le perſonnage que l'on introduiſoit ſur la Scéne.

Vers 92. *Le Violon tint lieu de Chœur & de Muſique.*] Eſther, & Athalie, Tragédies de l'illuſtre Mr. Racine, font connoître combien on a perdu en ſupprimant les Chœurs & la Muſique.

De cette Paſſion la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus ſûre.
Peignez donc, j'y conſens, les Héros amoureux.
Mais ne m'en formez pas des Bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrſis & Philéne.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artaméne :
Et que l'amour, ſouvent de remords combattu,
Paroiſſe une foibleſſe & non une vertu.
Des Héros de Roman fuïez les petiteſſes :
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foibleſſes.
Achille déplairoit moins boüillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marquez dans ſa peinture,
L'eſprit avec plaiſir reconnoît la Nature.
Qu'il ſoit ſur ce modéle en vos Ecrits tracé.
Qu'Agamemnon ſoit fier, ſuperbe, intereſſé.
Que pour ſes Dieux Enée ait un reſpect auſtére.
Conſervez à chacun ſon propre caractére.
Des Siécles, des païs, étudiez les mœurs.
Les climats ſont ſouvent les diverſes humeurs.

Vers 100. *N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artaméne.*] Artaméne, ou le grand Cyrus, Roman de Madlle. de Scudéri. *Artaméne* eſt un nom ſuppoſé que le Roman donne à Cyrus dans les voïages qu'on lui fait entreprendre. Mais le caractére de ce Prince n'eſt pas mieux conſervé que ſon nom. *Voïez ci-après le Dialogue contre les Héros de Roman.*

Vers 105. *Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt.*] Horace, Art poët. v. 120.

Si forte reponis Achillem;
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer, &c.

Gardez donc de donner ainſi que dans Clélie,
L'air, ni l'eſprit François à l'antique Italie ;
Et ſous des noms Romains faiſant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus dameret.
Dans un Roman frivole aiſément tout s'excuſe.
C'eſt aſſez qu'en courant la fiction amuſe.
Trop de rigueur alors ſeroit hors de ſaiſon :
Mais la Scéne demande une exacte raiſon.
L'étroite bienſéance y veut être gardée.
D'un nouveau Perſonnage inventez-vous l'idée ?
Qu'en tout avec ſoi-même il ſe montre d'accord,
Et qu'il ſoit juſqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.
Souvent, ſans y penſer, un Ecrivain qui s'aime,
Forme tous ſes Héros ſemblables à ſoi-même.
Tout a l'humeur Gaſconne, en un Auteur Gaſcon.
Calprenéde & Juba parlent du même ton.
La Nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage.
Chaque Paſſion parle un different langage.

Vers 115. —— *Ainſi que dans Clélie.*] Roman de Mlle. de Scudéri.

Vers 118. *Peindre Caton galant.*] *Caton*, ſurnommé *le Cenſeur*. Il ne faut que lire le diſcours qu'il fit pour maintenir la Loi *Oppia*, contre la parure des Dames ; pour voir qu'il n'étoit rien moins que galant. *Tite-Live*, *L.* 34. *c.* 2.

Ibid. —— *Et Brutus dameret.*] C'eſt Junius Brutus, qui chaſſa les Tarquins de Rome. Tous les Hiſtoriens le dépeignent comme un homme qui avoit *les mœurs auſtéres de nature, & non adoucies par la raiſon*, ſuivant le langage d'Amiot. Juſques-là qu'il fit mourir ſes propres enfans.

Vers 130. *Calprenéde & Juba*

Vers 124. *D'un nouveau Perſonnage*, &c.] Horace, Art poëtique, v. 125.

Si quid inexpertum ſcenæ committis, & audes
Perſonam formare novam, &c.

Vers 131. *La Nature eſt en nous diverſe*, &c.] Horace au même endroit, v. 105.

—— *Triſtia mœſtum*
Vultum verba decent, &c.

La Colére eſt ſuperbe, & veut des mots altiers.
L'Abbattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troïe en flamme Hécube déſolée
Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée,
Ni ſans raiſon décrire, en quels affreux païs,
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un Déclamateur, amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez.
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots, dont alors l'Acteur emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſére touche.
Le Théatre, fertile en Cenſeurs pointilleux,
Chez nous pour ſe produire eſt un champ périlleux.
Un Auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.
Il trouve à le ſifler des bouches toujours prêtes.

parlent du même ton.] *Juba*, Héros du Roman de Cléopatre, compoſé par le Sieur de la Calprenéde, Gentilhomme du Périgord.

Vers 138. *Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.*] Sénéque le Tragique, Troade; Scéne L. v. 9. *Septena Tanaïn ora pandentem bibit.*

Vers 140. *Sont d'un Déclamateur*, &c.] Notre Auteur note Sénéque le Tragique, mais il avoit auſſi en vûë le grand Corneille, dans les Tragédies duquel il y a quelques endroits qui ſentent un peu la déclamation.

Vers 141. *Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez.* Horace, vers 95. de l'Art poëtique.

Et Tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri, &c.

Vers 142. *Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.*] Le même, vers 102.

Si vis me flere, dolendum eſt
Primùm ipſi tibi.

Vers 148. *Il trouve à le ſifler*, &c.] Horace, vers 105.

Aut dormitabo, aut ridebo.

Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.
C'eſt un droit qu'à la porte on achéte en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il ſe replie:
Que tantôt il s'éléve, & tantôt s'humilie:
Qu'en nobles ſentimens il ſoit par tout fécond:
Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agréable, profond:
Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous réveille:
Qu'il coure dans ſes Vers de merveille en merveille:
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon Ouvrage en nous laiſſe un long ſouvenir.
Ainſi la Tragédie agit, marche, & s'explique.
D'un air plus grand encor la Poëſie Epique,
Dans le vaſte récit d'une longue action,
Se ſoûtient par la Fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout eſt mis en uſage.
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage.
Chaque Vertu devient une Divinité.
Minerve eſt la Prudence, & Vénus la Beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le Tonnerre;
C'eſt Jupiter armé pour effraïer la Terre.
Un Orage terrible aux yeux des Matelots,
C'eſt Neptune en courroux, qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe:
C'eſt une Nimphe en pleurs, qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaïe en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des fleurs toujours écloſes.

Qu'Enée & ſes vaiſſeaux, par le vent écartez,
Soient aux bords Afriquains d'un orage emportez;
Ce n'eſt qu'une avanture ordinaire & commune;
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la Fortune.
Mais que Junon, conſtante en ſon averſion,
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Ilion:
Qu'Eole en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinez les priſons d'Eolie:
Que Neptune en courroux s'élevant ſur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache;
C'eſt là ce qui ſurprend, frape, ſaiſit, attache.
Sans tous ces ornemens le Vers tombe en langueur.
La Poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur:
Le Poëte n'eſt plus qu'un Orateur timide;
Qu'un froid Hiſtorien d'une Fable inſipide.
C'eſt donc bien vainement que nos Auteurs déçus,
Banniſſant de leurs Vers ces ornemens reçus,
Penſent faire agir Dieu, ſes Saints & ſes Prophétes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes:
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer:
N'offrent rien qu'Aſtaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un Chrétien les miſtéres terribles
D'ornemens égaïés ne ſont point ſuſceptibles.

Vers 193. *C'eſt donc bien vainement que nos Auteurs déçus*, &c.] Ce qui ſuit regarde Mr. Deſmaretz de Saint Sorlin, Auteur du Poëme de Clovis, dans lequel il fait produire tout le merveilleux par l'intervention des Démons, des Anges, & de Dieu même: au lieu d'y emploïer le miniſtére des Divinités fabuleuſes, ou allégoriques, ſuivant l'exemple des Anciens.

L'Evangile à l'Eſprit n'offre de tous côtez,
Que pénitence à faire, & tourmens méritez :
Et de vos fictions le mélange coupable,
Même à ſes véritez donne l'air de la Fable.
Et quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le Diable toujours heurlant contre les Cieux,
Qui de votre Héros veut rabaiſſer la gloire,
Et ſouvent avec Dieu balance la victoire?
Le Taſſe, dira-t-on, l'a fait avec ſuccès.
Je ne veux point ici lui faire ſon procès :
Mais, quoique notre Siécle à ſa gloire publie,
Il n'eût point de ſon Livre illuſtré l'Italie,
Si ſon ſage Héros, toujours en oraiſon,
N'eût fait que mettre enfin Sathan à la raiſon ;
Et ſi Renaud, Argant, Tancréde & ſa Maîtreſſe,
N'euſſent de ſon ſujet égaïé la triſteſſe.

Ce n'eſt pas que j'approuve en un ſujet Chrétien,
Un Auteur follement idolatre & Païen.
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oſer de la Fable emploïer la figure ;
De chaſſer les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan ſa flûte, aux Parques leurs ciſeaux ;
D'empêcher que Caron dans la fatale barque,
Ainſi que le Berger, ne paſſe le Monarque ;

Vers 209. *Le Taſſe . . . . . l'a fait avec ſuccès.*] Dans ſon Poëme de la Jéruſalem délivrée.

Vers 218. *Un Auteur follement*, &c.] L'Arioſte.

Vers 219. *Mais dans une profane & riante peinture.*] Telle que la deſcription du paſſage du Rhin, dans l'Epître IV.

C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire ſans agrément.
Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence :
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance :
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain :
Ou le tems qui s'enfuit une horloge à la main :
Et par tout des diſcours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zéle iront chaſſer l'Allégorie.
Laiſſons-les s'applaudir de leur pieuſe erreur.
Mais pour nous, banniſſons une vaine terreur ;
Et fabuleux Chrétiens, n'allons point dans nos ſonges,
Du Dieu de vérité, faire un Dieu de menſonges.
La Fable offre à l'Eſprit mille agrémens divers.
Là tous les noms heureux ſemblent nez pour les Vers,
Uliſſe, Agamemnon, Oreſte, Idoménée,
Hélene, Ménelas, Pâris, Hector, Enée.
O le plaiſant projet d'un Poëte ignorant,
Qui de tant de Héros va choiſir Childebrand !
D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur, ou bizarre,
Rend un Poëme entier, ou burleſque ou barbare.
Voulez-vous long-tems plaire, & jamais ne laſſer ?
Faites choix d'un Héros propre à m'intereſſer,
En valeur éclatant, en vertus magnifique,
Qu'en lui, juſqu'aux défauts, tout ſe montre héroïque :

Vers 242. *Qui de tant de Héros va choiſir Childebrand.*] C'eſt le Héros d'un Poëme héroïque, intitulé *Les Sarraſins chaſſez de France*, compoſé par le Sr. de Sainte Garde, Conſeiller & Aumônier du Roi.

Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'être oüis.
Qu'il ſoit tel que Céſar, Alexandre, ou Louïs;
Non, tel que Polynice, & ſon perfide frere.
On s'ennuïe aux exploits d'un Conquerant vulgaire.
N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé.
Le ſeul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entiére.
Souvent trop d'abondance apauvrit la matiére.
Soïez vif & preſſé dans vos Narrations.
Soïez riche & pompeux dans vos Deſcriptions.
C'eſt-là qu'il faut des Vers étaler l'élegance.
N'y preſentez jamais de baſſe circonſtance.
N'imitez pas ce Fou, qui décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entrouverts,
L'Hebreu ſauvé du joug de ſes injuſtes Maîtres,
Met, pour le voir paſſer les poiſſons aux fenêtres:
Peint le petit Enfant qui *va, faute, revient,*
Et joïeux à ſa Mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets, c'eſt arrêter la vuë.
Donnez à votre ouvrage une juſte étenduë.
Que le Début ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, ſur Pegaze monté,

Vers 251. *Non tel que Polynice, & ſon perfide Frere.*] Il indique la Thébaïde de Stace, dont le ſujet eſt la haine funeſte d'Etéocle & de Polynice, Freres ennemis, Auteurs de la Guerre de Thébes. Il faut que l'Action du Poëme ſoit heureuſe, pour laiſſer l'eſprit du Lecteur ſatisfait; & qu'elle ſoit loüable pour être un exemple public de vertu.

Vers 261. *N'imitez pas ce fou.*] Saint-Amant décrivant

Vers 269. *Que le début ſoit ſimple*, &c.] Ce précepte eſt tiré d'Horace, Art poët. v. 136.

Nec ſic incipies, ut ſcriptor cyclicus olim;
Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum, &c.

Crier à vos Lecteurs d'une voix de tonnerre,
Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.
Que produira l'Auteur après tous ces grands cris?
La Montagne en travail enfante une souris.
O! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse,
Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux,
Je chante les combats, & cet homme pieux,
Qui des bords Phrigiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu:
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.
Bien-tôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles;
De Stix & d'Achéron peindre les noirs torrens;
Et déja les Césars dans l'Elisée errans.
De figures sans nombre égaïez votre ouvrage.
Que tout y fasse aux yeux une riante image.
On peut être à la fois & pompeux & plaisant;
Et je haïs un sublime ennuïeux & pesant.
J'aime mieux Arioste, & ses fables comiques,
Que ces Auteurs toujours froids & mélancoliques,

le passage de la Mer-rouge, dans la cinquiéme Partie de son *Moïse sauvé*; mer, pour ainsi dire, les Poissons aux fenêtres, pour voir passer le Peuple Hébreu.

Vers 272. *Je chante le Vainqueur*, &c.] Premier vers du Poëme d'Alaric, par M. de Scuderi.

Vers 291. *J'aime mieux Arioste.*] Poëte Italien, auteur du Poëme de Roland le furieux, qui est rempli de fictions ingénieuses, mais éloignées de toute vraisemblance.

Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire affront,
Si les Graces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, instruit par la Nature,
Homere ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agrémens un fertile tréſor.
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace.
Par tout il divertit, & jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours.
Il ne s'égare point en de trop long détours.
Sans garder dans ses Vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique:
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément.
Chaque Vers, chaque mot court à l'Evenement.
Aimez donc ses Ecrits, mais d'un amour sincére.
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.
Un Poëme excellent, où tout marche & se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du tems, des soins; & ce pénible ouvrage
Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentissage.

Vers 296. *Homére ait à Vénus dérobé sa ceinture.*] Homére, liv. 14. de l'Iliade, feint que Junon craignant que Jupiter ne favorise les Troyens, fait dessein de l'en empêcher. Pour y réussir elle se pare extraordinairement, & prie Vénus de lui prêter son Ceste, c'est-à-dire, cette merveilleuse Ceinture, *où se trouvoient tous les charmes les plus séducteurs, les attraits, l'amour, les desirs, les amusemens, les entretiens secrets, les innocentes tromperies, & le charmant badinage, qui insensiblement surprend l'esprit & le cœur des plus sensés.* Traduction de l'illustre Madame Dacier.

Vers 306. ——— *Court à l'évenement.*] Horace, Art poët. *Semper ad eventum festinat.*

Mais souvent parmi nous un Poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimerique,
Fierement prend en main la Trompette héroïque.
Sa Muse déreglée, en ses Vers vagabonds,
Ne s'éleve jamais que par sauts & par bonds;
Et son feu, dépourvu de sens & de lecture,
S'éteint à chaque pas faute de nourriture.
Mais en vain le Public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut desabuser.
Lui-même applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention.
Homere n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le Siécle se rebelle,
A la Postérité d'abord il en appelle.
Mais attendant, qu'ici le bon sens de retour,
Raméne triomphans ses ouvrages au jour,
Leurs tas au magazin, cachez à la lumiére,
Combattent tristement les vers & la poussiére.
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos;
Et sans nous égarer suivons notre propos.
Des succez fortunez du Spectacle Tragique,
Dans Athenes nâquit la Comédie antique.
Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaisans,
Distilla le venin de ses traits médisans.

Vers 335. *Des succès fortunés du spectacle tragique*, &c.] Poëtique d'Horace, v. 281.

Successit vetus his Comœdia, non sine multa
Laude, &c.

Aux

Aux accès insolens d'une bouffonne joïe,
La Sagesse, l'Esprit, l'Honneur furent en proïe.
On vit, par le Public un Poëte avoüé
S'enrichir aux dépens du mérite joüé;
Et Socrate par lui, dans *un Chœur de Nuées*,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours.
Le Magistrat, des loix emprunta le secours,
Et rendant par Edit les Poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms & les visages.
Le Théatre perdit son antique fureur.
La Comédie apprit à rire sans aigreur;
Sans fiel & sans venin sut instruire & reprendre;
Et plut innocemment dans les Vers de Ménandre.
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir.
L'Avare des premiers rit du tableau fidéle
D'un Avare, souvent tracé sur son modéle;

Vers 343. *Et Socrate par lui dans un Chœur de Nuées.* Les Nuées, Comédie d'Aristophane: *Act.* 1. *Sc.* 2. *&* 3.

Vers 352. *Et plut innocemment dans les Vers de Ménandre.*] La Comédie a eu trois âges, ou trois états différens chez les Grecs. Dans l'ancienne Comédie on se donnoit la liberté non seulement de représenter des avantures véritables & connues, mais de nommer publiquement les gens. Socrate lui-même s'est entendu nommer; & s'est vû joüer sur le Théatre d'Athénes. Cette licence fut reprimée par l'autorité des Magistrats; & les Comédiens n'osant plus désigner les gens par leur nom, firent paroître des masques ressemblans aux personnes qu'ils joüoient, ou les désignerent de quelque autre maniere semblable. Ce fut la Comédie moienne. Ce nouvel abus presque aussi grand que le premier fut encore défendu: on ne marqua plus *les noms ni les visages*; & la Comédie se réduisit aux régles de la bienseance. C'est la Comédie nouvelle, dont Ménandre fut l'Auteur, du tems d'Alexandre le Grand.

Et mille fois un Fat finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé.
Que la Nature donc soit votre étude unique,
Auteurs, qui pretendez aux honneurs du Comique.
Quiconque voit bien l'Homme, & d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachez a pénetré le fond :
Qui sait bien ce que c'est qu'un Prodigue, un Avare,
Un honnête Homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,
Sur une Scéne heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir & parler.
Prétentez-en par tout les images naïves :
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La Nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame est marquée à de differens traits.
Un geste la découvre, un rien la fait paroître :
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.
Le tems qui change tout, change aussi nos humeurs.
Chaque Age a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs.
Un jeune Homme, toujours boüillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices ;

Vers 375. *Un jeune Homme*, &c.] Notre Auteur, après Horace, décrit les mœurs & les caractéres des trois âges de l'Homme : l'Adolescence, l'Age viril, & la Vieillesse. Horace a fait aussi la peinture de l'Enfance ; Mais Mr. Despréaux l'a omise à dessein, parce qu'il arrive rarement que l'on fasse parler un Enfant sur la Scéne.

Vers 375. *Un jeune Homme*, &c.] Horace décrit ainsi les mœurs de la Jeunesse : Poët. v. 161.

Imberbis Juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis, &c.

Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, & fou dans les plaisirs.
L'Age viril plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des Grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du Sort songe à se maintenir;
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La Vieillesse chagrine incessamment amasse;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé:
Toujours plaint le présent, & vante le passé;
Inhabile aux plaisirs, dont la Jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs, que l'âge lui refuse.
Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
Un Vieillard en Jeune Homme, un Jeune Homme
en Vieillard.
Etudiez la Cour, & connoissez la Ville.
L'une & l'autre est toujours en modéles fertile.
C'est par là que Moliere, illustrant ses Ecrits,
Peut-être de son Art eût remporté le prix;

Vers 394. *Peut-être de son art eût remporté le prix.*] De tous les Auteurs modernes, Moliére étoit celui que Mr.

Vers 379. *L'Age viril plus meur*, &c.] Horace, au même endroit:

Conversis studiis, ætas animusque virilis
Quærit opes, &c.

Vers 383. *La Vieillesse chagrine*, &c.] Suite du même endroit d'Horace.

Multa senem circumveniunt incommoda; vel quòd
Quærit, & inventis miser abstinet, &c.

Vers 390. *Un Vieillard en Jeune Homme*, &c.] Horace au même endroit.

Ne fortè seniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles, &c.

Si moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures;
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et sans honte à Terence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'Auteur du misanthrope.

Le Comique, ennemi des soupirs & des pleurs,
N'admet point en ses Vers de tragiques douleurs;
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
De mots sales & bas charmer la populace.
Il faut que ses Acteurs badinent noblement:
Que son nœud bien formé se dénouë aisément;
Que l'Action, marchant où la Raison la guide,
Ne se perde jamais dans une Scéne vuide;
Que son stile humble & doux se reléve à propos;
Que ses discours par tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées;
Et les Scénes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter.
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.

Despréaux estimoit & admiroit le plus: il le trouvoit plus parfait en son genre, que Corneille & Racine dans le leur.

Vers 395. *Si moins ami du peuple.*] C'est-à-dire, *du Parterre.*

Vers 398. —— *A Terence allié Tabarin.*] *Tabarin*, voïez la note sur le vers 86. du premier Chant.

Vers 399. *Dans ce sac ridicule où Scapin s'envelope.*] Les fourberies de Scapin, Comédie de Moliére. Ce n'est pas Scapin qui s'envelope dans un sac: c'est le vieux Géronte à qui Scapin persuade de s'y envelopper, Mais cela est dit figurément dans ce vers, parce que Scapin est le Héros de la Piéce.

Contemplez de quel air un Pere dans Terence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence ;
De quel air cet Amant écoute ses leçons,
Et court chez sa Maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable ;
C'est un Amant, un Fils, un Pere veritable.

J'aime sur le Théatre un agréable Auteur,
Qui, sans se diffamer aux yeux du Spectateur,
Plaît par la Raison seule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaisant, à grossiére équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la saleté ;
Qu'il s'en aille, s'il veut sur deux treteaux monté,
Amusant le Pont-neuf de ses sornettes fades,
Aux Laquais assemblez joüer ses Mascarades.

Vers 415. —— *Un Pere dans Terence.*] En plusieurs endroits de ses Comédies : particulierement dans l'*Héautontimorumenos*, Act. 1. Scéne 1. & Acte 5. Scéne 4. Voïez Simon dans l'Andrienne, & Demée dans les Adelphes.

Vers 418. *Et court chez sa Maitresse oublier ces chansons.*] C'est ainsi que Clitiphon appelle les leçons que Chrémès son pere vient de lui faire.

Vers 424. *Mais pour un faux Plaisant, à grossiére équivoque.*] Mont-Fleuri le jeune, Auteur de *la Femme juge & partie*, & de quelques autres Comédies semblables.

Vers 426. —— *Sur deux treteaux monté.*] A la maniére des Charlatans, qui joüoient leurs farces à découvert, & en plein air, au milieu du Pont-neuf.

CHANT IV.

Dans le quatriéme Chant, l'Auteur revient aux Préceptes généraux. Il s'attache à former les Poëtes, & leur donne d'utiles instructions sur la connoissance & l'usage des divers talens, sur le choix qu'ils doivent faire d'un Censeur éclairé, sur leurs mœurs, sur leur conduite particuliere. Il explique ensuite, par forme de digression, l'Histoire de la Poësie : son origine, son progrès, sa perfection & sa décadence.

DANS Florence jadis vivoit un Medecin,
Savant hableur, dit-on, & célébre assassin.
Lui seul y fit long-tems la publique misere.
Là le Fils orphelin lui redemande un Pere.
Ici le Frere pleure un Frere empoisonné.
L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de séné.
Le rhume à son aspect se change en pleurésie;
Et par lui la migraine est bien-tôt phrénesie.
Il quitte enfin la Ville, en tous lieux détesté.
De tous ses Amis morts un seul Ami resté,
Le méne en sa maison de superbe structure.
C'étoit un riche Abbé, fou de l'Architecture.
Le Medecin d'abord semble né dans cet Art.
Déja de bâtimens parle comme Mansard.

Vers 1. *Dans Florence jadis vivoit un Médecin*, &c.] Voïez ci-après une Lettre de l'Auteur à Mr. de Vivonne. Cette Métamorphose d'un Médecin en Architecte, désigne Claude Perraut, Médecin de la Faculté de Paris. Il étoit un de ceux qui condamnoient le plus hautement les Satires de Mr. Despréaux.

Vers 14. —— *De bâtimens parle comme Mansard.*] François Mansard, célébre Architecte, Sur-Intendant des Bâtimens du Roy, mourut en 1666.

D'un salon qu'on éleve, il condamne la face.
Au vestibule obscur il marque une autre place :
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son Ami le conçoit, & mande son Maçon.
Le Maçon vient, écoute, approuve & se corrige.
Enfin, pour abbréger un si plaisant prodige,
Notre Assassin renonce à son Art inhumain,
Et désormais la régle & l'équierre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant Medecin devient bon Architecte.
Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soïez plutôt Maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un Art nécessaire,
Qu'Ecrivain du commun, & Poëte vulgaire.
Il est dans tout autre Art des degrez differens.
On peut avec honneur remplir les seconds rangs.
Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'est point de degrez du médiocre au pire.
Qui dit froid Ecrivain, dit détestable Auteur.
Boyer est à Pinchêne égal pour le Lecteur.
On ne lit gueres plus Rampale & Ménardiere,
Que Magnon, Du Souhait, Corbin & La Morliere.
Un Fou du moins fait rire, & peut nous égaïer :
Mais un froid Ecrivain ne fait rien qu'ennuïer.

Vers 34. *Boyer est à Pinchêne égal pour le Lecteur.*] Claude *Boyer*, de l'Académie Françoise, Auteur médiocre.

Vers 35. *On ne lit guéres plus Rampale & Ménardiere.*] *Rampale*, Poëte qui vivoit sous le régne de Loüis XIII.

Jules de la Ménardiere, autre Poëte médiocre, étoit de l'Académie Françoise.

Vers 36. *Que Magnon, Du Souhait, Corbin & la Morliere.*] Misérables Poëtes, dont il n'y a rien ici à dire qui puisse intéresser des Lecteurs judicieux.

J'aime mieux Bergerac & sa burlesque audace,
Que ces Vers où Motin se morfond & nous glace.
Ne vous enyvrez point des éloges flateurs,
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces Réduits, promts à crier,
Merveille!
Tel Ecrit récité se soutint à l'oreille,
Qui dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénetrant.
On fait de cent Auteurs l'avanture tragique:
Et Gombaut tant loüé garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, assidu consultant.
Un Fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques Vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussi-tôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux,
Qui de ses vains Ecrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le saluë;
Et poursuit de ses Vers les passans dans la ruë.

Vers 39. *J'aime mieux Bergerac.*] Cyrano Bergerac, Auteur du Voïage de la Lune, & de quelques Ouvrages, auſquels l'imagination paroît avoir eu plus de part que le jugement.

Vers 40. *Que ces vers où Motin se morfond & nous glace.*] Pierre Motin, natif de Bourges, a laiſſé quelques Poëſies qui ſont imprimées dans des Recueils, avec celles de Malherbe, de Racan, & autres Poëtes de ſon tems.

Vers 43. *Vous donne en ces Réduits.*] *Réduit:* Lieu particulier où s'aſſemblent des perſonnes choiſies, & où quelquefois les Auteurs, vont réciter leurs Ouvrages avant que de les publier.

Vers 48. *Et Gombaud tant loüé.*] Jean Ogier de Gombaud, de l'Académie Françoiſe.

Vers 53. —— *Ce Rimeur fu-*

Vers 55. *Aborde en récitant,* &c.] Horace, Poët. v. 474.
Indoctum, doctumque fugat Recitator acerbus, &c.

Il n'eſt Temple ſi ſaint, des Anges reſpecté,
Qui ſoit contre ſa Muſe un lieu de ſûreté.
Je vous l'ai déja dit, aimez qu'on vous cenſure,
Et ſouple à la Raiſon, corrigez ſans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un Sot vous reprend.
Souvent dans ſon orgueil un ſubtil Ignorant,
Par d'injuſtes dégoûts combat toute une Piéce;
Blâme des plus beaux Vers la noble hardieſſe.
On a beau réfuter ſes vains raiſonnemens:
Son Eſprit ſe complaît dans ſes faux jugemens;
Et ſa foible raiſon, de clarté dépourvuë,
Penſe que rien n'échape à ſa débile vuë.
Ses conſeils ſont à craindre; & ſi vous les croïez;
Penſant fuir un écueil, ſouvent vous vous noïez.
Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire,
Que la Raiſon conduiſe, & le Savoir éclaire;
Et dont le craïon ſûr, d'abord aille chercher
L'endroit, que l'on ſent foible, & qu'on ſe veut cacher.
Lui ſeul éclaircira vos doutes ridicules:
De votre Eſprit tremblant levera les ſcrupules.

rieux.] Charles Du Périer, d'Aix en Provence.

Vers 59. *Je vous l'ai deja dit.*] Dans le premier Chant, vers 192. *Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loue.*

Vers 71. *Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire, &c.*] Caractére de Mr. Patru, le plus habile, & le plus ſévére Critique de ſon ſiécle. Il étoit en réputation de ſi grande rigidité, que quand Mr. Racine faiſoit à Mr. Deſpréaux quelque obſervation un peu trop ſubtile ſur des endroits de ſes Ouvrages; Mr. Deſpréaux, au lieu de lui dire le proverbe Latin, *Ne ſis Patruus mihi, N'aiez point pour moi la ſévérité d'un Oncle*; lui diſoit: *Ne ſis Patru mihi: N'aiez point pour moi la ſévérité de Patru.*

C'est lui qui vous dira, par quel transport heureux ;
Quelquefois dans sa course un Esprit vigoureux
Trop resserré par l'Art, sort des régles prescrites,
Et de l'Art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge sottement.
Tel s'est fait par ses Vers distinguer dans la Ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.
Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?
Qu'en savantes leçons votre Muse fertile
Par tout joigne au plaisant le solide & l'utile.
Un Lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.
Que votre Ame & vos Mœurs peintes dans vos ouvrages.
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'honneur en Vers infames deserteurs,

Vers 84. *Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.*] C'est Mr. Corneille l'Aîné.

Vers 91. *Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages.*] Dans toutes les éditions l'Auteur avoit mis, *Peints dans tous vos ouvrages ;* quoique ce mot, *peints*, qui est un Participe masculin, se raportât à *Ame* & à *mœurs*, qui sont deux mots féminins. Mr. Gibert, Professeur de Rhétorique au Collége des quatre Nations, est le premier qui ait fait apercevoir cette faute à l'Auteur. Il en convint sur le champ, & s'étonna fort qu'elle eût échapée pendant si longtems à la critique de ses amis, & de ses ennemis.

Vers 88. *Par tout joigne au plaisant le solide & l'utile.*] Art Poetique d'Horace, v. 343.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci, &c.

Trahiſſant la Vertu ſur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le Vice aimable.
Je ne ſuis pas pourtant de ces triſtes Eſprits,
Qui banniſſant l'Amour de tous chaſtes Ecrits:
D'un ſi riche ornement veulent priver la Scéne:
Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chiméne.
L'Amour le moins honnête, exprimé chaſtement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir, & m'étaler ſes charmes;
Je condamne ſa faute, en partageant ſes larmes.
Un Auteur vertueux dans ſes vers innocens,
Ne corrompt point le cœur, en chatoüillant les Sens:
Son feu n'allume point de criminelle flame.
Aimez donc la Vertu, nourriſſez-en votre Ame.
En vain l'Eſprit eſt plein d'une noble vigueur;
Le Vers ſe ſent toujours des baſſeſſes du Cœur.

Fuïez ſur tout, fuïez ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires Eſprits malignes phréneſies.
Un ſublime Ecrivain n'en peut être infecté.
C'eſt un Vice qui ſuit la Médiocrité.

Vers 97. —— *De ces triſtes Eſprits.*] Mr. Nicole, pour ſatisfaire, comme il le dit, au déſir d'une perſonne de très-grande condition, & d'une éminente piété, avoit fait un petit traité *de la Comédie*, dans lequel il ſe ſervoit de quelques exemples tirés des Tragédies de Mr. Corneille, pour prouver que, quoique ce grand Poëte eût tâché de purger le Théatre des vices que l'on lui a le plus reprochez, ſes piéces ne laiſſoient pas d'être contraires à l'Evangile: & qu'elles corrompent l'eſprit & le cœur par les ſentimens payens & profanes qu'elles inſpirent. C'eſt à quoi fait allusion le vers 100. *Traitent d'Empoiſonneurs & Rodrigue & Chiméne*: où notre Auteur déſigne la Tragicomédie du Cid, condamnée dans l'écrit de Mr. Nicole.

Du merite éclatant cette ſombre Rivale
Contre lui chez les Grands inceſſamment cabale,
Et ſur les piés en vain tâchant de ſe hauſſer,
Pour l'égaler à lui, cherche à le rabaiſſer.
Ne deſcendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'Honneur par de honteuſes brigues.
Que les Vers ne ſoient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, ſoïez homme de foi.
C'eſt peu d'être agréable & charmant dans un livre;
Il faut ſavoir encore & converſer & vivre.
Travaillez pour la Gloire, & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre Ecrivain.
Je ſai qu'un noble Eſprit peut, ſans honte & ſans crime,
Tirer de ſon travail un tribut légitime:
Mais je ne puis ſouffrir ces Auteurs renommez,
Qui dégoutez de gloire, & d'argent affamez,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire;
Et font d'un Art divin, un métier mercenaire.

Avant que la Raiſon, s'expliquant par la voix,
Eût inſtruit les Humains, eût enſeigné des Loix:
Tous les Hommes ſuivoient la groſſiére Nature;
Diſperſez dans les bois couroient à la pâture.
La Force tenoit lieu de droit & d'équité:
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.

Vers 121. *Que les vers ne ſoient pas votre éternel emploi.*] Mr. de la Fontaine n'avoit pour tout mérite que le talent de faire des vers: & ce talent ſi rare, n'eſt-il pas celui qui fournit le plus de qualitez pour la ſociété civile.

Mais du Discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse ;
Rassembla les Humains dans les forêts épars,
Enferma les Citez de murs & de ramparts ;
De l'aspect du supplice effraïa l'insolence,
Et sous l'appui des Loix mit la foible Innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers Vers.
De là sont nez ces bruits reçûs dans l'Univers,
Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépoüilloient leur audace :
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur ses murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'Harmonie, en naissant, produisit ces miracles.
Depuis, le Ciel en Vers fit parler les Oracles ;
Du sein d'un Prêtre, émû d'une divine horreur,
Apollon par des Vers exhala sa fureur.
Bien-tôt, ressuscitant les Heros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille Ecrits fameux la Sagesse tracée,
Fut, à l'aide des Vers, aux Mortels annoncée ;
Et par tout des Esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrerent dans les cœurs,

Vers 147. *Qu'aux accens, dont Orphée,* &c.] Poëtique d'Horace, vers 391.

Silvestres homines sacer, interpresque Deorum.
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus, &c.

Pour tant d'heureux bienfaits, les Muſes réverées
Furent d'un juſte encens dans la Gréce honorées ;
Et leur Art, attirant le culte des Mortels,
A ſa gloire en cent lieux vit dreſſer des Autels.
Mais enfin l'Indigence amenant la Baſſeſſe,
Le Parnaſſe oublia ſa premiére nobleſſe.
Un vil amour du gain infectant les Eſprits,
De menſonges groſſiers ſoüilla tous les Ecrits ;
Et par tout enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du diſcours, & vendit les paroles.
Ne vous flétriſſez point par un vice ſi bas.
Si l'or ſeul a pour vous d'invincibles appas,
Fuïez ces lieux charmans qu'arroſe le Permeſſe.
Ce n'eſt point ſur ſes bords qu'habite la Richeſſe.
Aux plus ſavans Auteurs, comme aux plus grands Guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.
Mais, quoi ? dans la diſette une Muſe affamée,
Ne peut pas, dira-t-on, ſubſiſter de fumée.
Un Auteur, qui preſſé d'un beſoin importun,
Le ſoir entend crier ſes entrailles à jeun,
Goute peu d'Hélicon les douces promenades.
Horace a bû ſon ſaoul, quand il voit les Ménades ;
Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour dîner, le ſuccès d'un Sonnet,
Il eſt vrai : mais enfin cette affreuſe diſgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnaſſe.

Vers 184. *Horace a bû ſon ſaoul*, &c.] Juvénal Satire 7. vers 59.

Satur eſt cùm dicit Horatius, o hé!

Et que craindre en ce siécle, où toujours les beaux Arts
D'un Astre favorable éprouvent les regards :
Où d'un Prince éclairé la sage prévoïance
Fait par tout au Merite ignorer l'indigence ?
Muses, dictez sa Gloire à tous vos Nourrissons.
Son nom vaut mieux pour eux, que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant son audace
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ses Heros sur lui forme tous les tableaux.
Que de son nom, chanté par la bouche des Belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles.
Que Segrais dans l'Eglogue en charme les Forêts.
Que pour lui l'Epigramme aiguise tous ses traits.

Vers 200. *Benserade ..... amuse les ruelles.*] Mr. De Benserade s'étoit acquis à la Cour une réputation fort brillante par ses vers galans & par ses chansons ; mais sur-tout par les vers qu'il faisoit pour les personnes de la Cour, qui dansoient dans les Ballets du Roi : car dans ces vers il confondoit, d'une maniére fort ingénieuse, le caractére des Personnes, avec celui des Personnages qu'elles représentoient. Mais il étoit tellement borné à ce talent, que si-tôt qu'il a voulu l'abandonner il n'a plus été le même. En effet, les Métamorphoses d'Ovide qu'il mit en Rondeaux, furent l'écueil de sa réputation. Elles n'avoient pas encore paru quand notre Auteur publia son Art poëtique ; Car, après les Rondeaux, il n'auroit plus osé citer Benserade comme un Poëte galant, *chanté par la bouche des Belles.* Il fut reçu à l'Académie Françoise en 1674. & mourut en 1691.

Vers 201. *Que Segrais dans l'Eglogue.*] Segrais s'est particuliérement distingué par des Eglogues, & par un Poëme Pastoral sous le titre d'Athis; dans lesquels il a parfaitement exprimé cette douce & ingénieuse simplicité qui fait le principal caractére de l'Eglogue. Jean Renaud de Segrais de l'Académie Françoise, mourut dans la ville de Caën, sa patrie, le 25. de Mars 1701.

Mais quel heureux Auteur, dans une autre Eneïde ;
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
Quelle savante Lyre au bruit de ses exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois :
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soi-même se noïant pour sortir du naufrage :
Dira les bataillons sous Maſtricht enterrez,
Dans ces affreux assauts du Soleil éclairez ?
Mais tandis que je parle, une Gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déja Dôle & Salins sous le joug ont ploïé.
Besançon fume encor sur son Roc foudroïé.
Où sont ces grands Guerriers, dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent opposer tant de digues ?

Vers 208. *Soi-même se noïant pour sortir du naufrage.*] Après le passage du Rhin, le Roi s'étoit rendu maître de presque toute la Hollande ; & Amsterdam même se disposoit à lui envoïer ses clés. Les Hollandois, pour sauver le reste de leur païs, n'eurent d'autre ressource que de le submerger entiérement, en lâchant leurs écluses.

Vers 209. *Dira les bataillons sous Maſtricht enterrez*, &c.] Maſtricht étoit une des Places les plus considérables qui restoient aux Hollandois, après les pertes qu'ils avoient faites en 1672. Le Roi en fit le siége en personne ; & après plusieurs assauts donnez en plein jour, & dans lesquels on avoit emporté tous les dehors l'épée à la main, cette forte Place se rendit le 29. de Juin 1673. après treize jours de tranchée ouverte.

Vers 213. *Déja Dole & Salins . . . . .*

Beſançon fume encor.] Ce sont les trois principales Villes de la Franche-Comté, dont le Roi se rendit le maître en l'année 1674. *Beſançon* fut assiégé & pris au mois de May : *Dole* & *Salins* se rendirent le mois suivant. Le Roi avoit déja conquis une autre fois cette Province, en 1668.

Vers 215. *Où sont ces grands Guerriers, dont les fatales ligues.*] La Ligue étoit composée de l'Empereur, des Rois d'Espagne & de Danemarck, de la Hollande & de toute l'Allemagne, excepté les Ducs de Baviere & d'Hanover.

Eſt-ce encore, en fuïant, qu'ils penſent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir ſû l'éviter ?
Que de remparts détruits : que de Villes forcées !
Que de moiſſons de gloire en courant amaſſées !
Auteurs, pour les chanter, redoublez vos tranſports.
Le ſujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moi, qui juſqu'ici nourri dans la Satire,
N'oſe encor manier la Trompette & la Lyre :
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux :
Vous offrir ces leçons, que ma Muſe au Parnaſſe,
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace ;
Seconder votre ardeur, échauffer vos Eſprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais auſſi pardonnez ſi, plein de ce beau zéle,
De tous vos pas fameux obſervateur fidéle,
Quelquefois du bon or je ſépare le faux ;
Et des Auteurs groſſiers j'attaque les défauts :
Cenſeur un peu facheux, mais ſouvent néceſſaire ;
Plus enclin à blamer, que ſavant à bien faire.

Vers 218. *Fiers du honteux honneur de l'avoir évité.*] Montéculi, Général de l'Armée d'Allemagne pour les Alliez, évita le combat, & s'applaudit de la retraite avantageuſe qu'il avoit faite.

——— *Quos opimus,*
Fallere & effugere, eſt triumphus ;

dit Annibal, dans Horace, parlant des Romains. Lib. 4. Ode 4. v. 51.

LE
LUTRIN.
POËME HEROÏ-COMIQUE.

AVIS AU LECTEUR (1).

IL seroit inutile maintenant de nier que le Poëme suivant a été composé à l'occasion d'un different assez léger, qui s'émut dans une des plus célèbres Eglises de Paris, entre le Tréſorier & le Chantre. Mais c'eſt tout ce qu'il y a de vrai. Le reſte, depuis le commencement juſqu'à la fin, eſt une pure fiction: & tous les Perſonnages y ſont non ſeulement inventez; mais j'ai eu ſoin de les faire d'un caractére directement oppoſé au caractére de ceux qui deſſervent cette Egliſe, dont la plûpart, & principalement les Chanoines, ſont tous gens non ſeulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'eſprit, & entre leſquels il y en a tel à qui je demanderois auſſi volontiers ſon ſentiment ſur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Meſſieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner ſi perſonne n'a été offenſé de l'impreſſion de ce Poëme, puis qu'il n'y a en effet perſonne qui y ſoit véritablement attaqué. Un Prodigue ne s'aviſe guéres de s'offenſer de voir rire d'un Avare, ni un Dévot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle

(1) L'Auteur publia en 1674. les quatre premiers Chants du Lutrin, avec une Préface, dans laquelle il expliquoit aſſez au long, mais avec quelques déguiſemens, à quelle occaſion il avoit compoſé ce Poëme. Dans l'édition de 1683. il ſupprima cette Preface, & en donna une autre, dont celle que l'on voit ici, faiſoit partie.

sur une espéce de défi (2) *qui me fut fait en riant par feu Monsieur le premier Président de Lamoignon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail à mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, si je laissois échaper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faisoient le plus de bruit; & l'accès obligeant, qu'il me donna dans son illustre Maison, fit avantageusement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage & de mauvaises mœurs. C'étoit un Homme d'un savoir étonnant, & passionné admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité; & c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes Ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des Anciens. Comme sa pieté étoit sincére, elle étoit aussi fort gaïe, & n'avoit rien d'em-*

(2) *Sur une espéce de défi.*] Le démêlé du Trésorier & du Chantre parut si plaisant à Mr. le Premier Président de Lamoignon, qu'il proposa un jour à Mr. Despréaux d'en faire le sujet d'un Poëme, que l'on pourroit intituler, *La Conquête du Lutrin*, ou *Le Lutrin enlevé*; à l'exemple du Tassoni, qui avoit fait son Poëme de *La Secchia rapita*, sur un sujet presque semblable. Mr. Despréaux répondit, qu'il ne faloit jamais défier un Fou, & qu'il l'étoit assez, non seulement pour entreprendre ce Poëme, mais encore pour le dédier à Mr. le Premier Président lui-même. Ce Magistrat n'en fit que rire; & l'Auteur aïant pris cette plaisanterie pour une espéce de défi, forma dès le même jour, l'idée & le plan de ce Poëme, dont il fit même les premiers vers. Le plaisir que cet essai fit à Mr. le Premier Président, encouragea Mr. Despréaux à continuer.

barraſſant. Il ne s'effraïa point du nom de Satires que portoient ces Ouvrages, où il ne vit en effet que des Vers & des Auteurs attaquez. Il me loüa même pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de Poëſie de la ſaleté, qui lui avoit été juſqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas déſagréable. Il m'appela à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens; c'eſt-à-dire, à ſes lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa même quelquefois de ſa plus étroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame entiére. Et que n'y vis-je point! Quel tréſor ſurprenant de probité & de juſtice! quel fonds inépuiſable de pieté & de zele! Bien que ſa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'étoit tout autre choſe au dedans; & on voïoit bien qu'il avoit ſoin d'en temperer les raïons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un ſiécle auſſi corrompu que le nôtre. Je fus ſincérement épris de tant de qualitez admirables; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus auſſi pour lui une très-forte attache. Les ſoins, que je lui rendis, ne furent mêlez d'aucune raiſon d'intérêt mercénaire: & je ſongeai bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes ſi dignes de vivre ſoient ſi-tôt enlevez du monde, tandis que des

miſerables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe ? Je ne m'étendrai pas davantage ſur un ſujet ſi triſte : car je ſens bien que ſi je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de moüiller peut-être de larmes la Préface d'un Ouvrage de pure plaiſanterie.

ARGUMENT.

LE Tréſorier remplit la premiére Dignité du Chapitre, dont il eſt ici parlé, & il officie avec toutes les marques de l'Epiſcopat. Le Chantre remplit la ſeconde Dignité. Il y avoit autrefois dans le Chœur, devant la place du Chantre, un énorme Pupitre ou Lutrin, qui le couvroit preſque tout entier. Il le fit ôter. Le Tréſorier voulut le remettre. De-là, il arriva une diſpute, qui fait le ſujet de ce Poëme.

LE LUTRIN.

POËME HEROÏ-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

JE chante les combats, & ce Prélat terrible,
Qui par ſes longs travaux, & ſa force invincible,
Dans une illuſtre Egliſe éxerçant ſon grand cœur,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.

Vers 1. *Je chante les combats, & ce Prélat terrible.*] Claude Auvry, ancien Evêque de Coûtance, étoit alors Tréſorier de la Sainte Chapelle. Il avoit été Camérier du Cardinal Mazarin: & comme il entendoit aſſez bien l'uſage de la Cour de Rome ſur les matieres bénéficiales, il ſe rendit néceſſaire à ce Cardinal qui poſſédoit un grand nombre de bénéfices. Le Cardinal lui fit donner l'Evêché de Coûtance en Normandie, qu'il quitta enſuite pour la Tréſorerie de la Sainte Chapelle.

Vers 4. *Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.*] Le Lutrin, ou Pupitre, qui ſait le

C'eſt en vain que le Chantre abuſant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre.
Ce Prélat ſur le banc de ſon Rival altier,
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.

Muſe, redi-moi donc, quelle ardeur de vengeance,
De ces Hommes ſacrez rompit l'intelligence,
Et troubla ſi long-tems deux célébres Rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dévots?

Et toi, fameux Heros, dont la ſage entremiſe
De ce ſchiſme naiſſant débarraſſa l'Egliſe;
Vien d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave ſujet.

Parmi les doux plaiſirs d'une paix fraternelle,
Paris voïoit fleurir ſon antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils, & brillans de ſanté,
S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oiſiveté.
Sans ſortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faiſoient chanter Matines;
Veilloient à bien dîner, & laiſſoient en leur lieu
A des Chantres gagez le ſoin de loüer Dieu.

ſujet de ce Poëme, fut mis devant la place du Chantre, le 31. de Juillet 1667.

Vers. 5. *C'eſt en vain que le Chantre.*] Jacques Barrin, fils de Mr. de la Galiſſoniére, Maître des Requêtes. Il étoit diſtingué par ſon mérite, autant que par ſa naiſſance.

Vers 13. *Et Toi, fameux Heros.*] Mr. le Premier Préſident de Lamoignon.

Vers 9. *Muſe, redi-moi donc.*] Virgile, Enéïde I.

Muſa mihi cauſas memora, &c.

Vers 12. *Tant de fiel entre-t-il, &c*] Virgile au même endroit:

Tanta ne animis cæleſtibus iræ?

Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pié de son Palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant son Empire,
A l'aspect du Tumulte, Elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ses fidéles Normans.
Elle y voit aborder le Marquis, la Comtesse,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Noblesse;
Et par tout des Plaideurs les escadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ses étendars.
Mais une Eglise seule à ses yeux immobile,
Garde au sein du Tumulte une assiette tranquile.
Elle seule la brave; elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.
Quoi, dit-Elle, d'un ton qui fit trembler les vîtres,
J'aurai pû jusqu'ici broüiller tous les Chapîtres;

Vers 26. *Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes.*] Il y eut de grandes brouilleries dans ces deux Couvents, au sujet de l'élection des Superieurs. Pour aller de l'un à l'autre de ces Couvents, on passe près du Palais, où est la Sainte-Chapelle: & c'est la route que l'Auteur fait tenir à la Discorde.

Vers 28. *S'arrêta près d'un arbre.*] C'est le Mai, que la Communauté des Clercs du Palais, nommée la Bazoche, fait planter tous les ans dans la vieille Cour du Palais, près de la Sainte-Chapelle.

Diviſer Cordeliers, Carmes & Céleſtins ?
J'aurai fait ſoûtenir un Siege aux Auguſtins !

Vers 47. *Diviſer Cordeliers, Carmes, & Céleſtins.*] Dans ces Couvens il y avoit eu des broüilleries, des déreglemens, & des diviſions, qui donnérent lieu à un Arrêt que le Parlement rendit au mois d'Avril 1667. ſur le Réquiſitoire de Mr. l'Avocat Général Talon. Ce Grand Magiſtrat parla dans cette occaſion, avec beaucoup de force & de vehémence. On peut voir cet Arrêt dans les Journaux du Palais, & des Audiances.

Vers 48. *J'aurai fait ſoûtenir un ſiége aux Auguſtins.*] De deux en deux ans, les Auguſtins du grand Couvent de Paris nomment en Chapitre, trois de leurs Religieux Bacheliers, pour faire leur Licence en Sorbone. Il y a trois places fondées pour cela. En 1658. le P. Céleſtin Villiers, Prieur de ce Couvent, voulant favoriſer quelques Bacheliers, en fit nommer neuf pour les trois Licences ſuivantes. Ceux qui s'en virent exclus par cette élection prématurée ſe pourvûrent au Parlement, qui ordonna que l'on feroit une autre nomination, en préſence de Mrs. de Catinat & de Saveuſe, Conſeillers de la Cour; & de Me. Janart, Subſtitut du Procureur Général. Les Religieux aïant refuſé d'obéïr, la Cour fut obligée d'emploïer la force pour faire exécuter ſon Arrêt. On manda tous les Archers, qui, après avoir inveſti le Couvent, eſſaïérent d'enfoncer les portes. Mais ils n'en purent venir a bout, parce que les Religieux, prévoïant ce qui devoit arriver, les avoient fait murer par derriére, & avoient fait proviſion de cailloux, & de toutes ſortes d'Armes. Les Archers tentérent d'autres voïes : les uns montérent ſur les toits des maiſons voiſines pour entrer dans le Couvent, tandis que les autres travailloient à faire une ouverture dans la muraille du jardin, du côté de la ruë Chriſtine. Les Auguſtins s'étant mis en défenſe, ſonnérent le tocſin, & commencérent à tirer d'en bas ſur les Aſſiégeans. Ceux-ci poſtez plus avantageuſement qu'eux, & couverts par les cheminées, tirérent à leur tour ſur les Moines, dont il y en eut deux de tuez, & autant de bleſſez.

Cependant, la brêche étant faite, les Religieux eurent la témerité d'y porter le Saint Sacrement, eſpérant d'arrêter par là les Aſſiégeans. Mais, comme ils virent que cette reſſource étoit inutile, & que l'on ne laiſſoit pas de tirer ſur eux, ils demandérent à capituler, & l'on donna des ôtages de part & d'autre. Le principal article de la capitulation fut que les Aſſiégez auroient la vie ſauve, moïennant quoi ils abandonnérent la brêche, & livrérent

Et cette Eglise seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle !
Suis-je donc la Discorde ? & parmi les Mortels,
Qui voudra desormais encenser mes Autels ?
A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme:
Elle peint de Bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le Trésorier.
Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'éléve un lit de plume à grands frais amassée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Régne sur le duvet une heureuse Indolence.
C'est là que le Prélat muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendoit le dîner.
La Jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend à double étage
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

leurs Portes. Les Commissaires du Parlement étant entrez, firent arrêter onze de ces Religieux, qui furent menez en prison à la Conciergerie. Ce fut le 23. d'Août 1658. veille de St. Bartelemi. Le Cardinal Mazarin, qui n'aimoit pas le Parlement, fit mettre les Religieux en liberté, par ordre du Roi, après 27. jours de prison. Ils furent mis dans les Carrosses du Roi, & menez en triomphe dans leur couvent, au milieu des Gardes Françoises rangées en haie depuis la Conciergerie jusques aux Augustins. Leurs Confreres allérent les recevoir en procession, aïant des palmes à la main. Ils sonnérent toutes leurs cloches, & chantérent le *Te Deum* en action de graces.

Vers 65. *La jeunesse en sa fleur.* &c.] L'Auteur ajoûta ces quatre Vers pour faire une

La Déesse en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre & reconnoît l'Eglise ;
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au Prélat sommeillant, Elle adresse ces mots.
Tu dors ? Prélat, tu dors ? & là-haut à ta place,
Le Chantre aux yeux du Chœur étale son audace,
Chante les *Oremus*, fait des Processions,
Et répand à grands flots les Bénédictions.
Tu dors ? attens-tu donc, que sans bulle & sans titre
Il te ravisse encor le Rochet & la Mitre ?
Sors de ce lit oiseux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'Evêché.
Elle dit : & du vent de sa bouche profane,
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prélat se réveille, & plein d'émotion
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un Taureau, qu'une Guêpe en furie,
A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie :

contre verité : car le Trésorier étoit maigre, vieux, & de grande taille.

Vers 73. ——*Et là haut à ta place.*] La Sainte-Chapelle haute, où les Chanoines font l'office : est beaucoup plus élevée que la Maison du Trésorier, qui est dans la Cour du Palais.

Vers 76. *Et répand à grands flots les bénédictions.*] C'étoit le principal motif de la jalousie du Trésorier contre le Chantre.

Vers 80. *Et renonce au repos, ou bien à l'Evêché.*] Mr. Auvry avoit été Evêque de Coûtance. D'ailleurs comme Trésorier de la Sainte-Chapelle, il avoit le droit de faire l'Office pontificalement aux grandes Fêtes de l'année, suivant un privilége accordé par Benoit XIII.

Vers 86. *A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie.*] Virgile parlant des Abeilles, Liv. 4. des Georg.

——*La sque venenum*
Morsibus inspirant, & spicula cæca relinquunt,
Affixa venis, vitamque in vulnere ponunt.

Le ſuperbe Animal, agité de tourmens,
Exhale ſa douleur en longs mugiſſemens.
Tel le fougueux Prélat, que ce ſonge épouvante,
Querelle en ſe levant & Laquais & Servante :
Et d'un juſte courroux rallumant ſa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au Chœur,
Le prudent Gilotin, ſon Aumônier fidéle,
En vain par ſes conſeils ſagement le rappéle :
Lui montre le péril. Que midi va ſonner :
Qu'il va faire, s'il ſort, refroidir le dîner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner eſt prêt, vous appelle à l'Office ?
De votre dignité ſoûtenez mieux l'éclat.
Eſt-ce pour travailler que vous êtes Prélat ?
A quoi bon ce dégoût, & ce zéle inutile ?
Eſt-il donc pour jeûner Quatre-tems, ou Vigile ?
Reprenez vos Eſprits, & ſouvenez-vous bien,
Qu'un dîner rechauffé ne valut jamais rien.
Ainſi dit Gilotin, & ce Miniſtre ſage
Sur table, au même inſtant, fait ſervir le potage.
Le Prélat voit la ſoupe, & plein d'un ſaint reſpect
Demeure quelque tems muët à cet aſpect.
Il céde, il dîne enfin : mais toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtez ſe preſſent dans ſa bouche.
Gilotin en gémit, & ſortant de fureur,
Chez tous ſes Partiſans va ſemer la terreur.

Vers 93. *Le prudent Gilotin.*] Son véritable nom étoit *Guéronet*. Le Tréſorier lui donna enſuite la Cure de la Sainte-Chapelle.

Vers 112. *Chez tous ſes Par-*

On voit courir chez lui leurs troupes éperduës :
Comme l'on voit marcher les bataillons de Gruës ;
Quand le Pygmée altier, redoublant ſes efforts,
De l'Hebre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aſpect imprévû de leur foule agréable,
Le Prélat radouci veut ſe lever de table.
La couleur lui renaît, ſa voix change de ton.
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir ſa coupe :
Il l'avale d'un trait : & chacun l'imitant,
La cruche au large ventre eſt vuide en un inſtant.
Si-tôt que du Nectar la troupe eſt abreuvée,
On deſſert : & ſoudain la nappe étant levée :
Le Prélat, d'une voix conforme à ſon malheur,
Leur confie en ces mots ſa trop juſte douleur.
Illuſtres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez ſoûtenu par vos pieuſes ligues.
Et par qui, maître enfin d'un Chapître inſenſé,
Seul à *Magnificat* je me vois encenſé.
Souffrirez-vous toujours qu'un Orgueilleux m'outrage ;
Que le Chantre à vos yeux détruiſe votre ouvrage ;

tiſans.] Les Chantres ſubalternes étoient dans le parti du Tréſorier contre le Chantre & les autres Chanoines, parce que ceux-ci leur refuſoient de certains droits.

Vers 115. *Quand le Pygmée altier* &c.] Peuple fabuleux qui habitoit aux environs de l'Hebre & du Strymon, fleuves de Thrace. Les Pygmées n'avoient, dit-on, qu'une coudée de hauteur, & étoient en guerre continuelle avec les Gruës, qui chaſſérent ces petits hommes de la ville de Géranie, ſelon Pline, L. 4. c. 11.

Uſurpe tous mes droits, & s'égalant à moi,
Donne à votre Lutrin & le ton & la loi?
Ce matin même encor, ce n'eſt point un menſonge,
Une Divinité me l'a fait voir en ſonge,
L'inſolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos*.
Oüi, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.
Le Prélat à ces mots verſe un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement pourſuivre ſon diſcours.
Ses ſanglots redoublez en arrêtent le cours.
Le zélé Gilotin, qui prend part à ſa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire.
Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un bâton à la main.
Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges:
Il ſait de tous les tems les differens uſages:
Et ſon rare ſavoir, de ſimple Marguillier,
L'éleva par degrez au rang de Chevecier.
A l'aſpect du Prélat qui tombe en défaillance,
Il devine ſon mal, il ſe ride, il s'avance,

Vers 147. *Quand Sidrac.*] C'eſt le nom d'un vieux Chapelain-Clerc, ou d'un Chantre Muſicien, dont le caractére eſt formé ſur celui de Neſtor, ſi renommé par la ſageſſe de ſes conſeils.

Vers 149. *Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges.*] A vû renouveller le Chapitre quatre fois.

Vers 151. —— *De ſimple Marguillier.*] C'eſt celui qui a ſoin des Reliques, & qui revêt les Chanoines de leurs Chapes.

Vers 152. —— *Au rang de Chevecier.*] C'eſt celui qui a ſoin des Chapes, & de la cire; & qui diſtribue aux Chanoines les bougies à Matines.

Et d'un ton paternel réprimant ſes douleurs :
Laiſſe au Chantre, dit-il, la triſteſſe & les pleurs,
Prélat, & pour ſauver tes droits & ton empire,
Ecoute ſeulement ce que le Ciel m'inſpire.
Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux
Montre, aſſis à ta gauche, un front ſi ſourcilleux,
Sur ce rang d'ais ſerrez, qui forment ſa clôture,
Fut jadis un Lutrin d'inégale ſtructure,
Dont les flancs élargis, de leur vaſte contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriere ce Lutrin, ainſi qu'au fond d'un antre,
A peine ſur ſon banc on diſcernoit le Chantre :
Tandis qu'à l'autre banc, le Prélat radieux,
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
Mais un Démon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté ſa ruïne,
Soit quainſi de tout tems l'ordonnât le Deſtin,
Fit tomber à nos yeux le Pûpitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie :
Il fallut l'emporter dans notre Sacriſtie,
Où depuis trente hivers ſans gloire enſeveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entend-moi donc, Prélat. Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la Ville ;
Il faut que trois de nous ſans tumulte & ſans bruit,
Partent à la faveur de la naiſſante nuit ;
Et du Lutrin rompu réüniſſant la maſſe,
Aillent d'un zéle adroit le remettre en ſa place.

Si le Chantre demain ose le renverser ;
Alors de cent Arrêts tu le peux terrasser.
Pour soûtenir tes droits, que le Ciel autorise ;
Abîme tout plutôt ; c'est l'esprit de l'Eglise.
C'est par là qu'un Prélat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un Chœur.
Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage :
Mais dans Paris, plaidons : c'est là notre partage.
Tes bénédictions dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre & par vingt & par cent :
Et pour braver le Chantre en son orgueil extrême ;
Les répandre à ses yeux, & le benir lui-même.
Ce discours aussi-tôt frappe tous les esprits ;
Et le Prélat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que sur le champ, dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
Le sort, dit le Prélat, vous servira de Loi.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
Aussi-tôt trente noms, sur le papier tracez,
Sont au fond d'un bonnet par billets entassez.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, Enfant de Chœur, prête sa main novice.
Son front nouveau tondu, simbole de candeur,
Rougit en approchant d'une honnête pudeur.

Vers 189. *Ces Vertus dans Aleth*, &c.] Eloge de Mr. Pavillon alors Evêque d'Aleth.

Cependant le Prélat, l'œil au Ciel, la main nuë,
Benit trois fois les noms, & trois fois les remuë.
Il tourne le bonnet. L'Enfant tire : & Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le Destin.
Le Prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se taît, & bien-tôt on voit paroître au jour
Le nom, le fameux nom du Perruquier l'Amour.
Ce nouvel Adonis, à la blonde criniére,
Est l'unique souci d'Anne sa Perruquiére.
Ils s'adorent l'un l'autre : & ce couple charmant
S'unit long-tems, dit-on, avant le Sacrement.
Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage
L'Official a joint le nom de Mariage.
Ce Perruquier superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.

Vers 211. —— *L'Enfant tire: & Brontin.*] Son vrai nom étoit *Frontin*. Il étoit Prêtre du Diocèse de Chartres, & Sous-Marguillier de la Sainte-Chapelle.

Vers 216. —— *Le fameux nom du Perruquier l'Amour.*] Didier l'Amour, Perruquier, qui demeuroit dans la Cour du Palais.

Vers 218. *Est l'unique souci d'Anne sa Perruquiére.*] Anne du Buisson, seconde femme du Sr. l'Amour.

Vers 223. *Ce Perruquier superbe est l'effroi du quartier.*] Quand il arrivoit quelque tumulte dans la Cour du Palais, il y mettoit ordre sur le champ. Il avoit un grand fouët avec lequel il chassoit les enfans & les chiens du quartier, qui faisoient du bruit ou qui se battoient. Il se servoit même d'un bâton à deux bouts, pour écarter les Filoux & les Breteurs qui faisoient du desordre, & que le grand abord du monde attiroit au Palais. Pendant les troubles de Paris, le Peuple aïant mis le feu aux portes de l'Hôtel de Ville, le Sr. l'Amour se fit faire place à travers cette populace mutinée, & tira de l'Hôtel de Ville deux ou trois de ses Amis qui y étoient en danger.

Un des noms reſte encore, & le Prélat par grace
Une derniere fois les broüille & les reſſaſſe.
Chacun croit que ſon nom eſt le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puiſſant Porte-croix,
Boirude Sacriſtain, cher appui de ton Maître,
Lors qu'aux yeux du Prélat tu vis ton nom paroître?
On dit que ton front jaune, & ton teint ſans couleur,
Perdit en ce moment ſon antique pâleur;
Et que ton corps gouteux, plein d'une ardeur guerriére,
Pour ſauter au plancher, fit deux pas en arriére.
Chacun bénit tout haut l'Arbitre des Humains,
Qui remet leur bon droit en de ſi bonnes mains.
Auſſi-tôt on ſe léve; & l'aſſemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prélat reſté ſeul calme un peu ſon dépit,
Et juſques au ſouper ſe couche & s'aſſoupit.

Vers 229. *Boirude Sacriſtain.* François *Sirude*, Sous-Marguillier ou Sacriſtain de la Sainte-Chapelle.

CHANT II.

CEPENDANT cet Oiseau qui prône les merveilles,
Ce Monstre composé de bouches & d'oreilles,
Qui sans cesse volant de climats en climats,
Dit par tout ce qu'il sait, & ce qu'il ne sait pas.
La Renommée enfin, cette promte Courriére,
Va d'un mortel effroi glacer la Perruquiére;
Lui dit que son Epoux, d'un faux zéle conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triste récit tremblante, desolée,
Elle accourt l'œil en feu, la tête échevelée,
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer:
Oses-tu bien encor, Traître, dissimuler,
Dit elle? & ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embrassemens qu'a suivi l'Hymenée,
Ni ton Epouse enfin toute prête à périr,
Ne sauroient donc t'ôter cette ardeur de courir?

Vers 1. *Cependant cet Oiseau* &c.] Cette description de la Renommée est imitée de Virgile, Enéide, L. 4. Vers 174.

Fama, malum quo non aliud velocius ullum,
Mobilitate viget, &c.

Vers 12. *Oses-tu bien encor, Traître, dissimuler*, &c.] Enéide, L. 4. v. 305.

Dissimulare etiam sperasti, Perfide, tantum
Posse nefas? &c.

Perfide, ſi du moins, à ton devoir fidelle,
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle;
L'eſpoir d'un juſte gain, conſolant ma langueur,
Pourroit de ton abſence adoucir la longueur.
Mais quel zéle indiſcret, quelle aveugle entrepriſe
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Egliſe?
Où vas-tu cher Epoux? Eſt-ce que tu me fuis?
As-tu donc oublié tant de ſi douces nuits?
Quoi? d'un œil ſans pitié vois-tu couler mes larmes?
Au nom de nos baiſers jadis ſi pleins de charmes,
Si mon cœur, de tout tems facile à tes déſirs,
N'a jamais d'un moment differé tes plaiſirs;
Si, pour te prodiguer mes plus tendres careſſes,
Je n'ai point exigé ni ſermens ni promeſſes;
Si toi ſeul à mon lit enfin eus toujours part,
Différe au moins d'un jour ce funeſte départ.
En achevant ces mots, cette Amante enflamée
Sur un placet voiſin tombe demi-pâmée.
Son Epoux s'en émeut, & ſon cœur éperdu
Entre deux paſſions demeure ſuſpendu;
Mais enfin rappelant ſon audace premiére,
Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce & fiere,
Je ne veux point nier les ſolides bienfaits,
Dont ton amour prodigue a comblé mes ſouhaits:
Et le Rhin de ſes flots ira groſſir la Loire,
Avant que tes faveurs ſortent de ma mémoire.
Mais ne préſume pas, qu'en te donnant ma foi,
L'Hymen m'ait pour jamais aſſervi ſous ta loi.
Si le Ciel en mes mains eût mis ma deſtinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'Hymenée;

Et ſans nous oppoſer ces devoirs prétendus ;
Nous goûterions encor des plaiſirs défendus.
Ceſſe donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un Pupitre :
Et toi même donnant un frein à tes deſirs,
Raffermi ma vertu qu'ébranlent tes ſoûpirs.
Que te dirai-je enfin ? c'eſt le Ciel qui m'appelle.
Une Egliſe, un Prélat m'engage en ſa querelle.
Il faut partir : j'y cours. Diſſipe tes douleurs.
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.
Il la quitte à ces mots. Son Amante effarée
Demeure le teint pâle, & la vûë égarée :
La force l'abandonne, & ſa bouche trois fois
Voulant le rappeler ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant ſon viſage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquiéme étage.
Mais d'un bouge prochain, accourant à ce bruit,
Sa ſervante Alizon, la rattrape, & la ſuit.
Les ombres cependant, ſur la Ville épanduës,
Du faîte des maiſons deſcendent dans les ruës :
Le ſouper hors du Chœur chaſſe les Chapelains,
Et de Chantres beuvans les cabarets ſont pleins.
Le redouté Brontin, que ſon devoir éveille,
Sort à l'inſtant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui ſavoit tout prévoir,
Au ſortir du Conſeil eut ſoin de le pourvoir.

Vers 66. *Du faîte des maiſons deſcendent*, &c.] Virgile Eclog. 1. Vers 83.

Majoreſque cadunt altis de montibus umbræ.

L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.
Il est bien-tôt suivi du Sacristain Boirude,
Et tous deux, de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent Perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déja le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin, que je lis dans tes yeux ?
Quoi ? le Pardon sonnant te retrouve en ces lieux ;
Où donc est ce grand cœur, dont tantôt l'allégresse
Sembloit du jour trop long accuser la paresse ?
Marche, & sui-nous du moins où l'honneur nous attend.
Le Perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Aussi-tôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde coignée :
Et derriere son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois.
Il sort au même instant, il se met à leur tête.
A suivre ce grand Chef l'un & l'autre s'apprête.
Leur cœur semble allumé d'un zéle tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune, qui du Ciel voit leur démarche altiére,
Retire en leur faveur sa paisible lumiére.
La Discorde en soûrit, & les suivant des yeux,
De joïe, en les voïant, pousse un cri dans les Cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible Déesse,
Va jusques dans Cîteaux réveiller la Mollesse.

Vers 80. *Quoi ? le Pardon sonnant.*] Ce sont les trois coups de cloche par lesquels on avertit le Peuple de réciter *l'Angelus*.

Vers 98. *Va jusques dans Cî-*

C'eſt là qu'en un dortoir elle fait ſon ſéjour.
Les Plaiſirs nonchalans folâtrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des Chanoines ;
L'autre broïe en riant le vermillion des Moines :
La Volupté la ſert avec des yeux devots,
Et toujours le Sommeil lui verſe des pavots.
Ce ſoir plus que jamais en vain il les redouble.
La Molleſſe à ce bruit ſe réveille, ſe trouble.
Quand la Nuit, qui déja va tout enveloper,
D'un funeſte récit vient encor la fraper :
Lui conte du Prélat l'entrepriſe nouvelle.
Aux piez des murs ſacrez d'une Sainte Chapelle
Elle a vû trois Guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ſes voiles épais.
La Diſcorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroître,
Qui doit y ſoûlever un peuple de mutins.
Ainſi le Ciel l'écrit au Livre des Deſtins.

A ce triſte Diſcours, qu'un long ſoûpir achéve,
La Molleſſe, en pleurant, ſur un bras ſe reléve,
Ouvre un œil languiſſant, & d'une foible voix,
Laiſſe tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois.
O Nuit, que m'as-tu dit ? Quel Démon ſur la Terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?

teaux réveiller la Molleſſe.] Fameuſe Abbaïe de l'Ordre de St. Bernard en Bourgogne.

Vers 120. *Laiſſe tomber ces mots.*] Virgile, Enéïde 6. v. 686.
Effuſaque genis lachryma, & vox excidit ore.

Hélas ! qu'eſt devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans,
S'endormoient ſur le Trône, & me ſervant ſans honte,
Laiſſoient leur Sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte ?
Aucun ſoin n'approchoit de leur paiſible Cour.
On repoſoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printems, quand Flore dans les plaines
Faiſoit taire des Vents les bruïantes haleines,
Quatre bœufs attelez, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux ſiécle n'eſt plus. Le Ciel impitoïable
A placé ſur leur Trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il eſt ſourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes Exploits.
Rien ne peut arrêter ſa vigilante audace.
L'Eté n'a point de feux, l'Hiver n'a point de glace.
J'entens à ſon ſeul nom, tous mes Sujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir ;
Loin de moi ſon courage entraîné par la gloire,
Ne ſe plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

Vers 124. *Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans.*] Sous les derniers Rois de la premiére Race, l'Autorité Roïale étoit éxercée par un Maire du Palais.

Vers 126. —— *Ou d'un Maire ou d'un Comte.*] Le Comte du Palais étoit le ſecond Officier de la Couronne, qui rendoit la Juſtice dans le Palais du Roi. *Voïez Du Cange, Diſſ. 14. ſur Joinville.*

Vers 138. —— *L'Hiver n'a point de glace.*] Premiére conquête de la Franche-Comté, au commencement de Fevrier 1668.

Je croïois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile,
Que l'Egliſe du moins m'aſſuroit un azile.
Mais en vain j'eſperois y regner ſans effroi :
Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trape eſt anoblie.
J'ai vû dans ſaint Denis la réforme établie.
Le Carme, le Feüillant s'endurcit aux travaux :
Et la Régle déja ſe remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormoit encore, & la Sainte Chapelle
Conſervoit du vieux tems l'oiſiveté fidelle.
Et voici qu'un Lutrin prêt à tout renverſer,
D'un ſéjour ſi cheri vient encor me chaſſer.
O toi, de mon repos compagne aimable & ſombre,
A de ſi noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit, ſi tant de fois dans les bras de l'Amour,
Je t'admis aux plaiſirs que je cachois au jour.
Du moins ne permets pas..... La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Vers 149. *Par mon exil honteux, la Trape.*] Abbaïe ſituée dans le Perche. En 1663. l'Abbé Armand-Jean Bouthillier de Rancé, y rétablit la premiére & véritable pratique de la Régle de St. Benoît.

Vers 150. *J'ai vû dans Saint Denis la réforme établie.*] Le Cardinal de la Rochefoucaut, Commiſſaire Général pour la réforme des Ordres Religieux en France, établit la réforme dans l'Abbaïe de St. Denis, en 1633.

Vers 152. *Et la Régle déja ſe remet dans Clairvaux.*] Abbaïe fondée par St. Bernard, dans la Province de Champagne.

CHANT III.

MAIS la Nuit auſſi-tôt, de ſes aîles affreuſes,
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes,
Revôle vers Paris, & hâtant ſon retour,
Déja de Montlhéri voit la fameuſe tour.
Ses murs dont le ſommet ſe dérobe à la vuë
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nuë,
Et préſentant de loin leur objet ennuïeux,
Du Paſſant qui le fuit ſemble ſuivre les yeux.
Mille Oiſeaux effraïans, mille Corbeaux funébres
De ces murs deſertez habitent les ténébres.
Là depuis trente hivers un Hibou retiré
Trouvoit contre le jour un réfuge aſſuré.
Des deſaſtres fameux ce Meſſager fidelle
Sait toujours des malheurs la premiére nouvelle;
Et tout prêt d'en ſemer le préſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.
Aux cris, qu'à ſon abord, vers le Ciel il envoïe,
Il rend tous ſes Voiſins attriſtez de ſa joïe.
La plaintive Progné de douleur en frémit:
Et dans les bois prochains Philoméle en gémit.

Vers 4. *Déja de Montlhéri voit la fameuſe tour.*] Tour très-haute, à cinq lieuës de Paris, ſur le chemin d'Orleans.

Sui-moi, lui dit la Nuit. L'Oiseau plein d'allégresse
Reconnoit à ce ton la voix de sa Maitresse.
Il la suit: & tous deux d'un cours précipité,
De Paris à l'instant abordent la Cité.
Là s'élançant d'un vol, que le vent favorise,
Ils montent au Sommet de la fatale Eglise.
La Nuit baisse la vuë, & du haut du clocher
Observe les Guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le Barbier, qui d'une main légére,
Tient un verre de vin, qui rit dans la fougére;
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Célebrer, en beuvant, Gilotin & Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abusée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée.
Mais allons, il est tems qu'ils connoissent la Nuit.
A ces mots regardant le Hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voute sacrée,
Jusqu'en la Sacristie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du Pupitre fatal
Va placer de ce pas le sinistre Animal.
Mais les trois Champions pleins de vin & d'audace,
Du Palais cependant passent la grande place:
Et suivant de Bacchus les auspices sacrez,
De l'auguste Chapelle ils montent les degrez.

Vers 30. *Tient un Verre de vin qui rit dans la fougére.*] On appelle *Verres de fougére*, ceux dans la composition desquels il entre du sel tiré de la cendre de Fougére. On se sert ordinairement de cette cendre, parce que la Fougére est une plante fort commune, & que ses cendres contiennent beaucoup de sel alkali. Ce sel mêlé avec du sable qu'on fait fondre par un feu violent, fournit la matiére du verre.

Ils atteignoient déja le ſuperbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de ſa boutique,
Sous vingt fidéles clés, garde & tient en dépôt,
L'amas toujours entier des Ecrits de Haynaut.
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, & tirant un fuſil de ſa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même inſtant,
Il fait jaillir un feu qui petille en ſortant:
Et bien-tôt au brazier d'une mêche enflamée,
Montre, à l'aide du ſouffre, une cire allumée.
Cet Aſtre tremblotant, dont le jour les conduit,
Eſt pour eux un Soleil au milieu de la nuit.
Le Temple à ſa faveur eſt ouvert par Boirude.
Ils paſſent de la Nef la vaſte ſolitude,
Et dans la Sacriſtie entrant, non ſans terreur,
En percent juſqu'au fond la ténébreuſe horreur.
C'eſt là que du Lutrin gît la machine énorme.
La troupe quelque tems en admire la forme.

Vers 48. *L'amas toujours entier des Ecrits de Haynaut.*] Ribou Libraire, avoit imprimé en 1669. une Comédie de Bourſaut contre notre Auteur, intitulée: *La Satire des Satires.* C'eſt pourquoi dans les premiéres éditions du Lutrin on avoit mis ici: *Des écrits de Bourſaut.* Mais Bourſaut s'étant reconcilié avec l'Auteur, on effaça ſon nom, & on mit celui de *Perraut*, dans l'édition de 1694. parce qu'alors Mr. Perraut étoit brouillé avec Mr. Deſpréaux, au ſujet des Anciens & des Modernes. Cette brouillerie étant finie, l'Auteur mit *Haynaut* dans l'édition de 1701. C'eſt un Poëte dont il a été parlé ſur le vers 97. de la Satire IX.

Vers 51. *Des veines d'un caillou.*] Virgile, Georg. 1. v. 135.
Et ſilicis venis abſtruſum excuderet ignem.
Ac primùm ſilicis ſcintillam excudit Achates. Enéide, Lib. v. 178.

Mais le Barbier, qui tient les momens précieux :
Ce spectacle n'eſt pas pour amuſer nos yeux,
Dit-il, le tems eſt cher, portons-le dans le Temple.
C'eſt-là qu'il faut demain qu'un Prélat le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, ſe courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroïable :
Que du Pupitre ſort une voix effroïable.
Brontin en eſt émû, le Sacriſtain pâlit,
Le Perruquier commence à regretter ſon lit.
Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine :
Lorſque des flancs poudreux de la vaſte machine
L'Oiſeau ſort en courroux, & d'un cri menaçant
Achéve d'étonner le Barbier frémiſſant.
De ſes aîles dans l'air ſecoüant la pouſſiére,
Dans la main de Boirude il éteint la lumiére,
Les Guerriers à ce coup demeurent confondus :
Ils regagnent la Nef de fraïeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoibliſſent ;
D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe hériſſent ;
Et bien-tôt au travers des ombres de la nuit,
Le timide Eſcadron ſe diſſipe & s'enfuit.
Ainſi lorſqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,
D'Ecoliers libertins une troupe indocile,

Vers 70. *Que du Pupitre ſort une voix effroïable.*] Virgile, Enéide 3. v. 78.

Gemitus lachrymabilis imo
Auditur tumulo, & vox reddita fertur ad aures.

Loin

Loin des yeux d'un Préfet au travail assidu,
Va tenir quelquefois un Brelan défendu :
Si du veillant Argus la figure effraïante,
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
Le jeu cesse à l'instant, l'azile est deserté,
Et tout fuit à grands pas le Tiran redouté.
La Discorde qui voit leur honteuse disgrace,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,
Et malgré la fraïeur dont leurs cœurs sont glacez,
S'aprête à réünir ses Soldats dispersez.
Aussi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride son front, allonge son visage,
Sur un bâton noüeux laisse courber son corps,
Dont la Chicane semble animer les ressorts ;
Prend un cierge en sa main, & d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la Troupe terrassée.
Lâches, où fuïez-vous ? quelle peur vous abat?
Aux cris d'un vil Oiseau vous cedez sans combat.
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?
Craignez-vous d'un Hibou l'impuissante grimace ?
Que feriez-vous, helas ! si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Barreau?
S'il falloit sans amis, briguant une audience,
D'un Magistrat glacé soûtenir la présence :
Ou d'un nouveau procès hardi Solliciteur,
Aborder sans argent un Clerc de Rapporteur ?

Vers 10. *Lâches, où fuïez-vous ?*] Dans l'Iliade, L. 7. v. 124. Nestor reproche aux Grecs leur lâcheté, parce qu'aucun d'eux n'osoit se présenter pour combattre Hector, qui les défioit en combat singulier.

Croïez-moi, mes Enfans : je vous parle à bon titre.
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un Chapitre :
Et le Barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois soûtenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeois leurs passages.
L'Eglise étoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eût plaidé le Prélat, & le Chantre avec lui.
Le Monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines,
Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un Hibou ne soient pas abbatus.
Songez, quel deshonneur va soüiller votre gloire ;
Quand le Chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours, le Chanoine insolent,
Au seul mot de Hibou, vous sourire en parlant.
Votre ame, à ce penser, de colére murmure :
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Méritez les lauriers qui vous sont réservez,
Et ressouvenez-vous quel Prélat vous servez.
Mais déja la fureur de vos yeux étincéle.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le Prélat, surpris d'un changement si prompt
Apprenne la vengeance aussi-tôt que l'affront.
En achevant ces mots, la Déesse guerriére
De son pié trace en l'air un sillon de lumiére ;

Vers 121. *Le Monde de qui l'âge*, &c.] Imitation du Discours de Nestor, dans l'Iliade, L. 1.

Rend aux trois Champions leur intrépidité,
Et les laisse tous pleins de sa divinité.
C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce Combat célébre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut, & l'Ebre,
Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons poussez
Furent presque à tes yeux ouverts &. renversez :
Ta valeur, arrêtant les Troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives :
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la Victoire à te suivre avec eux.
La colére à l'instant succedant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'Oiseau sort. L'Escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible Ennemi.
Aussi-tôt dans le Chœur la Machine emportée,
Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchez,
Sont à coup de maillet unis & rapprochez.
Sous les coups redoublez tous les bancs retentissent,
Les murs en sont émûs, les voutes en mugissent,
Et l'Orgue même en pousse un long gémissement.
Que fais-tu, Chantre, helas ! dans ce triste moment ?
Tu dors d'un profond somme, & ton cœur sans alarmes
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes.
O ! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeste appareil,

Vers 141. *C'est ainsi grand Condé, qu'en ce Combat célébre.*] Mr. le Prince de Condé, contre les Espagnols & les Allemans, le 10. d'Août 1648.
La Bataille de Lens, gagnée par

Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,
Tu viendrois en Apôtre expirer dans ta place ;
Et Martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous & ta tête au marteau.
Mais déja sur ton banc la machine enclavée
Est durant ton sommeil à ta honte élevée.
Le Sacristain achéve en deux coups de rabot :
Et le Pupitre enfin tourne sur son pivot.

CHANT IV.

LEs Cloches dans les airs de leurs voix argentines,
Appelloient à grand bruit les Chantres à Matines:
Quand leur Chef agité d'un sommeil effraïant,
Encor tout en sueur se réveille en criant.
Aux élans redoublez de sa voix douloureuse,
Tous ses valets tremblans quittent la plume oiseuse,
Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'est d'un Maître si saint le plus digne Officier.
La porte dans le Chœur à sa garde est commise:
Valet souple au logis, fier Huissier à l'Eglise.
Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil?
Quoi? voulez-vous au Chœur prévenir le Soleil?
Ah! dormez, & laissez à des Chantres vulgaires,
Le soin d'aller si-tôt mériter leurs salaires.
Ami, lui dit le Chantre encor pâle d'horreur,
N'insulte point, de grace, à ma juste terreur.
Mêle plûtôt ici tes soupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.

Vers 3. *Quand leur Chef.*] Le Chantre.

Vers 7. *Le vigilant Girot.*] Brunot. Il étoit fâché que l'Auteur ne l'eût pas designé par son veritable nom.

Vers 10. *Valet souple au logis, fier Huissier à l'Eglise.*] Brunot, Valet-de-Chambre du Chantre, & Huissier de la Sainte Chapelle. Cet Huissier est un Bedeau, ou Porte-verge, dont la principale fonction est de garder la porte du Chœur.

Pour la seconde fois un sommeil gracieux
Avoit sous ses pavots appesanti mes yeux :
Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,
J'ai cru remplir au Chœur ma place accoûtumée.
Là, triomphant aux yeux des Chantres impuissans,
Je benissois le peuple, & j'avalois l'encens :
Lorsque du fond caché de notre Sacristie,
Une épaisse nuée à longs flots est sortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux dans son bluâtre éclat,
M'a fait voir un Serpent conduit par le Prélat.
Du corps de ce Dragon plein de souffre & de nitre,
Une tête sortoit en forme de Pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,
Surpassoit en grosseur nos plus épais Lutrins.
Animé par son guide, en siflant il s'avance :
Contre moi sur mon banc je le voi qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain ; & fuïant sa fureur,
Je me suis réveillé plein de trouble & d'horreur.
Le Chantre, s'arrêtant à cet endroit funeste,
A ses yeux effraïez laisse dire le reste.
Girot en vain l'assure, & riant de sa peur,
Nomme sa vision, l'effet d'une vapeur.
Le desolé Vieillard, qui haït la raillerie,
Lui défend de parler, sort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'oüate molle éclate le tabis.

Vers 24. *Je benissois le peuple, & j'avalois l'encens.*] Voïez la Remarque ci-dessous sur le vers 46.

Vers 44. *Où sur l'oüate molle.*] Nos Anciens disoient

D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit, en pleurant, ce rochet, qu'autrefois
Le Prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Aussi-tôt d'un bonnet ornant sa tête grise,
Déja l'aumusse en main il marche vers l'Eglise;
Et hâtant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, & le premier arrive dans le Chœur.
O toi, qui sur ces bords qu'une eau dormante moüille,
Vis combattre autrefois le Rat & la Grenoüille:
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau:
Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage,
Pour chanter le dépit, la colére, la rage,
Que le Chantre sentit allumer dans son sang,
A l'aspect du Pupitre élevé sur son banc.

Ove, pour *Oie*, & *Oüette*, pour *Oison*. Le mot d'*Ouate*, qu'on prononce *Ouette* en Province, vient de-là, par raport à ce mot duvet, que Rabelais, L. 1. c. 13. exalte si fort dans les Oisons. Cette étimologie est de Mr. de la Monnoye.

Vers 45. *Prend ses gants violets*, &c.] En l'absence du Tréforier, le Chantre étoit en possession de faire l'Office avec les ornemens Pontificaux, de se faire encenser, & de donner la bénédiction au Peuple. Le Tréforier ne put souffrir que l'on partageât ainsi ses honneurs. Il obtint un Arrêt du Parlement qui le maintint dans la prérogative d'être encensé tout seul, & qui condamna le Chantre à porter un Rochet plus court que le sien: mais il ne put lui faire défendre de donner les bénédictions en son absence. C'étoit le sujet de la jalousie du Tréforier.

Vers 54. *Vis combattre autrefois le Rat & la Grenouille.*] Homére, suivant l'opinion commune, a fait le Poëme de la guerre des Rats & des Grenoüilles.

Vers 56. *Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau.*] La *Secchia rapita*, Poëme Italien du Tassoni.

D'abord pâle & muet, de colére immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille:
Mais sa voix s'échapant au travers des sanglots,
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots.
La voila donc, Girot, cette hydre épouvantable,
Que ma fait voir un songe, helas! trop véritable.
Je le vois ce Dragon tout prêt à m'égorger,
Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prélat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton ame ingénieuse?
Quoi? même dans ton lit, Cruël, entre deux draps,
Ta profane fureur ne se repose pas?
O Ciel! quoi? sur mon banc une honteuse masse
Desormais me va faire un cachot de ma place?
Inconnu dans l'Eglise, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vû que de Dieu?
Ah! plûtôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
Renonçons à l'Autel, abandonnons l'Office;
Et sans lasser le Ciel par des chants superflus,
Ne voïons plus un Chœur où l'on ne nous voit plus.
Sortons. Mais cependant mon Ennemi tranquille
Joüira sur son banc de ma rage inutile;
Et verra dans le Chœur le Pupitre exhaussé
Tourner sur le pivot où sa main l'a placé.
Non, s'il n'est abbatu, je ne saurois plus vivre.
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
Périssons, s'il le faut: Mais de ses ais brisez
Entraînons, en mourant, les restes divisez.

A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il saisissoit déja la Machine ennemie,
Lors qu'en ce sacré lieu, par un heureux hazard,
Entrent Jean le Choriſte, & le Sonneur Girard,
Deux Manceaux renommez, en qui l'expérience
Pour les procès est jointe à la vaſte science.
L'un & l'autre aussi-tôt prend part à son affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt;
Du Lutrin, disent-ils, abbatons la Machine:
Mais ne nous chargeons pas tous seuls de sa ruïne;
Et que tantôt, aux yeux du Chapitre assemblé,
Il soit sous trente mains en plein jour accablé.
Ces mots des mains du Chantre arrachent le Pupitre.
J'y consens, leur dit-il, assemblons le Chapitre.
Allez donc de ce pas, par de saints hurlemens,
Vous-mêmes appeller les Chanoines dormans.
Partez. Mais ce discours les surprend & les glace.
Nous? qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,

Vers 92. *Entrent Jean le Choriſte, & le Sonneur Girard.*] *Jean le Choriſte:* Personnage supposé. *Girard*, Sonneur de la Sainte-Chapelle, étoit mort long-tems avant la composition de ce Poëme. Il se noïa dans la Seine, aïant gagé qu'il la passeroit neuf fois à la nage. Il eut un jour la témérité de monter sur les rebords du toit de la Sainte-Chapelle, aïant une bouteille à la main; & là en présence d'une infinité de gens qui le regardoient d'en-bas avec fraïeur, il vuida d'un trait cette bouteille, & s'en retourna. Mr. Despréaux, qui étoit alors Ecolier, fut un des spectateurs.

Vers 105. *Partez. Mais ce discours*, &c.] Ce vers & les onze suivans n'étoient pas dans les éditions qui ont précedé celle de 1701. Il y avoit seize autres vers que voici:

Partez. Mais à ce mot les Champions pâliſſent.
De l'horreur du péril leurs courages frémiſſent.

Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager?
De notre complaisance osez-vous l'éxiger?
Hé, Seigneur! quand nos cris pourroient, du fond des ruës,
De leurs appartemens percer les avenuës,
Réveiller ces Valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus,
Et pénetrer des lits au bruit inaccessibles;
Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont sû les attacher,
Que la voix d'un Mortel les en puisse arracher?
Deux Chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pû faire?
Ah! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud Vieillard: le Prélat vous fait peur.
Je vous ai vû cent fois sous sa main béniſſante
Courber servilement une épaule tremblante.

Ah! Seigneur, dit Girard, que nous demandez-vous?
De grace moderez un aveugle courroux.
Nous pourrions réveiller des Chantres & des Moines;
Mais même avant l'Aurore éveiller des Chanoines!
Qui jamais l'entreprit? qui l'oseroit tenter?
Est-ce un projet, ô Ciel! qu'on puisse exécuter?
Hé! Seigneur: quand nos cris pourroient du fond des ruës
De leurs appartemens percer les avenuës:
Appeller ces Valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus;
Et pénétrer ces lits au bruit inaccessibles:
Pensez-vous, au moment que ces Dormeurs paisibles
De la tête une fois pressent un oreiller,
Que la voix d'un mortel puisse les réveiller?

Hé bien, allez, sous lui fléchissez les genoux.
Je saurai réveiller les Chanoines sans vous.
Vien, Girot, seul ami qui me reste fidelle:
Prenons du saint Jeudi la bruïante Cresselle.
Sui-moi. Qu'à son lever le Soleil aujourd'hui
Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée
Par les mains de Girot la Cresselle est tirée.
Ils sortent à l'instant, & par d'heureux efforts
Du lugubre instrument font crier les ressorts.
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand' Salle,
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le Démon du tumulte & du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent.
Déja de toutes parts les Chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'Eglise brûle une seconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funébres,
Pense être au Jeudi-Saint, croit que l'on dit Ténébres,
Et déja tout confus tenant midi sonné,
En soi-même fremit de n'avoir point dîné.
Ainsi, lorsque tout prêt à briser cent murailles,
Louis, la foudre en main, abandonnant Versailles,

Vers 126. *Prenons du Saint Jeudi la bruïante Cresselle.*] Instrument de bois, en forme de moulinet, qui fait beaucoup de bruit en le tournant. On s'en sert le Jeudi & le Vendredi Saint, au lieu des cloches.

Vers 140. *Et que l'Eglise brûle une seconde fois.*] Le toit de la Sainte-Chapelle fut brûlé en 1630. au raport de le Maire, dans son *Paris ancien & nouveau*, tome 1. p. 449.

Au retour du Soleil & des Zéphirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déploïer ſes drapeaux :
Au ſeul bruit répandu de ſa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroïer,
Et le Batave encor eſt prêt à ſe noïer.
Mais en vain dans leurs lits un juſte effroi les preſſe :
Aucun ne laiſſe encor la plume enchantereſſe,
Pour les en arracher Girot s'inquiétant,
Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance.
Tout s'ébranle, tout ſort, tout marche en diligence.
Ils courent au Chapitre, & chacun ſe preſſant
Flate d'un doux eſpoir ſon appétit naiſſant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente !
A peine ils ſont aſſis, que d'une voix dolente,
Le Chantre deſolé, lamentant ſon malheur,
Fait mourir l'appétit, & naître la douleur.
Le ſeul Chanoine Evrard, d'abſtinence incapable,
Oſe encor propoſer qu'on apporte la table.
Mais il a beau preſſer ; aucun ne lui répond.
Quand le premier rompant ce ſilence profond,
Alain touſſe, & ſe leve, Alain ce ſavant homme,
Qui de Bauni vingt fois a lû toute la Somme,

Vers 165. *Le ſeul Chanoine Evrard.*] L'Abbé Danſe. Ce Chanoine aimoit également la bonne chére & la propreté. Louis Roger Danſe mourut à Ivri, au mois d'Octobre 1699.

Vers 169. *Alain touſſe & ſe léve.*] Son nom étoit Aubery, Chanoine d'un eſprit médiocre, mais fort oppoſé aux ſentimens des Janſéniſtes.

Vers 170. *Qui de Bauni vingt fois a lû toute la Somme.*] *La Somme des péchez qui ſe commettent en tous états*, par le P. Bauny Jéſuite.

Qui poſſéde Abéli, qui ſait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le Latin d'A-Kempis.
N'en doutez point, leur dit ce ſavant Canoniſte,
Ce coup part, j'en ſuis ſûr, d'une main Janſéniſte.
Mes yeux en ſont témoins: j'ai vû moi-même hier
Entrer chez le Prélat le Chapelain Garnier.
Arnauld, cet Héretique ardent à nous détruire,
Par ce Miniſtre adroit tente de le ſéduire.
Sans doute il aura lû dans ſon ſaint Auguſtin,
Qu'autrefois ſaint Loüis érigea ce Lutrin.
Il va nous inonder des torrens de ſa plume.
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume,
Conſultons ſur ce point quelque Auteur ſignalé.
Voïons ſi des Lutrins Bauni n'a point parlé.
Etudions enfin, il en eſt tems encore;
Et pour ce grand projet, tantôt dès que l'Aurore

Même vers. *Qui ſait tout Raconis.*] Charles-François d'Abra de Raconis, a été Profeſſeur de Philoſophie, Docteur de Sorbonne, Prédicateur & Aumônier de Louis XIII. & enfin Evêque de Lavaur.

Vers 172.——*Le Latin d'A-Kempis.*] Auteur de l'Imitation de Jeſus-Chriſt.

Vers 176. *Le Chapelain Garnier.*] Louis le Fournier, Chapelain perpetuel de la Sainte-Chapelle. Mr. Arnauld l'alloit voir ſouvent; & le Chanoine Aubery regardoit ce Chapelain comme un Janſéniſte.

Vers 179. *Sans doute il aura lû dans ſon Saint Auguſtin.*] Mr. Arnauld, Docteur de Sorbonne, avoit fait une étude particuliére des écrits de Saint Auguſtin, dont il a traduit en François pluſieurs Traitez, comme celui *des Mœurs de l'Egliſe Catholique*, celui *de la Correction & de la Grace*, celui *de la véritable Religion*, *le Manuel de la Foi*, &c.

Vers 180. *Qu'autrefois Saint Louis érigea ce Lutrin.*] Le Chanoine ignorant qui parle, fait ici un terrible anachroniſme: car il y a un intervale d'environ 800. ans entre St. Auguſtin, & St. Louis, fondateur de la Sainte-Chapelle.

Rallumera le jour dans l'onde enſevéli,
Que chacun prenne en main le moëleux Abéli.
Ce conſeil imprévû de nouveau les étonne :
Sur tout le gras Evrard d'épouvante en friſſonne.
Moi ? dit-il, qu'à mon âge, Ecolier tout nouveau,
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau ?
O le plaiſant conſeil ! Non, non, ſongeons à vivre.
Va maigrir, ſi tu veux, & ſécher ſur un livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je ſai ce qu'un fermier nous doit rendre par an :
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypothéque.
Vingt muids rangez chez moi font ma Bibliothéque.
En plaçant un Pupitre on croit nous rabaiſſer.
Mon bras ſeul ſans Latin ſaura le renverſer.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve ?
J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve.
C'eſt là mon ſentiment. A quoi bon tant d'apprêts ?
Du reſte déjeunons, Meſſieurs, & buvons frais.
Ce diſcours, que ſoutient l'embonpoint du viſage,
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage :

Vers 188. —— *Le Moëleux Abéli.*] Fameux Auteur de la Moële Théologique : *Medulla Theologica.* Avant la compoſition du Lutrin, le Livre de Mr. Abéli étoit en réputation parmi les Théologiens, & il n'y avoit point d'Ouvrage de cette eſpéce qui eût plus de cours que celui-là. Mais dès que le *Lutrin* parut, ce Poëme fit tomber la *Moële Théologique*, & depuis longtems on ne la lit plus.

Vers 197. *Sur quelle vigne à Rheims nous avons hipothéque.*] L'Abbaïe de Saint Nicaiſe de Rheims en Champagne, eſt unie au Chapitre de la Sainte-Chapelle.

Mais le Chantre ſur tout en paroît raſſûré.
Oüi, dit-il, le Pupitre a déja trop duré.
Allons ſur ſa ruine aſſûrer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abſtinence.
Et qu'au retour tantôt un ample déjeûner
Long-tems nous tienne à table, & s'uniſſe au dîner.
Auſſi-tôt il ſe leve, & la Troupe fidéle
Par ces mots attirans ſent redoubler ſon zéle.
Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux:
Et bien-tôt le Lutrin ſe fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne conſulte.
Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils ſappent le pivot, qui ſe défend en vain.
Chacun ſur lui d'un coup veut honorer ſa main.
Enfin ſous tant d'efforts la Machine ſuccombe,
Et ſon corps entr'ouvert chancéle, éclate, & tombe.
Tel ſur les monts glacez des farouches Gelons
Tombe un chêne battu des voiſins Aquilons;
Ou tel, abandonné de ſes poutres uſées,
Fond enfin un vieux toit ſous ſes tuiles briſées.
La Maſſe eſt emportée, & ſes ais arrachez
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.

Vers 223. *Tel ſur les monts glacez des farouches Gelons.*] Peuples de la Scythie, entre les Thraces & les Gétes, vers l'embouchure du Danube.

CHANT V*.

L'Aurore cependant, d'un juſte effroi troublée,
Des Chanoines levez voit la troupe aſſemblée,
Et contemple long-tems, avec des yeux confus,
Ces viſages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.
Chez Sidrac auſſi-tôt Brontin d'un pié fidéle
Du Pupitre abbatu va porter la nouvelle.
Le Vieillard de ſes ſoins bénit l'heureux ſuccès,
Et ſur un bois détruit, bâtit mille procès.
L'eſpoir d'un doux tumulte échauffant ſon courage,
Il ne ſent plus le poids ni les glaces de l'âge;
Et chez le Tréſorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévû de l'horrible inſolence,
Le Prélat hors du lit impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté,
Gilotin avant tout le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il ſe peigne, il s'apprête.
L'yvoire trop hâté deux fois rompt ſur ſa tête,
Et deux fois de ſa main le bouis tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuſeaux.

* Les deux derniers Chants de ce Poëme n'ont été faits que long-tems après les quatre premiers; & l'Auteur les donna au public en 1683.

Vers 15. *Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté.*] Un bouillon.

Il sort demi-paré. Mais déja sur sa porte
Il voit de saints Guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur,
Sont prêts pour le servir, à deserter le Chœur.
Mais le Vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins sont, dit-il, écrits chez la Sibylle:
Son Antre n'est pas loin. Allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit: à ce conseil, où la raison domine,
Sur ses pas au Barreau la Troupe s'achemine,
Et bien-tôt dans le Temple, entend, non sans frémir,
De l'Antre redouté les soûpiraux gémir.

Entre ces vieux appuis, dont l'affreuse Grand'Salle,
Soûtient l'énorme poids de sa voute infernale,
Est un Pilier fameux, des plaideurs respecté,
Et toujours de Normans à midi fréquenté.
Là sur des tas poudreux de sacs & de pratique
Heurle tous les matins une Sibylle étique:
On l'appelle Chicane, & ce Monstre odieux
Jamais pour l'Equité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, & la triste Famine,
Les Chagrins devorans, & l'infame Ruine,
Enfans infortunez de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.
Sans cesse feüilletant les Loix & la Coûtume,
Pour consumer autrui, le Monstre se consume,
Et devorant Maisons, Palais, Châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.

Vers 35. *Est un pilier fameux.*] Le Pilier des Consultations, où les anciens Avocats s'assemblent.

Sous le coupable effort de sa noire insolence
Thémis a vû cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour.
Comme un Hibou, souvent il se dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu c'est un Lion superbe ;
Tantôt, humble Serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des Rois
Fit régler le cahos des ténebreuses Loix.
Ses griffes vainement par Pussort accourcies,
Se rallongent déja, toujours d'encre noircies ;
Et ses ruses perçant & digues & ramparts,
Par cent brêches déja rentrent de toutes parts.
Le Vieillard humblement l'aborde & le saluë ;
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vuë :
Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile, & les loix sans pouvoir,
Toi pour qui dans le Mans le Laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caën tous les fruits de l'Automne:
Si dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes Autels,
Daigne encor me connoître en ma saison derniere ;
D'un Prélat, qui t'implore, exauce la priere.
Un Rival orgueilleux de sa gloire offensé,
A détruit le Lutrin par nos mains redressé.

Vers 57. *Ses griffes vainement par Pussort accourcies.*] Henri Pussort, Conseiller d'Etat, est celui qui a le plus contribué à rédiger les Ordonnances que le Roi fit publier en 1667. & en 1670. pour la réformation de la Justice, & pour l'abbréviation des procès.

Vers 65. *Toi pour qui dans le Mans*, &c.] Les Manceaux & les Normans sont accusez d'aimer les procès & la chicane.

Epuiſe en ſa faveur ta ſience fatale,
Du Digeſte & du Code ouvre nous le Dédale,
Et montre nous cet art, connu de tes Amis,
Qui dans ſes propres loix embarraſſe Thémis.
La Sibylle, à ces mots déja hors d'elle-même,
Fait lire ſa fureur ſur ſon viſage blême:
Et pleine du Démon qui la vient oppreſſer,
Par ces mots étonnans tâche à le repouſſer:
Chantres, ne craignez plus une audace inſenſée.
Je vois, je vois au Chœur la maſſe replacée.
Mais il faut des combats. Tel eſt l'arrêt du Sort:
Et ſur tout évitez un dangereux accord.
Là bornant ſon Diſcours, encor toute écumante,
Elle ſouffle aux Guerriers l'Eſprit qui la tourmente;
Et dans leurs cœurs, brûlans de la ſoif de plaider,
Verſe l'amour de nuire, & la peur de ceder.
Pour tracer à loiſir une longue requête,
A retourner chez ſoi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligens le chemin diſparoît,
Et le pilier loin d'eux déja baiſſe & décroît.
Loin du bruit cependant les Chanoines à table,
Immolent trente mets à leur faim indomtable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monſtrueux pâté.
Par le ſel irritant la ſoif eſt allumée;
Lorſque d'un pié leger la promte Renommée

Vers 77. *La Sibylle à ces mots*, &c.] Virgile, Eneïde 6.
At Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur Vates, &c.

Semant par tout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'Oracle rendu.
Il se léve, enflamé de muscat & de bile,
Et prétend à son tour consulter la Sibylle.
Evrard a beau gémir du repas deserté.
Lui-même est au Bureau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barriere oblique,
Ils gagnent les degrez, & le Perron antique,
Où sans cesse étalant bons & méchans Ecrits,
Barbin vend aux passans des Auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & se fait place,
Dans le fatal instant que d'une égale audace
Le Prélat & sa troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du Palais l'escalier tortueux.
L'un & l'autre Rival, s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.

Vers 102. *Et prétend à son tour consulter la Sybille.*] Le Chantre aïant fait enlever le Pupitre qu'on avoit mis devant son siége, se pourvut aux Requêtes du Palais, où il fit assigner le Trésorier, & les deux Sous-Marguilliers Frontin & Sirude. Le Trésorier de son côté, s'adressa à l'Official de la Sainte-Chapelle, devant qui le Chantre fut assigné à la requête du Promoteur. Sur ce conflict de Jurisdiction, l'Instance fut évoquée aux Requêtes du Palais, par Sentence renduë à la Barre de la Cour, le 5. d'Août 1667.

Vers 105. *Par les détours étroits*, &c.] La Maison du Chantre a son entrée au bas de l'Escalier de la Chambre des Comptes, vis-à-vis la porte de la Sainte-Chapelle basse: Ainsi pour aller de-là au Palais, il faut passer *par les détours étroits d'une barriére oblique*, qui est plantée le long des murs de la Sainte-Chapelle, & qui sert à ménager un passage libre derriére les Carrosses dont la Cour du Palais est ordinairement remplie. L'espace vuide qui est entre la barriére & le mur, conduit aux degrez par où l'on monte à la Sainte-Chapelle.

Une égale fureur anime leurs esprits.
Tels deux fougueux Taureaux, de jalousie épris,
Auprès d'une Geniſſe au front large & superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage & l'herbe,
A l'aſpect l'un de l'autre embraſez, furieux,
Dé a, le front baiſſé, ſe menacent des yeux.
Mais Evrard, en paſſant, coudoïé par Boirude,
Ne ſait point contenir ſon aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité,
Saiſiſſant du Cyrus un volume écarté,
Il lance au Sacriſtain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : Le volume effroïable
Lui raſe le viſage, & droit dans l'eſtomac
Va frapper en ſifflant l'infortuné Sidrac.
Le Vieillard accablé de l'horrible Artamene,
Tombe aux piés du Prélat, ſans pouls & ſans haleine.
Sa Troupe le croit mort, & chacun empreſſé,
Se croit frappé du coup, dont il le voit bleſſé.
Auſſi-tôt contre Evrard vingt Champions s'élancent ;
Pour ſoûtenir leur choc, les Chanoines s'avancent.
La Diſcorde triomphe, & du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroïable ſignal.
Chez le Libraire abſent tout entre, tout ſe mêle.
Les Livres ſur Evrard fondent comme la grêle,

Vers 124. *Saiſiſſant du Cyrus*, &c.] Roman de Mademoiſelle de Scuderi, intitulé, *Artaméne, ou le Grand Cyrus.*

Vers 116. *Tels deux fougueux Taureaux*, &c.] Virgile, Georg. 3. v. 215.

Carpit enim vires paulatim, uritque videndo
Fœmina : nec nemorum patitur meminiſſe, nec herbæ, &c.

Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abbat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hazard, du livre qu'il rencontre.
L'un tient l'Edit d'Amour, l'autre en saisit la Montre;
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vû relié,
L'autre un Tasse François, en naissant oublié.
L'Eleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur Gothique.
Les volumes, sans choix à la tête jettez,
Sur le perron poudreux volent de tous côtez.
Là, près d'un Guarini, Terence tombe à terre.
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.
O que d'Ecrits obscurs, de Livres ignorez,
Furent en ce grand jour de la poudre tirez!
Vous en fûtes tirez, Almerinde & Simandre:
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,

Vers. 142. *L'un tient l'Edit d'Amour.*] Petit Poëme de l'Abbé Regnier Desmarais, Secretaire de l'Académie Françoise.

Même vers —— *L'autre en saisit la Montre.* [Ouvrage de Bonnecorse.

Vers 143. *L'un prend le seul Jonas.*] Jonas, ou Ninive pénitente, Poëme du Sr. de Coras.

Vers 144. *L'autre un Tasse François.*] La Jérusalem délivrée. Poëme du Tasse traduit en vers François par Michel le Clerc, de l'Académie Françoise.

Vers 146. —— *A leur fureur Gothique.*] En se battant à coups de Livres, ils sembloient vouloir imiter les Goths, Peuples Barbares, qui avoient détruit les Sciences & les beaux Arts dans toute l'Europe.

Vers 149. *Là près d'un Guarini.*] Auteur du *Pastor Fido*, Pastorale Italienne, remplie d'affectation & de sentimens peu naturels.

Vers 150. *Là Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.*] Miserable Ecrivain, vil faiseur de galimatias, mis en opposition avec Xénophon.

Vers 153. —— *Almerinde & Simandre.*]Petit Roman qu'on dit avoir été composé par le D. S.

Vers 154. —— *Inconnu Ca-*

Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la premiére fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.
Déja plus d'un Guerrier se plaint d'une blessure.
D'un Le Vayer épais Giraut est renversé.
Marineau, d'un Brébœuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amere,
Et maudit la Pharsale aux Provinces si chere.
D'un Pinchêne *in quarto* Dodillon étourdi
A long-tems le teint pâle, & le cœur affadi.
Au plus fort du combat le Chapelain Garagne,
Vers le Sommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce Poëme effet prodigieux !)
Tout prêt à s'endormir, bâille & ferme les yeux.

loandre.] Le Caloandre fidéle, Roman traduit de l'Italien par Scuderi, & imprimé en 1668.

Vers 155. —— *Saisi par Gaillerbois.*] Pierre Tardieu, Sr. de *Gaillerbois*, avoit été Chanoine de la Sainte-Chapelle; mais il étoit mort dès l'année 1656. & l'Auteur a employé son nom, parce qu'il étoit fort connu.

Vers 159. *D'un Le Vayer épais Giraut est renversé.*] Toutes les Oeuvres de la Motte Le Vayer ont été recueillies en deux volumes *in-folio*. L'Epithéte d'*épais* désigne & la grosseur du volume, & le stile de l'Auteur. *Giraut* est un Personnage imaginaire.

Vers 160. *Marineau d'un Brébeuf.*] *Marineau* est le vrai nom d'un Chantre qui étoit déja mort.

Vers 163. *D'un Pinchêne in-quarto.*] Etienne-Martin, Sr. de Pinchêne, Neveu de Voiture. Le Caractére de ses Poësies est exprimé dans le vers suivant, par ces mots, *Le cœur affadi*. Car ces mots dénotent l'insipidité des vers de Pinchêne, qui affadissent le cœur.

Vers 163. —*Dodillon étourdi.*] Il avoit été un des Chantres de la Sainte-Chapelle, mais il étoit mort avant l'évenement du Lutrin.

Vers 165. *Le Chapelain Garagne.*] Personnage supposé.

Vers 166. —— *Atteint d'un Charlemagne.*] Poëme héroïque de Mr. le Laboureur.

A plus d'un Combattant la Clélie eſt fatale.
Girou dix fois par elle éclate & ſe ſignale.
Mais tout céde aux efforts du Chanoine Fabri.
Ce Guerrier, dans l'Egliſe aux querelles nourri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage,
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſû l'uſage.
Il terraſſe lui ſeul & Guibert & Graſſet,
Et Gorillon la baſſe, & Grandin le fauſſet,
Et Gerbais l'agréable, & Guerin l'inſipide.
Des Chantres deſormais la brigade timide
S'écarte, & du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aſpect d'un Loup, terreur des champs voiſins,
Fuit d'Agneaux effraïez une troupe bêlante:
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troïens ſe ſauvoient à l'abri de leurs tours.
Quand Brontin à Boirude adreſſe ce diſcours.
Illuſtre Porte-croix, par qui notre banniére,
N'a jamais en marchant fait un pas en arriére,
Un Chanoine lui ſeul triomphe du Prélat,
Du Rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?

Vers 169. *A plus d'un Combattant la Clélie.*] Roman de Mademoiſelle de Scuderi, en dix volumes. *Girou* eſt un nom inventé.

Vers 171. *Mais tout céde aux efforts du Chanoine Fabri.*] Il ſe nommoit Le Févre, & étoit Conſeiller-Clerc au Parlement. Il étoit extrêmement violent & emporté.

Vers 175. —— *Et Guibert & Graſſet*, &c.] Tous ces noms de Chantres, dans ce vers & les deux ſuivans, ſont des noms inventez.

Vers 185. *Illuſtre Porte-croix, par qui notre banniére*, &c.]

Vers 174. *Et de l'eau dans ſon vin.*] Le Taſſoni, *Secchia rapita. Cant. VI.* 60.

E non bevea giammai vino inacquato.

Non,

Non, non : pour te couvrir de ſa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaiſſeur favorable.
Vien, & ſous ce rampart à ce Guerrier hautain
Fais voler ce Quinaut qui me reſte à la main.
A ces mots il lui tend le doux & tendre ouvrage.
Le Sacriſtain, boüillant de zele & de courage,
Le prend, ſe cache, approche, & droit entre les yeux
Frappe du noble Ecrit l'Athlete audacieux.
Mais c'eſt pour l'ébranler une foible tempête.
Le livre ſans vigueur mollit contre ſa tête.
Le Chanoine les voit, de colére embraſé.
Attendez, leur dit-il, Couple lâche & ruſé,
Et jugez ſi ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui molliſſe.
A ces mots, il ſaiſit un vieil *Infortiat*,
Groſſir des viſions d'Accurſe & d'Alciat,

Quelques années avant ce Poëme, la Proceſſion de Notre-Dame, & celle de la Sainte-Chapelle s'étoient rencontrées au Marché-neuf, le jour de la Fête-Dieu ; & aucune des deux n'avoit voulu céder le pas. La raiſon vouloit que Notre-Dame eût l'avantage ; mais comme la Proceſſion de la Sainte-Chapelle étoit ſoûtenuë par les Huiſſiers du Parlement qui accompagnoient Mr. le Premier Préſident, celle de Notre-Dame fut contrainte de céder à la force. Ce démêlé étoit arrivé d'autre fois, & le Porte-banniere de la Sainte-Chapelle avoit toujours ſoûtenu vigoureuſement ſon honneur & celui de ſon Egliſe. Pour prévenir de plus fâcheuſes ſuites, on réſolut que le jour de la Fête-Dieu, la Sainte-Chapelle feroit ſa Proceſſion à ſept heures du matin, avant celle de Notre-Dame.

Vers 192. *Fais voler ce Quinaut*, &c.] Ses Oeuvres conſiſtent en diverſes piéces de Théatre, dont le caractére eſt marqué par ces mots du vers ſuivant : *Le doux & tendre Ouvrage*.

Vers 203. —— *Il ſaiſit un vieil Infortiat*.] Livre de Droit, d'une groſſeur énorme.

Inutile ramas de Gothique Ecriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture ;
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reſte de fermoir.
Sur l'ais, qui le ſoûtient auprès d'un Avicenne,
Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient a peine.
Le Chanoine pourtant l'enleve ſans effort,
Et ſur le Couple pâle, & déja demi mort,
Fait tomber à deux mains l'effroïable tonnerre.
Les Guerriers de ce coup vont meſurer la terre,
Et du bois & des clous meurtris & déchirez,
Long-tems, loin du Perron, roulent ſur les degrez.
Au ſpectacle étonnant de leur chute imprévuë,
Le Prélat pouſſe un cri qui pénétre la nuë.
Il maudit dans ſon cœur le Démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule ſix pas.
Mais bien-tôt rapellant ſon antique prouëſſe,
Il tire du manteau ſa dextre vengereſſe ;
Il part, & de ſes doigts ſaintement allongez,
Bénit tous les Paſſans, en deux files rangez.
Il ſait que l'Ennemi, que ce coup va ſurprendre,
Déſormais ſur ſes piés ne l'oſeroit attendre,
Et déja voit pour lui tout le peuple en courroux,
Crier aux Combattans : Profanes, à genoux.
Le Chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans ſon cœur éperdu cherche en vain du courage :
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cede, il fuit.
Le long des ſacrez murs ſa brigade le ſuit.

Vers 209. — *Auprès d'un Avicenne.*] Medecin Arabe.

Tout s'écarte à l'inſtant : mais aucun n'en réchappe.
Par tout le doigt vainqueur les ſuit & les rattrape.
Evrard ſeul, en un coin prudemment retiré,
Se croïoit à couvert de l'inſulte ſacré :
Mais le Prélat vers lui fait une marche adroite :
Il l'obſerve de l'œil, & tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,
Bénit ſubitement le Guerrier conſterné.
Le Chanoine, ſurpris de la foudre mortelle,
Se dreſſe, & leve en vain une tête rebelle :
Sur ſes genoux tremblans il tombe à cet aſpect,
Et donne à la fraïeur ce qu'il doit au reſpect.
Dans le temple auſſi-tôt le Prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de ſa ſainte victoire :
Et de leur vain projet les Chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus & bénis.

CHANT VI.

TANDIS que tout conſpire à la guerre ſacrée,
La Pieté ſincere, aux Alpes retirée,
Du fond de ſon déſert entend les triſtes cris
De ſes Sujets cachez dans les murs de Paris,
Elle quitte à l'inſtant ſa retraite divine.
La Foi d'un pas certain devant elle chemine.
L'Eſpérance au front gai l'appuïe & la conduit ;
Et la bourſe à la main, la Charité la ſuit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace ſainte,
Vient aux piés de Thémis proferer cette plainte.
Vierge effroi des méchans, appuï de mes Autels,
Qui, la balance en main, régles tous les Mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras ſalutaires,
Que pouſſer des ſoûpirs, & pleurer mes miſéres?
Ce n'eſt donc pas aſſez, qu'au mépris de tes loix,
L'Hypocriſie ait pris & mon nom & ma voix ;
Que ſous ce nom ſacré par tout ſes mains avares
Cherchent à me ravir Croſſes, Mitres, Tiares ?
Faudra-t-il voir encor cent Monſtres furieux
Ravager mes Etats uſurpez à tes yeux ?
Dans les temps orageux de mon naiſſant Empire,
Au ſortir du Baptême on couroit au martyre.

Vers 2. —— *Aux Alpes retirée.*] La grande Charteuſe eſt dans les Alpes.

Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi.
Le Fidéle attentif aux régles de sa loi,
Fuïant des vanitez la dangereuse amorce,
Aux honneurs appellé, n'y montoit que par force.
Ces cœurs, que les Bourreaux ne faisoient point frémir,
A l'offre d'une Mitre étoient prêts à gémir:
Et sans peur des travaux, sur mes traces divines
Couroient chercher le Ciel au travers des épines.
Mais depuis que l'Eglise eut aux yeux des mortels
De son sang en tous lieux cimenté ses Autels,
Le calme dangereux succedant aux orages,
Une lâche tiedeur s'empara des courages:
De leur zele brûlant l'ardeur se ralentit:
Sous le joug des péchez leur foi s'appesantit;
Le Moine secoüa le cilice & la haire:
Le Chanoine indolent apprit à ne rien faire:
Le Prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sût plus qu'abuser d'un ample revenu;
Et pour toutes vertus fit au dos d'un Carrosse
A côté d'une mitre armorier sa crosse.
L'Ambition par tout chassa l'Humilité;
Dans la crasse du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes Cloîtres sacrez la Discorde introduite,
Y bâtit de mon bien ses plus sûrs Arsenaux;
Traîna tous mes Sujets au pié des Tribunaux.
En vain à ses fureurs j'opposai mes priéres,
L'Insolente à mes yeux marcha sous mes Banniéres.

Pour comble de misére, un tas de faux Docteurs
Vint flater les péchez de discours imposteurs ;
Infectant les Esprits d'exécrables maximes,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une servile Peur tint lieu de Charité.
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté ;
Et chacun à mes piés conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
Je vins chercher le calme au séjour des frimats,
Sur ces monts entourez d'une éternelle glace,
Où jamais au Printems les Hyvers n'ont fait place.
Mais jusques dans la nuit de mes sacrez Déserts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore, une voix trop fidelle
M'a d'un triste desastre apporté la nouvelle.
J'apprens que dans ce Temple, où le plus saint des Rois
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
L'implacable Discorde, & l'infame Mollesse,
Foulant aux piés les loix, l'honneur & le devoir,
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma Sœur, une action si noire ?
Quoi ? ce Temple, à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le théatre honteux ?

Vers 67. *J'aprens que dans ce Temple, où le plus saint des Rois.*] Saint Louis, Fondateur de la Sainte-Chapelle. Elle fut consacrée en 1248.

Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate.
Assez & trop long-tems l'impunité les flate.
Prend ton glaive, & fondant sur ces Audacieux,
Vien aux yeux des Mortels justifier les Cieux.
Ainsi parle à sa Sœur cette Vierge enflamée.
La Grace est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
Thémis sans differer lui promet son secours,
La flate, la rassure, & lui tient ce discours.
Chere & divine Sœur, dont les mains secourables
Ont tant de fois séché les pleurs des Miserables,
Pourquoi toi-même, en proïe à tes vives douleurs,
Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs?
En vain de tes Sujets l'ardeur est ralentie;
D'un ciment éternel ton Eglise est bâtie;
Et jamais de l'Enfer les noirs frémissemens
N'en sauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor cheri vit au sein des Fidéles.
Croi-moi, dans ce Lieu-même, où l'on veut t'opprimer,
Le trouble, qui t'étonne, est facile à calmer:
Et pour y rappeller la paix tant desirée,
Je vais t'ouvrir, ma Sœur, une route assûrée.
Prête-moi donc l'oreille, & retien tes soûpirs.
Vers ce Temple fameux, si cher à tes desirs,
Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce Palais où je rends mes oracles,
Est un vaste séjour des Mortels réveré,
Et de Cliens soûmis à toute heure entouré.

Là, ſous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au ſoin de ma gloire un homme incomparable,
Ariſte, dont le Ciel & Louïs ont fait choix
Pour régler ma balance, & diſpenſer mes loix.
Par lui dans le Barreau ſur mon Trône affermie
Je vois heurler en vain la Chicane ennemie,
Par lui la Verité ne craint plus l'Impoſteur,
Et l'Orphelin n'eſt plus dévoré du Tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image?
Tu le connois aſſez, Ariſte eſt ton ouvrage.
C'eſt toi qui le formas dès ſes plus jeunes ans:
Son merite ſans tache eſt un de tes préſens.
Tes divines leçons, avec le lait ſuccées,
Allumérent l'ardeur de ſes nobles penſées.
Auſſi ſon cœur pour toi, brûlant d'un ſi beau feu,
N'en fit point dans le monde un lâche deſaveu;
Et ſon zele hardi, toujours prêt à paroître,
N'alla point ſe cacher dans les ombres d'un Cloître.
Va le trouver, ma Sœur: à ton auguſte nom,
Tout s'ouvrira d'abord en ſa ſainte Maiſon.
Ton viſage eſt connu de ſa noble famille,
Tout y garde tes loix, Enfans, Sœurs, Femme, Fille.
Tes yeux d'un ſeul regard ſauront le pénetrer;
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.
Là s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaître la joïe en ſon ame calmée.
Elle court chez Ariſte, & s'offrant à ſes yeux:
Que me ſert, lui dit-elle, Ariſte, qu'en tous lieux

Vers 106. — *Un Homme incomparable.*] Mr. de Lamoignon, Premier Préſident.

Tu signales pour moi ton zele & ton courage,
Si la Discorde impie à ta porte m'outrage ?
Deux puissans Ennemis, par elle envenimez,
Dans ces murs, autrefois si saints, si renommez,
A mes sacrez Autels font un profane insulte,
Rempliſſent tout d'effroi, de trouble & de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'horreur :
Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur.
Elle sort à ces mots. Le Héros en priére
Demeure tout couvert de feux & de lumiére.
De la céleſte Fille il reconnoît l'éclat,
Et mande au même instant le Chantre & le Prélat.
Muſe, c'eſt à ce coup, que mon Eſprit timide
Dans sa courſe élevée a beſoin qu'on le guide,
pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux
Un Mortel sut fléchir ces superbes Rivaux.
Mais plûtôt, toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariſte, c'eſt à toi d'en inſtruire notre âge.
Seul tu peux réveler, par quel art tout-puiſſant
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obéiſſant.
Tu sais par quel conſeil raſſemblant le Chapitre,
Lui-même, de sa main, reporta le Pupitre ;
Et comment le Prélat, de ſes reſpects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.

Vers 156. *Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.*] Mr. le P. Préſident fit comprendre au Tréſorier, que ce Pupitre n'aïant été anciennement érigé devant la place du Chantre, que pour la commodité de ſes Prédéceſſeurs, il n'étoit pas juſte que l'on obligeât Mr. Barrin à le ſouffrir s'il lui étoit

Parle-donc : c'eſt à toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me ſuffit pour moi d'avoir ſçû par mes veilles,
Juſqu'au ſixiéme Chant pouſſer ma fiction,
Et fait d'un vain Pupitre un ſecond Ilion.
Finiſſons. Auſſi-bien, quelque ardeur qui m'inſpire,
Quand je ſonge au Héros qui me reſte à décrire,
Qu'il faut parler de Toi, mon Eſprit éperdu
Demeure ſans parole, interdit, confondu.
Ariſte, c'eſt ainſi qu'en ce Sénat illuſtre,
Où Thémis par tes ſoins, reprend ſon premier luſtre,
Quand la premiére fois un Athléte nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du Barreau,
Souvent ſans y penſer, ton auguſte préſence,
Troublant par trop d'éclat ſa timide éloquence;
Le nouveau Ciceron tremblant, décoloré,
Cherche en vain ſon diſcours ſur ſa langue égaré:
En vain, pour gagner tems, dans ſes tranſes affreuſes,
Traîne du dernier mot les ſillabes honteuſes;
Il héſite, il begaïe, & le triſte Orateur
Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

incommode. Néanmoins, pour accorder quelque choſe à la ſatisfaction du Tréſorier, Mr. le P. Préſident fit conſentir le chantre à remettre le Pupitre devant ſon ſiége, où il demeureroit un jour; & le Tréſorier, à le faire enlever le lendemain: ce qui fut exécuté de part & d'autre.

ODES, EPIGRAMMES, ET AUTRES POËSIES.

DISCOURS SUR L'ODE.

L'ODE suivante a été composée à l'occasion (1) *de ces étranges Dialogues, qui ont paru depuis quelque tems, où tous les plus grands Ecrivains de l'Antiquité sont traités d'Esprits médiocres, de gens à être mis en parallele avec les Chapelains & avec les Cotins; & où voulant faire honneur à nostre siécle, on l'a en quelque sorte diffamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des Hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Pindare est des plus maltraités. Comme les beautés de ce Poëte sont extrémement renfermées dans sa Langue, l'Auteur de ces Dialogues, qui vrai-semblablement ne sait point de Grec, & qui n'a lû Pindare que dans des Traductions Latines assez défectueuses, a pris pour galimathias tout ce que la foiblesse de ses lumiéres ne lui permettoit pas de comprendre. Il a sur tout traité de ridicules ces endroits merveilleux, où le Poëte, pour marquer un Esprit entiérement hors de soi, rompt quelquefois de dessein formé la suite de son discours;*

(1) *De ces étranges Dialogues.*] Paralléle des Anciens & des Modernes, en forme de Dialogues; par Mr. Perrault de l'Académie Françoise. Il y en avoit trois volumes quand Mr. Despréaux composa cette Ode en 1693. le quatriéme ne parut qu'en 1696.

& afin de mieux entrer dans la Raiſon, ſort, s'il faut ainſi parler, de la Raiſon même; évitant avec grand ſoin cet ordre méthodique & ces éxactes liaiſons de ſens, qui ôteroient l'ame à la Poëſie Lyrique. Le Cenſeur, dont je parle, n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardieſſes de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais conçu le ſublime des Pſeaumes de David, où, s'il eſt permis de parler de ces ſaints Cantiques à propos de choſes ſi profanes, il y a beaucoup de ces ſens rompus, qui ſervent même quelquefois à en faire ſentir la Divinité. Ce Critique, ſelon toutes les apparences, n'eſt pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon Art Poëtique, à propos de l'Ode.

Son ſtile impétueux ſouvent marche au hazard:
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'Art.

Ce précepte effectivement, qui donne pour règle de ne point garder quelquefois de règles, eſt un myſtère de l'Art, qu'il n'eſt pas aiſé de faire entendre à un Homme ſans aucun goût, qui croit que la Clélie & nos Opéra ſont les modèles du genre ſublime; qui trouve Térence fade, Virgile froid, Homére de mauvais ſens; & qu'une eſpéce de bizarrerie d'eſprit rend inſenſible à tout ce qui frappe ordinairement les Hommes. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de lui montrer ſes erreurs. On le fera peut-être plus à propos un de ſes jours dans quelque autre Ouvrage.

Pour revenir à Pindare, il ne ſeroit pas difficile

d'en faire sentir les beautez à des gens, qui se seroient un peu familiarisé le Grec. Mais comme cette Langue est aujourd'hui assez ignorée de la plûpart des Hommes, & qu'il n'est pas possible de leur faire voir Pindare dans Pindare même, j'ai crû que je ne pouvois mieux justifier ce grand Poëte, qu'en tâchant de faire une Ode en François à sa manière, c'est-à-dire, pleine de mouvemens & de transports, où l'esprit parût plûtôt entraîné du Démon de la Poësie, que guidé par la Raison. C'est le but que je me suis proposé dans l'Ode qu'on va voir. J'ai pris pour sujet la prise de Namur, comme la plus grande action de guerre qui se soit faite de nos jours, & comme la matière la plus propre à échauffer l'imagination d'un Poëte. J'y ai jetté, autant que j'ai pû, la magnificence des mots; & à l'exemple des anciens Poëtes Dithyrambiques, j'y ai emploïé les figures les plus audacieuses, jusqu'à y faire un Astre de la plume blanche que le Roi porte ordinairement à son chapeau: & qui est en effet comme une espéce de Cométe fatale à nos Ennemis, qui se jugent perdus dès qu'ils l'apperçoivent. Voilà le dessein de cet ouvrage. Je ne répons pas d'y avoir réüssi; & je ne sai si le Public, accoûtumé aux sages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces saillies & de ces excès Pindariques. Mais supposé que j'y aïe échoué, je m'en consolerai du moins par le commencement de cette fameuse Ode Latine d'Horace, Pindarum quisquis studet æmulari, &c. *où Horace donne assez à entendre que s'il eût voulu lui-*

même s'élever à la hauteur de Pindare, il se seroit crû en grand hazard de tomber.

Au reste comme parmi les Epigrammes, qui sont imprimées à la suite de cette Ode, on trouvera encore une autre petite Ode de ma façon, que je n'avois point jusqu'ici insérée dans mes Ecrits; je suis bien aise, pour ne me point broüiller avec les Anglois d'aujourd'hui, de faire ici ressouvenir le Lecteur, que les Anglois que j'attaque dans ce petit Poëme, qui est un ouvrage de ma première jeunesse, ce sont les Anglois du tems de Cromwel.

J'ai joint aussi à ces Epigrammes un Arrêt burlesque donné au Parnasse, que j'ai composé autrefois, afin de prévenir un Arrêt très-sérieux, que l'Université songeoit à obtenir du Parlement, contre ceux qui enseigneroient dans les Ecoles de Philosophie, d'autres principes que ceux d'Aristote. La plaisanterie y descend un peu bas, & est toute dans les termes de la Pratique. Mais il falloit qu'elle fût ainsi pour faire son effet, qui fut très heureux, & obligea, pour ainsi dire, l'Université à supprimer la Requête qu'Elle alloit présenter.

Ridiculum acri
Fortiùs ac melius magnas plerumque secat res.

ODE
SUR LA PRISE
DE NAMUR.(*)

QUELLE docte & sainte yvresse
Aujourd'hui me fait la loi ?
Chastes Nymphes du Permesse,
N'est-ce pas vous que je voi ?
Accourez, Troupe savante,
Des sons que ma Lyre enfante
Ces arbres sont réjoüis.
Marquez-en bien la cadence ;
Et vous, Vents, faites silence :
Je vais parler de LOUIS.

(*) *Ode sur la prise de Namur.*] Le Roi assiégea Namur le 26. de Mai 1692. La Ville fut prise le 5. de Juin, & le Château se rendit le dernier jour du même mois. Cette Ode étoit d'abord de dix-huit Stances. L'Auteur en retrancha une, qui étoit la seconde. La voici :

Un torrent dans les prairies
Roule à flots précipitez :
Malherbe dans ses furies
Marche à pas trop concertez.
J'aime mieux, nouvel Icare,
Dans les airs cherchant Pindare,
Tomber du Ciel le plus haut,
Que, loüé de Fontenelle,
Razer, timide hirondelle,
La terre, comme Perrant.

Dans ſes chanſons immortelles,
Comme un Aigle audacieux,
Pindare étendant ſes aîles,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidelle Lyre,
Si, dans l'ardeur qui m'inſpire,
Tu peux ſuivre mes tranſports;
Les chênes des monts de Thrace
N'ont rien oüi que n'efface
La douceur de tes accords.

Eſt-ce Apollon, & Neptune,
Qui ſur ces Rocs ſourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuſe
La Sambre unie à la Meuſe,
Défend le fatal abord:
Et par cent bouches horribles,
L'airain ſur ces monts terribles
Vômit le fer & la mort.

Dix mille vaillans Alcides,
Les bordant de toutes parts
D'éclairs, au loin homicides,
Font petiller leurs remparts:

Vers 24. *Bâti ces murs orgueilleux.*] Apollon & Neptune s'étoient loüez à Laomedon Roi de Troïe, pour bâtir les murs de cette Ville.

Et dans ſon ſein infidéle
Par tout la terre y recéle
Un feu prêt à s'élancer,
Qui ſoudain perçant ſon gouffre,
Ouvre un ſépulchre de ſoufre
A quiconque oſe avancer.

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Gréce eût vingt ans
Sans fruit vû les funerailles
De ſes plus fiers Combatans.
Quelle effroïable Puiſſance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroïer tes monts!
Quel bruit, quel feu l'environne?
C'eſt Jupiter en perſonne,
Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.

N'en doute point c'eſt lui-même.
Tout brille en lui, tout eſt Roi.
Dans Bruxelles Naſſeau blême
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batâve,
Déſormais docile eſclave,

Vers 50. *Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.*] Le Roi avoit pris la Ville de Mons, l'année précédente 1691.

Vers 53. *Dans Bruxelles Naſſau blême.*] Le Prince d'Orange, Guillaume de Naſſau, Roi d'Angleterre, commandoit l'Armée des Alliez.

Rangé ſous ces étendars :
En vain au Lion Belgique
Il voit l'Aigle Germanique
Uni ſous les Léopards.

Plein de la fraïeur nouvelle
Dont ſes ſens ſont agitez,
A ſon ſecours il appelle
Les Peuples les plus vantez.
Ceux-là viennent du rivage,
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qui roule en ſes eaux;
Ceux-ci des champs où la neige,
Des marais de la Norvége
Neuf mois couvre les roſeaux.

Mais qui fait enfler la Sambre?
Sous les Jumeaux effraïez,
Des froids torrens de Décembre
Les champs par tout ſont noïez.
Cerès s'enfuit éplorée
De voir en proïe à Borée
Ses guérets d'épics chargez,
Et ſous les urnes fangeuſes
Des Hyades orageuſes
Tous ſes tréſors ſubmergez.

Déploïez toutes vos rages,
Princes, Vents, Peuples, Frimats,
Ramaſſez tous vos nuages,
Raſſemblez tous vos Soldats.
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber ſous la foudre
Qui domta Lille, Courtray,
Gand la ſuperbe Eſpagnole,
Saint Omer, Bezançon, Dole,
Ypres, Maſtricht & Cambray.

Mes préſages s'accompliſſent :
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentiſſent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine ;
Et les Bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant ſur la Terre,
Vouloir s'ouvrir les Enfers.

Accourez, Naſſau, Baviere ;
De ces murs l'unique eſpoir :
A couvert d'une riviere
Venez, vous pouvez tout voir.

Conſiderez ces approches :
Voïez grimper ſur ces roches
Ces Athlétes belliqueux ;
Et dans les eaux, dans la flâme,
LOUIS à tout donnant l'ame,
Marcher, courir avec eux.

Contemplez dans la tempête]
Qui ſort de ces Boulevarts,
La plume qui ſur ſa tête
Attire tous les regards.
A cet Aſtre redoutable,
Toujours un ſort favorable
S'attache dans les combats :
Et toujours avec la Gloire
Mars amenant la Victoire,
Vole, & le ſuit à grands pas.

Grands Défenſeurs de l'Eſpagne,
Montrez-vous, il en eſt tems.
Courage, vers la Méhagne
Voilà vos drapeaux flotans.
Jamais ſes ondes craintives
N'ont vû ſur leurs foibles rives
Tant de Guerriers s'amaſſer.

Vers 113. *La plume qui ſur ſa tête.*] Le Roi portoit toujours à l'Armée une plume blanche ſur ſon chapeau.

Vers 123. —— *Vers la Méhagne.*]Riviére près de Namur.

Courez donc. Qui vous retarde ?
Tout l'Univers vous regarde.
N'oſez-vous la traverſer ?

Loin de fermer le paſſage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ſes pavillons.
Quoi ? leur ſeul aſpect vous glace ?
Où ſont ces Chefs pleins d'audace
Jadis ſi promts à marcher,
Qui devoient de la Tamiſe,
Et de la Drâve ſoumiſe,
Juſqu'à Paris nous chercher ?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur.
Son Gouverneur, qui ſe trouble,
S'enfuit ſous ſon dernier mur.
Déja juſques à ſes portes
Je voi monter nos cohortes,
La flâme & le fer en main :
Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrit un large chemin.

Vers 138. *Qui devoient de la Tamiſe, Et de la Drâve.*] La *Tamiſe*, Riviere qui paſſe à Londres. La *Drâve*, Riviére qui paſſe à Belgrade en Hongrie, où le Duc de Baviere, l'un des Chefs ennemis, s'étoit ſignalé contre les Turcs.

C'en eſt fait. Je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un ſignal pour ſe rendre :
Le feu ceſſe. Ils ſont rendus.
Dépoüillez votre arrogance,
Fiers ennemis de la France ;
Et déſormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi, que Phébus anime
De ſes tranſports les plus doux,
Rempli de ce Dieu ſublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que ſur le Parnaſſe,
Des bois fréquentez d'Horace,
Ma Muſe dans ſon déclin,
Sait encor les avenuës,
Et des ſources inconnuës,
A l'Auteur du ſaint Paulin.

Vers 170. *A l'Auteur du Saint Paulin.* Poëme héroïque de Mr. Perraut, imprimé en 1686.

ODE

Contre les Anglois (*).

QUOI? ce Peuple aveugle en son crime,
Qui prenant son Roi pour victime
Fit du Trône un Théatre affreux,
Pense-t-il que le Ciel, complice
D'un si funeste sacrifice,
N'a pour lui ni foudre ni feux?

Déja sa Flotte à pleines voiles,
Malgré les vents & les étoiles,
Veut maîtriser tout l'Univers;
Et croit que l'Europe étonnée,
A son Audace forcenée
Va ceder l'Empire des Mers.

Arme-toi, France; prend la foudre.
C'est à toi de réduire en poudre
Ces sanglans Ennemis des Loix.
Sui la Victoire qui t'appelle,

(*) *Ode contre les Anglois.*] Elle fut faite sur un bruit qui courut en 1656. que Cromwel & les Anglois alloient faire la guerre à la France. l'Auteur n'étoit que dans sa vingtiéme année quand il fit cette Ode, mais il l'a retouchée.

Vers 2. *Qui prenant son Roi pour victime.*] Charles I. en 1649.

Et va sur ce Peuple rebelle
Venger la querelle des Rois.

Jadis on vit ces parricides,
Aidez de nos Soldats perfides,
Chez nous au comble de l'orgueil,
Briser tes plus fortes murailles;
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous tes peuples en deüil.

Mais bien-tôt le Ciel en colére,
Par la main d'une humble Bergére,
Renversant tous les Bataillons,
Borna leurs succez & nos peines:
Et leurs corps pourris dans nos plaines
N'ont fait qu'engraisser nos sillons.

Vers 18. *Venger la querelle des Rois.*] Après la troisiéme Stance, il y avoit celle-ci que l'Auteur a retranchée.

O que la mer, dans les deux Mondes,
Va voir de morts parmi ses ondes
Flotter à la merci du sort!
Déja Neptune plein de joïe
Regarde en foule a cette proïe
Courir les Baleines du Nort.

Vers 21. *Chez nous au comble de l'orgueil* &c.] Ces quatre derniers Vers étoient ainsi:

De sang inonder nos guérets.
Faire des deserts de nos Villes;
Et dans nos campagnes fertiles
Brûler jusqu'au jonc des marets.

Vers 21. *Mais bien-tôt*, &c.] Premiére maniére.

Mais bien-tôt, malgré leurs furies,
Dans ces campagnes resteuries,
Leur sang coulant à gros bouillons,
Paia l'usure de nos peines;
Et leurs corps, &c.

Vers 26. *Par la main d'une humble Bergére.*] Jeanne d'Arc, ou la Pucelle d'Orleans.

STANCES

A Mr. Moliére, sur la Comédie de l'Ecole des Femmes.

EN vain mille jaloux Esprits,
Moliére, osent avec mépris
Censurer ton plus bel Ouvrage ;
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la Postérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
Celui qui sçut vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Terence
Sût-il mieux badiner que toi ?

Ta Muse avec utilité
Dit plaisamment la verité.
Chacun profite à ton Ecole :
Tout en est beau, tout en est bon ;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes Envieux :
Ils ont beau crier en tous lieux,

Vers 9. *Celui qui sut vaincre Numance* &c.] Scipion l'Africain.

Qu'en vain tu charmes le Vulgaire ;
Que tes Vers n'ont rien de plaisant.
Si tu savois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

SONNET

Sur la Mort d'une Parente.

PARMI les doux transports d'une amitié fidelle,
Je voïois près d'Iris couler mes heureux jours.
Iris que j'aime encor, & que j'aimai toujours,
Brûloit des mêmes feux dont je brûlois pour elle.

Quand par l'ordre du Ciel une fiévre crüelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours ;
Et de tous mes plaisirs interrompant le cours,
Me laissa de regrets une suite éternelle.

Ah ! qu'un si rude coup étonna mes esprits !
Que je versai de pleurs ! que je poussai de cris !
De combien de douleurs ma douleur fut suivie !

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi.
Et, bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,
Hélas ! en te perdant, j'ai perdu plus que toi.

AUTRE SONNET

Sur le même sujet.

NOURRI dès le berceau près de la jeune Orante;
Et non moins par le cœur que par le sang lié,
A ses jeux innocens Enfant associé,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante.

Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable Parente.

O! qu'un si rude coup me fit verser de pleurs!
Bien-tôt, la plume en main, signalant mes douleurs,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

Oüi, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'Univers;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide,
Fut le premier Démon qui m'inspira des Vers.

EPIGRAMMES.

I.

A un Médecin.

OUI, j'ai dit dans mes Vers, qu'un célébre Assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant Medecin devint Maçon habile :
Mais de parler de vous je n'eûs jamais dessein ;
Perrault, ma Muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoüe, ignorant Médecin,
Mais non pas habile Architecte.

Cette Epigramme fut composée en 1674. après la publication de l'Art poëtique, où l'Auteur avoit fait, au commencement du quatriéme Chant, la Métamorphose d'un Médecin en Architecte.

II.

A Mr. Racine.

RACINE, plain ma destinée.
C'est demain la triste journée,
Où le Prophéte Des-Marais,
Armé de cette même foudre

En 1674. Mr. Des-Marêts de St. Sorlin entreprit une Critique générale des Oeuvres de Mr. Despréaux, & la fit imprimer en 1675. Notre Poëte qui en fut averti, prévint la critique par cette Epigramme.

Vers 3. *Où le Prophéte Des-Marais.*] Son nom est ici écrit *Des-Marais*, afin que la rime soit plus visible. Il s'étoit érigé en homme inspiré, & en Prophéte. *Voiez le Dict. Hist. de Bayle.*

Qui mit le Port-Roïal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en eſt fait, mon heure eſt venuë.
Non que ma Muſe ſoûtenuë
De tes judicieux avis,
N'ait aſſez de quoi le confondre :
Mais, cher Ami, pour lui répondre,
Hélas ! il faut lire Clovis.

Vers 5. *Qui mit le Port-Roïal en poudre.*] Des-Marêts avoit fait en 1665. une Réponſe à l'Apologie pour les Réligieuſes de Port-Roïal.

Vers 12. *Hélas ! il faut lire Clovis.*] Poëme de Des-Marêts, ennuïeux à la mort. Cette petite Note eſt de notre Auteur.

III.

Contre S. Sorlain.

DAns le Palais hier Bilain
Vouloit gager contre Ménage,
Qu'il étoit faux que Saint Sorlain
Contre Arnauld eût fait un Ouvrage.
Il en a fait, j'en ſai le temps,
Dit un des plus fameux Libraires.
Attendez..... C'eſt depuis vingt-ans.
On en tira cent Exemplaires.
C'eſt beaucoup, dis-je, en m'approchant,
La piéce n'eſt pas ſi publique.
Il faut conter, dit le Marchand,
Tout eſt encor dans ma Boutique.

IV.

A Messieurs Pradon & Bonecorse.

VENEZ, Pradon, & Bonecorse,
Grands Ecrivains de même force,
De vos Vers recevoir le prix :
Venez prendre dans mes Ecrits
La place que vos Noms demandent.
Liniére & Perrin vous attendent.

Cette Epigramme fut faite en 1685. Pradon & Bonecorse avoient publié chacun un volume d'injures contre notre Auteur. Le premier avoit fait une mauvaise Critique des Oeuvres de Mr. Despréaux, sous ce titre : *Le Triomphe de Pradon* ; & le second avoit composé le *Lutrigot*, qui est une sotte imitation du Lutrin, contre l'Auteur du Lutrin même.

V.

Contre l'Abbé Cotin.

EN vain par mille & mille outrages
Mes Ennemis dans leurs Ouvrages,
Ont crû me rendre affreux aux yeux de l'Univers.
Cotin pour décrier mon stile,
A pris un chemin plus facile :
C'est de m'attribuer ses Vers.

VI.

Contre le même.

A Quoi bon tant d'efforts, de larmes & de cris,
Cotin pour faire ôter ton nom de mes Ouvrages?
Si tu veux du Public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres Ecrits.

Originairement cette Epigramme avoit été faite contre Mr. Quinaut, parce qu'il avoit imploré l'autorité du Roi pour obtenir que son nom fût ôté des Satires de l'Auteur. Mais ce moïen là n'aïant pas réüssi, il rechercha l'amitié de Monsieur Despréaux, qui mit *Corin*, à la place de *Quinaut*, dans cette Epigramme

VII.

Contre un Athée.

A Lidor assis dans sa chaise,
Médisant du Ciel à son aise;
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles:
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de Foi.

Notre Auteur avoit mis la conversion de Mr. de St. Pavin au rang des impossibilitez morales, dans ces mots de la Satire I. vers 128. *Et St. Pavin bigot.* Saint-Pavin repoussa cette injure par un Sonnet qu'il publia. A quoi Mr. Despréaux répondit par cette Epigramme, dans le premier Vers de laquelle il y avoit: *Saint-Pavin grimpé sur sa chaise.* Il étoit tellement goutteux, qu'il ne pouvoit marcher; & il étoit toujours assis dans un fauteüil fort élevé.

VIII.

Vers en ſtile de Chapelain.

MAudit ſoit l'Auteur dur, dont l'apre & rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et, de ſon lourd marteau martelant le Bon-Sens,
A fait de méchans Vers douze fois douze cens.

IX.

Epitaphe.

CI gît juſtement regretté
Un ſavant Homme ſans ſcience.
Un Gentilhomme ſans naiſſance,
Un très-bon Homme ſans bonté.

X.

A Clyméne.

TOut me fait peine,
Et depuis un jour
Je crois, Climéne,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux.
Tout beau, Cruelle;
Ce n'eſt pas pour vous.

L'Auteur fit ces Vers dans ſa premiére jeuneſſe, ſur l'air d'une Sarabande que l'on chantoit alors.

XI.

DE six Amans contens & non jaloux,
Qui tour à tour servoient Madame Claude ;
Le moins volage étoit Jean son Epoux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serroit de près sa Servante aux yeux doux,
Lors qu'un des six lui dit : Que faites-vous ?
Le jeu n'est sûr avec cette Ribaude.
Ah ! voulez-vous, Jean-Jean, nous gâter tous ?

XII.

Imitation de Martial.

PAUL ce grand Médecin, l'effroi de son quartier ;
Qui causa plus de maux que la Peste & la Guerre,
Est Curé maintenant, & met les gens en terre.
Il n'a point changé de métier.

Martial, Liv. I. 48.

Nuper erat Medicus, nunc est Vespillo Diaulus :
Quod Vespillo facit, fecerat & Medicus.

XIII.

Sur une Harangue d'un Magistrat, dans laquelle les Procureurs étoient fort maltraitez.

LOrsque dans ce Sénat, à qui tout rend hommage,
Vous haranguez en vieux langage,
Paul, j'aime à vous voir en fureur
Gronder maint & maint Procureur :

Car leurs chicanes ſans pareilles
Méritent bien ce traitement.
Mais, que vous ont fait nos oreilles,
Pour les traiter ſi rudement ?

XIV.

Sur l'Agéſilas de Mr. Corneille.

J'Ai vû l'Agéſilas.
Hélas !

XV.

Sur l'Attila du même Auteur.

Après l'Agéſilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Hola.

XVI.

Sur la maniére de réciter du Poëte Santeul.

Quand j'aperçois ſous ce Portique
Ce Moine au regard fanatique,
Liſant ſes Vers audacieux
Faits pour les habitans des Cieux,
Ouvrir une bouche effroïable,
S'agiter, ſe tordre les mains ;

Il me ſemble en lui voir le Diable,
Que Dieu force à loüer les Saints.

Jean-Baptiſte Santeul, Chanoine Régulier de S. Victor, a été un des plus fameux Poëtes Latins du dix-ſeptiéme Siécle. Il a fait ſur tout de très-belles Hymnes à la loüange des Saints. Quand il eut fait celles de S. Louïs, il alla les préſenter au Roi, & les récita de la maniére qu'il récitoit tous ſes Vers; c'eſt-à-dire, en s'agitant comme un Poſſedé, & faiſant des contorſions & des grimaces, qui firent beaucoup rire les Courtiſans. Mr. Deſpréaux, qui ſe trouva là, fit cette Epigramme ſur le champ; & étant ſorti pour l'écrire, il la remit au Duc de.... qui l'alla porter au Roi, comme ſi c'eut été un papier de conſéquence. Le Roi la lut, & la rendit en ſoûriant à ce même Seigneur, qui eut la malice de l'aller lire à d'autres Courtiſans en préſence de Santeul même. Elle étoit ainſi.

A voir de quel air effroïable,
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeul nous lit ces Hymnes vains,
Diroit-on pas que c'eſt le Diable
Que Dieu force à loüer les Saints?

XVII.

A la Fontaine de Bourbon.

OUI, vous pouvez chaſſer l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invéterez.
Mais quand je lis ces Vers par votre onde inſpirez,
Il me paroît admirable Fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hipocréne.

XVIII.

L'Amateur d'Horloges.

SANS ceſſe autour de ſix Pendules,
De deux Montres, de trois Cadrans,
Lubin, depuis trente & quatre ans,
Occupe ſes ſoins ridicules.
Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque Science?
Sans doute; & c'eſt l'Homme de France
Qui ſait le mieux l'heure qu'il eſt.

Lettre de l'Auteur, du 6. Mars 1707.

„ Lubin eſt un de mes Parens, qui eſt mort il y a „ plus de vingt ans, & qui „ avoit la folie que j'attaque „ dans mon Epigramme. Il „ étoit Secretaire du Roi, & „ s'appelloit Mr. Targas. J'avois dit, lui vivant, le „ mot dont j'ai compoſé le ſel „ de cette Epigramme, qui „ n'a été faite que depuis environ deux mois, chez moi „ à Auteüil où couchoit l'Abbé de Châteauneuf. Le ſoir „ en m'entretenant avec lui, „ je m'étois reſſouvenu du „ mot dont il eſt queſtion. Il „ l'avoit trouvé fort-plaiſant: „ & ſur cela nous étions convenu l'un & l'autre, qu'avant tout, pour faire une „ bonne Epigramme, il falloit „ dire en converſation le mot „ qu'on y veut mettre à la fin, „ & voir s'il frapperoit. Celui-ci donc l'aïant frappé, je le „ lui rapportai le lendemain „ au matin, conſtruit en Epigramme, telle que je vous „ l'ai envoïée, &c.

XIX.

Sur ce qu'on avoit lû à l'Académie des Vers contre Homére & contre Virgile.

CLIO vint l'autre jour ſe plaindre au Dieu des Vers,
Qu'en certain lieu de l'Univers,
On traitoit d'Auteurs froids, de Poëtes ſteriles,
Les Homéres & les Virgiles.

Cela ne sauroit être ; on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux :
Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux ?
C'est à Paris. C'est donc dans l'Hôpital des Foux ?
Non, c'est au Louvre, en pleine Académie.

En l'année 1687. on lut à l'Académie Françoise, un Poëme de Mr. Perraut, intitulé *Le Siécle de Louis le Grand*, dans lequel Homére, Virgile, & la plûpart des meilleurs Ecrivains de l'Antiquité étoient fort maltraitez.

Vers 8. *Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux ?*] Peuples sauvages de l'Amerique.

XX.

Sur le même sujet.

J'Ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux Censeurs, je l'avouë :
Qui de l'Antiquité si follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on haït, blâment tout ce qu'on louë :
Et l'Académie entre nous
Souffrant chez soi de si grands Foux,
Me semble un peu Topinambouë.

XXI.

Sur le même sujet.

NE blâmez pas Perraut de condamner Homére,
Virgile, Aristote, Platon.
Il a pour lui Monsieur son Frere,
G.. N.. Lavau, Caligula, Neron,
Et le gros Charpentier, dit-on.

XXII.

A Mr. P..... sur le même sujet.

POUR quelque vain discours, sottement avancé
Contre Homére, Platon, Ciceron ou Virgile,
Caligula par tout fut traité d'insensé,
Néron de furieux, Hadrien d'imbécille.
Vous donc, qui dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance, & non moins de fureur,
Attaquez ces Héros de la Gréce & de Rome;
Perrault fussiez vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

Vers 2. *Caligula par tout*, &c.] Suetone Vie de Caligula, c. 34.

Vers 4. —— *Adrien d'imbécille.* Dion, L. 69.

XXIII.

Sur le même sujet.

D'OÙ vient que Ciceron, Platon, Virgile, Homére,
Et tous ces grands Auteurs que l'Univers révére,
Traduits dans vos Ecrits nous paroissent si sots?
Perrault c'est qu'en prêtant à ces Esprits sublimes
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

XIV.

Au même.

TON Oncle, dis-tu, l'Assassin
M'a guéri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon Médecin;
C'est que je suis encore en vie.

XXV.

Au même.

LE bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon le Dieu des beaux Arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Graces & leur Mere;
Et tous les Dieux enfans d'Homére,
Résolus de venger leur Pere,
Jettent déja sur vous de dangereux regards.
Perrault craignez enfin quelque triste avanture.
Il est vrai, Visé vous assure
Que vous avez pour vous Mercure;
Mais c'est le Mercure Galant.

Vers 3. 4. & 5.] Il y a trois Rimes féminines de suite dans ces trois Vers. C'est une faute qu'il est étonnant que l'Auteur n'ait pas corrigée.

XXVI.

Parodie burlesque de la première Ode de Pindare, à la louange de Mr. Perrault.

MALGRE' son fatras obscur,
Souvent Brébœuf étincelle.
Un Vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.
Mais, ô ma Lyre fidelle,
Si du parfait Ennuïeux
Tu veux trouver le modelle,
Ne cherche point dans les Cieux
D'Astre au Soleil préferable,
Ni dans la foule innombrable
De tant d'Ecrivains divers,
Chez Coignard rongez des vers,
Un Poëte comparable
A l'Auteur inimitable
De Peau-d'Ane mis en Vers.

L'Auteur avoit résolu de parodier toute l'Ode ; mais Mr. Perrault & lui, se raccommodérent, & il n'y eut que ce couplet de fait.

Vers 2. *Souvent Brébœuf.*] Poëte qui a traduit en Vers François la Pharsale de Lucain.

Vers 4. *Peut s'offrir dans la Pucelle.*] Poëme de Chapelain.

Vers 2. *Chez Coignard.*] Libraire de Mr. Perrault.

Vers 15. *De Peau-d'Ane mise en Vers.*] En ce tems-là Mr. P.... avoit rimé le Conte de Peau-d'Ane.

XXVII.

Sur la reconciliation de l'Auteur & de Mr. Perrault.

TOut le trouble Poëtique
A Paris s'en va ceſſer.
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Deſpréaux l'Homérique,
Conſentent de s'embraſſer.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'eſtime,
L'accord ſe fait aiſément.
Mon embarras eſt comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du Parterre.

XXVIII.

Aux RR. PP. Jéſuites, Auteurs du Journal de Trévoux.

MEs Réverends Peres en Dieu,
Et mes confreres en Satire,
Dans vos Ecrits en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.
Mais ne craignez-vous point que, pour rire de vous,
Reliſant Juvénal, reſeüilletant Horace,
Je ne ranime encor ma ſatirique audace?
Grands Ariſtarques de Trévoux,

N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un Athléte tout prêt à prendre son congé ;
Qui par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux Rieurs faire verser des larmes.
Apprenez un mot de Regnier
Notre célébre Dévancier :
Corsaires attaquant Corsaires
Ne font pas, dit-il, *leurs affaires.*

XXIX.

Aux mêmes.

NON, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous
Je n'ai rien emprunté de Perse, ni d'Horace,
Et je n'ai point suivi Juvénal à la trace.
Car, bien qu'en leurs Ecrits, ces Auteurs, mieux que vous,
Attaquent les erreurs dont nos ames sont yvres;
La nécessité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes Peres, n'ont plus qu'en vos Livres.

Cette Epigramme fut faite pour servir de réplique à une autre, que le P. Du Rus Jésuite avoit publiée contre notre Auteur; nous la rapportons ici, pour servir d'explication à la présente.

Les Journalistes de Trévoux,
Illustre Héros du Parnasse,
N'ont point crû vous mettre en courroux,
Ni ranimer en vous la satirique audace

Dont par le grand Arnauld vous vous croïez absous.
Ils vous blâment si peu d'avoir suivi la trace
De ces grands Hommes, qu'avec grace
Vous traduisez en plus d'un lieu;
Que, pour l'amour de vous, ils voudroient bien qu'Horace
Eût traité de l'Amour de Dieu.

XXX.

Sur le Livre des Flagellans.

Aux mêmes.

NON, le Livre des Flagellans
N'a jamais condamné, lisez-le bien, mes Peres,
Ces rigiditez salutaires,
Que, pour ravir le Ciel, saintement violens,
Exercent sur leurs corps tant de Chrétiens austéres.
Il blâme seulement cet abus odieux,
D'étaler & d'offrir aux yeux
Ce que leur doit toujours cacher la bienséance;
Et combat vivement la fausse Piété,
Qui, sous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'austérité même & par la pénitence
Sait allumer le feu de la lubricité.

M. l'Abbé Boileau, Docteur de Sorbonne, & Chanoine de la Sainte-Chapelle, Frere de l'Auteur, publia en 1700. le Livre intitulé, *Historia flagellantium*; & les Auteurs du Journal de Trévoux en firent la critique dans leurs Mémoires du mois de Juin 1703.

XXXI.

FABLE D'ESOPE.

Le Bucheron & la Mort.

LE dos chargé de bois, & le corps tout en eau,
Un pauvre Bucheron, dans l'extrême veillesse
Marchoit en haletant de peine & de détresse.
Enfin las de souffrir, jettant là son fardeau,
Plûtôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la Mort, & cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin. Que veux-tu, cria-t-elle?
Qui, moi? di-t-il alors promt à se corriger:
Que tu m'aides à me charger.

XXXII.

Le Débiteur reconnoissant.

JE l'assistai dans l'indigence:
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoi qu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffroit ma présence.
O la rare reconnoissance!

Le célébre Mr. Patru, pressé par un Créancier impitoïable) (c'étoit un Fermier General) étoit sur le point de voir vendre ses Livres, la plus agréable & presque la seule chose qui lui restoit. Mr Despréaux le tira de cette fâcheuse extrêmité, en lui portant une somme beaucoup plus considerable que celle pour laquelle il étoit résolu de les donner: il voulut même que Mr. Patru gardât sa Bibliothéque comme auparavant, & qu'elle ne vînt à lui qu'en survivance. Il débourſa environ quatre mille livres, & il n'avoit pas encore les successions qu'il a recueillies dans la suite. Cette Epigramme n'a été faite qu'après la mort de Mr. Patru, arrivée en Janvier 1671.

XXXIII.

Enigme.

DU repos des Humains implacable ennemie,
J'ai rendus mille Amans envieux de mon sort.
Je me repais de sang, & je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

Une Puce. L'Auteur fit cette Enigme à l'âge de dix-sept ans.

XXXIV.

Vers pour mettre au devant de Macarise, Roman allégorique de M. l'Abbé d'Aubignac, où l'on expliquoit toute la Morale des Stoïciens.

LACHES Partisans d'Epicure,
Qui brûlans dune flâme impure,
Du Portique fameux fuïez l'austerité :
Souffrez qu'enfin la Raison vous éclaire,
Ce Roman plein de verité,
Dans la Vertu la plus sevére
Vous peut faire aujourd'hui trouver la Volupté.

Vers 3. *Du Portique fameux.*] L'Ecole de Zénon.

XXXV.

Sur un Portrait de Rocinante, Cheval de Don Quichotte.

TEL fut ce Roi des bons chevaux,
Rocinante, la fleur des Coursiers d'Iberie,
Qui trottant jour & nuit, & par monts, & par vaux.
Galoppa, dit l'Histoire, une fois en sa vie.

XXXVI.

Vers à mettre en Chant.

VOICI les lieux charmans où mon ame ravie
Passoit, à contempler Silvie,
Ces tranquilles momens si doucement perdus.
Que je l'aimois alors! Que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous soûpirez au nom de l'Infidelle?
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

C'est ici que souvent errant dans les prairies,
Ma main, des fleurs les plus cheries,
Lui faisoit des présens si tendrement reçus.
Que je l'aimois alors! Que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous soûpirez au nom de l'infidelle:
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

L'Auteur, dans sa jeunesse, avoit aimé une Fille fort spirituelle, nommée Marie Poncher, qu'on appelloit dans le monde, Mademoiselle de Bretouville. Cette aimable & vertueuse Fille se fit Religieuse. Quelque tems après, Mr. Despréaux se promenoit tout seul dans le Jardin Roïal des Plantes; & se rappellant les doux momens qu'il avoit passez autrefois avec elle à la campagne, il fit ces Vers, qui furent mis en musique par le fameux Lambert en 1671.

XXXVII.

Chanson à boire.

PHILOSOPHES rêveurs, qui pensez tout savoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir:
Vos Esprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux Fous, allez apprendre à boire.

On

On eſt ſavant quand on boit bien.
Qui ne ſait boire ne ſait rien.

XXXVIII.

Chanſon faite à Bâville.

QUE Bâville me ſemble aimable !
Quand des Magiſtrats le plus grand
Permet que Bacchus à ſa table
Soit notre premier Préſident.

Trois Muſes, en habit de Ville,
Y préſident à ſes côtez :
Et ſes Arrêts par Arbouville
Sont à plein verre exécutez.

Si Bourdalouë un peu ſévére
Nous dit craignez la Volupté :
Eſcobar, lui dit-on, mon Pere,
Nous la permet pour la ſanté.

Lettre de Mr. Deſpréaux, du 15. de Juillet 1702.

„Cette Chanſon a été effectivement faite à Bâville, „dans le tems des nôces de „Monſieur de Bâville, aujourd'hui Intendant du Languedoc. Les trois Muſes étoient Madame *de Chalucet*, „mere de Madame de Bâville; „une Madame *Héliot*, qui „avoit une Terre aſſez proche „de Bâville; & une Madame „*de la Ville*, femme d'un fameux Traitant. Celle-ci „aïant chanté à table une „Chanſon à boire, dont l'air „étoit fort joli, mais les paroles très-méchantes; tous „les Conviez, & le P. Bourdalouë entre autres, qui „étoit de la nôce, auſſi bien „que le Pere Rapin, m'exhortérent à y faire de nouvelles „paroles, & je leur rapportai „le lendemain les quatre cou-

Contre ce docteur authentique,
Si du jeûne il prend l'interêt:
Bacchus le déclare Héretique,
Et Janſéniſte, qui pis eſt.

„plets que vous voïez. Ils réüſ-
„firent fort, à la reſerve des
„deux derniers qui firent un
„peu refrogner le Pere Bour-
„daloüe. Pour le P. Rapin,
„il entendit raillerie, & obli-
„gea même le P. Bourdaloüe
„à l'entendre auſſi. Au lieu
„de *Trois Muſes en habit de*
„*ville*, il y avoit, *Chalucet*,
„*Héliot*, *La Ville*. Mr d'Ar-
„bouville qui vient après,
„étoit un Gentilhomme, Pa-
„rent de Mr. le Premier Pré-
„ſident: il bûvoit volontiers
„à plein verre.

XXXIX.

Sur Homére.

Ἤειδον μὲν ἐγών: ἐχάραττε δ' Θεῖος Ὅμηρος.

Cantabam quidem ego: ſcribebat autem Dius Homerus.

QUAND la derniére fois, dans le ſacré Vallon,
La troupe des neuf Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lut l'Iliade & l'Odiſſée,
Chacune à les loüer ſe montrant empreſſée:
Apprenez un ſecret qu'ignore l'Univers,
Leur dit alors le Dieu des Vers:
Jadis avec Homére, aux rives du Permeſſe,
Dans ce bois de Lauriers, où ſeul il me ſuivoit,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce yvreſſe.
Je chantois; Homére écrivoit.

XL.

Vers pour mettre sous le Buste du Roi.

CEst ce Roi si fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui fait seul à son gré le destin de la Terre.
Tout reconnoît ses loix, ou brigue son appui.
De ses nombreux combats le Rhin frémit encore;
Et l'Europe en cent lieux a vû fuir devant lui
Tous ces Héros si fiers que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Othoman au delà du Bosphore.

Monsieur de Louvois aïant fait graver le portrait du Roi, chargea Mr. Racine, & Mr. Despréaux de faire des Vers pour être mis sous le portrait. Mr. Racine eut plûtôt fait les siens, & ils furent gravez. Ceux de Mr. Despréaux furent destinez à servir d'Inscription au buste du Roi, fait par le fameux Girardon, l'année que les Allemans prirent Belgrade: 1687.

XLI.

Vers faits pour mettre au bas d'un Portrait de Monseigneur le Duc du Maine.

QUel est cet Apollon nouveau,
Qui presque au sortir du berceau
Vient regner sur notre Parnasse?
Qu'il est brillant! Qu'il a de grace!
Du plus grand des Heros je reconnois le fils.
Il est déja tout plein de l'Esprit de son Pere;

Monseigneur le Duc du Maine étant encore enfant, avoit écrit quelques Lettres fort-spirituelles, que l'on fit imprimer par galanterie. Au devant du Volume, le jeune

Et le feu des yeux de sa Mere
A passé jusqu'en ses Ecrits.

Prince étoit représenté en Apollon, avec une couronne de laurier sur la tête. Mr. Racine composa l'Epître dédicatoire au Roi, & Mr. Despréaux fit les Vers du portrait.

XLII.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Mademoiselle de Lamoignon.

AUx sublimes vertus nourrie en sa Famille,
Cette admirable & sainte Fille
En tous lieux signala son humble piété ;
Jusqu'aux climats où naît & finit la clarté,
Fit ressentir l'effet de ses soins secourables ;
Et, jour & nuit, pour Dieu pleine d'activité,
Consuma son repos, ses biens & sa santé,
A soulager les maux de tous les Miserables.

XLIII.

A Madame la Présidente de Lamoignon, sur le Portrait du Pere Bourdaloüe, qu'elle m'avoit envoïé.

DU plus grand Orateur dont la Chaire se vante,
M'envoïer le portrait, illustre Présidente,
C'est me faire un présent qui vaut mille présens.
J'ai connu Bourdaloüe ; & dès mes jeunes ans,
Je fis de ses Sermons mes plus cheres délices.
Mais, lui de son côté, lisant mes vains caprices,

Des Censeurs de Trevoux n'eut point pour moi les yeux.
Ma franchise sur tout gagna sa bienveillance.
Enfin, après Arnauld, ce fut l'Illustre en France,
Que j'admirai le plus, & qui m'aima le mieux.

XLIV.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Tavernier le célèbre Voïageur.

DE Paris à Delli, du Couchant à l'Aurore,
Ce fameux Voïageur courut plus d'une fois :
De l'Inde & de l'Hydaspe il frequenta les Rois :
Et sur les bords du Gange on le révére encore.
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui ;
Et, bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le Soleil enfante ;
Il n'a rien rapporté de si rare que lui.

Jean-Baptiste Tavernier, Baron d'Aubonne, étoit Calviniste. Il mourut à Moscou, en 1689. étant âgé de 89. ans ; & retournant aux Indes pour la septiéme fois.

Vers 1. *De Paris à Delli.*] Ville capitale de l'Empire du Grand Mogol, dans les Indes Orientales.

Vers 3. *De l'Inde & de l'Hydaspe.*] Fleuves du même Païs.

Vers 9. *Il n'a rien rapporté de si rare que lui.*] *Rare* : ce mot a deux sens. Tavernier, quoiqu'homme de mérite, étoit grossier, & même un peu original.

XLV.

Vers pour mettre au bas du Portrait de mon Pere.

CE Greffier doux & pacifique,
De ſes Enfans au ſang critique,
N'eut point le talent redouté :
Mais fameux par ſa probité,
Reſte de l'or du Siécle antique,
Sa conduite dans le Palais
Par tout pour exemple citée,
Mieux que leur plume ſi vantée,
Fit la Satire des Rolets.

Gilles Boileau, Greffier de la Grand'Chambre du Parlement, mourut en 1657. âgé de 73. ans, mais ces vers ne furent faits qu'en 1690.

Vers 9. *Fit la Satire des Rolets.*] Voïez le vers 52. de la Satire I.

XLVI.

Epitaphe de la Mere de l'Auteur.

EPOUSE d'un Mari doux, ſimple, officieux ;
Par la même douceur je ſçus plaire à ſes yeux :
Nous ne ſçûmes jamais ni railler, ni médire.
Paſſant, ne t'enquiers point, ſi de cette bonté
Tous mes Enfans ont hérité :
Lis ſeulement ces Vers, & garde-toi d'écrire.

Anne De Nielle, ſeconde Femme de Mr. Boileau le Greffier, mourut en 1637. âgée de 23. ans.

XLVII.

Sur un Frere aîné que j'avois, & avec qui j'étois broüillé.

DE mon Frere, il eſt vrai, les Ecrits ſont vantés ;
Il a cent belles qualités ;
Mais il n'a point pour moi d'affection ſincére.
En lui je trouve un excellent Auteur,
Un Poëte agréable, un très-bon Orateur :
Mais je n'y trouve point de Frere.

Il s'appelloit Gilles Boileau, & étoit de l'Académie Françoiſe. Il mourut en 1669.

XLVIII.

Vers pour mettre ſous le Portrait de Mr. de la Bruyere, au devant de ſon Livre, des Caractéres de ce ſiécle.

TOUT Eſprit orgueilleux, qui s'aime,
Par mes leçons ſe voit gueri ;
Et dans mon Livre ſi cheri
Apprend à ſe haïr ſoi-même.

XLIX.

Epitaphe de Mr. Arnauld, Docteur de Sorbone.

AU pié de cet Autel de ſtructure groſſiére,
Gît ſans pompe enfermé dans une vile biére,
Le plus ſavant mortel qui jamais ait écrit,
ARNAULD, qui ſur la Grace inſtruit par JESUS-CHRIST,

Combattant pour l'Egliſe, a dans l'Egliſe même,
Souffert plus d'un outrage & plus d'un anathême.
Plein du feu qu'en ſon cœur ſouffla l'Eſprit divin,
Il terraſſa Pélage, il foudroïa Calvin,
De tous les faux Docteurs confondit la Morale.
Mais, pour fruit de ſon zéle, on l'a vû rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire Cabale,
Errant, pauvre, banni, proſcrit, perſécuté.
Et même par ſa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laiſſé ſes cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici, de ſon Oüaille ſainte,
A ces Loups devorans n'avoit caché les os.

L.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Mr. Hamon.

Tout brillant de ſavoir, d'eſprit, & d'éloquence,
Il courut au Déſert chercher l'obſcurité,
Aux Pauvres conſacra ſes biens & ſa ſcience;
Et trente ans dans le jeune, & dans l'auſterité,
Fit ſon unique volupté
Des travaux de la Penitence.

Jean Hamon, célébre Médecin de la faculté de Paris, s'étoit retiré à Port-Roïal des Champs: s'emploïant au ſervice des pauvres malades de la Campagne, qu'il viſitoit toujours à pié. Il a vécu 69. ans, & eſt mort le 22. de Février 1687.

LI.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Mr. Racine.

DU Théatre François l'honneur & la merveille,
Il ſçut reſſuſciter Sophocle en ſes Ecrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les Eſprits,
Surpaſſer Euripide, & balancer Corneille.

LII.

Vers pour mettre au bas de mon portrait.

AU joug de la Raiſon aſſerviſſant la Rime;
Et, même en imitant, toujours Original,
J'ai ſçu dans mes Ecrits, docte, enjoüé, ſublime,
Raſſembler en moi Perſe, Horace & Juvénal.

LIII.

Réponſe aux Vers du Portrait.

OUI, le Verrier, c'eſt là mon fidelle Portrait;
Et le Graveur, en chaque trait,
A ſçu très-finement tracer ſur mon viſage,
De tout faux Bel-Eſprit l'ennemi redouté.
Mais dans les Vers pompeux, qu'au bas de cet
Ouvrage
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la Verité
Qui peut reconnoître l'image?

LIV.

Pour un autre Portrait du même.

NE cherchez point comment s'appelle
L'Ecrivain peint dans ce Tableau :
A l'air dont il regarde & montre la Pucelle,
Qui ne reconnoîtroit Boileau ?

LV.

Vers pour mettre au bas d'une méchante gravûre qu'on a faite de moi.

DU célébre Boileau tu vois ici l'image.
Quoi, c'eſt là, diras-tu, ce Critique achevé ?
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit ſur ſon viſage ?
C'eſt de ſe voir ſi mal gravé.

LVI.

Sur mon Buſte de Marbre, fait par Mr. Girardon, Premier Sculpteur du Roi.

GRACE au Phidias de notre âge,
Me voilà ſûr de vivre autant que l'Univers :
Et ne connut-on plus ni mon Nom ni mes Vers ;
Dans ce Marbre fameux, taillé ſur mon Viſage,
De Girardon toujours on vantera l'Ouvrage.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

MADAME de Monteſpan & Madame de Thianges ſa Sœur, laſſes des Opera de Monſieur Quinaut, propoſérent au Roi d'en faire faire un par Monſieur Racine, qui s'engagea aſſez légerement à leur donner cette ſatisfaction, ne ſongeant pas dans ce moment là à une choſe, dont il étoit pluſieurs fois convenu avec moi, qu'on ne peut jamais faire un bon Opera: parce que la Muſique ne ſauroit narrer: que les paſſions n'y pouvoient être peintes dans toute l'étenduë qu'elles demandent: que d'ailleurs elle ne ſauroit ſouvent mettre en chant les expreſſions vraiment ſublimes & courageuſes. C'eſt ce que je lui repreſentai, quand il me déclara ſon engagement; & il m'avoüa que j'avois raiſon: mais il étoit trop avancé pour reculer. Il commença dès-lors en effet un Opera, dont le ſujet étoit la Chûte de Phaëton. Il en fit même quelques Vers qu'il recita au Roi, qui en parut content. Mais comme Monſieur Racine n'entreprenoit cet Ouvrage qu'à regret, il me témoigna reſolument qu'il ne l'acheveroit point que je n'y travaillaſſe avec lui, & me déclara avant tout, qu'il falloit que j'en compoſaſſe le Prologue. J'eus beau lui repréſenter mon

peu de talent pour ces sortes d'Ouvrages, & que je n'avois jamais fait de Vers d'amourette. Il persista dans sa résolution, & me dit qu'il me le feroit ordonner par le Roi. Je songeai donc en moi-même à voir de quoi je serois capable, en cas que je fusse absolument obligé de travailler à un Ouvrage, si opposé à mon génie & à mon inclination. Ainsi, pour m'essaïer, je traçai sans en rien dire à personne, non pas même à Monsieur Racine, le canevas d'un Prologue; & j'en composai une première Scène. Le sujet de cette Scène étoit une dispute de la Poësie & de la Musique, qui se querelloient sur l'excellence de leur Art, & étoient enfin toutes prêtes à se séparer, lorsque tout à coup la Déesse des Accords, je veux dire l'Harmonie, descendoit du Ciel avec tous ses charmes & tous ses agrémens, & les reconcilioit. Elle devoit dire ensuite la raison qui la faisoit venir sur la Terre, qui n'étoit autre que de divertir le Prince de l'Univers le plus digne d'être servi, & à qui elle devoit le plus; puisque c'étoit lui qui la maintenoit dans la France, où elle régnoit en toutes choses. Elle ajoûtoit ensuite, que pour empêcher que quelque audacieux ne vint troubler, en s'élevant contre un si grand Prince, la gloire dont elle jouïssoit avec lui; elle vouloit que dès aujourd'hui même, sans perdre de tems, on représentât sur la Scène la Chûte de l'Ambitieux Phaëton. Aussi tôt tous les Poëtes & tous les Musiciens par son ordre, se retiroient, & s'alloient habiller. Voilà le sujet de mon Prologue,

auquel je travaillai trois ou quatre jours avec un assez grand dégoût, tandis que Mr. Racine de son côté, avec non moins de dégoût, continuoit à disposer le plan de son Opera, sur lequel je lui prodiguois mes conseils. Nous étions occupez à ce miserable travail, dont je ne sai si nous nous serions bien tirez, lorsque tout à coup un heureux incident nous tira d'affaire. L'incident fut que Monsieur Quinaut s'étant présenté au Roi les larmes aux yeux, & lui aïant remontré l'affront qu'il alloit recevoir s'il ne travailloit plus au divertissement de Sa Majesté : le Roi touché de compassion, déclara franchement aux Dames dont j'ai parlé, qu'il ne pouvoit se résoudre à lui donner ce déplaisir. Sic nos servavit Apollo. *Nous retournames donc, Monsieur Racine & moi, à notre premier emploi, & il ne fut plus mention de notre Opera, dont il ne resta que quelques Vers de Monsieur Racine qu'on n'a point trouvez dans ses papiers après sa mort, & que vraisemblablement il avoit supprimez par délicatesse de conscience, à cause qu'il y étoit parlé d'amour. Pour moi, comme il n'étoit point question d'amourette dans la Scéne que j'avois composée; non seulement je n'ai pas jugé à propos de la supprimer; mais je la donne ici au Public; persuadé qu'elle fera plaisir aux Lecteurs, qui ne seront peut-être pas fachez de voir de quelle maniere je m'y étois pris, pour adoucir l'amertume & la force de ma Poësie Satirique, & pour me jetter dans le stile doucereux. C'est de quoi ils pourront juger par le*

fragment que je leur presente ici ; & que je leur presente avec d'autant plus de confiance, qu'étant fort court, s'il ne les divertit, il ne leur laissera pas du moins le tems de s'ennuïer.

PROLOGUE.

LA POËSIE, LA MUSIQUE.

LA POESIE.

QUOI! par de vains accords & des
sons impuissans
Vous croïez exprimer tout ce que je
sai dire ?

LA MUSIQUE.

Aux doux transports, qu'Apollon vous inspire,
Je crois pouvoir mêler la douceur de mes chants.

LA POESIE.

Oüi, vous pouvez aux bords d'une Fontaine
Avec moi soupirer une amoureuse peine,
Faire gemir Thyrsis, faire plaindre Climéne.
Mais, quand je fais parler les Heros & les Dieux,
Vos chants audacieux
Ne me sçauroient prêter qu'une cadence vaine.
Quittez ce soin ambitieux.

LA MUSIQUE.

Je sai l'art d'embellir vos plus rares merveilles.

LA POESIE.

On ne veut plus alors entendre votre voix.

LA MUSIQUE.

Pour entendre mes sons, les Rochers & les Bois
Ont jadis trouvé des Oreilles.

LA POESIE.

Ah! c'en est trop, ma Sœur, il faut nous séparer.
Je vais me retirer.
Nous allons voir sans moi ce que vous saurez faire.

LA MUSIQUE.

Je saurai divertir & plaire;
Et mes chants moins forcez, n'en seront que plus doux.

LA POESIE.

Hé bien, ma Sœur, séparons-nous.

LA MUSIQUE.

Séparons-nous.

LA POESIE.

Séparons-nous.

CHOEUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Séparons-nous, séparons-nous.

LA POESIE.

Mais quelle puissance inconnuë
Malgré moi m'arrête en ces lieux?

LA MUSIQUE.

Quelle Divinité sort du sein de la nuë ?

LA POESIE.

Quels chants mélodieux
Font retentir ici leur douceur infinie ?

LA MUSIQUE.

Ah ! c'est la divine Harmonie,
Qui descend des Cieux !

LA POESIE.

Qu'elle étale à nos yeux
De graces naturelles !

LA MUSIQUE.

Quel bonheur imprévû la fait ici revoir !

LA POESIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHOEUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

POËSIES LATINES.

EPIGRAMMA.

In novum Causidicum, rustici Lectoris filium.

DUM Puer iste fero natus Lictore perorat,
Et clamat medio, stante Parente, foro.
Quæris, cur sileat circumfusa undique Turba?
Non stupet ob Natum; sed timet illa Patrem.

ALTERUM.

In Marullum, Versibus Phaleucis antea malè laudatum.

NOSTRI quid placeant minùs Phaleuci,
Jamdudum tacitus, Marulle, quæro;
Quum nec sint stolidi, nec inficeti,
Nec pingui nimium fluant Minervâ.
Tuas sed celebrant, Marulle, laudes.
O versus stolidos & inficetos!

SATIRA.

QUID numeris iterum me balbutire Latinis,
Longe Alpes citra natum de patre Sicambro,
Musa jubes? Istuc puero mihi profuit olim,
Verba mihi sævo nuper dictata Magistro
Cùm pedibus certis concluſa referre docebas.
Utile tunc Smetium manibus ſordeſcere noſtris;
Et mihi ſæpe udo volvendus pollice Textor
Præbuit adſutis contexere carmina pannis.
Sic Maro, ſic Flaccus, ſic noſtro ſæpe Tibullus,
Carmine disjecti, vano pueriliter ore
Bullatas nugas ſeſe ſtupuere loquentes.....
.....

C'eſt le commencement d'une Satire que l'Auteur, étant fort jeune, avoit eu deſſein de compoſer contre les Poëtes François qui s'appliquent à faire des Vers Latins. Il avoit auſſi compoſé un Dialogue en François à la maniére de Lucien, pour faire voir que l'on ne peut ni bien parler, ni bien écrire une Langue morte; mais il n'a jamais écrit ce Dialogue.

CHAPELAIN DECOIFFÉ,

OU

PARODIE[1]

De quelques Scénes du CID,

SUR

CHAPELAIN, CASSAIGNE

ET LA SERRE.

SCÉNE PREMIÉRE.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

ENFIN vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous accable de dons qui n'étoient dus qu'à moi.
On voit rouler chez vous tout l'or de la Castille.

(1) Cette Parodie fut faite en 1664. tems auquel le Roi avoit commencé à donner des pensions aux Gens-de-Lettres. Chapelain en eut une de trois mille livres, & Cassaigne une moins considerable. La Serre n'en put point obtenir. Il est parlé de ces trois Auteurs en plusieurs endroits de ce Livre. La Scéne est au Carrefour de la ruë Plâtriére, au retour de l'Académie Françoise, dont les Assemblées se tenoient alors chez Mr. le Chancelier Seguier son Protecteur.

Mr. Despréaux n'étoit pas

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
Témoignent mon mérite & font connoître assez
Qu'on ne haït pas mes vers pour être un peu forcez.

LA SERRE.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils se trompent en vers comme les autres hommes,
Et ce choix sert de preuve à tous les Courtisans,
Qu'à de méchans Auteurs, ils font de beaux présens.

l'Auteur de cette Parodie. Voici comme il s'en explique dans une lettre du 10. Décembre 1701. „ A l'égard du *Chapelain décoiffé*, c'est une Piéce „ où je confesse que Mr. Racine & moi avons eu quelque part, mais nous n'y „ avons jamais travaillé qu'à „ table, le verre à la main. „ Il n'a pas été proprement „ fait *currente calamo*, mais „ *currente lagenâ*; & nous „ n'en avons jamais écrit un „ seul mot. Il n'étoit point „ comme celui que vous m'avez envoïé, qui a été vraisemblablement composé auprès coup, par des gens qui „ avoient retenu quelques-unes de nos pensées, mais „ qui y ont mêlé des basses „ ses insupportables. Je n'y „ ai reconnu de moi que ce „ trait :

Mille & mille Papiers dont ta table est couverte,
Semblent porter écrit le destin de ma perte.

„ Et celui-ci :

En cet affront La Serre est le tondeur,
Et le tondu Pere de la Pucelle.

„ Celui qui avoit le plus de part à cette Piéce, c'étoit „ Furetiére, & c'est de lui qu'est,

O Perruque m'amie !
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie ?

„ Voilà, Monsieur, toutes les lumiéres que je puis donner „ sur cet Ouvrage, qui n'est „ ni de moi, ni digne de moi.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix dont votre esprit s'irrite :
La cabale l'a fait plûtôt que le merite.
Vous choisissant peut-être on eût pu mieux choisir :
Mais le Roi m'a trouvé plus propre à son désir,
A l'honneur qu'il m'a fait ajoûtez-en un autre.
Unissons désormais ma cabale à la vôtre.
J'ai mes prôneurs aussi, quoi qu'un peu moins fréquens,
Depuis que mes Sonnets ont détrompé les gens.
Si vous me célebrez, je dirai que La Serre
Volume sur volume incessamment desserre,
Je parlerai de vous avec Monsieur Colbert ;
Et vous éprouverez si mon amitié sert :
Ma Niéce même en vous peut rencontrer un Gendre.

LA SERRE.

A de plus hauts partis Phlipote peut prétendre.
Et le nouvel éclat de cette pension
Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition.
Exerce nos rimeurs, & vante notre Prince,
Va te faire admirer chez les gens de Province,
Fai marcher en tous lieux les rimeurs sous ta loi,
Sois des flateurs l'amour, & des railleurs l'effroi :

Vers 20. *Volume sur Volume incessamment desserre.*] Cette expression est tirée de St. Amant, qui dans son *Poëte crotté* a dit :

Et même depuis peu La Serre,
Qui livre sur livre desserre.

Vers 21. *Je parlerai de vous avec Monsieur Colbert.*] Ce grand Ministre avoit inspiré au Roi de donner des pensions aux Gens-de-Lettres, & Chapelain fut chargé d'en faire la liste.

Joins à ces qualitez celle d'une ame vaine,
Montre leur comme il faut endurcir une veine,
Au métier de Phébus bander tous les reſſorts ;
Endoſſer nuit & jour un rouge juſt'au-corps,
Pour avoir de l'encens donner une bataille :
Ne laiſſer de ſa bourſe échaper une maille,
Sur tout ſers-leur d'exemple, & reſſouviens-toi bien
De leur former un ſtile auſſi dur que le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'inſtruire d'exemple en dépit de Liniére
Ils liront ſeulement ma Jeanne toute entiére,
Là dans un long tiſſu d'amples narrations
Ils verront comme il faut berner les nations,
Duper d'un grave ton gens de robe & d'armée,
Et ſur l'erreur des ſots bâtir ſa renommée.

LA SERRE.

L'Exemple de La Serre a bien plus de pouvoir :
Un Auteur dans ton Livre apprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages,
Que ne puiſſe égaler un de mes cent Ouvrages ?
Si tu fus grand flateur, je le ſuis aujourd'hui,
Et ce bras de la Preſſe eſt le plus ferme appuï.
Bilaine & de Serci ſans moi ſeroient des drilles,
Mon nom ſeul au Palais nourrit trente familles ;

Vers 34. *endoſſer nuit & jour un rouge juſt'au-corps.*] Quand Chapelain étoit chez lui, il portoit toujours un juſt'au-corps rouge, en guiſe de robe de chambre.

Vers 39. ——*En dépit de Liniére.*] Il avoit écrit contre le Poëme de *la Pucelle* de Chapelain.

Les Marchands fermeroient leurs boutiques ſans moi.
Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
Chaque heure, chaque inſtant fait ſortir de ma plume
Caïers deſſus caïers, volume ſur volume.
Mon valet écrivant ce que j'avois dicté
Feroit un Livre entier marchant à mon côté,
Et loin de ces durs Vers qu'à mon ſtile on préfere,
Il deviendroit Auteur en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connois ;
Je t'ai vû rimailler & traduire ſous moi,
Si j'ai traduit Guſman, ſi j'ai fait ſa Préface,
Ton Galimathias a bien rempli ma place.
Enfin pour épargner ces diſcours ſuperflus,
Si je ſuis grand flateur, tu l'es & tu le fus ;
Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met de la difference.

LA SERRE.

Ce que je méritois tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné ſur toi l'avoit mieux mérité.

LA SERRE.

Qui ſait mieux compoſer en eſt bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.

Vers 63. *Si j'ai traduit Guſman.*] Chapelain avoit traduit de l'Eſpagnol le Roman de Guſman d'Alfarache, imprimé à Paris en 1638.

LA SERRE

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtisan.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands Vers fut mon seul partisan.

LA SERRE.

Parlons-en mieux : le Roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le Roi, quand il en fait, le mesure à l'Ouvrage.

LA SERRE.

Et par là je devois emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les mérite pas, moi ?

CHAPELAIN.

Toi,

LA SERRE.

Ton insolence,

Téméraire Vieillard, aura sa récompense.

Il lui arrache sa perruque.

CHAPELAIN.

Achéve & prend ma tête après un tel affront,
Le premier dont ma Muse a vû rougir son front.

LA SERRE.

Et que pensés-tu faire avec tant de foiblesse ?

CHAPELAIN.

O Dieux ! mon Apollon en ce besoin me laisse.

LA SERRE.

Ta perruque est à moi, mais tu serois trop vain,

Si ce ſale trophée avoit ſouillé ma main.
Adieu ; fais lire au peuple en dépit de Liniére,
De tes fameux travaux l'hiſtoire toute entiére :
D'un inſolent diſcours ce juſte châtiment
Ne lui ſervira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Rend-moi donc ma Perruque.

LA SERRE.

Elle eſt trop mal-honnête.
De tes lauriers ſacrez va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Rend la calotte au moins.

LA SERRE.

Va, va, tes cheveux d'ours
Ne pourroient ſur ta tête encor durer trois jours.

SCÉNE II.

CHAPELAIN *ſeul.*

O RAGE ! ô deſeſpoir ! ô Perruque ma mie !
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie ?
N'as-tu trompé l'eſpoir de tant de Perruquiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Nouvelle penſion fatale à ma calotte !
Précipice élevé qui te jette en la crotte,
Cruel reſſouvenir de tes honneurs paſſez,
Services de vingt ans en un jour effacez !
Faut-il de ton vieux poil voir triompher La Serre ?
Et te mettre crottée ou te laiſſer à terre ?

La Serre, sois d'un Roi maintenant regalé,
Ce haut rang n'admet pas un Poëte pelé,
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a sçû rendre indigne.
Et toi de mes travaux glorieux instrument,
Mais d'un esprit de glace inutile ornement,
Plume jadis vantée, & qui dans cette offense
M'a servi de parade & non pas de défense,
Va, quitte desormais le dernier des humains,
Passe pour me vanger en de meilleures mains.
Si Cassaigne a du cœur, & s'il est mon ouvrage,
Voici l'occasion de montrer son courage;
Son esprit est le mien, & le mortel affront
Qui tombe sur mon chef réjaillit sur son front.

SCÉNE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

CASSAIGNE, as-tu du cœur?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon Maître
L'éprouveroit sur l'heure,

CHAPELAIN.

Ah! c'est comme il faut être.
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Mon disciple, mon fils, viens reparer ma honte.

Viens me vanger.

CASSAIGNE.

De quoi ?

CHAPELAIN.

D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'une insulte.... Le traître eût païé la perruque
Un quart d'écu du moins sans mon âge caduque.
Ma plume que mes doigts ne peuvent soûtenir
Je la remets aux tiens pour écrire & punir.
Va contre un insolent faire un bon gros Ouvrage,
C'est dedans l'encre seul qu'on lave un tel outrage ;
Rime, ou creve. Au surplus pour ne te point flater,
Je te donne à combattre un homme à redouter ;
Je l'ai vû fort poudreux au milieu des Libraires
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires,

CASSAIGNE.

Son nom ? c'est perdre tems en discours superflus.

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encore quelque chose de plus :
Plus enflé que Boyer, plus bruïant qu'un tonnerre.

Vers 128. —— *Sans mon âge caduque.*] On disoit autrefois *caduque* tant au masculin qu'au féminin. Le masculin est *caduc*. *Age caduc*. Mais le Poëte faisant ici parler Chapelain, Auteur suranné, a fort-bien pû, conformément à l'ancien usage, lui faire dire *âge caduque*. Richelet dans son Dictionnaire a fait *caduque* des deux genres, en quoi il s'est trompé.

Vers 132. *C'est dedans l'encre seul.*] Encre *seul*, pour *seule*, faute exprès affectée en la personne de Chapelain.

Vers 139. *Plus enflé que Boyer.*] Le caractére des Vers de Boyer est marqué pages 35. & 36. de la petite Comédie de Boursaut, intitulée *la Satire des Satires*, imprimée en 1669. Claude Boyer, d'Alby, avoit été reçû à l'Académie Françoise, en 1667.

140 C'eſt.....

CASSAIGNE.

De grace achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible La Serre.

CASSAIGNE.

Le....

CHAPELAIN.

Ne replique point, je connois ton fatras.
Combats ſur ma parole, & tu l'emporteras,
Donnant pour des cheveux ma Pucelle en échange;
J'en vais chercher, barbouille, écris, rime & nous
Venge.

SCÉNE IV.

CASSAIGNE *ſeul.*

145 PERCÉ juſques au fond du cœur
D'une inſulte imprévûë auſſi-bien que mortelle,
Miſerable vengeur d'une ſotte querelle,
D'un avare Ecrivain chetif imitateur,
Je demeure ſterile, & ma veine abbatuë
150 Inutilement ſuë.
Si près de voir couronner mon ardeur,
O la peine cruelle!
En cet affront La Serre eſt le tondeur,
Et le tondu, Pere de la Pucelle,

Vers 141. ——— *Je connois ton fatras.*] *Le fatras dont tu es capable.* Pierre le Févre, Curé de Merai, dans ſon Art de pleine Rhétorique, fait mention d'une Poeſie de ſon tems nommée *Fatras*, où un même Vers étoit ſouvent repeté.

Que je ſens de rudes combats !
Comme ma penſion, mon honneur me tourmente.
Il faut faire un Poëme, ou bien perdre une rente ;
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras,
Reduit au triſte choix ou de trahir mon Maître,
Ou d'aller à Bicêtre,
Des deux côtés mon mal eſt infini.
O la peine cruelle !
Faut-il laiſſer un La Serre impuni ?
Faut-il venger l'Auteur de la Pucelle ?

Auteur, Perruque, honneur, argent,
Impitoïable loi, cruelle tyrannie,
Je vois gloire perduë, ou penſion finie.
D'un côté je ſuis lâche, & de l'autre indigent.
Cher & chétif eſpoir d'une veine flateuſe,
Et tout enſemble gueuſe,
Noir inſtrument, unique gagne-pain,
Et ma ſeule reſſource,
M'es-tu donné pour venger Chapelain ?
M'es-tu donné pour me couper la bourſe ?

Il vaut mieux courir chez Conrard,
Il peut me conſerver ma gloire & ma finance,
Mettant ces deux Rivaux en bonne intelligence.
On ſait comme en Traitez excelle ce Vieillard,

Vers 160. *Ou d'aller à Bicêtre.*] Aller à Bicêtre, c'eſt aller à l'Hôpital, parce que le Château de Bicêtre, au deſſus de Gentilli, ſert d'Hôpital à renfermer les pauvres.

Vers 175. *Il vaut mieux courir chez, Conrard.*] Valentin Conrard, Secretaire de l'Académie Françoiſe.

S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la Pucelle
Vuide notre querelle.
Si pas un d'eux ne me veut secourir,
Et si l'on me balotte,
Cherchons La Serre, & sans tant discourir
Traitons du moins, & païons la Calotte.

Traiter sans tirer ma raison ?
Rechercher un marché si funeste à ma gloire ?
Souffrir que Chapelain impute à ma memoire
D'avoir mal soûtenu l'honneur de sa toison ?
Respecter un vieux poil, dont mon ame égarée
Voit la perte assûrée !
N'écoutons plus ce dessein négligent,
Qui passeroit pour crime.
Allons, ma main, du moins sauvons l'argent :
Puis qu'aussi bien il faut perdre l'estime.

Oui mon esprit s'étoit déçû.
Autant que mon honneur, mon interêt me presse,
Que je meure en rimant, ou meure de détresse,
J'aurai mon stile dur comme je l'ai reçû.
Je m'accuse déja de trop de négligence.
Courons à la vengeance.
Et tout honteux d'avoir tant de froideur,
Rimons à tire d'aîle,
Puis qu'aujourd'hui La Serre est le tondeur,
Et le tondu pere de la Pucelle.

Vers 179. *Que Sapho la Pucelle.*] Mademoiselle de Scuderi, surnommée Sapho.

SCÉNE V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

CASSAIGNE.

A Moi, La Serre, un mot.

LA SERRE.

Parle,

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu Chapelain ?

LA SERRE.

Oui.

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.

Sais-tu que ce Vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des Lecteurs de son tems ? le sais-tu ?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon stile je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui seul ?

LA SERRE.

Que m'importe ;

CASSAIGNE.

A quatre Vers d'ici je te le fais savoir.

LA SERRE.

Jeune présomptueux.

CASSAIGNE.

Parle sans t'émouvoir :

Je ſuis jeune, il eſt vrai : mais aux ames bien nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi ! qui t'a rendu ſi vain ?
Toi qu'on ne vit jamais une plume à la main.

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi ſont dignes de combattre ;
Et pour des coups d'eſſai veulent des Henris Quatre.

LA SERRE.

Sai-tu bien qui je ſuis ?

CASSAIGNE.

Oui, tout autre que moi
En comptant tes Ecrits pourroit trembler d'effroi.
Mille & mille papiers dont ta table eſt couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte.
J'attaque en téméraire un giganteſque Auteur ;
Mais j'aurai trop de force aïant aſſez de cœur.
Je veux venger mon Maître, & ta plume indomptable
Pour ne ſe point laſſer n'eſt point infatigable.

LA SERRE.

Ce Phébus qui paroît aux diſcours que tu tiens
Souvent par tes Ecrits ſe découvrit aux miens,
Et te voïant encor tout frais ſorti de Claſſe
Je diſois, Chapelain lui laiſſera ſa place.

Vers 218. *Et pour des coups d'eſſai veulent des Henri quatre.*] Alluſion au Poëme que Caſſaigne a fait, intitulé *Henri IV.* où ce Roi eſt introduit donnant des inſtructions à Louïs XIV. pour bien régner.

Je sai ta pension, & suis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excitent ton devoir,
Qu'ils te font sans raison mettre rime sur rime,
Etaïer d'un Pédant l'agonisante estime,
Et que voulant pour Singe un Ecolier parfait,
Il ne se trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
J'admire ton audace & je plains ta jeunesse:
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense un vieux routier d'un combat inégal.
Trop peu de gain pour moi suivroit cette victoire;
A moins d'un gros volume, on compose sans gloire.
Et j'aurois le regret de voir que tout Paris
Te croiroit accablé du poids de mes Ecrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne;
Qui pèle Chapelain craint de tondre Cassaigne.

LA SERRE.

Retire toi d'ici.

CASSAIGNE.

Hâtons nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu si près d'écrire?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer?

LA SERRE.

Vien, tu fais ton devoir. L'Ecolier est un traître,
Qui souffre sans cheveux la tête de son Maître.

LA MÉTAMORPHOSE

De la Perruque de Chapelain en Cométe.

LA plaiſanterie que l'on va voir, eſt une ſuite de la Parodie précedente. Elle fut imaginée par les mêmes Auteurs, à l'occaſion de la Cométe qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chez Mr. Heſſein, frere de l'illuſtre Madame de la Sabliere.

On feignoit que Chapelain aïant été décoiffé par La Serre, avoit laiſſé ſa perruque à calotte dans le Ruiſſeau où La Serre l'avoit jettée.

Dans un ruiſſeau bourbeux la Calotte enfoncée,
Parmi des vieux chiffons alloit être entaſſée,
Quand Phébus l'aperçut, & du plus haut des airs,
Jettant ſur les Railleurs un regard de travers:
Quoi, dit-il, je verrai cette antique Calotte.
D'un ſale chifonnier remplir l'indigne hotte!

Ici devoit être la deſcription de cette fameuſe perruque,

Qui de tous ſes travaux la compagne fidelle,
A vû naître Guſman & mourir la Pucelle;
Et qui de front en front paſſant à ſes neveux,
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

Enfin Apollon changeoit cette perruque en Co-

méte. *Je veux*, disoit ce Dieu, *que tous ceux qui naîtront sous ce nouvel Astre, soient Poëtes*,

Et qu'ils fassent des Vers, même en dépit de moi.

Furetiere, l'un des Auteurs de la Piéce, remarqua pourtant, que cette Métamorphose manquoit de justesse en un point: *C'est*, dit-il, *que les Cométes ont des cheveux, & que la perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus.* Cette badinerie n'a jamais été achevée.

Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de patience, les Satires que l'on fit contre sa perruque. On lui a attribué l'Epigramme suivante, qui n'est pas de lui.

Railleurs, en vain vous m'insultez,
Et la piéce vous emportez;
En vain vous découvrez ma nuque.
J'aime mieux la condition
D'être défroqué de perruque,
Que défroqué de pension.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES MATIERES
Contenuës dans le premier Volume.

A

Abbelli (Louis) Auteur de la Moëlle Théologique, *Page* 241 & 350

Ablancour, célébre Traducteur. 86 *aux Remarques.*

Abondance, le trop nuit à la matiére, 285

Action, il n'en faut qu'une pour le sujet d'une piéce dramatique, 32

Adam, sa désobéissance & sa chûte, 140, 169

Adulle, Montagne d'où le Rhin prend sa source, 174

Age d'or, sa description, 169 _170. Peinture des âges de l'homme, 290 291

Agésilas, Roi de Sparte, aimoit la Justice, 127 *Rem.*

Alexandre le Grand, n'avoit permis qu'à Apelle de le peindre, 4. Pourquoi blâmé par Boileau, 63. 64. Voulut porter ses conquêtes au delà du Gange, 126. Réponse que lui fit un Pirate, *ibid. Rem.*

Alfane, nom de Cheval très renommé, 43

Alidor, nom déguisé d'un Partisan, 81

Alouette, en quelle saison on les mange, 26

Ambition, ses effets, 63

D'Ambre (le Marquis) suit le Roi au passage du Rhin, 178

Amis de Boileau, 227

Amour de Dieu, Epître sur cette vertu, à quelle occasion & quand composée, 234. L'Amour de Dieu est le fruit de la Contrition, 236. Effets de l'Amour de Dieu, 238. Il est l'ame du Sacrement de Pénitence, 239. Sans cet Amour toutes les autres Vertus ne sont rien, *ibid.*

Amphion, faisoit mouvoir les pierres par son chant, 301

Anciens, Epigrammes en leur honneur, 398 *& suiv.*

Ane, obéit à son instinct, 71. Définition de cet Animal, 72

Angeli (L') Fou célébre, 15. 63

Anglois, Parricides, 385

Antoine, Jardinier de Boileau, 229. Epître qui lui est adressée, *ibid.* Sa surprise en voïant l'enthousiasme de son Maître, *ibid. Rem.*

Apollon, inventeur du Sonnet, 265. Récompense que ce Dieu reserve aux Savans, 302. Il se loüe avec Neptune à Laomedon pour rebâtir les murs de Troïe, 378. Son jugement sur l'Iliade & sur l'Odyssée, 419

Argent, vertu de l'Argent, 186
Arioste, Poëte Italien, 286. Repris, 284
Arithmétique, ses deux premieres régles compriſes dans un Vers, 69
Arius, Hérétique, 146
Arnaud, Docteur de Sorbone, grand ennemi des Calviniſtes, 16. Epître qui lui eſt adreſſée, 166. Fait l'Apologie de Boileau, 228. Son Epitaphe, 415
Art Poëtique de Boileau, à quelle occaſion & quand compoſé, 247. Eſt le Chef d'œuvre de ce Poëte, 248. Eſt plus methodique que celui d'Horace, *ibid.*
Aſtrate, Tragedie de Quinaut joüée à l'Hôtel de Bourgogne, 32
Aſtrolabe, inſtrument de Mathématique, 108
Athée, Epigramme contre un Athée, 393
Attrition inſuffiſante, 220 *& ſuiv.* 366
Avare, portrait d'un Avare, 37. 62. Pourquoi il amaſſe des Richeſſes, 63. En quoi conſiſte ſa ſcience, 68. Leçon qu'il donne à ſon fils, *ibid.* Portrait d'un Mari & d'une Femme avares, 101
Avarice, diſcours de l'Avarice, 62
Auberi, Chanoine de la Sainte Chapelle, 348. *Rem.*
Aubignac, (L'Abbé d') Auteur d'un Roman allégorique, intitulé Macariſe, 407
Auguſtins, ſoutiennent un Siége contre le Parlement, 316. *Rem.*
Auteurs; Raiſon de la complaiſance qu'ils ont pour leurs Ouvrages, 21. Sont Eſclaves des Lecteurs, 82. n'aiment point à être corrigés, 2
Auvernat, ſorte de Vin 26
Auvry, Tréſorier de la Sainte Chapelle, 313. *Rem.* ſon caractére, 318
Ango, célébre Avocat, 164

B

Ballade, caractére de ce genre de Poëſie, 269
Barbin, fameux Libraire, 228. 356
Barreau, deſcription des abus qui s'y gliſſent, 15
Barrin, Chantre de la Sainte Chapelle, 314. *Rem.*
Bartole, célébre Juriſconſulte, 15
Basile Ponce, Ecrivain de l'Ordre de St. Auguſtin, 244
Baville, Maiſon de Campagne de M. de Lamoignon, 196
Bayard, Cheval des quatre Fils Aimon, 45
Benſerade, Auteur ami des Equivoques & des Pointes, 119. A fait des Chanſons tendres, & des Vers Galans, 303
Beringhen, ſuit le Roi au paſſage du Rhin, 178
Bernier, *Medecin*, célébre Voïageur, Diſciple de Gaſſendi, 218
Bertaut, Poëte François, 257
Bignon, loué 127
Bigot, portrait d'un Bigot, 35
Bilain, Avocat célébre, 391
Binsfeld, Docteur en Théologie, 244
Bizarre, portrait d'une Femme Bizarre, 105
Blaſon, ſon origine, 45
BOILEAU DESPRÉAUX; ſon penchant à la Satire, 55. Pour-

quoi composa la Satire de l'homme, 59. Pourquoi composa la Satire IX. à son Esprit, 74. Ses ennemis lui faisoient un crime d'Etat d'un mot innocent, 87. Sa Parenté, 187. Plusieurs Satires lui sont faussement attribuées, 193. *Rem.* Il tire avantage de la haine de ses ennemis, 201. Il remercie le Roi dans son Epître VIII. 204. Raison qui fait estimer ses Vers, 211. Caractére de son esprit, 225. Ses Parens, sa vie & sa fortune, 226. hoisi avec M. Racine pour écrire l'Histoire du Roi, *ibid.* Aimé des Grands, 227. son Apologie par M. Arnauld, 228. Travailloit suivant la disposition de son Esprit, 257. A fait un couplet contre Linière, 272. Sa generosité envers Patru, 406. *Rem.* Eloge de son Pere, 414. Epitaphe de sa Mere, *ibid.* Brouillé avec son Frere ainé, 415. Vers pour son Portrait, 417 *& suiv.*

Boileau, Abbé, Docteur de Sorbonne, Frere de l'Auteur, son Livre des Flagellans, 405

Boirude, Sacristain, son véritable nom, 225

Bombes, comparées au Tonnerre, 381

Bonnecorse, Poëte méprisable 56. Auteur d'un petit Ouvrage intitulé La Montre, 212. *Rem.* Epigramme de Boileau contre lui, 392

Bossuet, Evêque de Meaux, Prélat très-éclairé, 219

Boucingo, Fameux Marchand de Vin, 23

Bouhours, sa conjecture sur l'ordre des Coteaux, 27. *Rem.*

Bourdaloüe, célébre Prédicateur, 105. Vers sur son Portrait, 418

Bayer, Poëte médiocre, 295

Brebeuf, sa Pharsale, 206. Un de ses Vers critiqué, 259

Brioché, fameux Joueur de Marionnettes, 204

Brunet, Valet du Chantre, & Huissier de la Sainte Chapelle, 341. *Rem.* Le *Bucheron* & la Mort, Fable mise en Vers par l'Auteur, 406

Burlesque, condamnation du stile burlesque, 353

Bussi, Quels Saints il a célébrés, 61

Busée, ses Méditations, 224

C

Cambrai, prise de cette Ville, 193

Campagnard, portrait d'un noble Campagnard, 24. 31

Canal de Languedoc, 160. *Rem.*

Capanée, homme impie, 118

Cassaigne, Abbé de l'Académie Françoise, Prédicateur peu suivi, 24

Cassandre, Auteur François, ses Ouvrages & sa mort, 8

Cassini, célébre Astronome, 108

Caumartin, Conseiller d'Etat, 127

Cavois, suit le Roi au passage du Rhin, 178

Censeur, Voïez *Critique.*

César, les conquêtes de Jules César taxées d'injustice, 126. Portoit ordinairement une Couronne de Lauriers, *ibid.*

Cessions de biens, avec le bonnet Verd, 9

Cesure, doit être marquée dans le Vers, 255

Chanmelé, excellente Actrice, 198
Chanoines, leur vie molle & oisive, 314. Description ridicule d'un Chapitre de Chanoines, 348. Combat imaginaire qu'ils font entre eux, 357
Chansons de l'Auteur, 394 408. 409
Chapelain, de l'Académie Françoise, chargé de faire la liste des Gens de Lettres à qui le Roi donnoit des pensions, 13. *Rem.* Son Poëme de la Pucelle, 31. La dureté de ses Vers, montés sur des Echasses, 38. 39. Son éloge, 82. Critique de ses Vers, 110. Chapelain décoiffé, 428
Charlemagne, & les douze Pairs de France, 231
Chicane, mugit dans la Grand'Salle du Palais, 73. Le Trésorier & les Chantres de la Sainte Chapelle vont consulter la Chicane, 353. La peinture de ce Monstre, *ibid.*
Childebrand, Héros d'un Poëme Héroïque, 284
Cid, Piéce de Corneille critiquée par l'Académie Françoise, & en vain combatuë par le Cardinal de Richelieu, 84
Cinéas, Favori de Pyrrhus, 156
Citrons confits à Roüen, passent pour les meilleurs, 115
Claude, Ministre de Charenton, 166
Cocagne, Païs imaginaire, 53
Coeffeteau, Auteur d'un Traité des Passions, 64
Coislin, suit le Roi au passage du Rhin, 178
Colbert, Ministre d'Etat, 68. Eloge de ce Ministre, 210
Colletet, Traité du Parasite, 13. Mauvais Poëte, 56
Comédie, inventée par les Grecs, 288. Elle a eu trois âges, 289. Traité contre la Comédie, 299. *Rem.*
Condé, accompagne le Roi au passage du Rhin, 180. A passé ses derniéres années à Chantilly, 203. La Bataille de Seneff par lui gagnée, 216. Celle de Lens, 359
Congrés, par qui aboli, 66
Conrard, fameux Academicien, 154
Coquette, portrait d'une Coquette, 98
Coras, mauvais Poëte, Auteur des Poëmes de David & de Jonas, 78
Corbin, Avocat criard, 165
Corneille (Pierre) Eloge de ce grand Poëte, 3. 31. Jugement de ses Tragédies d'Atila & d'Agésilas, 81. Le Cid de Corneille critiqué par l'Académie, 84. La Tragédie de Cinna, 223. Estimoit Lucain, 298. Comparé avec M. Racine, 417
Coteaux, explication de cet Ordre, 27
Cotin, Abbé de l'Académie Françoise, Prédicateur peu suivi, 24. Epigrammes contre lui, 391. 392
Cratès, Philosophe, jetta son argent dans la Mer, 187
Crenet, fameux Marchand de Vin, 26
Cresselle, Instrument dont on se sert le Jeudi Saint, au lieu de Cloches, 347
Critique, avantages de la Critique, 199. 259. *& suiv.* 297. *& suiv.*
Croix de funeste présage, 42

Cyrano, Bergerac, Auteur plaisant, 262
Cyrus, Roman tourné en ridicule, 24. 278. 357

D

Dalencé, Chirurgien fameux, 109
Dangeau, Eloge de ce Seigneur, 41
Débiteur réconnoissant, 406
Des Barreaux, ses sentimens & sa conduite, 118
Desmares, Prédicateur fameux, 95
Desmarets de Saint-Sorlin, a écrit contre les Réligieuses de Port-Roïal, 16. Auteur du Poëme de Clovis, critiqué, 282. *Rem.* Epigramme contre lui & contre le même Poëme, 390
Des Portes, Poëte François, 257
Des Roches, Abbé, ami de Boileau, 163
Devot, Devote : portrait d'une femme devote, 114. Difference d'un Dévot & d'un Chrêtien véritable, 128
Directeur, portrait d'un Directeur de Femmes, 114. 115
Discorde, divise les Chanoines de la Sainte Chapelle, 317. Emprunte la figure d'un vieux Plaideur, 337
Docteur, mis au dessous d'un Ane, 72
Du Perier, Poëte François, récitateur éternel de ses Vers, 26
Du Souhait, mauvais Poëte, 295
Du Terte, Voleur de Grand Chemin, 126
Duval, Docteur de Sorbonne, 242
Du Vernay, Médecin Anatomiste, 103

E

Eglogue, caractére de ce genre de Poësie, 262. Eglogue de Virgile, *ibid.*
Elegie, caractére de ce genre de Poësie, 263
Enguien, le Duc d'Enguien accompagne le Roi au passage du Rhin, 180
Enigme, sur la Puce, 407
Ennemis, l'utilité qu'on peut tirer de leur jalousie, 198. *& suiv.*
Entousiasme, voyez *Pathetique*,
Envie, *Envieux*, effets de l'Envie, elle s'attache aux personnes illustres, 199
Epigramme, caractére de ce genre de Poësie, 267. Ce qu'il faut faire avant que de composer une Epigramme, 398
Epitaphe, de ***. 394. Epitaphe de la Mere de l'Auteur, 414. de M. Arnauld, 415
Equivoque, Satire contre l'Equivoque, 138. Apologie de cette Satire, 123. A quelle occasion elle fut composée, 134. En quel sens l'Auteur prend le mot d'*Equivoque*, 135
Estaing, cette Maison porte les Armes de France, & pourquoi, 41. *Rem.*
Evrard, véritable nom de ce Chanoine, 349

F

Fable de l'Huitre, 165. Fable du Bucheron & de la Mort, 406. Agrémens de la Fable, 281
Fagon, Savant Médecin, 108
Faret, ami de Saint-Amand, 250
Femmes ; Satire contre les Femmes, 90. Differens caractéres ou portraits des Femmes, 96. La coutume de Paris leur

est extrémement favorable, 121
Festin, Description d'un festin ridicule, 22
Feuillet, Prédicateur outré, 85
Folie, divers genres de folie, 34
Fontaine de Bourbon, Vers adressés à cette Fontaine, 397
Fontange, ornement de Femme, par qui inventé, 106 *Rem.*
Fouquet, Sur-Intendant des Finances, 69
Francaur, fameux Epicier, 154
Fredoc, tenoit une Académie de Jeu, 38

G

Galant, portrait d'un Galant, 34
Galet, fameux Joueur, 65
Gamache, Docteur & Professeur de Sorbonne, 242
Gautier, Avocat célébre, fort mordant, 74
Génie, sans le Génie on ne peut être Poëte, 249
Gibert, Professeur de Rhétorique, fait appercevoir Boileau d'une faute, 298
Girardon, célébre Sculpteur, a fait le Buste de l'Auteur, 418
Goa, Ville des Portugais, dans les Indes, 62
Gumband, Poëte François, 267 296
Grammont, passe le Rhin par l'ordre du Roi, 177
Guenaud, fameux Médecin de Paris, 35 51
Guidon, des Finances, 68
Guillaume, Enfant de Chœur, 323
Guilleragues, Secretaire du Cabinet, 182. Ambassadeur à Constantinople, *ibid. Rem.*

H

Ableur, portrait d'un Hableur, 27
Hamon, fameux Médecin, son Eloge, 416
Harangue d'un Magistrat, critiquée, 395
Hautile, description de ce Hameau, 190
Héréſie, Fille de l'Equivoque, 145. Maux que l'Héréſie a causés, 147
Hermitage, Vin de l'Hermitage, 26
Hiatus, ou Bâillement, vicieux dans un Vers, 255
Hibou, caché dans un Pupitre, 334. 336
Hollande, *Hollandois*, Campagne de Hollande, 172. *& suiv.* Discours du Dieu du Rhin aux Hollandois, 176
Homére, Eloge de ce grand Poëte, 287. On lui attribuë un Poëme de la guerre des Rats & des Grenoüilles, 343. Epigramme sur lui tirée de l'Anthologie, 410
Hommes, combien differens dans leurs pensées, 34. *& suiv.* Tous se croient sages, *ibid.* Tous sont fous chacun en leur maniere, 35. Peinture Satirique de l'Homme, 59. à combien de passions est sujet, 62. Est condamné au travail, dans le repos même, 232. Eloges de l'homme & de ses vertus, 67. 70. Simplicité vertueuse des premiers hommes, 214. Homme né pour le travail, 232. Description des âges de l'homme, 291
Honneur, du vrai & du faux Honneur, 122. *& suiv.* Fable allégorique de l'Honneur, 129. représenté sous la figure d'un jeune Homme, 130. *Rem.*

Honte, effets de la mauvaise Honte, 166. *& suiv.*
Horace, reprenoit les vices de son tems, 57. Donnoit des loüanges à Auguste, 208. Caractére de ses Satires, 270
Horloge, contre un amateur d'Horloges, 398
Hosier, (d') très-sçavant dans les Généalogies, 47. 111

I

Jalousie, portrait d'une femme jalouse, 106
Jambon de Mayence, 29
Idolatrie, extravagance de l'homme dans l'Idolatrie, 71. 141. Idolatrie grossiére & ridicule des Egyptiens, 72. 141
Idylle, caractére de ce genre de Poësie, 262. Idylles de Théocrite louées, 263
JESUS-CHRIST, son Incarnation & sa Passion, 144
Ignorance, aimable, 214
Infortiat, Livre de Droit, 361
Joli, fameux Prédicateur, 40
Joueur, portrait d'un Joueur, 38. Portrait d'une Joueuse, 99. 100
Isambert, Docteur de Sorbonne, 242
Justice, éloge de cette Vertu 126
Juvénal, faisoit dans ses Vers la guerre au vice, 57. a fait une Satire contre les Femmes, 91. Caractére de ses Satires, 270

K

Kotzembourg, prise de ce Fort, 173

L

La Bruiére, Auteur des Caractéres de ce siécle, 118. Vers pour son Portrait, 415
La Chambre, Auteur du Caractére des Passions, 64
La Fontaine, Poëte célébre, n'étoit bon qu'à faire des Vers, 300. *Rem.*
Lambert, Musicien célébre, 23
Lamoignon, Avocat Général, Epître à lui adressée, 189. Les fonctions de sa Charge, 196
Lamoignon, Premier Président, proposa à l'Auteur de composer le Poëme du Lutrin, 310. Eloge de ce grand Magistrat, *ibid.* Son intégrité & ses soins à rendre la justice, 368. Termine le different entre le Trésorier & le Chantre de la Sainte Chapelle, 369. 370. *Rem.*
Lamoignon, (Mademoiselle) ses vertus, 412
La Morliére, mauvais Poëte, fort inconnu, 295
Lamour, Perruquier célébre, 324. Son caractére, *ibid. Rem.* Est chargé de remettre le Lutrin à sa place, *ibid.* Sa femme l'en veut détourner, 326
Langeli, Fou célébre, 15. 63
Lapins Domestiques, ou Clapiers, 26. 28
La Reynie, Lieutenant Général de Police, 126
La Salle, suit le Roi au passage du Rhin, 178
La Serre, mauvais Ecrivain, 31. 77. Se flatoit de bien composer des Eloges, 209. *Rem.*
Le Mazier, Avocat criard, 165
Le Païs, Ecrivain médiocre, 31. Son Livre intitulé, *Amours*, *Amitiés*, *Amourettes*, 212
Lesdiguiére, passe le Rhin, 178

Le Vayer, Abbé, fort ami de l'Auteur, 34
Libertin, portrait d'un Libertin, 35. 168
Lignage, sorte de Vin, 26
Limiere, Auteur qui a écrit contre Chapelain, 84. *Rem.* Surnommé *Idiot*, & l'Athée de Senlis, 203. Réussissoit à faire des Couplets, 272. *Rem.*
Livre, tout bon Livre a des Censeurs, 217
Lope de Vega, Poëte Espagnol, plus fécond qu'exact, 274. *Rem.*
Loüange, doit être donnée à propos, 209. *& suiv.* doit être veritable, 215
Loüet, Son Recüeil d'Arrêts Commenté par Brodeau, 15
Louis le Grand, Eloges differens de ses grandes qualités, & de ses Conquêtes, 1. *& suiv.* Donne des pensions aux gens de Lettres, 13. 161. *Rem.* Eloge du Roi, 47. Les Merveilles de son Regne, 75. La Campagne de Lille en 1667. *ibid.* Autre éloge du Roi, 87. Loué comme un Héros paisible, 152. *& suiv.* Ses principales actions, 157. La Campagne de Hollande, 172. Invitation à tous les Poëtes de chanter ses Loüanges, 303. Bel Eloge de ce Roi dans la bouche de la Mollesse, 331. Vers pour mettre sous son Buste, 411
Lucilius, Poëte Latin, 57. Inventeur de la Satire, 169
Lulli, célébre Musicien, 96
Luther, fameux Héresiarque, 335
Lutrin, Poëme Heroï-Comique, sujet de ce Poëme, 309

M

Madrigal, caractére de cette espece de Poësie, 167
Magnon, mauvais Poëte, 295
Mainard, Poëte François, 267
Maine, louange de Monseigneur le Duc du Maine, 411
Maires du Palais, sous les Rois de la premiere Race, 331
Malherbe, a perfectionné notre Poësie, 257
Malleville, Poëte François, 267
Manufactures établies en France, 159
Mariage, éloge du Mariage, 94
Marot, sa naïveté & son élégance, 255. a perfectionné la Poësie Françoise, 256. Imité par Boileau, 395
Maugis, Enchanteur, Cousin des quatre fils Aimon, 231
Médecin, devenu Architecte, 294. Devenu Curé, 395
Méditations de Buzée & d'Hayneuve, 244
Menardiére, Poëte médiocre, 295
Métamorphose d'un Médecin en Architecte, 294. De la Perruque de Chapelain en Cométe, 443
Mezerai, Historien François, 265
Midas, avoit des Oreilles d'Ane, 84
Mignot, fameux Traiteur; cité comme peu entendu dans son métier, 25. Vendoit d'excellens biscuits: avanture plaisante à ce sujet, *ibid. Rem.*
Moliere, sa Comédie du Tartuffe, 6. 23. Eloge de son esprit, & de sa facilité à faire de bons Vers, 18. A été enterré sans bruit, 299. Succès de ses Comédies, *ibid. &* 200. Loué par Boileau sur sa Co-

médie de l'Ecole des Femmes, 387
Molleſſe, fait ſon ſéjour à Citeaux, 329. Elle fait un bel éloge de Loüis le Grand, 331
Montauzier, (le Duc de) Sujet de la réconciliation de Boileau avec ce Seigneur, 204
Monterey, Gouverneur des païs-Bas, aſſiége Oudenarde, 210
Montlheri, la fameuſe Tour de Montlheri, 333
Montmaur, Profeſſeur en Grec, fameux Paraſite, 13. *Rem.* la guerre que lui firent les beaux Eſprits de ſon tems, *ibid.*
Montreüil, Poëte raillé, 57
Morel, Docteur de Sorbonne, 59
Muſique, ne peut exprimer les grands mouvemens de la Poeſie, 419

N

Namur, priſe de cette Ville, 377
Nanteuil, fameux Graveur, 272
Nantoüillet, ſuit le Roi au paſſage du Rhin, 178
Naſſau, Prince d'Orange, vaincu par M. le Duc d'Orléans à la Bataille de Caſſel, 194. Voit prendre Namur par Loüis le Grand, 379
Neptune, ſe loüe avec Apollon pour bâtir les Murs de Troye, 378
Neveu, (la) Femme débauchée, 35
Neuf-Germain, Poëte ridicule, 77
Nicole, Auteur d'un Traité contre la Comédie, 299. *Rem.*
Noailles, Archevêque de Paris, & Cardinal, 219
Nobles, *Nobleſſe*, Caractéres, & marques de la veritable Nobleſſe, 41. *& ſuiv.* Le ſeul merite faiſoit autrefois les Nobles, 45. Ce qui porte les Nobles à faire des Alliances inégales, 46
Nogent, ſuit le Roi au paſſage du Rhin, 178
Normands, accuſés d'aimer les Procez, 364. Leçon qu'un Pere Normand donne à ſon Fils, 164

O

Ode, caractére de ce genre de Poëſie 264. 373. Diſcours ſur l'Ode, 373. Ode ſur la priſe de Namur, 377. Ode contre les Anglois, 385
Opera, Spectacle enchanteur & dangereux, 95. Vers de l'Opera blâmés, 213. Prologue d'un Opera, 423. *& ſuiv.*
Or, il donne un grand relief à la Naiſſance, 46. Donne du Luſtre à la Laideur, 69
Oracles, leurs réponſes Equivoques, 142. Leur ceſſation, 144
Oſſone, le Duc d'Oſſone donne la liberté à un Forçat, 122. *Rem.*
Oſtraciſme, en uſage chez les Athéniens, 129
Ouate, Etimologie de ce mot, 342
Ovide, ſon Art d'aimer, 264

P

Pacolet, Valet de pié du Prince de Condé, 216
Parallaxe, terme d'Aſtronomie, 183
Paris, deſcription des embarras de cette Ville, 48. *& ſuiv.*
Pariſiens, leur caractére, 121
Parodie, de Pindare contre M. Perrault, 402. De quelques Scénes du Cid, contre Chapelain, 428

Patru, de l'Académie Françoise, fameux Avocat, 15. 86. 187. Critique habile, 297. *Rem.* Debiteur reconnoissant, 406

Pedant, portrait d'un Pedant, 34

Pelletier, mechant Poëte, 3. Composoit beaucoup d'ouvrages, 21. ses Ouvrages en cornets de papier, 28. Ses Sonnets peu lûs, 267

Perrault, (Claude) Medecin & Architecte, Epigrammes contre lui, 390. 401

Perrault, (Charles) de l'Académie Françoise, a écrit contre les Anciens, 373. *Rem.* Epigrammes contre lui, 399. *& suiv.*

Perrin, Poëte médiocre, 55

Perse, Poëte Latin, caractere de ses Satires, 270

Petites-Maisons, Hopital des foux, 34

Phaëton, sujet d'un Opera entrepris par M. Racine, 419

Pharsale, de Brebœuf, 206

Phedre, son caractére dans une Tragédie de Racine, 97. 202

Piété, sa retraite ordinaire, 364. Sa Requête à Themis pour la reforme de la discipline Ecclesiastique, *ibid.* Plainte de la piété à M. le premier Président de Lamoignon, 369

Pigeons, Cauchois & Ramiers, 48

Pinchène, mauvais Poëte, Neveu de Voiture, 183. 208. 295

Pindare, critiqué par M. Perrault, 373. Loué par Horace, 375. Comparé à un Aigle, 378

Plaideur, *Plaideuse*, caractere d'une Plaideuse, 121. Folie des Plaideurs, 164

Poëme Epique, son caractere & ses Régles, 281. *& suiv.*

Poësie, Histoire de la Poësie Françoise, 256. Ses effets avantageux, 300. *& suiv.* Dispute entre la Poësie & la Musique, 423

Poëte, miserable, qui abandonne Paris, 8. *& suiv.* Instructions utiles aux Poëtes, 294. *& suiv.*

Pointe, vicieuse dans les Ouvrages d'Esprit, 267. peut entrer dans l'Epigramme, *ibid.*

Polycrène, Fontaine près de Bâville, 196

Port-Roïal, célébre Monastére de Filles, 95

Portrait, Inscriptions pour le Portrait de Boileau, 225. *Rem.*

Potosi, Montagne où il y a des Mines d'Argent, 185

Pradon, Poëte mediocre, 78. ses Tragedies de Pirame & de Regulus, 224. Epigramme contre lui, 392

Précieuse, portrait d'une Précieuse, 109

Prodigue, portrait d'un prodigue, 37

Prosopopée à un Théologien, 244

Proverbes, Vers de Boileau devenus Proverbes, 221. 222

Puce, Enigme de l'Auteur sur cet Insecte, 407

Pucelle d'Orléans, Poëme de Chapelain, 31. Les Vers en sont durs & forcés, 38. 55

Pupitre, voïez *Lutrin.*

Pure, (l'Abbé de) Auteur d'une mauvaise Traduction de Quintilien, 18. Ennuïeux célébre, 48. Rampe dans la fange, 75

Pussort, Conseiller d'Etat, qui a travaillé à la réformation des Ordonnances, 354
Pygmées, Peuples fabuleux, 320
Pyrrhus, sage conseil que lui donne son Confident, 155. Comparé à Alexandre, *ibid.* Caractére de Pyrrhus dans l'Andromaque de Racine, 201. *Rem.*

Q

Quiétisme, son Auteur condamné, 117. *Rem.*
Quinaut, Poëte célébre, 19. Dans ses Tragédies tous ses sentimens tournés à la tendresse, 31. Sa Tragédie d'Astrate, 32. *Rem.* Caractére de ses Poësies, 361. *Rem.*
Quintinie, Directeur des Jardins du Roi, 230

R

Racan, Poëte estimé, 76
Racine, sa Tragédie d'Alexandre le Grand, 31. Epître à lui dédiée, 198. Conseils à lui donnés pour se mettre à couvert de l'envie & de la censure, 201. Nommé pour écrire l'Histoire du Roi, 227. Comparé avec Corneille, 417
Raison, souvent incommode, 40. Doit s'accorder avec la Rime, 18. fait tout le prix des Ouvrages d'esprit, 251
Rampale, Poëte mediocre, 295
Recteur, de l'Université, allant en Procession, 29
Regnier, Poëte Satirique fameux, 84. Jugement sur ce Poete, 270
Renaudot, de l'Académie Françoise, lié d'une amitié étroite avec l'Auteur, 3. A reformé les Notes faites sur les Oeuvres de Boileau, *ibid.*
Renommée, sa description, 326
Rentes, retranchement d'un quartier de Rentes, 22
Revel, se signale au passage du Rhin, 177
Rhin, passage du Rhin, 172. Sa Source au pied du Mont Adulle, 174. Le Dieu du Rhin prend la figure d'un Guerrier, 175. Discours de ce Dieu aux Hollandois, 176
Richelet, Auteur d'un Dictionnaire François, 105
Rime, accord de la Rime & de la Raison, 18. Doit obéir à la Raison, 251
Riviere (Abbé de la) Evêque de Langres, son caractére, 12. *Rem.*
Roberval, savant Mathematicien, 108
Rochefoucaut, Auteur des Maximes morales, 203
Rocinante, vers pour le portrait de ce fameux Cheval, 407
Rohaut, Disciple de Descartes, 183
Rolet, Procureur au Parlement, 11
Romans, Cyrus tourné en ridicule, 24. 79. Distinction qu'on fait dans Clélie des divers genres d'Amis, 96. Faux caractéres des Heros de Roman, 277
Rondeau, doit être naïf, 269
Ronsard, Poëte fameux, chez qui l'Art a corrompu la nature, 30. Son caractére & la chûte de ses Poësies, 256. Affectoit d'emploïer le Grec & le Latin, *ibid. Rem.*

S

Sagesse, sa définition, 60
Saint-Amand, Poëte fort pauvre, 14. Décrit le passage

de la Mer rouge, 285
Saint-Ange, voleur de grand chemin, 126
Sainte-Chapelle, Eglise Collegiale de Paris. Demêlé entre les Chanoines de cette Eglise, 313. *& suiv.* Le Trésorier de la Sainte-Chapelle porte les ornemens Pontificaux, 318
Saint-Evremond, Ecrivain celebre, 125
Saint Omer, prise de cette Ville, 194
Saint-Pavin, fameux Libertin, 16. Epigramme contre lui, 393
Salart, suit le Roi au passage du Rhin, 178
Santeuil, Epigramme sur sa maniere de reciter ses Vers, 396
Satire, redoutable à qui? 5. Souvent dangereuse à son Auteur, 54. Utilité de la Satire, 82. 85. Caractére de ce genre de Poësie, 269. Auteurs qui y ont excellé, 270
Saturne, si cette Planette fait un Parallaxe à nos yeux, 183
Savante, portrait d'une Femme savante, 108
Saumaise, Auteur celebre, savant Critique & Commentateur, 76
Savoyard, fameux Chantre du Pont-neuf, 77
Sauveur, savant Mathematicien, 108
Scuderi, de l'Académie Françoise, Auteur d'un grand nombre d'Ouvrages, 21
Scuderi, Sœur de l'Auteur du même nom, Auteur du Roman de Clélie, 96
Segoing, Auteur du Mercure Armorial, 46
Segrais, Ses Poësies Pastorales, 303
Seignelay (Le Marquis de) Epître à lui adressée, 209
Senaut, Auteur d'un Traité des Passions, 64
Sidrac, caractére d'un vieux Plaideur, 321
Siege soutenu par les Augustins, contre le Parlement de Paris, 316
Skink, Forteresse considerable sur le Rhin, 180
Socrate, son amour pour la Justice, 127. Aimoit Alcibiade, 144. Joué dans les Comédies d'Aristophane, 289
Sonnet, caractéres & régles de ce genre de Poësie, 265. Par qui inventé, *ibid. Rem.* Combien il est difficile d'y réussir, 266. Deux Sonnets sur la mort d'une Parente de l'Auteur, 388. 389
Sophocle, Poëte Grec, a perfectionné la Tragedie, 277
Stile, doit être varié, 253. Doit être noble, *ibid.* Stile burlesque condamné, *ibid.* Doit être proportionné au sujet, 255. Doit être pur & correct, 358
Superstitions sur treize personnes à table, & sur un Corbeau apperçu dans l'air, 71

T

Tabarin, Bouffon grossier, 254
Talens, sont partagez, 250
Tallemant, Traducteur de Plutarque, 203. *Rem.*
Tardieu, Lieutenant Criminel, fort avare, 101. *Rem.* Sa mort & celle de sa femme, 104
Le Tasse, son clinquant preferé à l'or de Virgile, 81
Tassoni, Poëte Italien, son Poëme de la *Secchia rapita*, 349. *Rem.*

Tavernier, célébre Voyageur, 413
Tendre, Carte du Roïaume de Tendre, 97. *Rem.* Il y a trois sortes de Tendre, *ibid.*
Théatre François, son origine, 277. On y representoit nos Mystéres, *ibid. Rem.*
Thémis, plainte portée à Thémis par la Pieté, 64. Reponse de Thémis à cette plainte, 367
Théocrite, Eloge de ses Idilles, 263
Thespis, Poëte Grec, inventeur de la Tragédie, 276
Thomistes, Disciples de S. Thomas, 70
Tibulle, Eloge de ce Poete, 264
Titus, parole memorable de cet Empereur, 57. *Rem.*
Tragédie, caractére & regles de ce genre de Poeme, 273. *& suiv.* Passions qu'elle doit exciter, 274. Son origine, 276
Travail, néceſſaire à l'homme, 232
Trevoux, Journal qu'on imprime dans cette Ville, 151. Demêlé de Boileau avec les Auteurs de ce Journal, *ibid. Rem.* Epigrammes contre les Journaliſtes, 403. 404
Triſtan-l'Hermite, Epigramme ſur lui, 9
Turenne, gagne la bataille de Turkein, contre les Allemans, 210. *Rem.*
Turlupins, & *Turlupinade*, leur origine, 268

V

Valencienne, priſe de cette Ville, 193
Valincour, Conſeiller du Roi, Secretaire de la Marine, 122. Lié d'une étroite amitié avec l'Auteur, *ibid.* Corrige, conjointément avec M. l'Abbé Renaudot, les Notes ſur les Oeuvres de Boileau, j
Vaudeville, caractére du Vaudeville, 271
Vendôme, ſuit le Roi au paſſage du Rhin, 178
Vertu, la Vertu eſt la marque certaine d'un cœur noble, 43. Vertus appellées du nom de vice, 142. La ſeule Vertu peut ſouffrir la clarté, 214
Villandri, connoiſſeur en bon vin, 23
Virgile, Eloge de ſes Eglogues, 263. Eloge de ſon Eneïde, 286
Vivonne, Maréchal Duc: ſuit le Roi au paſſage du Rhin, 178
Voiture, célébre Ecrivain, aimoit les jeux de mots & les Proverbes, 140
Vrai, Eloge du vrai & de la Verité, 124. 128. Le vrai ſeul eſt aimable, 209
Uſurier, qui prête au denier cinq, 68
Wurts, Général des Hollandois, 180

Fin de la Table des Matieres du premier Volume.

De l'Imprimerie de QUILLAU, 1735.

PQ 1719 A1 1735 t.1
Boileau-Despréaux, Nicolas
Les oeuvres de M. Boileau
Despréaux Nouv. éd., rev.
et corrigée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY